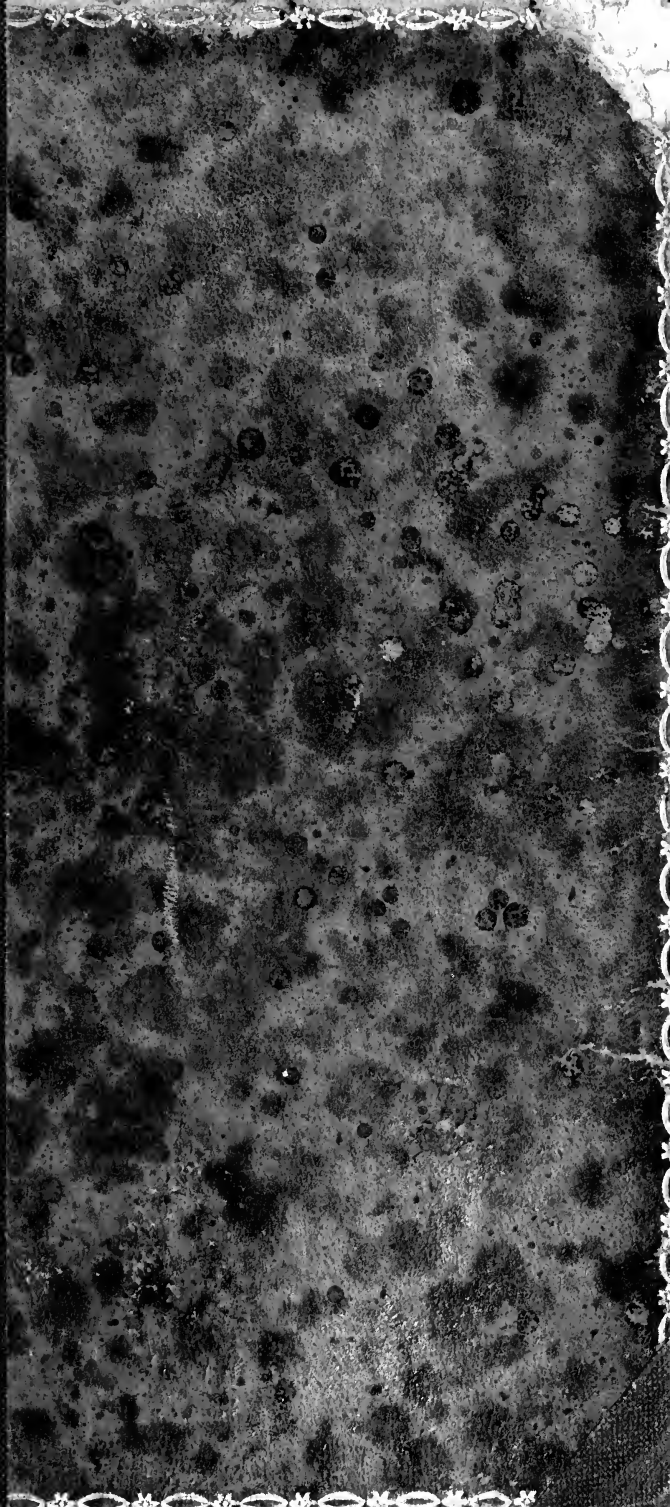


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01643605 7



The background of the image is a piece of marbled paper with a complex, swirling pattern in shades of grey, black, and white. A white rectangular label is pasted onto the lower-left portion of the marbled paper.

Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL



1.
to

part of 10

ŒUVRES

COMPLETTES

D E

M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

TOME PREMIER.

3700

1900

1900

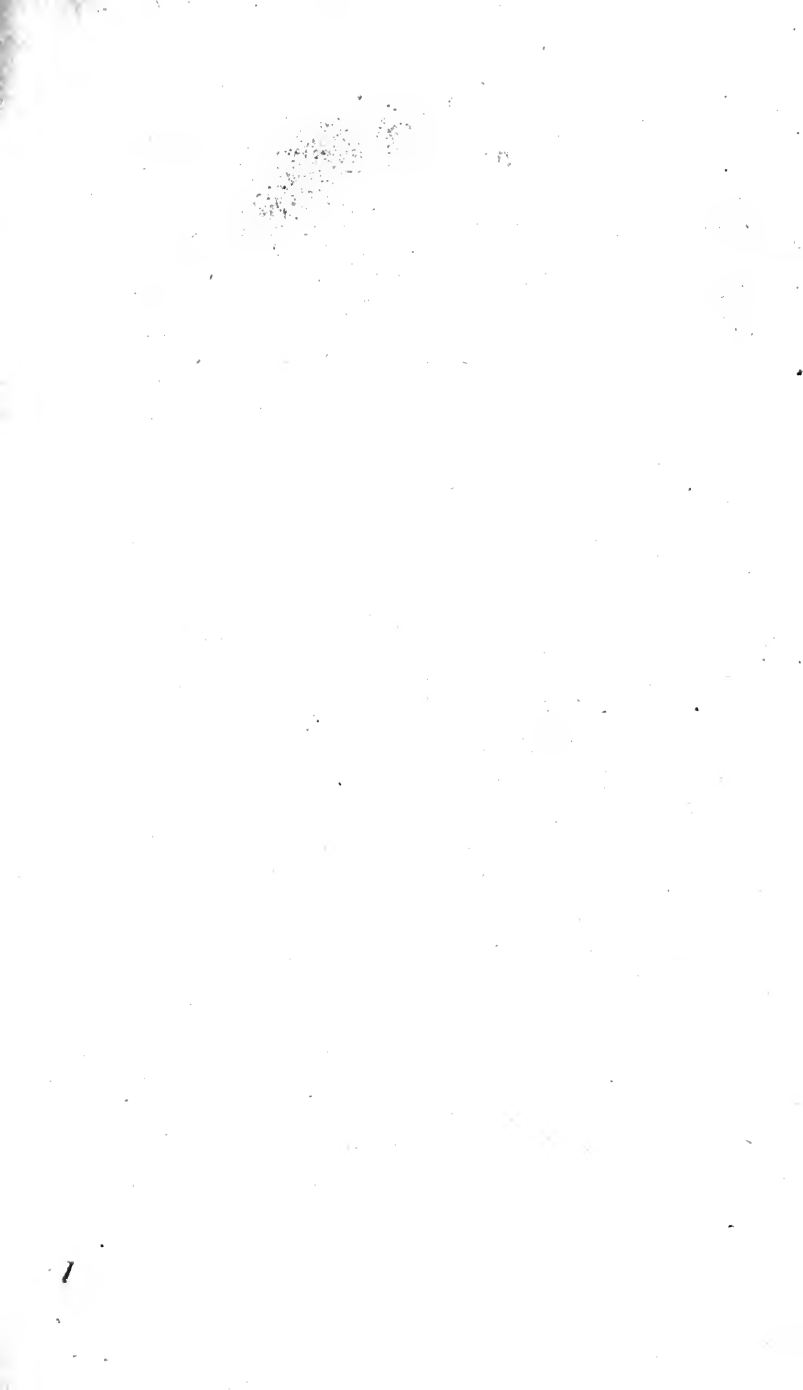
1900

1900

1900

1900

1900





PIERRE LAURENT BUIRETTE DE BELLOY
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Citoyen de Calais.

Né à Saint Flour le 17 9^{bre} 1727. Mort à Paris le 5 Mars 1775.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.



TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur - Libraire de la
REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse
d'ARTOIS, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Clugny.



M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PQ

1957

B33

1779

+ 1



793692



P R É F A C E.

LE nom de M. DE BELLOY tiendra lieu ici de ces Eloges suspects , que tous les Editeurs prodiguent aux Ouvrages qu'ils publient ; ce Nom se recommande de lui-même auprès de tous ceux qui aiment les Lettres , & la Patrie.

Nous donnons à M. DE BELLOY ce titre de *Citoyen de Calais* , dont il aimoit à se parer , & qui rappelle le souvenir d'un des plus prodigieux succès qu'on ait vus au Théâtre ; parmi tous les titres qui peuvent distinguer les Hommes , ceux qu'on doit , non à la nature ni à la fortune , mais à ses travaux & à ses succès , ne sont pas les moins précieux ; les titres de gloire valent bien les titres de grandeur.

Le succès de la Tragédie de *Gaston & Bayard* , comme celui du *Siège de Calais* ,

tient au mérite de l'Ouvrage, combiné avec le zèle patriotique, & doit par-là être doublement cher aux François ; mais *Zelmire*, sujet grec, ou plutôt sujet de fiction, dont le succès a été plus grand encore que celui de *Gaston & Bayard* ; *Gabrielle de Vergy*, sujet François, mais terrible, où l'esprit de Chevalerie & l'amour de la Patrie ne sont qu'un accessoire très-foible ; ces deux Pièces si différentes l'une de l'autre, si différentes des deux premières, prouvent combien le talent tragique de M. DE BELLOY avoit d'étendue & de variété.

Nous ne parlons pas de *Titus*, dont le cinquième Acte sur-tout, offre des beautés d'un genre plus touchant qu'aucune autre des Tragédies de M. DE BELLOY.

Nous donnons toutes ces Pièces avec les corrections, que l'Auteur, instruit par le succès & par l'expérience, avoit cru devoir faire, & avec les variantes qui nous ont paru mériter d'être connues.

Nous donnons aussi avec des variantes , *Pierre le Cruel* , dernière Tragédie de M. DE BELLOY , moins connue que les précédentes , & qui ne mérite pas moins de l'être.

Nous joignons aux Tragédies , les Préfaces , les Notes historiques , les Mémoires ; en un mot , toutes les Pièces relatives à chacune de ces Tragédies , ou qui peuvent être regardées comme des titres de gloire pour l'Auteur , & comme des monumens authentiques de ses succès.

L'ÉDITEUR , que l'amitié unissoit depuis vingt-sept ans avec M. DE BELLOY , & qui a été choisi par M. DE BELLOY lui-même pour remplir cette fonction , n'a pas oublié qu'un ami mourant s'est reposé sur lui du soin de sa gloire ; il s'est acquitté de ce devoir avec tout le zèle de l'amitié , avec tout le respect dû à la volonté des morts.

On avoit voulu d'abord soumettre à un examen rigoureux tous les Ouvrages , tant

imprimés que manuscrits, qui devoient entrer dans cette édition, afin de n'y rien laisser qui ne fût digne de l'Auteur. La réflexion a fait changer d'avis. Le goût, parmi quelques principes sûrs, a tant de règles arbitraires & incertaines dans l'application, qu'il eût été trop aisé de se tromper dans le choix des changemens à faire ; l'amitié même s'est défiée à cet égard de sa propre sévérité ; d'ailleurs ce sont les Ouvrages de M. DE BELLOY que le Public aime, & qu'il veut voir ; ce sont ces Ouvrages qu'on lui promet, il faut donc les lui présenter dans l'état où M. DE BELLOY a cru pouvoir les laisser. En conséquence, on ne s'est permis d'autres retranchemens que celui de quelques plaintes, de quelques récriminations de l'Auteur contre ses Détracteurs les plus acharnés, & dans le cas seulement où les personnes, soit nommées, soit seulement désignées, sont vivantes. Il faut que M. DE BELLOY soit aussi aimé, aussi respecté qu'il mérite de l'être ; il ne faut pas qu'il y ait un seul homme qui puisse avoir un

prétexte d'être injuste envers sa mémoire ; il ne le fut jamais envers personne , & ces traits d'ailleurs si rares (car nous devons à M. DE BELLOY le témoignage que son caractère doux & honnête nous a laissé peu de pareils retranchemens à faire) ces traits que le mécontentement lui avoit arrachés , ne contenoient rien d'injuste ni de personnel ; mais il étoit plus digne de M. DE BELLOY de ne pas répondre aux critiques ; & les critiques sont si rarement dignes qu'on y réponde !

L'ÉDITEUR a placé à la tête de cette édition un Éloge Historique de M. DE BELLOY , dont la vie a plus d'événemens que n'en a pour l'ordinaire celle des Gens de Lettres , & dont le caractère mérite particulièrement d'être peint ; il a placé aussi à la suite de chaque Pièce : 1.º Le jugement que le Journal des Savans en avoit porté dans le temps , & dont M. DE BELLOY a témoigné sa satisfaction dans quelques endroits de ses Ouvrages. 2.º Des observations nouvelles , très-détaillées , où

L'ÉDITEUR, en relevant les beautés qui justifient & soutiennent l'enthousiasme du Public, n'a point perdu de vue le jugement plus sévère que quelques Gens de Lettres ont porté sur ces mêmes Pièces ; il a pris soin de rapprocher, de comparer, de concilier les divers sentimens, fût que le résultat de cet examen ne pouvoit qu'être favorable à M. DE BELLOY.

On trouvera aussi à la tête de plusieurs de ces Pièces, des morceaux historiques & autres, de l'ÉDITEUR, plus ou moins considérables, concernant les sujets de ces Pièces.

Le reste de l'édition est rempli par des Ouvrages moins étendus, tant en Prose qu'en Vers, trouvés dans les papiers de M. DE BELLOY, & qui n'avoient point été imprimés.

Parmi les Ouvrages de Prose, on trouvera un *Traité sur la Langue & la Poésie Française* ; nous n'en ferons point ici l'éloge, nous le laisserons faire aux Lecteurs.

Les Grands Poètes qui nous restent, & dont on lit les Vers, même après ceux de M. DE VOLTAIRE, verront que M. DE BELLOY savoit leur rendre justice. Il en est un cependant qui n'est pas nommé, peut-être par des raisons de rivalité, & auquel on pourroit appliquer cette phrase de Tacite : *Præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quòd effigies eorum non visebantur.*

Un autre Ouvrage, non moins important, s'il avoit été achevé, est un *Essai sur l'Art Dramatique* ; nous ne pouvons en offrir qu'un fragment.

Les Ouvrages en Vers, sont des *Epîtres*, des *Contes*, des *Fables*, &c. Nous espérons qu'on trouvera dans la plupart le mérite propre de chaque genre.

Quelques-unes de ces Pièces sont relatives aux événemens publics ; d'autres sont allusion à des événemens particuliers de la vie de l'Auteur. Au reste, ces Opuscules ne forment qu'une bien foible partie de l'édition totale.

Nous croyons devoir prévenir le Lecteur sur un défaut d'uniformité, qui pourroit le blesser dans l'orthographe de cette édition. M. DE BELLOY avoit adopté l'orthographe de M. DE VOLTAIRE, sur la Dipthongue *oi*, lorsqu'elle se prononce comme le son simple *ai*; *Français, avait, disaient*, &c. On a cru devoir la lui laisser; mais comme cette orthographe, toute raisonnable qu'elle est, n'est pas universellement adoptée, l'ÉDITEUR a conservé, dans ce qui est de lui, l'orthographe commune, & on s'est d'ailleurs trompé quelquefois dans la distinction des deux orthographes.

M. DE BELLOY avoit mis au bas de la Liste des Personnages de *Gaston & Bayard* la Note suivante :

» On a cru devoir écrire *Baïard* comme
 » il se prononce, & non pas *Bayard*,
 » qu'il faudrait prononcer comme *payant*
 » & *effrayant*. L'Écriture est l'image de
 » la parole, & les noms propres doivent

» être assujettis à une orthographe con-
 » forme à la prononciation. Autrefois
 » on écrivoit *Loys* , *Louys* ; & l'on écrit
 » enfin *Louis* «.

M. DE BELLOY avoit raison ; mais l'u-
 sage contraire ayant généralement pré-
 valu , nous avons écrit *Bayard* , comme
 tout le monde ; il en est de même de *Fayel*
 dans *Gabrielle de Vergy*.

On a distingué dans toute cette Edition
 les Notes qui sont de l'ÉDITEUR , de celles
 qui sont de l'AUTEUR.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les Œuvres complètes de M. de BELLOY, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 19 Septembre 1777. SUARD.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur SORIN, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public : *les Œuvres complètes de M. de BELLOY*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter de la date des présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de

confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende , contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le sieur HUE DE MIROMESNIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le sieur DE MAUPEOU ; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant , & ses ayant causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire , pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris , le dixieme jour du mois d'Octobre , l'an de grace mil sept cent soixante-dix-sept , & de notre Regne le quatrieme. *Par le Roi en son Conseil.*

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1154, fol. 445, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 14 Octobre 1777.

A. M. LOTTIN l'aîné, Syndic.

JE reconnois avoir cédé à M. GAILLARD, de l'Académie Française, le Privilège par moi obtenu le 10 Octobre 1777, pour les *Œuvres complètes de M. DE BELLOY*, lequel Privilège n'avoit été expédié sous mon nom, que du consentement de mondit Sieur GAILLARD, relativement à un Traité fait entre nous, & qui n'aura point lieu. Fait à Paris, ce 4 Décembre 1777.

SORIN.

JE reconnois avoir cédé à M. MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, le même Privilège, suivant les conventions faites cejourd'hui entre nous. Fait à Paris le 4 Décembre 1777.

GAILLARD.



V I E

DE M. DE BELLOY,

ÉCRITE

PAR UN HOMME DE LETTRES,

S O N A M I.

CE n'est point un Panégyriste qui va louer un indifférent ; c'est un ami qui va parler d'un ami. L'obligation d'être historien fidèle en devient, s'il se peut, plus forte. L'amitié a toutes les délicatesses de l'amour-propre ; on rougit pour son ami , comme pour soi-même, d'un éloge démenti par la conscience : c'est parce que l'amitié est jalouse de justifier son choix , qu'en désirant pour celui qui en fut l'objet , les suffrages du Public , elle veut ne les devoir qu'à la vérité.

Pierre-Laurent Buirette de Belloy naquit à Saint Flour en Auvergne , le 17 Novembre 1727, & ne fut baptisé que le 6 Janv. 1729 : circonstance qui l'a trompé toute sa vie sur son âge , en lui persuadant qu'il avoit treize

T O M E I.

A

à quatorze mois de moins , parce qu'il prenoit l'époque du baptême pour celle de la naissance.

Il étoit fils de Jean-Laurent Buirette , Receveur du tabac à S. Flour , & d'Antoinette Beau fils , fille de Pierre Beau fils , Avocat du Roi aussi à S. Flour , sœur de feu Madame la Comtesse de Jonchères & d'un Chanoine de la Cathédrale de S. Flour , actuellement vivant.

Les Buirette sont originaires du Soissonnois , d'une famille honnête & distinguée depuis long-temps dans ce pays. Nous voyons dans le trésor des Chartres , Registre 29 , depuis 1641 jusqu'à 1646, que Philippe Buirette , du Soissonnois , fut ennobli en 1643. Un Buirette de cette branche étoit Notaire à Paris vers le commencement de ce siècle.

L'ayeul paternel de M. de Belloy étoit Procureur au Châtelet , & distingué dans cette profession par sa probité. Il laissa entr'autres enfans , trois fils , dont l'aîné fut le pere de M. de Belloy ; le second fut premier Commis de la Police sous M. Hérault ; le troisième , Philippe-Henri Buirette , fut un Avocat célèbre au Parlement de Paris , dont nous aurons à rappeler & les bienfaits & les rigueurs envers M. de Belloy ; tous deux ont laissé des enfans ; nous aurons occasion de parler de ceux du dernier.

M. de Belloy avoit eu plusieurs freres & sœurs, dont il ne reste plus que Marie-Victoire Buirette, femme de M. Belamy Doradour, Receveur des Tailles à Brioude en Auvergne.

Ces détails sur l'origine & sur la famille d'un homme qui n'a dû qu'à lui seul toute sa renommée, sont fort indifférens sans doute ; nous ne les rapportons que parce qu'il s'est répandu de faux bruits sur l'origine de M. de Belloy, & que la vérité mérite d'être rétablie dans ses droits, même les moins importants.

Si le hasard de la naissance n'est rien, si le bienfait de l'éducation est tout, si la véritable patrie est, non le lieu natal, mais celui où l'on a pensé, où l'on a aimé pour la première fois, où les premiers objets de nos affections ont développé notre ame, Paris, où M. de Belloy fut amené à l'âge de cinq ans, fut sa patrie, & cet oncle Avocat, dont nous avons parlé, fut son pere. Celui qui l'étoit par la nature, ayant été appelé à Paris par quelques affaires domestiques, y mourut, abandonnant à ce généreux frere le soin de guider l'enfance de son fils, âgé alors d'environ six ans.

C'étoit un devoir dont il se chargeoit toujours avec joie, & qu'il remplissoit avec zèle à l'égard de tous ses parens orphelins & sans fortune ; il en usoit de même à

l'égard des parens de sa femme. Sa maison étoit l'asyle commun des deux familles. Le souvenir de cette bienfaisance est presque le seul héritage qu'il ait laissé à ses propres enfans : ils en jouissent avec une satisfaction noble & pure ; & ce sentiment, préférable à la fortune qu'ils pouvoient espérer , atteste l'usage qu'ils fauroient en faire.

M. de Belloy fit ses études au Collège Mazarin , avec cette distinction qui promet des succès dans tous les genres. N'en croyons point ceux qui pourroient être intéressés à soutenir que ces premières dispositions ont peu d'influence sur le cours de la vie , & sont un signe équivoque de talent. La raison & les exemples sont également contr'eux ; les succès prouvent le talent & le nourrissent ; les triomphes amènent les triomphes ; les couronnes des Académies suivent celles des Universités ; & ceux qui , long-temps vainqueurs dans ces combats littéraires , en sont devenus les meilleurs juges , s'élevoient autrefois parmi leurs compagnons d'étude , comme ils s'élèvent aujourd'hui parmi les Chefs de la Littérature.

M. de Belloy n'avoit pas eu besoin du puissant encouragement qu'il vit naître pour ses successeurs : il venoit d'achever le cours de ces premières études qui du moins apprennent à étudier , lorsque l'établissement des prix

publics dans l'Université vint y faire une révolution heureuse , exciter l'émulation , ranimer dans leur source l'amour des Lettres , le goût de l'Éloquence & de la Poésie. Alors les intérêts & les vues s'agrandirent : à ces petits triomphes obscurs , renfermés dans l'ombre d'un Collège , remportés sans peine & sans gloire sur des adversaires connus & dont les forces étoient mesurées , succédoient des triomphes d'un tout autre éclat. Le secret des talens naissans alloit être révélé ; les vainqueurs couronnés par le Chef du Sénat sous les yeux de ce Corps auguste , alloient être annoncés à la Nation comme sa ressource & son espérance. On avoit à soutenir & sa gloire & celle de ses Maîtres , & celle de la maison où l'on étoit instruit ; on avoit à combattre des rivaux plus nombreux , des rivaux étrangers , inconnus & dès-lors plus redoutables ; il falloit déployer toutes ses forces & en acquérir de nouvelles ; la victoire devenoit plus brillante , plus glorieuse , & ce qui vaut encore mieux , plus incertaine & plus difficile. M. de Belloy regretta toujours que cet établissement n'eût pas existé de son temps , & que ses premières années eussent été perdues pour la gloire.

Le moment où l'on quitte le Collège , est celui qui , par le choix d'un état , va décider

du sort de la vie. Heureux celui à qui des parens justes & sages abandonnent ce choix ! plus heureux celui qui , guidé par leur expérience , par leur amour , par l'étude approfondie qu'ils ont faite de ses goûts & de ses dispositions , embrasse un état qu'il aime & auquel il est propre ! Il faut servir la patrie , c'est le devoir de tout citoyen : il faut la servir le mieux qu'il est possible , c'est le devoir de tout être intelligent ; & c'est pour cela qu'il faut choisir librement la manière de la servir. On ne fait bien que ce qu'on aime à faire ; on n'est véritablement utile que quand il est agréable de l'être. Le grand secret , pour que l'État fût parfaitement servi , seroit que tout homme sût se connoître , & que le Gouvernement les connût tous.

Parmi les professions libérales auxquelles l'éducation ordinaire nous dispose , il en est une à laquelle les parens ne destinent jamais ; c'est celle d'homme de Lettres : on ne peut les en blâmer ; elle est trop étrangère à la fortune ; on craint d'ailleurs avec raison qu'elle ne serve souvent de prétexte à la paresse , & de voile à l'inutilité. Mais dans quelle profession , réputée utile , M. de Belloy eût-il pu servir son pays , comme il l'a fait par le *siège de Calais* , & par ses autres Pièces patriotiques ? Quelle autre profession que celle

d'homme de Lettres, donne un tel ascendant sur les hommes, une telle influence sur les opinions & sur les mœurs ? Est-ce comme Juge ou comme Ecrivain que Montesquieu a été le plus utile aux hommes ? Parens ! apprenez, par ces exemples & par tant d'autres, à ne point opposer vos petites vûes d'ambition & d'intérêt aux grands desseins de la nature ; apprenez à ne pas étouffer les talens en les détournant de leur objet ; sachez même que vous le tenteriez en vain , que l'impulsion puissante du génie triomphera toujours de vos foibles efforts. N'avez-vous pas envié aux Lettres, les Corneille, les Boileau, les Molière ? Tous les hommes de génie dans les Lettres l'ont été malgré vous ; tous ceux qui les ont suivis de près ou de loin, sont entrés malgré vous dans cette carrière ; ce sont autant de déserteurs du Barreau ou des Ecoles de Médecine.

Elevons cependant nos idées jusqu'à l'intérêt public. Ce qu'on appelle *servir la patrie* dans les autres professions, n'est toujours que servir quelques particuliers : l'homme de Lettres sert l'humanité entière, il sert & ses contemporains & la postérité. Que si les hommes se trompent dans leur vocation, voyez de quel côté cette erreur tire le plus à conséquence ; comparez, relativement à la société,

l'inconvénient d'être un Ecrivain obscur & sans succès, à celui d'être un Médecin sans science ou sans bonheur, un Avocat sans talens, un Prêtre sans vertu & sans charité, un Juge sans lumières & sans intégrité. L'homme de Lettres est utile au monde, ou il n'est rien. S'il s'égare, comme rien ne reste que ce qui est raisonnable, utile & vrai, il ne fait de tort réel qu'à lui-même. L'envie qui veut nuire à tout ce qui s'élève, le fanatisme qui veut persécuter, le despotisme qui craint ces sentimens libres & vertueux que le génie inspire, ont accusé les Lettres de danger : M. de Belloy en a montré l'utilité.

Il leur avoit fait les plus grands sacrifices ; les uns n'étoient que généreux, ils ne lui coûtèrent rien ; les autres étoient douloureux, & empoisonnèrent sa vie.

Le parent qui régloit son sort & qui en avoit acquis le droit par ses bienfaits, l'avoit destiné au Barreau, sans consulter son goût ni le caractère de ses talens : ébloui de la dignité d'une profession qu'il exerçoit si dignement lui-même, il crut que tous les talens devoient y être consacrés ; ses volontés furent une loi suprême. Cet homme respectable étoit sévère & absolu : la justice que nous avons rendue à son caractère bienfaisant, nous autorise à cet aveu que la vérité exige. M. de

Belloy fit ce que fait d'abord en pareil cas tout cœur bien né; il obéit & se sacrifia.

Il se partageoit en secret entre les fonctions qu'on lui impoisoit & les Lettres qu'il aimoit : mais son bienfaiteur, qui va cesser de l'être, ne vouloit point de partage, & le Barreau n'en permet guère.

Le moment où l'on acquiert un ami, est une époque dans la vie : ce fut alors que M. de Belloy connut l'ami que le Ciel lui destinoit, & que nous distinguerons par ce seul titre : car tout le monde a des amis; mais bien peu de gens ont un ami.

Le hazard les avoit jetés tous deux dans la même carrière. Le matin ils alloient entendre au Barreau ces Maîtres de l'Eloquence Polémique, qui devoient, disoit-on, être leurs modèles; le soir ils alloient au Théâtre entendre d'autres Maîtres d'Eloquence, modèles de toutes les nations dans l'art divin d'é-mouvoir & d'attendrir.

Parmi leurs compagnons dans ces travaux pénibles & dans ces plaisirs touchans, leurs cœurs se distinguèrent d'abord; ils eurent l'un pour l'autre cet attrait que Montagne a si bien exprimé; chacun d'eux pouvoit dire : *Je t'aimai, parce que c'étoit lui, parce que c'étoit moi.*

On admiroit dès-lors dans M. de Belloy

parmi tant d'autres avantages , soit naturels, soit acquis , une connoissance du Théâtre au dessus de son âge , & qui supposoit des réflexions profondes , jointes à un sentiment exquis ; mais ses études & ses projets à cet égard étoient un secret , même pour l'amitié : on verra bientôt la raison de cette réserve.

Le goût des Lettres & une sorte de conformité dans la situation de ces deux amis , formoient entr'eux des liens particuliers. Destinés tous deux au Barreau sans leur aveu & par des arrangemens de famille , les Lettres venoient sans cesse s'offrir à eux avec tous leurs charmes. L'ami de M. de Belloy étoit plus heureux & plus libre ; que dis-je ? moins libre au contraire : tandis que M. de Belloy n'obéissoit qu'à des ordres , cet ami obéissoit à des vœux tendres & paternels , qui n'avoient que son bonheur pour objet , & qu'il voyoit toujours prêts de céder à des répugnances qu'il osoit d'autant moins laisser voir. Devenu plus libre par le plus grand des malheurs qui soient dans l'ordre commun de la nature , par la perte des parens qui pouvoient présider à son sort , il osa , sur la foi de son goût pour les Lettres , se livrer uniquement à elles , & renoncer peut-être à la fortune.

Pendant qu'il détachoit sa chaîne d'une main timide & irrésolue , M. de Belloy avoit

brisé la sienne d'une main ferme & hardie , trop hardie , sans doute , c'est le seul tort qu'il ait eu dans sa vie ; il l'a fait oublier , & s'en est toujours souvenu.

Pourquoi dissimulerois-je ici une faute connue , une faute excusée , ennoblie même par les circonstances , expiée par des travaux glorieux , une faute dont il faut moins le blâmer que le plaindre , & qui n'ayant privé autrefois ni de gloire ni de considération un Académicien célèbre , sembloit encore affoiblie par cet exemple , qui ne contribua pas peu à déterminer M. de Belloy ?

Il se flatta que les raisons ou les préjugés qui flétrissent chez nous l'état qu'il alloit embrasser comme sa seule ressource , auroient moins de force chez les étrangers , & il eut le courage de s'expatrier , pour dérober du moins sa faute aux regards de ses concitoyens.

Il voulut en épargner le désagrément à sa famille , par un changement de nom , & ce fut alors qu'il se déguisa sous ces noms de Dormont de Belloy , dont le dernier , qui lui est resté , est depuis devenu si célèbre ; il pria ses parens de l'oublier , de le mettre au rang des morts :
» Je volerai dans vos bras , leur écrivoit-il , si
» jamais je redeviens digne de vous. «

Pour cultiver les Lettres , pour quitter seulement le Barreau , il falloit qu'il s'arrachât de

la maison de son oncle ; c'étoit perdre sans retour ses bontés , & se dévouer à sa haine. M. de Belloy chercha les moyens de remplacer ses bienfaits , de ne devoir plus rien qu'à lui-même , d'affoiblir , en fuyant , cette injuste haine , & d'en éviter les coups ; il crut trouver toutes ces ressources , dans la ressource extrême , mais unique , qu'il embrassoit en gémissant.

Il faut qu'on sache au moins tout ce que les Lettres lui ont coûté , quelle fut la pureté , *la sainteté* de son amour pour elles. Irriter , & qui plus est , affliger un bienfaiteur , tromper ses vœux & ses espérances , avoir à ses yeux & aux yeux du public le procédé d'un ingrat , n'avoir que le Ciel pour témoin de sa reconnaissance & de sa douleur , fuir tous les objets de son affection , quitter sa patrie , sans même en choisir une autre , sans savoir quelle sera la durée de cet exil , ou si même il doit avoir un terme ; voilà le malheur dont M. de Belloy a mérité d'être plaint ; voilà les sacrifices qui déchiroient son cœur.

Je ne compte point parmi ces sacrifices celui d'une espérance , qui ne se feroit pas offerte en vain à la cupidité d'un autre. Dans le temps où il s'exerçoit à la profession d'Avocat , il avoit eu le bonheur d'être utile à une Comtesse de Jonchères , sa tante

maternelle, dont il avoit toute la tendresse : elle crut devoir au talent avec lequel il avoit su défendre ses droits , une partie considérable d'une assez grande fortune dont elle jouissoit , & sa reconnoissance la destinoit toute entière à son défenseur. Le départ de M. de Belloy déranger ces projets. Madame de Jonchères mourut en 1760, avant que les succès de M. de Belloy eussent pu lui apprendre qu'il étoit digne encore d'être son neveu. M. de Belloy resta frustré même de sa part dans le bien qu'il lui avoit conservé : ce fut , à ce qu'on croit , l'effet des instigations de son oncle, qui fut toujours implacable, comme M. de Belloy l'avoit prévu.

Le fils de cet homme sévère le consola , par la délicatesse avec laquelle il fut concilier le respect qu'il devoit à son père, & la tendresse qu'il avoit vouée dès son enfance à M. de Belloy. Il fut fidèle à l'un & à l'autre, & la mémoire de tous les deux lui est encore également chère. Une de leurs amies, dévote, mais indulgente , confidente de leur liaison secrète, la comparoit à l'amitié de Jonathas pour David, persécuté par Saül.

La mère de M. de Belloy pleura son fils, le bénit & lui pardonna ; elle daigna même accepter comme un gage de leur tendresse mutuelle, l'hommage qu'il lui fit en partant du

foible patrimoine que son père lui avoit laissé. L'usage qu'elle en fit , fut de le regarder comme un dépôt doublement sacré, qu'elle devoit non-seulement garder , mais faire valoir pour son fils absent : elle eut soin de placer chaque année les revenus , autant qu'il lui fut possible ; & M. de Belloy , en retrouvant dans sa succession tous ces intérêts devenus un nouveau capital , reconnut le cœur de sa mère. Il est consolant de penser que cette tendre & aimable femme a vécu assez pour voir la gloire de son fils. Elle est morte en 1773.

M. de Belloy , en fuyant ses parens , se cacha aussi à ses amis ; il parut craindre également ou leurs reproches ou leur indulgence , & juger qu'il leur avoit manqué en se manquant à lui-même.

Son ami fut condamné à ignorer longtemps son sort. M. Buirette , l'oncle , par des discours mystérieux & sinistres , lui fit seulement entendre que M. de Belloy étoit perdu pour eux , & ne lui laissa qu'une bien foible espérance de le revoir.

M. de Belloy n'avoit rien à craindre de son état ; la nature lui avoit donné dans le caractère & dans l'esprit une dignité qui se faisoit sentir dans tout son extérieur , & qui le préservoit également du danger ou de s'avilir

lui-même, ou d'être avili par les autres ; il inspiroit à tout le monde une bienveillance mêlée de respect ; dans toutes les Cours où il exerça son talent, il fut l'ami de tous nos Ministres, & reçut des Souverains mêmes des marques de satisfaction & d'estime. On fait d'ailleurs peu de particularités de son séjour dans les différentes contrées du Nord qu'il habita, ou plutôt qu'il parcourut successivement ; on trouve seulement dans ses papiers des indications confuses d'une grande injustice qu'il éprouva dans une Cour, & qui lui fit sentir avec amertume, combien son état joint à sa qualité d'étranger, & la faiblesse & le défaut d'appui qui en étoient la suite, pouvoient aisément l'abandonner à l'oppression. Ce fut le souvenir de cette injustice, & d'une autre qu'il éprouva dans la suite en France, qui lui inspira ces vers utiles *du Siège de Calais* :

Quelle leçon pour vous, superbes Potentats !
Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui sous l'oppresseur, loin de vos yeux expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre Empire.

Il passa plusieurs années à la Cour de Pétersbourg sous le règne de l'Impératrice Elisabeth, dont il célébra toute sa vie la douceur & la bonté ; mais il n'aimoit que la France, il ne

voyoit que la France ; & c'est un sentiment profond de son ame qu'il a exprimé dans ces deux vers du siège de Calais :

Ah ! de ses fils absens la France est plus chérie ;
Plus je vis d'étrangers , plus j'aimai ma patrie.

Ses sentimens pour elle ne se bornoient pas au regret , le repentir y mêloit son amertume , le remords même ses tourmens ; oui , le remords. Pourquoi ne pas faire honneur à M. de Belloy d'un sentiment excessif, exalté, qui prouve la délicatesse de son ame & la rigidité de sa vertu ? Plus il s'est exagéré sa faute, plus elle doit s'affoiblir à nos yeux. Disons donc qu'il se reprochoit sans cesse sa patrie abandonnée, ses parens privés de ses soins & du prix de leurs bienfaits ; qu'il se disoit souvent, comme Egypte dans Mérope :

A mes parens flétris sous les rides de l'âge ,
J'ai de mes jeunes ans dérobé le secours ;
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.

Il jugeoit que ne pas servir sa patrie, c'est la trahir ; il a voulu se peindre lui-même dans ce Comte d'Harcourt (1), infidèle envers la France, mais ramené vers elle par le repentir & par l'amour. Il s'est peint d'une manière encore plus forte dans ce vieillard Bressan,

(1) Voy. *le Siège de Calais*.

né François (1), qui ne pouvant se pardonner sa désertion, n'aspire qu'à rendre les restes de sa vie utiles à sa patrie, & ne veut d'autre récompense, d'un service important qu'il vient de lui rendre, que l'honneur de mourir, en la servant plus utilement encore. Voyez comme ce transfuge, ou plutôt comme l'Auteur se condamne & s'humilie noblement dans ces vers que le vieillard dit à Gaston :

Pardonnez ma honte & mes regrets,
Je ne suis qu'un Bressan, je fus jadis Français;
Mais un service ingrat sous un Roi trop austère
Tourna vers l'étranger ma jeunesse légère;
De climats en climats j'errai pendant dix ans,
Et depuis trente hivers, fixé chez les Bressans,
Ainsi que tout Français, privé de sa patrie,
Je l'appelle en pleurant chaque jour de ma vie.
L'Auteur songeoit à lui & s'accusoit encore
lui-même généreusement dans ces vers, où,
en parlant des remords dont le vieillard Bressan étoit dévoré, il ajoute :

Tel est le châtiment du cœur dénaturé,
Qui ne connoissant plus famille ni patrie,
Ose leur dérober le tribut de sa vie.
Infidèle aux humains dont les tendres secours
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours.....
Dans un long abandon traînant son triste sort,
L'affreuse solitude environne sa mort.

(1) Voy. *Gaston & Bayard*,

Encore un coup , on sent combien ces traits , dans l'application que l'Auteur s'en faisoit , deviennent exagérés ; ils n'en expriment que mieux son repentir vertueux & son tendre patriotisme : peut-être devons-nous bénir l'heureuse faute , qui , en nourrissant dans son ame l'amour de sa patrie , par le regret même de l'avoir quittée , l'a mis en état de développer & de ranimer ce sentiment dans l'ame de ses concitoyens. Expier ainsi une faute , c'est bien plus que de ne l'avoir pas commise , & c'est sur-tout de M. de Belloy qu'on peut dire :

Si non errasset , fecerat ille minùs.

Il eût été moins grand , s'il n'avoit pas failli.

On voit au reste , qu'en suivant cette allégorie , M. de Belloy ne s'accuse pas seul de sa faute ; il la rejette en partie *sur un Roi trop auflère* , qui est évidemment le Roi domestique , à l'empire duquel il avoit échappé. Il a depuis étendu cette idée , & en se rappelant dans quels écarts & dans quels malheurs l'avoit jetté la contrainte qu'il avoit éprouvée sur le choix d'un état , il voulut faire de cet abus du pouvoir des parens , & des malheurs qu'il peut entraîner , la moralité d'une pièce tragique & terrible. Les femmes n'ayant point d'autre état que celui de leurs

maris, le choix d'un mari est pour elles le choix d'un état, & ce choix doit être d'autant plus libre qu'il est irrévocable. Puisqu'on prend des fers pour n'en jamais changer, il faut du moins avoir le foible avantage de les forger soi-même d'une main libre. Eh ! comment des parens se dispensent-ils de consulter l'inclination de leurs enfans dans les engagements qu'ils leur font prendre, sur-tout dans un engagement de cette nature ? M. de Belloy, pour répandre plus d'intérêt sur son sujet, suppose donc une femme tendre & vertueuse, qu'un père, d'ailleurs estimable, Chevalier généreux, vaillant guerrier, sujet fidèle, mais souverain trop absolu dans sa famille, a unie de force avec un homme qu'elle n'aimoit pas, en l'arrachant aux vœux d'un amant qu'elle aimoit dès l'enfance, de l'aveu de sa mère, dont la mort vient de lui enlever l'appui. Cette femme, c'est Gabrielle de Vergy, mourant de désespoir à la vue du cœur sanglant de son amant, tué par son mari ; & la moralité de la pièce est exprimée dans ces deux vers que dit Gabrielle, en s'adressant à son père :

Qui plongeait votre fille en cet abîme immense ?
 Qui ? l'abus de vos droits & mon obéissance.

Un des chagrins de M. de Belloy, dans le cours de son exil, étoit de voir cette foule

d'aventuriers, qui, trainant dans les Cours étrangères le nom François, ou l'usurpant, pour s'en prévaloir, travaillent sans cesse à le déshonorer. Il croyoit devoir détromper sur leur compte, les étrangers. » La France, » leur disoit-il, ne vous envoie que les sujets » qu'elle n'a pas intérêt de conserver; ou, si » le mécontentement la prive, malgré elle, » de citoyens utiles, si quelque erreur politique » que l'engage à s'en priver elle-même, vous » en ferez instruits par la renommée : profitez alors de nos fautes, tandis que j'en gémirai; mais ne jugez point de la France » par des sujets obscurs ou coupables qu'elle » défavoue, & qui, après avoir surpris un » moment votre estime, vous forcent au » mépris, ou même à la sévérité «.

Pour lui, tous ses projets, tous ses travaux, toutes ses démarches annonçoient l'esprit de retour.

Il revint enfin en 1758, pour faire jouer sa Tragédie de *Titus*. Son oncle qui veilloit sur lui, avec les yeux toujours ouverts de la haine, ou, ce qui est la même chose, de la tendresse irritée & trompée, le fit arrêter en vertu d'un ordre du Roi. On voit dans quelques-uns de ses écrits, combien son ame alors se sentit abattue par le mal & flétrie par la honte; on voit que la vie lui étoit devenue

insupportable, & qu'avec un degré de plus de force ou de foiblesse, ou plutôt sans l'espérance qui fait souffrir tous les maux (1), il étoit prêt à s'en délivrer. Ici on se rappelle encore ces mêmes vers du *Siège de Calais*, qui ont été cités plus haut :

Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas ;
Tel qui sous l'oppresseur loin de vos yeux expire, &c.
L'ordre du Roi avoit évidemment été surpris. Quel degré de parenté peut donner le droit funeste d'attenter à la liberté d'un citoyen ; quand une mère se tait & pardonne ? L'ordre fut promptement révoqué, parce que M. de Belloy avoit su se faire des amis, ou plutôt, malgré ces amis mêmes, l'ordre ne fut que suspendu : il y eut une espèce de compromis, en vertu duquel l'ordre resta entre les mains de M. Buirette, pour être exécuté, dans le cas seulement où M. de Belloy voudroit exercer en France l'art qu'il exerçoit à Pétersbourg. A ces conditions M. de Belloy fut libre à Paris, & eut la permission de faire jouer sa pièce.

Ce nom de *de Belloy* le déguisoit toujours à ses anciens amis ; mais il s'en étoit fait un grand nombre de nouveaux, qui ne le connoissoient que sous ce nom emprunté. Par le

(1) *Animum spe finis dura ferentem.* Horat.

zèle imprudent de ces derniers , la Tragédie de *Titus* étoit déjà célèbre long-temps avant d'être jouée ; manière de nuire , fort en usage chez les amis vulgaires (1), & qui les rend quelquefois plus dangereux que des ennemis.

Cependant on publioit les bruits les plus faux concernant l'Auteur même de la pièce : les uns, sur la foi du nom qu'il avoit choisi , le croyoient un bâtard de l'ancienne & noble maison de Belloy en France & de Morangle ; d'autres lui donnoient une origine romanesque qu'ils enveloppoient des ombres du mystère. On racontoit qu'une femme inconnue venoit , à des termes fixes , lui payer , soit comme don , soit comme dette , une somme proportionnée à ses besoins : elle ne mettoit qu'une condition à cette libéralité ; c'est , que la main qui la faisoit , seroit toujours ignorée , & qu'on ne feroit aucune tentative pour pénétrer ce secret. La condition fut remplie pendant quelque temps ; mais enfin la curiosité l'emporta , & cette femme venant un jour de porter son tribut , s'aperçut qu'elle étoit suivie ; elle s'arrête , elle appelle M. de Belloy , lui reproche son infidélité , lui déclare que le traité est rompu , & part avec tant de précipitation , qu'elle échappe aux yeux qui l'ob-

(1) *Et per amicos oppressi.* Tacit.

servoient. Cette histoire qui fut quelque temps accréditée , & les autres fables semblables qu'on débitoit alors sur M. de Belloy , naissent probablement des précautions mêmes qu'il avoit prises , pour empêcher qu'on ne connût son nom & sa famille : c'étoit l'effet de ses égards pour cette famille , dont il vouloit ménager la délicatesse.

Titus fut joué sans succès : l'Auteur résista aux instances qu'on lui fit de courir les risques d'une seconde représentation ; circonstance qui fournit à la parodie un vers dont elle dut s'applaudir :

Titus perdit un jour, un jour perdit Titus.

Ce n'est pas que M. de Belloy souscrivît à sa condamnation & se crût jugé justement ; mais il attribuoit sa chute aux intrigues de son oncle , & il désespéra d'épuiser les ressources de la haine & de la vengeance ; il croyoit avoir eu le sort de *Damis* dans la *Métromanie*, & il n'en eut point l'audace & la confiance.

L'ami de M. de Belloy étoit à cette représentation ; il ignoroit l'intérêt qu'il devoit prendre à l'Auteur ; il le jugeoit avec toute l'impartialité d'un indifférent ; il peut bien assurer que jamais le Public ne lui avoit paru si sévère, ni le parterre si tumultueux.

Notre dessein n'est pas de justifier cette pièce, que l'Auteur se propoisoit de refaire à beaucoup d'égards; d'ailleurs nous nous bornons ici à la partie historique, & nous nous proposons de placer à la suite de chaque pièce un examen, qui fera le résultat du jugement du Public, c'est-à-dire, du jugement des Gens de Lettres; car c'est le seul qui reste, après que le temps a emporté les critiques des ennemis & les apologies des amis.

Nous observerons seulement ici, parce que c'est un point purement historique, que l'esprit patriotique du *Siège de Calais* s'annonçoit déjà dans *Titus*; c'étoit l'ouvrage d'un cœur François: la harangue du Consul Anniius à l'Empereur dans le Sénat, rappelloit l'époque de 1744, & l'aventure de Metz. Le sujet même étoit allégorique. Ces monstres qui attendent aux jours de Titus, étoient, dans l'intention de l'Auteur, l'emblème sensible d'un événement, qui occupoit tous les

En 1757. esprits dans le temps où l'Auteur composoit sa pièce.

Si la chute de *Titus* étoit, comme le croyoit l'Auteur, l'ouvrage de la haine, la haine avoit bien rempli son objet: l'Auteur de *Titus* étoit bien malheureux; & je compte pour rien ici le malheur si commun, & pour-

tant si sensible, d'échouer dans une carrière qui laisse trop peu d'intervalle entre la gloire & le ridicule ; je parle , non de la disgrâce de l'Auteur , mais du malheur du citoyen. Toutes les espérances de M. de Belloy étoient renversées ; le moment de redevenir François s'éloignoit , & s'égaroit dans l'avenir ; son exil se prolongeoit , & alloit peut-être devenir éternel ; des engagements , qu'un établissement fixe en France auroit seul pu rompre , le rappelloient en Russie , séjour aussi fatal à sa santé que contraire à son goût , & qui altéroit de jour en jour son foible tempérament. Pour comble d'infortune , cette pièce , qui n'avoit pas eu assez de succès pour fixer l'Auteur dans son pays , avoit eu assez d'éclat , pour que le secret de son nom & de sa famille fût révélé.

Son ami l'apprit par le bruit public , il courut embrasser un ami & consoler un infortuné ; depuis ce temps , ils n'ont plus été séparés , leurs cœurs ne l'avoient jamais été ; l'ami de M. de Belloy l'avoit plaint & regretté , sans le condamner ni l'absoudre.

Pendant tout le temps que M. de Belloy fut obligé de passer encore en Russie , ses projets , ses espérances , ses craintes , ses travaux , les détails mêmes de ses affaires domestiques , confiés en son absence aux soins de l'amitié , rendoient les deux amis présens

l'un à l'autre , par un commerce suivi & continuuel.

L'exil où M. de Belloy restoit condamné, ne fut pas aussi long qu'on auroit pu le craindre ; mais il fut terminé par un événement, qui affligea plus M. de Belloy, que son exil même. M. Buirette mourut , & M. de Belloy n'eut plus d'ennemi : mais cet ennemi unique, ce persécuteur dont il étoit délivré, c'étoit un oncle, & qui lui avoit tenu lieu de père. Avec quelle tendresse il avoit élevé son enfance ! Combien il l'avoit aimé ! jusques-là qu'il le préféroit hautement à ses propres enfans : & la haine même qui avoit succédé à cet amour, n'avoit été si excessive, que parce qu'elle avoit eu pour mesure cet amour offensé. Voilà tout ce que vit alors M. de Belloy : ses amis doivent ce témoignage à la sincérité d'une douleur dont ils furent les dépositaires. M. de Belloy poussa la délicatesse jusqu'à craindre d'avoir abrégé par sa fuite les jours de son bienfaiteur ; c'est encore un mouvement de son ame qu'il a consacré dans ses ouvrages ; c'est encore lui-même qu'il a peint dans ce Comte d'Harcourt , réduit à douter , si son frère n'a pas péri de sa main dans le tumulte d'un combat, & qui repoussant avec effroi cette horrible idée , en est sans cesse accablé ; c'est son

cœur qui s'accuse encore dans ces vers que le Comte d'Harcourt adresse à son frere :

O mortel vertueux ! . . . à qui j'ai ressemblé ;
Sans cesse autour de moi je vois ton ombre errante ,
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante .
Que de devoirs sacrés , méconnus si long-temps ,
Rentrent tous dans mon ame à tes derniers accens !

Ce respect tendre pour la patrie & pour ces noeuds sacrés que la nature a établis entre les hommes , se reproduit par - tout dans les ouvrages de M. de Belloy , & en forme le caractère distinctif : mais la poésie mêlant la fiction à la vérité , & des traits étrangers aux traits allégoriques , pourroit n'être pas un tableau assez fidèle des sentimens d'un Auteur , pour ne laisser ni doute ni équivoque à cet égard : ce que M. de Belloy a présenté sous le voile de l'allégorie dans ses ouvrages dramatiques , il l'a développé dans ses préfaces , sans emblème & sous son propre nom. Voyez dans la préface de *Gaston & Bayard* , l'article qui concerne les déserteurs François. Ce n'est plus le Comte d'Harcourt , ou le vieillard Bressan , ou Bayard , qui parle d'après les convenances dramatiques & d'après un caractère établi ; c'est M. de Belloy qui dit ce qu'il a vu , ce qu'il a éprouvé en partie. Sous ce nom de *déserteurs* , il comprend non-seulement les guerriers qui s'arment contre

leur patrie, enfans qui égorgent leur mère, ou ceux qui, moins coupables, portent à une patrie étrangère des services que la leur a droit de réclamer; mais en général tous ceux que l'inconstance, le mécontentement, le désir de l'indépendance, ou l'espérance d'une plus grande fortune engage à s'expatrier. M. de Belloy leur annonce le sort qui les attend dans une terre étrangère; c'est d'y mourir de chagrin & d'ennui, en regrettant la patrie (1) qu'ils ont abandonnée.

C'est ainsi que M. de Belloy tournoit au profit de son pays, l'expérience que lui avoient acquise ses voyages, ses malheurs & les erreurs de sa jeunesse, si nous devons, comme lui, donner ce nom sévère au parti que son amour pour les Lettres & l'impossibilité de s'y livrer en France, avec l'aveu de sa famille, l'avoient forcé de prendre.

On peut croire que le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut de revenir en France, pour n'en sortir jamais.

Ici commence pour M. de Belloy une carrière de gloire & de succès. Dans sa chute même, il avoit été ranimé par le sentiment de ses forces; & en faisant imprimer *Titus*, il avoit pris pour épigraphe ces mots que dit

(1) *Et dulces moriens reminiscitur Argos.* Virgil.

Pompée dans Lucain, après la perte de la bataille de Pharfale :

Nec sic mea fata premuntur

Ut nequeam relevare caput.

Cette devise fut une prédiction.

L'Auteur , pendant son séjour passager à Paris, croyoit avoir remarqué que le Public aimoit moins alors cette simplicité des pièces de Racine, où tout est développement, & où le Poëte parle à l'ame plus qu'aux yeux ; le goût du temps lui parut plus favorable aux coups de théâtre, aux incidens, à la pompe du spectacle ; il crut pouvoir concilier ce goût avec les règles de l'unité, avec l'avantage de la simplicité, en réunissant dans un même intérêt, en ramenant à un même but la multiplicité des incidens ; il voulut d'ailleurs profiter de la réforme heureuse, qui, interdisant le théâtre aux spectateurs & le réservant pour le spectacle, permettoit d'y montrer une grande action dans tout son éclat & toute sa majesté ; il donna *Zelmire*, qu'il avoit composée en partie sur le vaisseau qui l'avoit ramené en France. Le succès de cette pièce sembla justifier & l'opinion où il étoit que l'intrigue avoit préparé la chute de *Titus*, & l'idée qu'il s'étoit faite de la prédilection de son siècle pour les pièces chargées d'incidens & de coups de théâtre.

On se rappelle l'étonnement mêlé d'effroi qu'excita la scélératesse sublime, l'intrépide impudence d'Anténor, lorsque retenu par Zelmire, au moment où il alloit assassiner Ilus, qui ne le voyoit pas, il abandonne à Zelmire le poignard qu'elle veut lui arracher, & la charge elle-même du crime qu'elle venoit d'empêcher. L'impression fut si forte, & l'illusion si complète, qu'un des spectateurs sortant de sa place par un mouvement involontaire, éleva la voix, pour avertir Ilus qu'on le trompoit, & qu'Anténor étoit l'assassin.

Les amateurs de la Tragédie virent avec plaisir que l'art de produire de grands effets & de faire des impressions profondes, n'étoit point perdu : tous les regards se tournèrent vers M. de Belloy; la Scène Françoisè fonda sur lui ses plus douces espérances; on pensa, ou du moins on parla plus avantageusement de *Titus*, lorsqu'il eut pour appui le succès de *Zelmire*; les portes mêmes de la fortune parurent prêtes à s'ouvrir pour l'Auteur; des grands Seigneurs voulurent se l'attacher; car les protecteurs n'ont que de la dépendance à offrir aux talens, & le premier besoin des talens est l'indépendance : le Ministre le plus ennemi de la liberté politique, s'est immortalisé pour avoir su respecter & consacrer la liberté littéraire. Richelieu, éclairé par l'amour

des Lettres , sentit que cette distinction leur étoit due , & qu'elle leur étoit nécessaire. M. de Belloy , pénétré de ce sentiment , ne fut pas même tenté un instant par les offres qui lui furent faites ; il ne considéra point , qu'en quittant la Russie , il s'étoit privé d'un sort avantageux que rien ne remplaçoit encore dans sa patrie ; il voulut devoir tout aux Lettres , il voulut n'exister que par elles & pour elles , & rester libre pour les cultiver dignement.

M. le Maréchal de Duras fit plus pour M. de Belloy que de se l'attacher , il ouvrit à ses talens , à ses vertus patriotiques une brillante & heureuse carrière , en lui donnant l'idée de traiter le Siège de Calais & le dévouement d'Eustache de Saint - Pierre , sujet digne d'être proposé à un Auteur citoyen par un grand Seigneur citoyen. M. de Belloy saisit & traita ce sujet en homme qui avoit appris en pays étranger à chérir la France , & qui savoit qu'on n'aime pas véritablement l'humanité , si l'on ne préfère à tout la patrie.

Les représentations du *Siège de Calais* firent époque , & parurent faire révolution. M. de Belloy eut la gloire de rendre croyable ce que les Anciens nous racontent des Tyrtées & des Timothées (1) ; il révéla aux François le se-

(1) Tyrtée étoit Athénien ; ses compatriotes l'envoyèrent

cret de leur amour pour l'Etat ; il leur apprend que le patriotisme n'est point propre aux Républiques ; qu'eux-mêmes , à travers leur légèreté , leur malignité , leurs jugemens si précipités & si sévères sur le Gouvernement , ils portoient au fond de leurs cœurs ce sentiment vertueux , toujours prêt d'éclater au premier cri de l'honneur ; car c'est l'honneur qui , dans les Monarchies , remplace ou plutôt produit l'amour de la patrie. Le mouvement fut rapide , & cet heureux effet eût été plus général encore , si l'on n'eût voulu le rendre universel. L'enthousiasme qui exagère tout , l'esprit de parti qui corrompt tout , l'intolérance

aider les Lacédémoniens de ses conseils & de son enthousiasme dans la seconde guerre de Mèssène ; ses Poésies calmoient les séditions parmi les soldats , & leur inspiroient l'amour de la patrie , de la gloire & du devoir. Il fut si utile aux Lacédémoniens , que ceux-ci , pour lui témoigner leur reconnaissance , lui accordèrent le droit de Bourgeoisie , l'honneur qui ne se prodiguoit pas à Lacédémone. Tyrtée , flatté d'une distinction si glorieuse , fixa sa demeure dans cette ville , où il étoit regardé comme un Libérateur. On récitoit ses Poèmes dans toutes les expéditions militaires ; une loi expresse obligeoit le Général d'assembler les soldats autour de sa tente , pour leur faire entendre cette lecture. (Recherches sur la vie & sur les ouvrages de Tyrtée , par M. l'Abbé Sevin. *Mém. de l'Acad. des Belles Lettres* , Tome 8 , p. 144 , & suivantes.)

On fait combien Timothée , par ses sons , inspiroit d'ardeur pour les combats à Alexandre.

qui

qui se mêle à tout , voulurent commander aux esprits , & les disposèrent à devenir injustes. Louer ou critiquer *le Siège de Calais* , ne fut plus une affaire de goût , mais une affaire d'Etat ; la pièce & l'Auteur devinrent des objets sacrés comme la patrie elle-même : reprendre un vers dans cette Tragédie , c'étoit s'annoncer pour un mauvais citoyen ; la haine & l'aigreur tirèrent un grand parti d'un si beau prétexte : on voulut opposer le Poète qui faisoit aimer la patrie , aux Philosophes qui avoient plaidé la cause de l'humanité entière ; on accusa ceux-ci de méconnoître l'ordre de nos devoirs , le degré de nos liens , & d'étendre les uns & les autres pour les relâcher & les détruire : on voulut que l'Auteur , en mettant dans la bouche d'un Anglois un trait contre les mauvais Citoyens (1), eût écrit contre les Gens de Lettres , & on ne manqua pas

(1) Voici cette Tirade :

Je hais ces cœurs glacés & morts pour leur pays ,
 Qui , voyant ses malheurs dans une paix profonde ,
 S'honorent du grand nom de citoyens du monde ;
 Feignent dans tout climat d'aimer l'humanité ,
 Pour ne la point servir dans leur propre cité ;
 Fils-ingrats , vils fardeaux du sein qui les fit naître ,
 Et dignes du néant par l'oubli de leur être.

C'est Mauny qui dit ces vers dans *le Siège de Calais* , & l'Auteur a supposé que Mauny étoit Anglois , sans quoi cette Tirade eût été mal placée dans sa bouche : mais , dans la vérité , ce Mauny étoit un Gentilhomme du Hainault , qui avoit

de lui en faire un mérite. Les amis de M. de Belloy l'ont vu rejeter avec horreur cette hon-teuse gloire dont on vouloit flétrir sa gloire véritable. Les Gens de Lettres , accoutumés aux calomnies de l'envieuse médiocrité , eurent peut-être la foiblesse de soupçonner le talent même de prévention ou d'injustice à leur égard. M. de Belloy eut le courage de se justifier publiquement , au hazard de refroidir ces prôneurs dangereux , qui ne servent jamais que pour nuire. O protecteurs, protecteurs , petits bienfaiteurs des Lettres, plus funestes aux Lettres que leurs ennemis déclarés , laissez les Maîtres de l'Art régler les rangs entr'eux ; laissez-les juger d'un Art qu'ils connoissent & que vous ignorez ; cessez sur-tout de troubler la paisible Littérature par vos petites passions , vos petits intérêts & vos puériles intrigues ! Et vous , dispensateurs des graces , récompensez les talens, si vous en êtes dignes ; mais que ce soit d'après le suffrage des connoisseurs , non d'après un caprice d'amateurs !

Le Roi, seul protecteur digne d'un Poète qui

préféré le service d'Edouard III à celui de Philippe de Valois , Suzerain de l'un & de l'autre , & à qui , par cette raison , Philippe , entre les mains duquel il se trouvoit au commencement du siège de Calais , avoit voulu faire trancher la tête. (Froissard.)

avoit servi l'Etat, lui témoigna son contentement par les distinctions les plus flatteuses. *Le Siège de Calais* fut compté à l'Auteur de *Zelmire* pour deux succès, & il remporta la Médaille dramatique promise par le Roi en 1758 aux Poètes qui seroient couronnés trois fois au théâtre par les suffrages du public : un honneur unique (car M. de Belloy est le seul qui ait obtenu la Médaille) étoit dû à un succès unique.

L'idée de cette Médaille est aussi heureuse que l'objet en est utile. Apollon tient un rouleau sur lequel sont écrits les noms de Corneille, de Racine, de Molière ; un repli du rouleau paroît couvrir les noms des contemporains dignes aussi d'être proposés pour exemple : cette inscription ingénieuse :

Et qui nascuntur ab illis.

semble achever la liste, ou plutôt la supplée.

La ville de Calais accorda aussi au Poète qui l'avoit célébrée, une de ces distinctions singulières, la vraie récompense du génie ; elle l'adopta pour citoyen, elle plaça son nom dans les registres publics ; & cette patrie adoptive, cette patrie conquise par ses talens, lui fut plus chère que celle qui l'avoit vû naître.

Les Lettres de citoyen que Calais envoyoit à M. de Belloy, étoient renfermées dans une

boîte d'or aux armes de la Ville, avec cette inscription :

Lauream tulit, civicam recipit.

Le *Siège de Calais* sert d'époque à la retraite d'une Actrice illustre, qui n'avoit pas peu contribué aux succès de M. de Belloy, & qui laissa pour un temps un grand vuide dans la scène tragique. Le Public, après les vacances de Pâques (1765), reportoit au Théâtre le même empressement qu'il avoit d'abord témoigné pour *le Siège de Calais* : un événement imprévu trompa ses espérances; cette pièce, quoiqu'annoncée sur l'affiche pour la rentrée, ne put absolument être jouée. Les spectateurs instruits de cette impossibilité, ne voulurent pas du moins que *le Siège de Calais* fût suppléé : le nom de *Calais* répété avec acclamation, & opposé constamment aux efforts que tentèrent les Acteurs pour faire entendre une autre pièce, tint lieu ce jour-là de spectacle, & attesta la prédilection du Public pour cette pièce patriotique.

Ce sont toujours des distinctions sans exemple qui caractérisent le succès du *Siège de Calais*. On crut cette pièce propre à réveiller ou à nourrir, dans le peuple même, les sentimens qu'il doit au Monarque & à la Patrie : on en donna une représentation *gratis*, qui

parut en effet remplir les vues du Gouvernement.

Mais c'est sur-tout parmi les Militaires que l'heureuse influence de cette pièce se fit sentir : tous les Corps s'empresèrent de la jouer, tous les particuliers de l'apprendre par cœur ; ils avoient le plaisir d'y retrouver les sentimens dont ils étoient animés, & de s'en pénétrer encore davantage.

La renommée porta cet ouvrage au delà des mers : il eut en Amérique le même succès qu'en France. » Le *Siège de Calais* est la » première pièce de théâtre qui ait été imprimée dans l'Amérique Française « : c'est ce qui est expressément déclaré à la tête d'une édition que M. le Comte d'Estaing, Gouverneur général, fit faire de cette pièce, à ses dépens, au Cap François, pour être distribuée *gratis* ; & nous pouvons ajouter que cette édition Américaine est très-belle. Le Dimanche 7 Juillet 1765, jour où l'on donnoit au Cap François la première représentation du *Siège de Calais*, étoit le jour fixé pour l'assemblée des Milices du pays. Dans l'illumination qui fut faite le soir au Gouvernement, on avoit pris pour épigraphe, des vers choisis de cette pièce, qui fournissoient les allusions les plus sensibles & les

plus heureuses ; on lisoit dans un endroit ces deux vers :

Et, qu'en nous y trouvant, les Anglois rebutés
Reconnoissent Calais dans toutes nos cités.

Dans un autre endroit ces deux autres vers :

L'Etat & le Monarque, à nos yeux confondus ,
N'ont jamais divisé nos vœux & nos tributs.

On a remarqué que la tirade contre les mauvais citoyens avoit été le morceau le plus généralement applaudi aux représentations du Cap ; & cela par la force seule de la convenance & de la vérité : car on n'avoit pas vraisemblablement en Amérique la ressource de faire de ce morceau une application calomnieuse à des ennemis.

Il falloit que le fort du *Siège de Calais* passât par tous les extrêmes, avant de se fixer. M. de Belloy éprouva l'inconstance Française ; il fut trop puni d'avoir été trop exalté : à l'engouement général succéda, non le refroidissement ni l'oubli, qui ne peuvent être le partage que des ouvrages médiocres, mais un déchaînement qui est peut-être un nouveau titre de gloire. La mode, dont l'empire est si absolu en France, se tourna pour un temps contre le *Siège de Calais* ; la critique remplaça l'éloge, & souvent dans les mêmes bouches & sur les mêmes objets : ce fut l'effet

de la hauteur indiscrete avec laquelle quelques personnes à la Cour avoient paru vouloir forcer les suffrages. A ce despotisme d'autorité, on opposa un despotisme d'opinion; il ne fut plus permis de louer *le Siège de Calais*, parce qu'il n'avoit pas été assez permis de le critiquer : l'action & la réaction des partis contraires avoit procuré à l'Auteur beaucoup d'amis imprudens ou infidèles, & beaucoup d'ennemis implacables, dont aucun ne le connoissoit.

Mais le temps amena enfin le moment d'être juste. Quand tous ces orages, favorables ou funestes, furent calmés, on redonna *le Siège de Calais*, & son succès fut confirmé par des suffrages réfléchis; on eut alors la juste mesure des applaudissemens dûs à cet ouvrage : on jugea (& ce jugement est resté) que *le Siège de Calais*, indépendamment même de l'intérêt patriotique, renferme des beautés dramatiques de tous les genres; que cet intérêt patriotique est un avantage inestimable, qui fait de cette pièce un ouvrage à part; que c'est plus qu'un ouvrage de génie, que c'est un bienfait envers la Nation; que cette pièce peut, dans les temps malheureux, lui montrer & lui fournir de grandes ressources; & qu'il sera toujours utile de la remettre sous les yeux des François, dans les momens de

rupture ou de méfintelligence avec les rivaux éternels de la France. Sous ce point de vue, *le Siège de Calais* est un ouvrage consacré, qui sera cher à la postérité, comme à la génération présente; un ouvrage dont le succès constant importe au bonheur public, & dont il faut respecter la gloire.

Injurioso ne pede proruas

Stantem columnam.

Depuis *le Siège de Calais*, M. de Belloy se consacra, par goût & par reconnoissance, aux sujets François; il ambitionna l'honneur d'être exclusivement le Poëte National : son amour pour la France étoit mêlé d'admiration; il regardoit les François comme incontestablement supérieurs à tous les autres peuples : s'il se permettoit de faire un reproche au Gouvernement, (dont il ne se plaignoit jamais pour son propre compte, lors même qu'il en étoit le plus négligé,) ce reproche étoit de ne pas tirer un assez grand parti du caractère national, en substituant par-tout l'honneur à l'intérêt; ce qu'il croyoit plus facile en France que par-tout ailleurs. Ce fut vers ce but qu'il dirigea tous ses travaux : il composa d'abord *Gaston & Bayard*, & *Gabrielle de Vergy*. Dans l'une & dans l'autre de ces pièces, mais sur-tout dans la première,

il avoit à peindre les mœurs de la Chevalerie : dans la première , il avoit encore à peindre le patriotisme. *Gaston & Bayard* , comme *le Siège de Calais* , prouve combien , dans les Monarchies , l'honneur peut faire aimer la patrie , & combien les grands hommes , surtout en France , l'ont toujours aimée. Il étoit difficile de proposer aux François de meilleurs modèles dans ce genre , que Gaston de Foix , Duc de Nemours , & sur-tout Bayard.

Quant au sujet de *Gabrielle* , qui sembloit n'offrir que des passions forcenées & des malheurs inouis , l'Auteur conçut l'idée de l'adoucir par des traits d'héroïsme , de vertu , de patriotisme même ; & d'ailleurs l'hommage bizarre & terrible que Coucy offroit à son amante , n'étoit point étranger aux mœurs de la Chevalerie.

Ces deux pièces , reçues depuis long-temps à la Comédie , attendoient encore que leur tour d'être jouées arrivât , lorsqu'on les vit paroître imprimées à la fin de 1769 & au commencement de 1770. La raison de cette publication prématurée étoit affligeante pour l'amitié , pour les Lettres , & sembloit faire un reproche secret au Gouvernement. La plus rigoureuse économie , la conduite la plus régulière , n'avoient pu préserver de la pauvreté , l'Auteur *du Siège de Calais* : la modi-

que pension qui lui avoit été accordée dans le temps des représentations de cette pièce, étoit une distinction flatteuse, non un secours suffisant : elle prouvoit la satisfaction du Roi ; mais elle ne mettoit pas à l'abri du besoin. Le théâtre, soit par la multiplicité des pièces, soit par des vices d'administration & de police intérieure, n'étoit déjà plus une carrière à laquelle un homme de génie pût confier le soin de sa réputation & de sa fortune ; & l'Auteur *du Siège de Calais*, négligé depuis cinq ans, étoit réduit à ne pouvoir plus attendre l'occasion tardive d'un nouveau succès. Cette nouvelle étonna les ennemis mêmes de M. de Belloy : l'envie l'avoit supposé comblé de biens par le Gouvernement, & cette idée avoit été pour elle un motif de plus pour éclater ; sa surprise & sa confusion furent un nouvel hommage rendu *au Siège de Calais*.

L'infortune entraîne l'infortune : des pièces imprimées ainsi, sans avoir été représentées, perdoient l'avantage d'être une ressource, & faisoient perdre d'avance ce même avantage aux représentations qui pourroient être données par la suite ; l'empressement du Public étant nécessairement moindre pour les pièces déjà connues par l'impression.

On sait que M. de Belloy joignoit à l'art

du théâtre, une grande connoissance de notre histoire, un talent rare pour la discussion, & cette logique sûre & savante, qui n'est pas le moindre mérite, même de ses compositions dramatiques; il avoit sur-tout signalé ses talens dans trois grands Mémoires historiques, imprimés en 1770. Dans le premier de ces Mémoires, relatif à la Tragédie de *Gabrielle de Vergy*, l'Auteur rend à la patrie la Maison de Coucy, qu'on croyoit éteinte; il rend à cette Maison des rejetons dignes d'elle; il rend enfin à un illustre infortuné (Jacques de Coucy-Vervins, gendre du Maréchal du Biés,) l'honneur que la rage de ses envieux étoit parvenue à lui enlever avec la vie.

Le second Mémoire concerne la Dame de Fayel & le Châtelain de Coucy.

Le troisième, Eustache de S. Pierre.

La même cause qui avoit forcé M. de Belloy de livrer ses pièces à l'impression, sans le véhicule & le passeport des représentations, le força aussi de faire imprimer ces Mémoires sans à-propos, sans occasion qui pût leur donner du prix & de l'éclat, qui pût du moins exciter l'attention. Le Public ne voit pas toujours ce qui est sous ses yeux; il a presque toujours besoin d'être échauffé sur les ouvrages, par des circonstances étrangères à leur mérite; il faut de la mode à tout

en France, & sur-tout à Paris. On en vit alors un exemple bien sensible. Les deux nouvelles Tragédies de M. de Belloy étoient depuis deux ans sous les yeux du Public, qui paroissoit peu en sentir le prix, lorsque la pièce de *Gaston & Bayard* obtint enfin la faveur d'être jouée. Les rivaux de M. de Belloy décidèrent, qu'il étoit impossible que cette pièce réussît au théâtre : l'envie ne se refuse guère ces sortes de prédictions ; car, selon la remarque d'un Philosophe, elles s'accomplissent souvent, » par la seule raison qu'elles » ont été faites, & elles font elles-mêmes la » cause de leur accomplissement. « Cette règle fut en défaut pour cette fois. La pièce eut un succès presque égal à celui de *Zelmire & du Siège de Calais* ; elle ouvrit à l'Auteur les portes de l'Académie. M. le Maréchal de Duras saisit cette occasion de signaler son zèle pour les Lettres, & son amitié pour M. de Belloy, en lui procurant de nouvelles graces du Roi, d'autant plus flatteuses qu'elles étoient méritées.

En donnant la Médaille dramatique à l'Auteur de *Zelmire & du Siège de Calais*, en comptant pour deux succès l'effet dramatique & l'effet politique de cette seconde pièce, on avoit rempli l'esprit de la loi, qui exigeoit trois succès : le triomphe de *Gaston & Bayard*

confirmoit ce jugement , & la lettre même de la loi étoit suivie. La Médaille étoit conquise de droit ; les concurrens qui n'avoient pu l'obtenir , n'avoient plus même la ressource d'attribuer la victoire de M. de Belloy à une sorte de dispense & de faveur. M. de Belloy les laissoit bien loin derrière lui ; & son nom , dans l'opinion publique , fut placé à la suite des quatre grands noms que la scène tragique a immortalisés.

C'en étoit trop pour l'envie ; c'en étoit trop même pour la fortune : il est rare qu'elle soit si constante dans ses faveurs ; cependant , si l'on examine quelle étoit alors la destinée de M. de Belloy , compensation faite des biens & des maux , il seroit difficile de la trouver heureuse. A la vérité , les fruits de ses travaux & les bontés du Roi l'avoient mis à l'abri de la pauvreté qui accable , & de l'inquiétude qui tourmente ; mais il ne parvint jamais à cette douce aisance , à cette *auream mediocritatem* , qui suffit au bonheur des cœurs sans ambition : il avoit moins de fortune , il étoit moins récompensé que beaucoup de Gens de Lettres obscurs , à qui l'intrigue a tenu lieu de titres & de talens ; & le déplorable état de sa santé lui donnoit plus de besoins que n'en a le commun des hommes : le climat rigoureux de la Russie avoit

jeté dans son sein, avant le temps, des principes de destruction & de mort. C'étoit au milieu des langueurs & des souffrances qu'il avoit composé ses meilleurs ouvrages : c'étoit dans un corps infirme & succombant sous le poids des maux, qu'habitoit cette ame vigoureuse, qui élevoit les autres ames à sa hauteur, qui réveilloit au fond des cœurs le patriotisme assoupi, qui combinait des plans, qui créait des beautés, qui préparait des effets utiles, qui laissoit des impressions durables.

Fortune, santé, bonheur, la gloire tient donc lieu de tout : malheur à qui n'aime point la gloire ! malheur aussi cependant à qui place toute son existence dans l'opinion d'autrui ! Oui, l'amour de la gloire, ce mobile des grandes choses, ce ressort des grandes ames peut devenir une foiblesse dangereuse : M. de Belloy en fut peut-être la victime.

Il avoit composé la Tragédie de *Gabrielle de Vergy*, avant l'époque fatale qui nous a privé de l'Actrice célèbre dont j'ai déjà parlé. L'éclat avec lequel elle remplissoit la scène, ses talens qui paroissent toujours parvenus à la perfection, & qui cependant sembloient se perfectionner tous les jours, avoient persuadé à M. de Belloy qu'elle étoit la seule qui pût rendre le rôle de Gabrielle, comme

il l'avoit conçu. Dans l'état où cette retraite laissoit le théâtre, il ne crut pas que l'exécution de ce cinquième acte, si terrible & si touchant, cet égarement, ce délire du désespoir de Gabrielle, pussent être confiés aux talens encore novices qu'il voyoit éclore alors ; mais le génie inspire le génie. Que n'a-t-il pu voir cette autre Actrice qui joint les talens à la beauté, justement applaudie dans ses autres rôles, s'élever dans celui-ci au dessus d'elle-même, au dessus de l'art, saisir toute l'énergie de la nature, & s'élancer tout-à-coup jusqu'à ce degré de perfection, au delà duquel on ne desireroit & on n' imagine rien ! Il faut compter parmi les malheurs de la destinée de M. de Belloy, que ses yeux aient été privés de ce spectacle, & son cœur du plaisir d'être embelli par son amie.

M. de Belloy préféra de donner d'abord *Pierre le Cruel* : c'étoit où l'envie l'attendoit, l'envie fatiguée de tant de gloire, & toujours prête à exercer son funeste ostracisme sur tout ce qui s'élève. *Pierre le Cruel* n'étant point connu par l'impression, son sort étoit beaucoup plus au pouvoir d'une cabale ; tous les efforts de l'envie se portèrent contre cette pièce ; l'Auteur étoit vivant : l'envie a paru respecter (non cependant sans murmure & sans combat,) l'impression profonde qu'a faite

au théâtre *Gabrielle de Vergy* ; l'Auteur ne vivoit plus. Toutes choses égales d'ailleurs, le succès des ouvrages posthumes est toujours plus sûr, on a moins d'intérêt à le traverser ; l'envie se dit tout bas : *Il n'en fera plus, laissons-lui ce triomphe dont il n'aura pas joui.*

Pierre le Cruel est encore à juger, ou plutôt il est jugé favorablement aujourd'hui : des représentations, non-seulement heureuses, mais brillantes, l'ont vengé d'une représentation tumultueuse, la seule qui ait été donnée à Paris ; & où, malgré les efforts des Acteurs, la pièce n'a pu être entendue de ceux-mêmes qui la connoissoient. Celui qui, dans le *Siège de Calais*, avoit si bien peint les mœurs des deux nations rivales, & fait contraster si heureusement la générosité d'Eustache de Saint-Pierre, avec la violence d'Edouard III ; celui qui, dans *Gaston & Bayard*, avoit déployé tout ce que la Chevalerie a d'héroïque & de sublime, sembloit né pour peindre le Prince noir & du Guesclin ; il devoit naturellement exciter l'attention ; il méritoit au moins qu'on daignât l'écouter.

L'excès même de l'injustice en diminuoit le désagrément. L'envie fut impatiente & maladroite : la mauvaise disposition éclata dès les premières scènes ; & l'Auteur voyant à quels spectateurs il étoit livré, partit dès le
second

second acte : le petit esprit de parodie, qui pourroit bien un jour perdre la Tragédie parmi nous, s'empara de l'assemblée. On risque de n'être pas cru, en rapportant ce que tout le monde a vu & entendu : le Prince Noir dit à Pierre le Cruel, qui se livre à un de ses emportemens ordinaires :

Modérez-vous, Seigneur.

Expression, qui, dans son sens le plus simple, n'a rien d'indigne de la Tragédie, où elle est souvent employée chez nos plus grands Maîtres, mais qui acquéroit une dignité particulière dans la bouche du Prince Noir, bienfaiteur de Pierre le Cruel ; c'étoit un protecteur qui rappelloit ses droits, c'étoit un héros dont les avis pouvoient renfermer une menace. La partie bruyante du parterre ne voulut voir dans ce mot qu'un terme vulgaire ; on entendit des plaisans s'écrier avec des ris immodérés : *Oui, ne vous échauffez pas.* Mais les mots qui suivent, auroient dû faire rougir les plaisans :

Modérez-vous, Seigneur, ne faites point rougir

Un Prince, votre appui, qui vient pour vous servir.

On demande s'il y a là un seul terme qui manque, ou de la noblesse propre au genre, ou de la convenance propre au personnage ?

Ce n'est pas tout. Le même Prince Edouard prenant contre Pierre le Cruel, la défense de Blanche de Bourbon, opprimée par ce tyran, dit à cette Princesse :

De vous je dois répondre ;

Vous serez sous ma garde en paix comme dans Londres.

Malgré la rime, qui ne souffroit point d'équivoque, malgré le bon sens connu de l'Auteur, on aime mieux entendre :

Vous serez sous ma garde en paix comme dans l'onde.
parce que cela étoit plus plaisant, & on s'écria : *Oui, vous serez là comme le poisson dans l'eau.*

Voilà donc les juges du théâtre ; voilà les dispensateurs de la gloire dramatique.

*Sic leve, sic parvum est, animum quod laudis avarum
Subruit aut reficit, valeat res ludicra, si me
Palma negata macrum, donata reducit opimum.*

M. de Belloy, consumé par la langueur, n'avoit plus dans l'ardeur de la jeunesse, dans la santé qui l'accompagne, dans la confiance qu'elle inspire, les ressources qui l'avoient soutenu autrefois. Il ne lui restoit que sa gloire passée, & la gloire passée n'est plus rien au moment d'un revers ; on en discute alors les titres avec une attention si sévère, ou plutôt on les foule aux pieds avec tant

d'ingratitude & de légèreté ! On revient sur ses jugemens avec si peu de pudeur ! les malheureux ont tant de torts ! on dépouille si cruellement à leur égard toute indulgence & toute justice ! M. de Belloy ne s'aveugloit point sur cette révolution : il en voyoit toute l'étendue, il en sentoît toute l'horreur ; si l'imagination pouvoit quelquefois tromper son esprit juste & sage , c'étoit plutôt en exagérant le mal qu'en le dissimulant : la nature lui avoit refusé jusqu'à la ressource des ames foibles , celle de se plaindre ; ses chagrins étoient pour lui seul , il envioit à l'amitié même son plus beau privilège & son plus grand usage , celui de consoler l'ami qui pleure , & de soulager l'ami qui souffre. Son ame vigoureuse savoit supporter les maux ; mais son corps exténué succomboit sous cet effort. Les chagrins qu'on montre & qu'on exhale , se dissipent , les douleurs muettes dévorent le cœur qui les renferme : cœurs affligés , versez vos peines dans un cœur sensible, si vous le pouvez ; fatiguez-en , s'il le faut , l'oreille d'un indifférent ;

Et montrez les langueurs de votre ame abattue ,
A des amis ingrats qui détournent la vue.

Mais enfin , jetez hors de vous ce poison
qui tue , s'il ne s'évapore !

Je courus chez M. de Belloy, en sortant de la représentation de *Pierre le Cruel* : sa fermeté calme, sa froideur tranquille me furent suspectes ; j'aurois mieux aimé lui voir les emportemens de son héros, & ils auroient été justes : il me dit du ton dont il auroit parlé de l'ouvrage d'un autre : *Est-ce qu'ils ont joué la pièce jusqu'à la fin ? Ils ont pris là une peine bien inutile.*

Ceux des Acteurs qui s'intéressoient le plus sincèrement à son sort & à ses succès, vinrent le conjurer de permettre une seconde représentation : il fut inflexible. Depuis ce temps, sa santé déclina tous les jours sensiblement.

Quelques propos échappés à son caractère réservé, ou arrachés par l'amitié inquiète, annoncèrent de sa part un découragement, qui acheva aussi de décourager ses amis.

Il consentit cependant que sa pièce fût jouée sur d'autres théâtres, & parut se ranimer au bruit des applaudissemens qu'elle obtint ; mais étant allé, en 1772, à Rouen, pour y voir jouer *Gabrielle de Vergy*, qu'on essayoit alors en Province, au milieu des succès & des triomphes, il fut frappé d'une maladie qu'on crut mortelle, & qui le fut peut-être par ses suites.

M. de Belloy languit encore pendant deux ans ; le travail lui devint pénible & par degrés impossible : le monde qu'il avoit beaucoup aimé, parce qu'il s'en étoit fait aimer lui-même par la douceur, l'agrément & la sûreté de son commerce ; le monde, qui, au défaut de consolations, fournit du moins des dissipations, n'étoit plus pour lui d'aucun usage ; les soins & les mouvemens de la société étoient depuis long-temps incompatibles avec les ménagemens que sa santé exigeoit. Son cercle se resserra de jour en jour, & se réduisit enfin à ce petit nombre de parens & d'amis, que la vue d'un ami souffrant attendrit, & ne rebute jamais. Il en fut plus sensible à leur attachement & à leurs attentions : il remarquoit ceux qui le négligeoient, & il ne s'en plaignoit pas ; mais par leur éloignement successif, il calculoit avec fermeté les degrés de sa décadence.

En 1774, la place de Censeur de la Police fut proposée presqu'en même-temps à M. de Belloy & à son ami. Tous deux, sans avoir pu se concerter, parce qu'ils étoient en ce moment assez éloignés l'un de l'autre, jugèrent que cette place, si long-temps occupée par Crébillon *le Tragique*, devoit être regardée comme le patrimoine de son fils. Tous

deux s'empresèrent à l'envi de faire valoir les droits de celui-ci, & ils eurent la satisfaction de voir M. le Garde des Sceaux & M. le Lieutenant de Police déférer à leurs représentations.

M. de Belloy, dans sa dernière maladie, reçut une consolation bien touchante, & bien propre à lui faire regretter la vie. M. le Maréchal de Duras, ayant instruit de son état le Roi actuellement regnant, ce Prince, par un mouvement de son cœur, qui éclata dès le premier mot, & qui prévint toute sollicitation, sentit d'abord tous les besoins que cet état pouvoit entraîner, tous les secours qu'il pouvoit exiger, & s'empressa d'y pourvoir sur le champ, donnant par cet auguste exemple une preuve bien précieuse, non-seulement de sa bonté, mais encore de son estime pour les talens littéraires, quand ils sont employés d'une manière utile à la patrie.

Depuis *Pierre le Cruel*, M. de Belloy n'entreprit plus aucune Tragédie; mais il s'appliqua sans relâche à corriger toutes celles qu'il avoit données; & peu de jours avant sa mort, il consultoit encore ses amis sur des changemens qu'il projettoit.

Il mourut le 5 Mars 1775, ayant toujours prévu, avant sa dernière maladie, une mort

prochaine ; & ayant toujours espéré dans ses derniers momens , la vie & la santé. Il attendoit avec impatience le retour du printemps , qu'il ne devoit point voir : il se proposoit alors d'aller aux eaux , & croyoit son rétablissement attaché à ce voyage.

La loi que M. de Belloy s'étoit imposée , de traiter par préférence , ou même uniquement , des sujets François , l'avoit engagé , comme nous l'avons dit , dans une étude approfondie de notre Histoire ; on en trouve des monumens dans ses Mémoires Historiques , dans les Préfaces & les observations qui accompagnent ses Tragédies.

On trouvera parmi les pièces fugitives qui terminent cette édition , *un traité sur la Langue & la Poésie Française*. Quoique nous nous bornions ici à l'Histoire de M. de Belloy & de ses travaux , & que nous nous réservions d'examiner ailleurs les beautés & les défauts de ses ouvrages , nous ne pouvons nous refuser le plaisir d'annoncer notre prédilection pour cet écrit ; nous croyons qu'il instruira les Gens de Lettres & les Poètes mêmes sur les secrets de leur art , & qu'il rendra ces secrets sensibles aux amateurs & aux gens du monde : il prouvera que , si M. de Belloy n'a pas su s'élever jusqu'à cette élégance continue , cette

harmonie douce, facile, flexible, toujours égale & toujours variée des Racine & des Voltaire, il favoit sentir bien finement & bien vivement ce mérite dans leurs ouvrages, & dans ceux des Poètes qu'ils ont formés. Les Gens de Lettres, selon qu'on les considère, ou comme Lecteurs ou comme Auteurs, ont, pour ainsi dire, deux goûts différens : le premier, qui est purement spéculatif, leur est commun avec les gens du monde & avec les Lecteurs ordinaires ; il consiste à démêler les beautés & les défauts des ouvrages d'esprit ; les Gens de Lettres ont seulement ce goût dans un degré supérieur. Le second, qui leur est propre, & qu'on peut appeller le *goût pratique*, est celui qui les guide dans leurs propres travaux & qui préside à leur style. Ce second trompe beaucoup plus souvent que le premier, soit parce que le premier est continuellement aidé & dirigé par le goût des autres, soit parce que les préventions indulgentes de l'amour-propre contribuent à égarer le second.

Un fragment d'un *Essai sur l'Art Dramatique*, qu'on trouvera aussi dans cette édition, fera regretter que cet ouvrage n'ait point été fini, & prouvera ce que prouvoit tous les jours la conversation de l'Auteur, que le Thêâ-

tre des Grecs ne lui étoit pas moins familier qu'à Racine, & que jamais, peut-être, Poète dramatique n'avoit plus raisonné, ni plus approfondi les principes de son art.

L'étude chez M. de Belloy étoit secondée & facilitée par une mémoire prodigieuse. Le trait suivant peut être mis au rang des phénomènes dans ce genre. M. de Belloy, après avoir vu trois ou quatre représentations de la Tragédie d'Oreste, la savoit par cœur, si parfaitement, sans avoir fait aucun effort pour l'apprendre, qu'il en fit de mémoire une copie, où il ne manquoit que deux vers qui lui avoient échappé.

Sa mémoire réunissoit le double avantage de saisir vivement & de retenir fidèlement; elle avoit un autre avantage bien plus précieux encore, c'est le goût, le choix & la méthode. Tout ce qu'il avoit retenu méritoit de l'être; & les objets s'étoient arrangés dans sa tête avec tant d'ordre & de liaison, qu'ils se présentoient toujours au besoin, accompagnés de toutes leurs circonstances, environnés de toutes leurs preuves, & avec une promptitude qui sembloit tenir de l'inspiration. Sa littérature, sur-tout dans le genre dramatique, étoit aussi exquise que vaste, aussi choisie que variée. Il avoit d'ailleurs à

commandement la logique, l'éloquence, & ce que la conversation des gens de goût permet d'érudition. Jamais on ne le consultoit sans fruit ; jamais on ne disputoit contre lui impunément : il terrassoit par les raisons, il accabloit par les exemples, ou plutôt il éclairoit & instruisoit sans déplaire, ni humilier ; car la dispute n'étoit chez lui que la discussion, & la victoire que l'ascendant naturel de la raison. Maître de lui-même, & se respectant dans les autres, le sarcasme qui déconcerte l'impatience qui aigrit, le dédain qui offense, l'autorité qui révolte, n'étoient point à son usage ; il ne connoissoit, ni la singularité qui cherche de sang-froid les paradoxes, ni le petit orgueil qui s'y précipite en se passionnant & en s'irritant, ni la timidité qui enchaîne la pensée, ni la témérité qui l'égare, ni la mauvaise foi qui la déguise.

L'esprit de parti n'eut jamais sur lui d'empire. A travers l'action & la réaction des sectes Littéraires, Politiques & Religieuses, il dit toujours ce qui étoit vrai, & fit toujours ce qui étoit juste : son impartialité n'étoit, ni cette indifférence coupable qui ne hait point le mal parce qu'elle n'aime pas le bien, ni cette dextérité d'Atticus que tous les partis ménagent, parce qu'il ménage tous les partis.

M. de Belloy ne les ménageoit, ni ne les bravoit : mécontent des uns, sollicité par les autres, estimé de tous, il les rejettoit tous : il disoit avec fermeté aux Apôtres intolérans de la tolérance : » Je serai tolérant envers les » intolérans mêmes, afin de l'être envers » vous. « Il disoit aux perfides ennemis des Lettres : » Vous avez beau faire, je ne cacomnierai point la Philosophie, & ne persécuterai point les Philosophes. «

M. de Belloy a eu la réputation d'un homme doux & modeste ; on a depuis élevé des doutes à cet égard, & on les a fondés sur quelques traits de vanité qu'on a cru trouver dans ses ouvrages, sur quelques mouvemens d'impatience qui lui sont échappés contre ses Détracteurs, & dont on a inféré qu'il étoit fort sensible à la critique.

Ces reproches nous paroissent peu réfléchis. Tout Homme de Lettres est vain, si l'on veut, puisqu'il recherche la gloire. Tous pourroient prendre pour devise ces vers que Cicéron dit dans *Rome sauvée* :

Romains, j'aimela gloire, & ne veux point m'entaire,
Des travaux des humains c'est le digne salaire.

Tout Auteur distingué sent ses forces (1), se

(1) C'est ce que Corneille a dit dans des vers qu'on

les exagère peut-être, & tend sur-tout à les exagérer aux autres. Tout Ecrivain, même vulgaire, qui a publié ses ouvrages, est convaincu de deux choses : d'aimer la gloire, & de regarder ses écrits comme des titres, qui doivent la lui procurer. La critique, qui contrarie ce désir de gloire, ne peut donc que lui être désagréable, ou comme une calomnie contre ses talens, si elle lui paroît injuste, ou comme une vérité cruelle, si elle l'entraîne malgré lui, & qu'elle lui prouve qu'il a manqué le but qu'il croyoit avoir atteint, ou comme un monument d'envie & de malignité, parce que c'est ce qu'elle est souvent, & ce qu'elle doit plus souvent encore paroître à l'Auteur critiqué.

Si des Auteurs sages se sont fait une loi de ne point répondre aux critiques, ce n'est point par modestie ; à moins qu'on n'entende par modestie l'art de cacher l'orgueil, par un orgueil plus fin & plus décent : ils n'y répondoient point, parce qu'y répondre, c'est les

croiroit de la Fontaine :

Nous nous aimons un peu, c'est notre foible à tous ;
Le prix que nous valons, qui le fait mieux que nous ?

.

Je fais ce que je vauz, & crois ce qu'on m'en dit.

(*Excuse à Ariste*).

encourager ; parce qu'en tout il vaut mieux en profiter que d'y répondre ; parce qu'il y a un ridicule réel à combattre pour les intérêts de son esprit , & à vouloir prouver démonstrativement qu'on a bien du talent ; parce qu'attendu l'incertitude & la mobilité des principes du goût , qui varient selon les intérêts , les passions & les circonstances , on ne prouve rien à personne dans ce genre : enfin , parce que si la critique est l'ouvrage de la haine , c'est remplir les vœux de la haine , & donner prise sur soi , que de paroître trop sensible à la critique. » Vous croyez me défar-
 » mer , ou me déconcerter , en ne me répon-
 » dant pas , disoit Gacon à la Motte ; vous
 » n'y gagnerez rien , je vais faire imprimer
 » ma réponse au silence de M. de la Motte. «

Voilà ce que veulent les critiques de profession , *magnis inimitiis clarescere* , détourner sur eux vos regards & ceux du Public , vous engager , s'ils peuvent , dans un combat sans gloire , qui suspende votre course & arrête vos progrès :

Bella geri placuit nullos habitura triumphos.

Rousseau répondoit :

Mais j'aime mieux endurer une injure

Que d'illustrer un faquin ignoré.

Voilà ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas dire. Il vaut mieux s'en tenir à ce mot innocent de la Fontaine :

Sans répondre aux Censeurs, car c'est chose infinie.

Mais si nous louons la prudence qui s'abstient de répondre aux Censeurs ; ne blâmons que foiblement l'impatience qui succombe à la tentation de les confondre ; souvenons-nous que, comme l'amour est une excuse suffisante à la jalousie, le désir de la gloire suffit pour justifier la sensibilité à la critique. N'accusons donc M. de Belloy, ni de hauteur ni d'humeur, pour avoir montré avec franchise l'effet que faisoit sur lui la critique, celui qu'elle fait sur tous les Auteurs, celui qui faisoit avouer à Racine, qu'il avoit toujours été plus troublé par la plus mauvaise critique, que flatté des applaudissemens les plus justes.

M. de Belloy étoit doux & modeste, puisque, dans la société, il ne se prévaloit jamais, ni de ses succès, ni de ses avantages ; puisque son amour-propre n'a jamais blessé l'amour-propre d'autrui ; puisqu'il écoutoit tout le monde, puisqu'il discutoit & ne decidoit pas ; puisqu'il n'affectoit point l'empire de la conversation ; puisque ses regards, son maintien, son ton, ses propos étoient autant de ména-

gemens délicats qu'on sentoît, dont on lui favoit gré, & qui lui concilioient l'estime & la bienveillance de tout le monde.

Voilà ce qu'étoit M. de Belloy, dans les Lettres & dans la société : voyons ce qu'il étoit dans l'amitié.

L'amitié des Gens de Lettres est souvent orageuse, par l'intolérance de leur amour-propre. Peut-être même est-ce une base nécessaire à cette amitié, que la condition de n'être point rivaux de talens, & de ne point courir la même carrière. Horace & Virgile étoient amis ; mais l'un n'avoit point fait d'Odes, l'autre ne faisoit point de Poëme Epique. Boileau & Racine s'aimoient aussi, parce qu'ils n'étoient point Rivaux. Ecartons toute idée de parallèle avec ces noms illustres ; mais on peut du moins ressembler aux grands hommes par l'amitié : celle de M. de Belloy & de son ami, ne fut pas non plus troublée par la concurrence ; elle ne passa point par l'épreuve de la rivalité, aucun nuage n'en altéra jamais la pureté. Leurs sentimens, leurs opinions principales, leurs goûts étoient les mêmes, leurs goûts, à la réserve d'un seul. M. de Belloy étoit Aristius Fuscus, amateur de la ville ; son ami étoit amant de la campagne ; & cette inclination dominante

chez ce dernier, contrarioit souvent ses attachemens, ses affaires, ses devoirs. L'Epître :

Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus

Ruris amatores, hâc in re scilicet unâ

Multùm dissimiles, at cætera penè gemelli.

Fraternis animis, &c.

sembloit avoir été faite pour ces deux amis, & peut-être cette différence de goût sur un seul point, en privant leur union de ce dernier degré de familiarité & d'intimité, qu'on ne connoît qu'à la campagne, lui a-t-elle enlevé un des charmes les plus doux de l'amitié.

Pour M. de Belloy, l'amitié étoit plutôt un devoir qu'un sentiment ; il n'y portoit point la chaleur active & inquiète des ames ardentes, ni cet intérêt touchant des ames affectueuses & tendres ; mais une sûreté inviolable, une sagesse utile & de grands exemples de courage & de vertu. Il rendoit beaucoup à ses amis & n'en exigeoit rien ; ils trouvoient toujours en lui cette égalité, cette sérénité, cette indulgence sur-tout qui acquiert & conserve les amis :

Hæc res & jungit, junctos & servat amicos.

Horat.

Naturellement discret & réservé, non par défiance, mais par caractère & par tempérament,

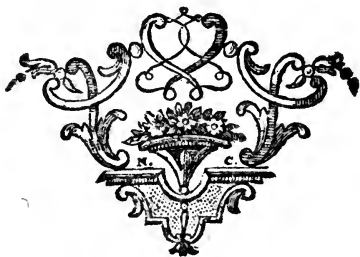
ment ; il n'épargnoit , ni ne prodiguoit ses conseils ; il attendoit qu'on les demandât , & consultoit plus rarement qu'un autre , parce que ses principales ressources étoient en lui-même : par la même raison , il faisoit peu de confidences , & il n'en demandoit point ; mais il savoit les recevoir & les respecter : il ne disoit pas tout , mais il étoit utile de lui tout dire , & , semblable à ce Maître indulgent , qui disoit : » Je n'ai pas besoin de tous les » gens qui composent ma maison , mais n'ont-ils pas besoin de moi ? » M. de Belloy auroit pu se passer d'amis , mais ses amis ne pouvoient se passer de lui.

Le besoin de gouverner & celui d'être gouverné , se combinent tellement chez les hommes , que dans le commerce qui exige & suppose le plus d'égalité , dans le commerce de l'amitié , il y a toujours un Roi & un sujet , l'un des deux amis a toujours un ascendant marqué sur l'autre : le calme d'une raison supérieure assûroit à M. de Belloy cet empire de l'amitié.

Tel fut cet homme estimable ; nous n'avons ni exagéré ses bonnes qualités , ni dissimulé ses fautes ; nous jugerons ses ouvrages avec la même impartialité que sa personne : si pourtant ses Censeurs nous accusoient de trop

d'indulgence à cet égard ; s'ils jugeoient que l'illusion de l'amitié nous déguisât, dans ces mêmes ouvrages , quelques défauts , & nous exagérât les talens de l'Auteur , nous trouverions notre excuse dans ces vers d'Horace :

*Vellem in amicitia sic erraremus , & isti
Errori virtus nomen posuisset honestum.*



T I T U S,
T R A G É D I E
E N C I N Q A C T E S.

*Avec des Observations sur la Poésie Dramatique;
adressées à M. DE VOLTAIRE.*

Nec tàm mea fata premuntur
Ut nequeam relevare caput.

2000

1000

1000

1000

1000



A MADAME
LA MARQUISE
(AUJOURD'HUI DUCHESSE)
DE VILLEROY.

MADAME,

La permission que vous me donnez de vous dédier TITUS , me persuade , que vous ne le croyez pas condamné sans retour. M. de Voltaire , vous le savez , en a porté le même jugement. C'est d'après

EPITRE DÉDICATOIRE.

de tels garans que j'ose appeler du spectateur tumultueux & prévenu , au Lecteur équitable & tranquille. Mais dût cetui-ci confirmer la proscription si légèrement prononcée contre ma Tragédie , de quelle injustice un suffrage tel que le vôtre ne consoleroit-il point ?

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect ,

MADAME ,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,
B*** DE BELLOY.

P R É F A C E (1).

SI j'étois susceptible de quelque vanité, la manière dont on s'y est pris pour faire tomber cette Tragédie, pourroit m'en donner une opinion un peu avantageuse. Ceux qui suivent le Spectacle depuis trente ans m'ont assuré, qu'à l'exception de l'Adélaïde (2) de M. de Voltaire, & de l'Amour usé de M. Destouches (3), ils n'ont vu aucune pièce attaquée par des ennemis aussi acharnés & aussi industrieux dans leur malignité. Quelques-uns même des chefs de cabale ont été confus des excès de leurs propres émissaires. On avoit formé contre Titus trois partis différens, à qui l'on avoit officieusement désigné les endroits de la pièce où le tumulte pourroit être

(1) On a vu dans la Vie de M. de Belloy, les raisons qui excusent le ton plaintif de cette Préface, & des *Observations* placées à la fin de cette pièce. *Note de l'Editeur.*

(2) C'est la même Tragédie que l'on a tant applaudie depuis, sous le nom du *Duc de Foix*.

Et qu'on a beaucoup plus applaudie encore depuis, & qu'on applaudit tous les jours davantage, sous son premier titre & sa première forme. *Note de l'Editeur.*

(3) On peut voir la Préface hardie & sensée qui est à la tête de cette Comédie. Elle paroît faite pour *Titus*.

le plus nuisible, & empêcher que la suite ne fût comprise. Ces instructions ont été suivies si ponctuellement, que les trois quarts des Spectateurs ont cru (entr'autres méprises) que Titus étoit Amant passionné de Vitellie : & il falloit nécessairement que, raisonnant d'après cette erreur, la Tragédie leur parût détestable.

J'ai dû la plus grande partie de ce monde d'ennemis au trop de célébrité qu'on avoit donné à ma pièce avant que de la représenter. Mon malheur me donne le droit & me met dans la nécessité de publier, comme je le fais, sans craindre aucun désaveu, qu'elle avoit été honorée de l'approbation des personnes les plus illustres & les plus éclairées : qu'elle avoit fait fondre en larmes toute l'assemblée de la Comédie à la première lecture, & plus d'une fois les Acteurs qui en faisoient la répétition.

Je crois pouvoir me dire à moi-même en faveur de mon ouvrage, que l'on ne trompe pas le sentiment comme la raison, & qu'il est impossible qu'une Tragédie ridicule fasse pleurer des gens de l'art, eux que l'habitude semble endurcir contre le pathétique. J'ajoute que rien n'est si facile au contraire, que de faire rire le Public au milieu de la scène la plus touchante. Dès qu'un étourdi a risqué la première plaisanterie, tous ses voisins deviennent

jaloux de placer aussi leur épigramme ; & bientôt les choses les moins susceptibles de ridicule en sont les plus chargées. J'en pourrois citer vingt exemples frappans.

C'est une vérité honteuse , mais reconnue , que les talens qui débutent au théâtre , n'y réussissent plus sans de fortes intrigues. Je fais même qu'il m'auroit été facile , à une seconde représentation , de détruire les cabales en leur en opposant une plus forte. C'est un usage établi depuis quelque tems , & qui m'auroit pu réussir au moins aussi bien qu'à tant d'autres (1). Les suffrages que Titus avoit obtenus , intéressoient à son sort une foule de Juges respectables. La fureur de mes ennemis avoit assez indigné le Public impartial pour m'y faire un grand nombre de partisans. Mais , malgré les sollicitations les plus pressantes ,

(1) La plupart des succès obtenus , ou arrachés de nos jours à la seconde représentation , après une chute à la première , ressemblent au triomphe de ce plaideur , qui , pour éviter les frais & les embarras d'une inscription de faux , détruit une fausse obligation par une fausse quittance. Presque tous les jugemens du théâtre sont faux , parce que les impressions , soit en bien , soit en mal , y sont toujours exagérées ; c'est le jugement du cabinet , combiné avec celui du théâtre , qui forme le jugement du Public , le jugement qui reste. *Note de l'Editeur.*

j'ai cru devoir dédaigner un succès qui auroit paru mendié. Peut-être, après tout, cette conduite n'a-t-elle été ni fière ni généreuse. J'arrivois de Russie ; peut-être si j'avois été mieux instruit des ressorts qui sont actuellement en possession de mouvoir le parterre de Paris, j'aurois eu plus de prudence & moins de délicatesse.

Les Auteurs malheureux se plaignent toujours de quelques cabales ; mais ils n'en prouvent presque jamais. Ici elles m'ont épargné la peine de les démasquer : elles m'ont poursuivi à découvert, même avant la représentation de ma pièce. Leurs batteries étoient dressées de manière à pouvoir se tourner selon les événemens. En cas de succès, on se préparoit à me dérober la petite gloire d'avoir fait *Titus*. On publioit dans les caffés qu'un Conseiller au Parlement de Bordeaux en étoit le véritable Auteur, & plus communément on l'attribuoit à M. de Voltaire. Que cette dernière imposture n'a-t-elle pu être vraisemblable !

A ces bruits qui ne regardoient que mon ouvrage, on en a joint d'autres bien plus bizarres encore, qui me regardoient personnellement. On s'est étudié à me rendre célèbre hors du seul côté par où je desirois l'être. Nous avons été, moi & ma Tragédie, l'objet de toutes les fa-

bles (1) que l'imagination oisive, ou jalouse de quelques Auteurs a pu imaginer. Je dis jalouse, & je le dis sans orgueil ; on fait que l'envie ne se borne point à persécuter les talens illustres ; son chef-d'œuvre, peut-être, est d'étouffer dans leur naissance les talens qui voudroient éclore. Quoi qu'il en soit, voici mon ouvrage. Je le présente sans présomption, mais avec confiance, au Tribunal du Public, je ne le regarde point comme jugé, puisqu'on n'a pas permis au Public de l'entendre. J'espère au moins qu'il sera lu.

Au reste, je présumerois trop de ce foible essai, si j'espérois que mes Lecteurs y trouveront quelque sagesse dans le plan, quelque combinaison dans l'intrigue, & quelque entente dans la proportion avec laquelle les caractères sont dessinés. Tout ce que j'ose prétendre, c'est qu'on puisse entrevoir du moins le goût du vrai style dramatique, & de cette simplicité harmonieuse de Racine, à laquelle je me suis attaché avec d'autant plus de soin qu'elle est aujourd'hui plus négligée. Heureux si cet ouvrage me fait juger capable d'en entreprendre d'autres ! Si le séjour que j'ai fait à Paris, si l'étude que j'y ai faite du théâtre, si

(1) On a vu dans la Vie de M. de Belloy, d'où provenoient ces fables. *Note de l'Editeur.*

ma disgrâce enfin , comparée au succès de quelques autres pièces , ont pu me donner des lumières sur le goût actuel du Public , il me paroît favorable à l'appareil du Spectacle & aux grands mouvemens de la Scène ; c'est à moi de me conformer à son goût : mais je me flatte qu'en récompense il voudra bien me pardonner , si je m'efforce toujours de mêler à ces bruyans coups de théâtre , des vers qu'il puisse lire. C'est un devoir de travailler pour son siècle ; mais il ne faut pas oublier tout-à-fait la postérité.



T I T U S ,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

TITUS, *Empereur , fils de Vespasien.*

VITELLIE, *Fille de l'Empereur Vitellius
détrôné par Vespasien.*

SEXTUS, }
ANNIUS, } *Consuls & Favoris de Titus.*

LENTULUS, *parent de Vitellie.*

TULLIE, *Confidente de Vitellie.*

ADRIEN, *Ami de Lentulus.*

SÉNATEURS.

GARDES.

La Scène est à Rome dans le Palais Impérial.



T I T U S ⁽¹⁾,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VITELLIE, TULLIE.

TULLIE.

A Nos regards enfin Titus va reparaître,
Rome, loin de ses murs, a volé vers son Maître;
Les chemins sont couverts de lauriers & de fleurs,
L'Amour à sa rencontre emporte tous les cœurs;
L'Univers renaissant bénit le jour prospère,
Qui du bord de la tombe a ramené son père:
Ce Vainqueur fortuné de l'Asie & du sort,
Ainsi que des Persans, triomphe de la mort.

(1) Les variantes les plus considérables seront marquées en note.

Dis plutôt qu'en ces murs son malheur le renvoie
 Que la mort qui l'attend va ressaisir sa proie :
 Ce beau jour finira par une nuit de deuil ,
 Sous son Char de triomphe on creuse son cercueil.
 Le Ciel prêt à servir ma fureur légitime ,
 Pour l'offrir à mon père, a paré ma victime.
 Triste Vitellius, nos tyrans immolés
 Vont rejoindre aux enfers tes mânes consolés.
 J'épuiserai ce sang, fléau de ta famille ,
 Si fatal à ta gloire.... & bien plus à ta fille ;
 Ce sang par qui le tien fut toujours combattu ,
 Qui t'a ravi l'Empire & m'ôte ma vertu.

T U L L I E .

Quel étrange discours ! L'ame de Vitellie
 De ces desseins cruels peut-elle être remplie ?
 Que parlez-vous de sang, de vengeance, de mort ?
 Quels intérêts nouveaux excitent ce transport ?
 Depuis que l'Empereur, renvoyant Bérénice ,
 A vengé Rome & vous par ce grand sacrifice ;
 Vos longs ressentimens, nés d'un amour jaloux ,
 Sembloient avoir fait place à des projets plus doux :
 Cependant aujourd'hui qu'un tendre espoir vous
 flatte ,
 Votre sourde fureur plus que jamais éclate.

V I T E L L I E .

D'un téméraire espoir je pourrois me flatter ,
 Tullie ! Ah ! quel amour !... j'oserois l'écouter !
 Honneur, vertu, devoir, j'oserois tout enfreindre !
 Dans le sang de Titus ma flâme doit s'éteindre.

Songe

Songe à ce jour d'horreurs où son père en ces lieux
Souleva contre nous un peuple audacieux ;
Lorsque Vespasien , vainqueur de l'Idumée ,
Conduisit vers ces murs son infidelle armée.
Placé par le Soldat au Trône des Césars ,
A cet Usurpateur Rome ouvrit ses remparts :
Et pour gage fatal d'une paix sanguinaire ,
Le barbare accepta la tête de mon père.
Peut-être que mon sexe & les pleurs d'un enfant
Attendrissent sur moi l'assassin triomphant ;
Ou que Vespasien , dans ces momens funestes ,
Méprisa du vaincu les inutiles restes.
Enfin seule échappée , en ce triste palais ,
A tant de meurtriers fatigués de forfaits ,
Dans un paisible exil , heureuse en ma misère ,
Loin de l'Usurpateur j'allai pleurer mon père.

L'âge accrut mes malheurs qu'il me fit mieux sentir ,
Au seul nom de Titus on m'apprit à frémir.
Je respirai la haine au sortir de l'enfance :
Mon cœur se nourrissoit de projets de vengeance.
Ces nobles sentimens devoient-ils donc un jour
Etre ici balancés par un honteux amour !
Ah ! Titus , fléchissant ton père impitoyable ;
Tu m'appellas dans Rome , & me rendis coupable.
Ta vertu fit mon crime , & ses charmes vainqueurs
M'ont forcée , en t'aimant , d'imiter tous les cœurs.

Mais pourquoi m'occuper de cette indigne flâme ,
De ces lâches erreurs , l'opprobre de mon ame ?
Que dis-je ? Ma vertu doit se les retracer ,
Pour en rougir sans cesse & les mieux effacer.

Mais quel crime , Titus, ce Prince magnanime....?

Tu le vois sur mon Trône, & tu cherches son crime !
 Il est sorti d'un sang qui fit verser le mien ,
 Et tu peux t'étonner quand je proscriis le sien !
 D'un affront non vengé la tache est éternelle ,
 D'un coupable impuni la race est criminelle :
 Ainsi tous les grands cœurs ont pensé dans ces lieux ,
 Ainsi le peuple même y fait penser ses Dieux.
 Le sort qui m'a ravi l'heureux auteur du crime ,
 En me laissant son fils , a nommé ma victime.

Hélas ! pour triompher d'un si juste devoir ,
 Ce dangereux Titus n'avoit qu'à le vouloir ,
 Son cœur sembloit répondre à mon ardeur extrême.
 Qu'on se croit aisément aimé de ce qu'on aime !
 Sa prodigue bonté, pour adoucir mes maux ,
 Inventoit tous les jours quelques bienfaits nouveaux ;
 Il effuyoit mes pleurs , il me juroit sans cesse
 La plus vive amitié , la plus pure tendresse ;
 Sa Cour étoit la mienne , & j'y donnois des loix ;
 Souvent à ma prière il fit grace à des Rois :
 J'aurois eu moins d'honneurs dans ma propre famille ;
 Il excita son père à m'appeller sa fille.
 O nom que j'ai chéri !.... que je dus abhorrer ,
 De quel espoir trompeur venois-tu m'enivrer ?
 De mon ambition l'orgueil héréditaire
 Déjà me transportoit au Trône de mon père :
 Titus , disais-je alors , n'a point versé son sang ,
 Et mon père est vengé si je monte à son rang.

D'un si bel avenir la douce perspective
Eloigna de mes yeux la Nature plaintive :
Mes esprits enchantés, tous mes sens confondus
Ne cherchoient, ne voyoient que le sceptre & Titus.
Peut-on se refuser à ce bonheur suprême
De partager un Trône avec l'objet qu'on aime ?

Mais l'ingrat, qui l'eût dit ? Le cœur plein d'autres
feux,

Aveugle pour les miens, se déguisoit mes vœux :
Et quel affront encore aux yeux d'une Romaine !
L'ingrat me préféroit, qui, grands Dieux ? Une Reine,
Et n'épanchoit sur moi que ces soins généreux
Qu'il prodiguoit sans cesse aux moindres malheureux.

T U L L I E.

Hélas ! par cet amour si Titus fut coupable,
Il en expie assez l'erreur trop pardonnable :
De ses plus chers desirs déplorable vainqueur
A nos bizarres loix il immole son cœur.
Mais de son amitié, pour vous toujours si tendre,
Voyez ce que ces Loix vous donnent droit d'attendre.
Même avant son départ, l'Etat avec ardeur
Paroissoit desirer l'hymen de l'Empereur,
On redoute de loin d'obéir à son frère,
On veut assurer mieux l'exil de l'étrangère ;
Et peut-être Titus pour son heureux retour
Réserve à ses sujets cette marque d'amour.
S'il se résout, Madame, à nommer une Auguste,
Qui peut vous disputer un espoir aussi juste ?
Tous les vœux des Romains lui désignent ce choix,
Il ne vous donnera que la dernière voix.
Enfin s'il vous nommoit...

T I T U S , V I T E L L I E .

S'il me nommoit, Tullie ,
S'il apportoit son cœur aux pieds de Vitellie....
Mais non : je vais le voir dans son nouvel éclat
Plus aimable toujours & toujours plus ingrat.
Ses mépris vont encore avertir ma colère
Qu'il est fils du tyran qui m'a ravi mon père.
Ah ! punissons Titus d'avoir pu m'enflâmer ,
Et punissons mon cœur d'avoir osé l'aimer.
Son exemple m'excite à cet effort suprême ,
Titus m'a trop appris à me vaincre moi-même.
Tant qu'il respirera, mon devoir combattu
Ne répondra jamais de ma foible vertu :
Que sur sa tombe enfin mon triomphe s'assure ,
Que son sang répandu guérisse ma blessure.
En vain Rome aujourd'hui l'élève jusqu'aux Cieux ,
Ce Dieu de l'univers est un monstre à mes yeux :
Celui qui m'inspira cet amour détestable ,
Est criminel pour moi....pufqu'il me rend coupable.
Enfin, loin de prétendre à recevoir sa main ,
La mienne est à Sextus, s'il lui perce le sein.

T U L L I E .

Sextus ! Madame, ô Ciel ! l'ami de Titus même !
Comblé de ses bienfaits....

V I T E L L I E .

Il les oublie, il m'aime.
Oui, connais malgré lui ce terrible secret ,
Qu'à ta fidélité je faisais à regret.
Hélas ! en ce grand jour tu m'es trop nécessaire :
Et puis-je redouter qui m'a servi de mère ?

Des l'instant que Sextus m'avoua son ardeur ,
Je crus qu'en lui le Ciel m'adressoit un vengeur.
Je voulus qu'enfermé dans le fond de son ame ,
Mes yeux connussent seuls le secret de sa flamme ;
Qu'il le cachât sur-tout au Stoïque Annius ,
Son ami jusqu'alors & celui de Titus.
Tu fais que l'Empereur avoit, en son absence ;
A ces deux favoris confié sa puissance ;
Sextus commande à Rome, & peut seul aujourd'hui
Cacher tous nos apprêts, trop dangereux sans lui.

Qu'il m'a fallu de soins pour le pouvoir conduire
A ce fatal serment, dont encore il soupire !
Par combien de remords son cœur fut combattu !
Les regards de Titus rappelloient sa vertu.
Après six mois entiers d'une rage incertaine ,
D'un passage éternel de l'amour à la haine ,
Je l'ai vu de ses feux tout prêt à triompher ;
L'amitié dans ses bras les alloit étouffer.
César les ralluma par son heureuse absence ;
Et Lentulus encor fait plus par sa présence ;
Ce fougueux Lentulus à qui le sang m'unit ,
Que de Rome autrefois Vespasien bannit ,
Rappelé par Titus, mais brûlant de vengeance ,
Ame dure aux bienfaits & sensible à l'offense ,
Il me dut son retour & vint s'offrir à moi
Pour sonder nos amis, pour réveiller leur foi :
Et bientôt en effet j'eus, par son ministère ,
Rassemblé les débris du parti de mon père.

A son zèle bouillant, non moins qu'intéressé,
Sextus croit reconnoître un rival empressé :

Il tremble qu'une main jalouse de la sienne ;
En prévenant ses coups, ne mérite la mienne.

Jadis en moi l'amour eût tout fait pour Titus ;

Il fera tout pour moi dans l'ame de Sextus.

Il vient.

*(Elle fait signe à Tullie de se
retirer au fond de la Scène.)*

SCÈNE II.

SEXTUS, VITELLIE, TULLIE.

SEXTUS.

PRÊT d'accomplir ce serment redoutable,
Arraché par l'amour à ma bouche coupable,
Pardonnez si Sextus revient vous consulter
Sur un coup, que sa main tremble d'exécuter.
Vous avez à mon bras commis votre vengeance,
Moi-même j'en briguai l'horrible préférence ;
Vous promettez un bien.... qui ne peut trop coûter,
Et qui par des vertus se devoit acheter.
Ah ! faut-il qu'aujourd'hui vendue au plus perfide,
Une si belle main se livre au parricide ?
N'importe. En murmurant d'un joug qu'il faut subir,
Par plus d'horreurs encor j'irois vous conquérir.

Mais si je vous trahis en cherchant à vous plaire !
De Titus autrefois l'amitié vous fut chère....
Quoi ? Son cœur s'arrêtant sur un penchant si doux,
Put à ce sentiment se borner avec vous ?

Je le crois. Mais enfin votre ame est généreuse ;
La haine à son Ministre est souvent dangereuse :
Vos remords condamnant un couroux assouvi
Viendront me reprocher de l'avoir trop servi.

V I T E L L I E.

Ah ! lorsqu'à le venger un père nous anime ,
La fureur est vertu , le remords est un crime.
Pourquoi m'accusez-vous d'un si lâche retour ?
Donnez-vous ces soupçons pour des marques d'amour ?
Ne me supposez point une indigne foiblesse
Qui sied à votre cœur & que le mien vous laisse ,
Prétexte des frayeurs qui viennent vous troubler.
L'approche de Titus vous fait déjà trembler :
L'effroi vous peint pour lui ma haine désarmée ,
Qui me connoît si mal peut-il m'avoir aimée ?

S E X T U S.

Si je vous aime ! Hélas ! que n'en puis-je douter ?
Par quels forfaits encor faut-il donc l'attester ?
Cet amour effréné, ce tyran de ma vie ,
Tient malgré moi mon ame à vos loix asservie.
Ami brûlant de zèle, Amant impétueux ,
Toujours avec fureur coupable ou vertueux ,
Au sein du repentir dont l'horreur me dévore ,
Ma bouche vous accuse & mon cœur vous adore.
Quel triomphe plus grand pouvez vous souhaiter ?
Je maudis mon amour & ne puis le dompter.
Tel est sur ma raison votre fatal empire ;
Sans pouvoir m'aveugler, vous m'avez su séduire ;
Sans tromper mon esprit vous entraînez mon cœur.
De tous mes attentats je connois la noirceur ;

Et chérissant encor la vertu qui m'éclaire ;
Je déteste le crime & j'y cours pour vous plaire.

V I T E L L I E .

Non. Je n'exige pas un effort si honteux ,
Qui peut les condamner , serviroit mal mes vœux.
J'avois cru qu'en effet l'honneur le plus sévère
Obligeroit mon Amant d'oser venger mon père ,
Et que Vitellius demandoit aujourd'hui
Pour époux de sa fille un fils digne de lui.
Si tu nommes forfaits ces sentimens sublimes ,
Porte ailleurs tes vertus & laisse-moi mes crimes.

S E X T U S , (*fièrement.*)

Je le devrois, cruelle. Et souvent je le veux ;
J'en ai formé cent fois le dessein généreux.
(*se radoucissant.*)
Mais contre tant d'appas révolte toujours vaine !
Mes efforts n'ont servi qu'à resserrer ma chaîne.
Je vous dirai bien plus. Je venois en ces lieux
Pour essayer encor de la rompre à vos yeux...
Je vous vois ; & soudain mes fers s'appesantissent ;
Au joug qu'ils repousseroient mes vœux s'assujettissent.
Je cours aux Conjurés qui n'attendent que moi ;
Je vais avec horreur renouveler ma foi.
Votre hymen ne rend pas ma main plus excusable :
Mais quelle autre, à ce prix, ne deviendrait coupable ?



SCÈNE III.

VITELLIE, TULLIE.

VITELLIE.

PAR son aveugle amour tu conçois mon projet.
En régnañt sur le monde il sera mon sujet.
J'aurai sur mon époux le pouvoir d'Agrippine :
La Terre obéit mieux quand mon sexe domine (1).

TULLIE.

Madame, & de quel œil le jaloux Lentulus
Verra-t-il que l'hymen vous attache à Sextus ?
Je crois, dès son jeune âge instruite à le connaître ;
Qu'il a d'autres desseins que de changer de Maître.
L'Empire qu'à Sextus va donner votre main....

VITELLIE.

Ils le partageront , j'ai réglé leur destin.
Je vois trop qu'en secret Lentulus en soupire :
Mon hymen l'eût rendu seul maître de l'Empire.
Mais cet esprit hautain voudroit regner sur moi ;
Je ne prends point d'époux pour en subir la loi.

Toi, dont après Titus je faisois mes délices,
Trône , si digne objet de tous mes sacrifices ,

(1) Au lieu de ces deux vers il y avoit dans l'édition de 1760 :

Du Souverain des Rois je ferai Souveraine ,
Et d'Agrippine encore on va porter la chaîne.

Dédommage mon cœur en ce funeste jour :
Et que l'ambition console au moins l'amour.

T U L L I E .

J'apperçois Lentulus.

S C È N E I V .

VITELLIE, LENTULUS, ADRIEN,
T U L L I E .

(Les deux Confidens se tiennent au fond du Théâtre.)

L E N T U L U S .

A Vos vœux tout conspire,
Madame, & cette nuit l'Usurpateur expire.
Nos Conjurés sont prêts, & du moment fatal
Le Capitole en feu donnera le signal :
Votre nom les conduit , mon zèle les enflâme ,
Dans leurs cœurs embrasés j'ai fait passer mon ame.
Mais sur-tout épargnons à leurs brûlants transports
Ces délais périlleux où naissent les remords.
Saisir, ou négliger un instant si propice ,
C'est voler au triomphe ou marcher au supplice :
Leur fureur est peut-être un sentiment forcé
Que l'aspect de Titus aura bientôt chassé :

*(En regardant Vitellie avec une malignité qui lui fait
baïsser les yeux.)*

Vous savez à quel point il excelle à séduire !
Cet art aigrit encor la haine qu'il m'inspire.

(*La regardant encore plus attentivement pendant les
vers suivans.*)

Qu'il me tarde de voir mon rival massacré (1).
Au trône des Césars nous servir de degré ;
Et d'offrir à vos yeux d'une main triomphante
Leurs lauriers arrachés de sa tête sanglante.
Vous tremblez !

V I T E L L I E , (*tâchant de se rassurer.*)

Ma terreur n'est point un repentir :
Quelle femme ordonna le meurtre, sans frémir ?

L E N T U L U S .

Ce meurtre n'est pour nous qu'une juste victoire ;
Le fortuné Sextus s'en réserva la gloire ,
Vous l'avez préféré. Son bras va me ravir
L'honneur où j'aspirois en courant vous servir.
Il en recueille un prix bien plus touchant encore ;
Le seul qu'eût envié ce cœur qui vous adore....
Pardonnez. Il est vrai que ce cœur généreux
Fuit l'oïfive langueur des soupirs amoureux :

(1) Qu'il me tarde de voir ce tyran massacré
A son trône sanglant nous servir de degré ;
Et d'offrir à vos yeux de ma main triomphante
Son cœur fumant encore, & sa tête expirante !
Vous tremblez !

V I T E L L I E , (*se rassurant.*)

Moi, Seigneur ! je voudrois que ma main
Portât les premiers coups à ce cœur inhumain.

L E N T U L U S .

Cet exploit m'étoit dû ; j'ose encore le croire.

Edition de 1760.

Ces soins efféminés d'une vulgaire flâme
 Sont un titre de moins auprès d'une grande ame.
 J'ai cru qu'un art si vain n'étoit pas fait pour vous ;
 Qu'il falloit vous venger pour être votre époux.
 Tout est prêt, & par qui?... Jugez-nous donc vous-
 même ;

Qu'a fait jusqu'à présent ce Sextus qui vous aime ?
 C'est par de froids soupirs qu'il explique ses vœux ;
 C'est par mon zèle ardent que j'ai prouvé mes feux.

V I T E L L I E .

Ce discours, je l'avoue, a droit de me surprendre.
(Avec un peu d'ironie.)
 J'ignorois qu'à ma main l'amour vous fît prétendre.
 Cette main n'est plus libre ; & vous savez la loi
 Qui m'engage à Sextus en l'engageant à moi.
 Puis-je la révoquer ?

L E N T U L U S .

J'y fouscrirois, Madame,
 Si Sextus observoit cette loi qu'il réclame.
 Je verrois mon Rival sans en être irrité
 Possesseur d'un trésor qu'il auroit mérité :
 Mais quoi ! Lorsqu'il hésite à remplir sa promesse
 Vous laissez nos destins commis à sa foiblesse !
 Je crains que pour Titus un perfide retour....
 Qui trahit l'amitié peut bien trahir l'amour.

V I T E L L I E .

Eh bien ! sur vos soupçons faciles à détruire ,
 Par moi-même, Seigneur, je veux encor m'instruire.
 S'il est constant, je l'aime ; & vous y consentez.
 S'il tremble, je le hais ; vos vœux sont acceptez.

Soyez sûr que ce cœur , qu'on veut pour récompense ,
Ne doit rien à l'amour , mais tout à la vengeance.
Elle seule aujourd'hui décide mon destin ,
Et la mort de Titus dispose de ma main.

S C È N E V.

L E N T U L U S , A D R I E N .

L E N T U L U S .

ET la mort de Sextus m'en rendra bientôt maître.
C'est mon dernier projet qui t'étonne peut-être ,
Adrien ; mais écoute , & tu vas l'applaudir.
Du fruit de mes travaux Sextus doit-il jouir ?
Quoi ? J'ai formé moi seul ce parti si terrible ,
Qui rend de nos desseins le succès infailible :
Pour mouvoir , diriger , maintenir ce grand corps ,
J'ai de la Politique épuisé les ressorts ;
Ce trône qui m'attend est mon pénible ouvrage.
Et je pourrai souffrir que Sextus le partage ,
Lui dont toute la gloire en ce vaste dessein
Est de briguer l'emploi du plus vil assassin !
Non. Ce frivole espoir flatte en vain Vitellie.
Cette femme superbe à mon rival unie ,
Dans Rome sous son nom veut regner avec moi.
Elle connoit trop bien qu'en me donnant sa foi ,
Femme de l'Empereur plutôt qu'Impératrice ,
En première sujette il faut qu'elle obéisse.
Voilà quel intérêt l'engage à préférer
Ce rival , dont bientôt je vais me délivrer.

C'en seroit déjà fait , si ma prudente rage
 N'eût cherché dans sa perte un plus grand avantage ;
 Du trépas de Titus jettons sur lui l'horreur ,
 Et feignons par le sien de venger l'Empereur.
 Ce seul crime de plus , cette mort d'un seul homme ,
 Réunira pour moi toutes les voix de Rome.

A D R I E N .

Il vous falloit ce bras contre un Prince chéri
 De qui le meurtrier ne peut être impuni.
 Que Titus, loin de nous, n'est-il mort en Asie !
 Sans péril à son frère on arrachoit la vie :
 Ce monstre détesté n'eût pas eu de vengeur.
 De leur père tous deux ils partagent le cœur ;
 Titus a les vertus, Domitien les vices ;
 L'un est l'horreur de Rome & l'autre ses délices.
 Mais, Seigneur , croyez-vous que Vitellie enfin
 De Sextus qu'elle adore épouse l'assassin ?

L E N T U L U S .

Quelle adore, dis-tu ? Sors d'une erreur si vaine ,
 Dont mes regards jaloux m'ont détrompé sans peine,
 Je n'ai pu qu'en l'aimant la revoir en ces lieux.
 (Autant que peut aimer un cœur ambitieux.)
 Dans cet aveu flatteur que je viens de lui faire
 Je me suis étonné de me trouver sincère.
 Mais par un trait subtil avec art préparé ,
 Sur mes soupçons confus je me suis éclairé.
 Malgré tous ses détours fondant cette ame sombre ,
 De ses profonds replis je viens de percer l'ombre.
 Je peins Sextus perfide, & ne puis la troubler ;
 Je peins Titus mourant, & je la fais trembler ;

Il ne m'en faut pas plus pour éclaircir mes doutes.
Juge encor si je crains l'amant que tu redoutes.
C'est Titus qu'elle adore & qu'elle croit hair ;
Il dédaigne ses feux , elle veut l'en punir :
Mais sa haine , bientôt en repentir changée ,
Tournera sur Sextus dès qu'il l'aura vengée :
Bourreau de ce qu'elle aime il va lui faire horreur ,
Et l'amour peut se plaie à m'en voir le vengeur.

Je ne crains dans Sextus qu'un Conjuré timide ,
Qui toujours chancelant peut devenir perfide.
Cette vertu du peuple inconnue à la Cour ,
L'amitié , dans son cœur combat encor l'amour.
Mais pour en étouffer le dangereux murmure ,
Rendons l'amour jaloux , & sa victoire est sûre.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

S C È N E P R E M I È R E.

S E X T U S , *seul.*

S E X T U S , ce jour affreux est donc enfin venu
 Que l'amour a marqué pour terme à ta vertu :
 Il revient ce Héros que tu chéris , qui t'aime ,
 A qui tu dois peut-être encor plus qu'au Ciel même :
 Lâche ! il vient dans ton sein déposer son bonheur ,
 Et tu lui tends les bras pour lui percer le cœur !
 Ah ! Titus , lorsqu'en proie à l'amour qui l'enivre ,
 L'univers expirant semble avec toi revivre :
 Sextus , ton cher Sextus , le peux-tu croire , hélas !
 Pleure seul de te voir échapé du trépas.
 Oui , lorsqu'aux Dieux pour toi tout s'offroit en
 viçtime ,
 Je desirois ta mort. ... qui m'épargnoit un crime.

Sourds à mes vœux cruels les Dieux t'ont ramené...
 Me voilà sans espoir aux forfaits enchaîné.
 Si je romps le serment par qui l'amour me lie ,
 Je perds cette Beauté , seule ame de ma vie ,
 Je la vois en fureur passer en d'autres bras ;
 Je la perds pour Titus que je ne sauve pas.
 Cette femme implacable & mon rival barbare....
 Mais il vient épier le trouble qui m'égare.

Le

Le perfide ! il m'obsède encor plus que jamais :
 Ses yeux au fond des cœurs dérobent les secrets.
 Ne nous contraignons plus, & parlons lui sans feindre,
 J'en dévoilerai mieux les coups qu'il en faut craindre.

S C È N E I I.

S E X T U S, L E N T U L U S.

L E N T U L U S.

Tout est prêt pour l'instant qui doit mettre en nos
 mains

Les destins de la terre avec ceux des Romains :
 Mais, Consul, si j'en crois ma juste défiance,
 Ce moment est encor bien plus loin qu'on ne pense.
 Vos yeux n'annoncent pas la mort de l'Empereur :
 Cet effroi que les miens lisent dans votre cœur,
 Promet peu ce succès dont l'audace est l'augure ;
 De qui marche en tremblant la chute est presque sûre.
 Dans un sentier si beau qui peut vous ralentir ?
 J'avois cru que, domptant un lâche repentir,
 Votre courage encor vous feroit reconnaître.

S E X T U S.

Est-ce un courage, hélas ! que la fureur d'un traître ?
 Ah ! si d'un repentir je me sens combattu ,
 C'est bien moins lâcheté qu'un reste de vertu.

L E N T U L U S.

D'un chef de Conjurés est-ce-là le langage ?
 Il confirme un soupçon qu'à regret je partage ,
 Et que déjà l'effroi sème en tous les esprits.

T O M E I.

G

De leurs fausses terreurs je ne suis point surpris.
Un perfide toujours soupçonne son complice ,
Et quiconque trahit , craint qu'on ne le trahisse.
Mais mon fatal amour vous garantit mon cœur ;
Et si le repentir peut faire un délateur ,
Cen'est pas d'un Amant dont la bouche imprudente ,
D'un seul mot , aux bourreaux livreroit son Amante.
Un intérêt si cher vous répond de ma foi....
Mais non du meurtre affreux où je cours malgré moi.
Comment répondre , hélas ! des transports de ma rage ?
Je peux frapper Titus dans ces momens d'orage :
Mais peut-être arrêté par un calme soudain ,
Le fer déjà levé tombera de ma main.
Oui , même en cet instant je sens que je frissonne ,
Et l'horreur de mon crime à vos yeux m'environne :
A combien de devoirs mes feux m'ont arraché !
Dès ma première enfance à Titus attaché ,
Dépositaire heureux de cette ame si belle ,
Tous mes jours sont marqués d'une faveur nouvelle ;
Depuis plus de quinze ans je n'ai pas le loisir
D'espérer un bienfait , de former un desir.
Votre haine du moins n'accable en lui qu'un maître :
Mais moi , je suis cent fois plus ingrat & plus traître :
J'arme contre un ami ma parricide main ,
Même à mon bienfaiteur je déchire le sein ,
O noirceur exécration ! ô céleste vengeance ,
Déjà par mes remords tu me punis d'avance !

L E N T U L U S .

Un mortel qui du monde ose changer le sort ,
Doit laisser au vulgaire un timide remord.

Ses yeux toujours fixés au bout de la carrière ,
 Ne vont point, près du but, regarder en arrière :
 Libre d'un joug honteux pour le foible inventé ,
 Son cœur né pour la gloire est vers elle emporté :
 Il fuit aveuglément cette voix qui l'appelle ,
 S'il est ferme, il triomphe; il tombe, s'il chancèle.
 Moi-même au premier pas je fus épouvanté;
 J'ai pour suivi, Seigneur; le remords est dompté.

Titus a des vertus que peut-être j'admire :
 Mais les écouta-t-il en montant à l'Empire ?
 Sur un trône formé du débris de nos loix ,
 De dix usurpateurs il usurpa les droits.
 J'ai son ambition avec plus de courage :
 Que de nos propres mains nos grandeurs soient
 l'ouvrage !

Ah ! quel que soit le sang qu'il doive nous coûter ,
 Un trône.... Un trône, ami, peut-il trop s'acheter ?
 Quiconque ose y monter s'y place à juste titre ;
 Des sceptres & des loix la force est seule arbitre.
 Quoi ? Des vertus d'un maître aveugle adorateur ,
 Vous vous laissez surprendre à ce charme imposteur ?
 Les vertus des Tyrans ne sont qu'un art coupable
 Qui rend leur joug plus doux pour qu'il soit plus
 durable ;

Et qui couvrant de fleurs la honte de leurs fers ,
 Pour le mieux enchaîner, éblouit l'univers.

S E X T U S.

Ah ! c'est par ses bontés que Titus nous enchaîne !
 Que vous êtes heureux, vous qu'aveugle la haine ,

Dont la gloire a séduit l'esprit ambitieux !
 Mais leur flatteuse erreur ne ferme point mes yeux.
 Mon cœur me crie encor sur le bord de l'abîme ,
 Qu'un trône est trop payé quand il nous coûte un
 crime.

Deux mortels ont-ils droit de ravir à Titus
 Un sceptre que la Terre accorde à ses vertus ?
 Eh ! ne vient-elle pas de le choisir pour Maître
 En demandant aux Dieux qu'il ait long-tems à l'être ?
 Fût-il usurpateur, cet unanime choix ,
 Ce vœu de l'univers légitime ses droits.
 Que dis-je ? Il n'est pas Maître ; il affranchit le Tibre ,
 Jadis sous ses Consuls Rome se vit moins libre ;
 Titus ne règne pas, il fait régner les loix ;
 Et sous leur joug heureux nous sommes tous nos Rois.
 Lui seul est en ces lieux esclave de son trône ,
 Lui seul ne jouit pas du bonheur qu'il nous donne :
 Il assure de tous les biens & le repos ,
 Et réserve pour lui les soins & les travaux.

L E N T U L U S .

Qu'on s'illustre aisément à la première place !
 Par un prestige heureux tout y change de face :
 Et tel aux derniers rangs nous voyons oublié ,
 Que sur un trône assis Rome eût déifié.

Mais enfin pour Titus votre cœur se déclare ,
 Vous cédez aux vertus dont votre erreur le pare ;
 Plus chéri qu'une Amante, il vous la fait trahir.

S E X T U S .

Ah ! j'aime Vitellie.... Et ne puis le haïr.

L E N T U L U S.

Sextus, d'autres Romains armés pour la défendre,
A sa main comme vous....

S E X T U S, (*vivement.*)

Qu'ils cessent d'y prétendre,

Seigneur. Pour que Sextus coure la mériter,
Il lui suffit de voir qu'on la veut disputer.

(*Avec un peu d'ironie.*)

Ce n'est pas vous, je crois, que cet espoir attire,
Vos desirs plus brillans s'adressent à l'Empire;
J'aurois pu craindre en vous un rival dangereux;
Le sort, pour mon bonheur, a partagé nos vœux.

L E N T U L U S.

Ah! loin d'être jaloux.... l'Empereur va paroître;
Tous ces cris d'un vain peuple à l'aspect de leur
Maître,

Témoignage suspect d'un imbécile amour,
Du nouveau Dieu de Rome annoncent le retour:
Déjà l'autre Consul auprès de vous s'avance
Pour recevoir ici l'Idole qu'on encense.
Et moi sur son autel prêt à la foudroyer,
J'attends que votre bras se lève le premier.

(*Il sort du côté opposé à celui par où entre
Annius, dont il ne doit pas être vu.*)

S E X T U S.

A quel monstre, grands Dieux! le crime m'associe!
Je vois le sage ami dont l'aspect m'humilie:
Que je crains sa vertu! qu'elle me pese!... Hélas!
Lorsque je l'imitois, je ne la craignois pas.

SCÈNE III.

ANNIUS, SEXTUS.

ANNIUS, (*vivement.*)

PARTAGE mes frayeurs, Sextus : j'ai des indices
Que Lentulus conspire & qu'il a des complices.
Ami, contre Titus de pareils attentats !
Plus on est bienfaisant & plus on fait d'ingrats.
Qu'ils trompent aisément ce Héros magnanime !
Il est trop vertueux pour soupçonner le crime :
Par son cœur simple & vrai jugeant toujours d'autrui,
Il croit ne voir ailleurs que ce qu'il trouve en lui.
Mais la trahison perce : & par sa trace heureuse
Cherchons, en remontant, la source ténébreuse.
Rôme à notre amitié le confie aujourd'hui.
Ceux qui dans son absence ici veilloient pour lui,
Vont sur lui désormais veiller pour la patrie :
Il a pour derniers soins ceux qu'il doit à sa vie,
C'est à nous de les prendre. Au danger de Titus
Que l'amitié revive en tes sens abattus :
Qu'elle ranime enfin ton ame appesantie,
Que les sombres chagrins ont comme anéantie.

SEXTUS, (*les larmes aux yeux.*)

Va, je n'ai que trop vu ces infâmes complots....
Voilà, cher Annius, la source de mes maux.

Puisses-tu démêlant cette trame perfide ,
 Au plus grand des ingrats sauver un parricide !
 Titus vient.... Ciel ! Amour , qui me le fais trahir ,
 Regarde , est-il un cœur qui le puisse haïr ?

S C È N E I V.

T I T U S , S E X T U S , A N N I U S ,
 S É N A T E U R S , G A R D E S .

*(L'Empereur monte sur son Trône. Les deux Consuls
 sont à ses côtés. Le Sénat est rangé sur les aîles
 du Théâtre. Les Gardes restent derrière.)*

A N N I U S .

Q U E L spectacle enchanteur en ces lieux se déploie !
 Tout respire l'amour , le bonheur & la joie.
 O jour le plus heureux de nos jours triomphans !
 Rome revoit son père & Titus ses enfans.
 De ce moment si cher pour mieux goûter les charmes ,
 Seigneur , retracez-vous nos mortelles allarmes ,
 Le deuil universel de la patrie en pleurs ,
 Tous ces yeux qu'égaroit le délire des cœurs :
 On eût dit à son trouble , à sa terreur profonde ,
 Que votre dernière heure étoit celle du Monde.
 Une épouse plaintive entendit son époux (1)
 Lui crier , en mourant , de ne pleurer que vous.

(1) L'épouse prête à voir expirer son époux ,
 L'oublioit dans ses bras & ne pleuroit que vous.

Edition de 1760.

Les vieillards reprochoient à la rigueur céleste
 D'avoir conduit leurs ans jusqu'à ce jour funeste :
 Et leurs fils, dès l'enfance instruits à vous chérir ,
 Regrettoient d'être nés pour ne vous point servir.
 Ce lamentable effroi n'a jamais eu d'exemples ;
 Rome, déserte ailleurs, étoit toute en ses temples :
 Leurs voûtes répétant nos sanglots douloureux ,
 Sembloient ne renfermer, en ces momens affreux ,
 Qu'une famille en pleurs & qui se désespère ,
 Prête à fuivre au tombeau les cendres de son père.

Romains, à votre amour les Dieux daignent céder
 Ce Héros qu'ils sembloient jaloux de posséder.
 Prêts à le rappeler au séjour du tonnerre ,
 Ils le prêtent encore aux besoins de la terre.
 Ah ! qu'ils peuvent, Seigneur, avec sécurité ,
 Se reposer sur vous de sa félicité !
 Qu'à vos loix pour toujours leur clémence nous livre ;
 Qui vit aimé de tous à jamais devoit vivre.

T I T U S .

Eh ! qu'ai-je fait encor pour être tant aimé !
 J'ai donné quelque espoir, mais l'ai-je confirmé ? (1)
 Hélas ! depuis deux mois ma tendresse captive,
 Dans un lit de douleurs a gémi d'être oisive ;
 J'ai craint de voir pour vous tous les projets détruits (2)
 Avant qu'un temps propice en vînt mûrir les fruits :

(1) Peuple né pour la gloire & pour le sentiment ,
 Je serois bien ingrat de t'aimer foiblement !

Edition de 1760.

(2) J'ai tremblé qu'en leur fleur mes ans fussent détruits ,
 Moi, me qui promettois vos beaux jours pour leurs fruits.

Edition de 1760.

Ce coup perçoit mon ame insensible à tant d'autres ;
Vous ne perdiez qu'un cœur, je perdois tous les vôtres ;
De leur amour si vrai j'ai reconnu le cri ;
Un Monarque expirant peut voir s'il est chéri (1).
Grands Dieux , par mes périls vous daignâtes m'apprendre

Les droits que, sur son Maître, a ce peuple si tendre ;
Vous vouliez, déployant ses transports généreux ,
Me le rendre plus cher , pour qu'il fût plus heureux.

Jusqu'ici des Césars enviant la mémoire ,
Je m'égarai comme eux au sentier de la gloire :
Jeune , j'aimai la guerre & ses brillans travaux ,
Malheurs des Souverains & plaisirs des Héros.
Le Jourdain, le Danube ont vu mes mains sanglantes
Surcharger de lauriers vos aigles triomphantes.
Trop funestes exploits qu'il me faut expier !
Je veux que mes bienfaits les fassent oublier.
Par mille heureux de plus puissent mes soins rapides
Des jours que j'ai perdus combler les tristes vuides !

Vous, Sénat , pour mon peuple accordez-moi vos
soins ,
Apportez-moi ses vœux , montrez-moi ses besoins ;
Daignez tous me prêter vos yeux pour m'en instruire :
Puis-je tout voir , hélas ! dans un si vaste empire ?

O tendre humanité, viens m'aider à prévoir
Les faciles abus du souverain pouvoir :

(1) Mon péril m'a prouvé que je regnois sur eux ;
Pour un Prince expirant l'amour n'est plus douteux.

Fais que la Terre en moi puisse trouver un Maître
 Tel que j'en voudrois un, s'il m'en falloit connoître:
 Par toi seule un Héros se rend digne des Cieux,
 C'est de ses bienfaiteurs que l'homme a fait ses
 Dieux (1).

A N N I U S .

Souffrez donc qu'à ce titre on vous élève un temple,
 Qu'on les adore en vous, puisqu'on les y contemple.
 Déjà leurs grands desseins par vos vertus remplis
 De vingt peuples rivaux font un peuple d'amis:
 Déjà l'humanité, sous vos mains paternelles,
 Etend sur trente Rois ses chaînes fraternelles;
 Et dans ces nœuds de paix facile à retenir,
 L'univers attendri viendra s'y réunir.
 O demi-Dieu, vainqueur du monde & de vous-même,
 Agréez ces tributs d'un peuple qui vous aime,
 Trésors qu'à vos autels....

T I T U S .

C'en est trop, Annius.

Non, qu'on n'adore pas, mais qu'on aime Titus.
 Cesse un éloge vain que j'ose te défendre;
 Je veux le mériter & ne veux point l'entendre:
 Retracer avec courage à mon zèle imparfait
 Ce qui me reste à faire & non ce que j'ai fait.
 (*Au Sénat.*)

J'accepte les trésors que mon peuple me donne;
 Mais à mon gré, Romains, souffrez que j'en ordonne.

(1) Plus il est homme enfin, plus il ressemble aux Dieux.
 Edition de 1760.

Par le plus digne emploi je les veux honorer ,
Vos cœurs dans mon projet vont tous se rencontrer.
Vous pleurez , comme moi , les maux de la patrie ;
Le Vésuve embrasé désole l'Italie :
Les noirs torrens de feu qu'il vomit de son sein ,
Fléaux du Ciel vengeur que suit déjà la faim ,
Ont couvert nos moissons de leurs cendres brûlantes :
Que d'indigens vers moi levent leurs mains trem-
blantes !

Verfons-y ces trésors que le Ciel fit pour eux ;
Préfens de l'abondance , ils font aux malheureux.
De la Divinité si j'envie une marque ,
C'est l'amour des humains, pur encens d'un Monarque
Qu'il reporte avec gloire aux pieds des Immortels ;
Que Rome soit mon temple & vos cœurs mes autels.
Allez , qu'avec Sextus un moment on me laisse.

S C È N E V.

T I T U S , S E X T U S.

T I T U S.

A P P R O C H E , quen ton sein j'épanche mon ivresse.
Dieux ! quel plaisir touchant ! quel délice enchanteur ,
De voir tout l'univers heureux de mon bonheur !
Dans ce pur sentiment mon ame se repose :
Le monde est dans la joie & moi seul j'en suis cause ;
Je n'attache sur moi que des yeux satisfaits ,
Et mes amis en nombre égalent mes sujets.

J'ai pu, sans me flatter, dire avec complaisance :
Il n'est pas un mortel dans cet Empire immense ,
Qui, s'il pouvoit cent fois & renaître & mourir,
Ne me fit offre encor de son dernier soupir.

Qu'entends-je ? Tu gémis !... à mes vœux tout
conspire

Sans que j'aie encor vu ta bouche me sourire.
Quoi ! Du même chagrin toujours enveloppé,
Mon retour un moment ne l'a point dissipé !
En vain à mon départ pressant ta confiance ,
Ma tendresse attaqua ton barbare silence.
Tu me laissas , cruel , emporter la douleur
De n'avoir plus ma part des peines de ton cœur :
Et Titus au tombeau s'est vu prêt à descendre
Sachant que tous tes pleurs n'étoient pas pour sa
cendre.

Mais quand je m'applaudis de revivre pour toi ,
Mais dans ce jour de grace où tout s'émue pour moi ,
Ai-je indiscrettement hazardé l'espérance
De voir entre mes bras fléchir ta résistance ?
D'où vient que tes secrets se cachent à ma foi ?
Me crois-tu donc, Sextus , moins fidèle que toi ?
Je peux encor trouver dans ma grandeur suprême
Quelque soulagement aux pleurs de ceux que j'aime.
Mon ami seroit-il le seul infortuné
Qu'à ne consoler pas le Ciel m'eût condamné ?
(Sextus paroît agité & attendri.)
Parle, à ton cœur ému ne fais point violence ;
Si malgré les efforts de ma toute-puissance ,

Tes maux sont sans remède , apprends que l'amitié
Peut , en les partageant , t'en ôter la moitié.

Mais pourquoi ces sanglots , ces regards pleins
d'allarmes ?

Pourquoi prendre mes mains & les tremper de larmes ?

S E X T U S.

Ah ! quand j'en verserois des torrens à vos pieds ,
Mes crimes envers vous seroient-ils expiés ?
Cet excès de bonté qui les accroît encore
Comble le désespoir d'un ingrat qui s'abhorre.
Je sens mon cœur percé s'ouvrir de toute part ,
Chaque mot , à longs coups , y plonge le poignard.

T I T U S.

Que dis-tu ? Ta douleur , Sextus , est trop amère :
Si l'amitié reproche une offense légère ,
Sensible pour un cœur qui s'est cru moins chéri ,
On a tout réparé quand on s'est attendri.
Permits moi d'achever cet aveu si pénible.
L'amour soumet ton cœur à son pouvoir terrible.

S E X T U S.

Hélas !

T I T U S.

Oui , de l'amour je te vois les douleurs ;
Mes yeux ont trop appris à connoître ses pleurs.
Ami , je trouve en toi ma triste ressemblance ,
Tu m'as vu ta langueur , ta morne indifférence ,
J'étois même insensible au bonheur de régner ,
Et d'avoir chaque jour tant de cœurs à gagner.
Sextus me doit pourtant rendre cette justice ;
Quelquefois près de lui j'oubliois Bérénice :

Ou mes larmes au moins s'épanchant dans ton sein,
Perdoient leur amertume & séchoient sous ta main.

Pour fléchir la beauté rebelle à ta constance
L'ambition peut-être aura quelque puissance :
De la Terre après moi , sois encor le premier.
Avec toi des Césars je ceindrois le laurier ,
Si mon frère avili par cette préférence
Ne pouvoit avec droit m'en reprocher l'offense :
Mais sans ces titres vains , partage ma grandeur :
Sous le nom de Consul je te fais Empereur.
On m'attend. Mais bientôt près de toi je revole ,
Je veux que de mes maux ton bonheur me console :
Si l'amour m'a tissé d'éternelles douleurs ,
Par ta félicité réparons mes malheurs.

SCÈNE VI.

SEXTUS, (*seul.*)

ET je n'expire pas de douleur & de honte !
Quoi ? Le remords m'entraîne & l'amour le surmonte !
Titus, par ce seul mot , a repoussé soudain
Mon secret échappé qui voloît dans son sein.
Ah ! qu'il m'anéantit par sa bonté sublime !
Quelle simplicité touchante & magnanime !
Et toi, Sextus, ingrat, parricide, imposteur... (1) ;
Allons, arrachons-nous de ce gouffre d'horreur,

(1) Tu rassembles, Titus, les traits de tous les Dieux,
Oui, ton cœur, sur la terre a transporté les cieux.

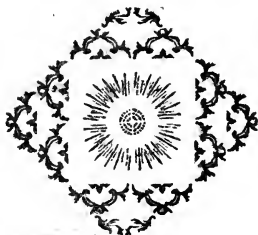
(Avec joie.)

Avouons à César.... Quel heureux stratagème
S'offre pour révéler.... Sans trahir ce que j'aime ?
Juste Ciel, c'est toi seul qui me l'as inspiré,
Tu prends soin d'un Héros par toi-même admiré.
Que d'intérêts divers ce projet concilie !
Je vais sauver Titus sans perdre Vitellie.

Et moi, monstre infernal, dans mon ame barbare,
J'unis tous les forfaits dispersés au Tartare.
Traître, parjure, ingrat, &c.

Edition de 1760.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, ANNIUS.

ANNIUS.

OUI, Seigneur, le Sénat partageant mon effroi,
A du soin de vos jours chargé Sextus & moi.
Ces nocturnes conseils, ces brigues souterraines,
Et ces sourdes rumeurs, chaque jour plus hautaines,
Tout annonce un complot, dont le prochain effort...

TITUS.

Eh ! qu'ai-je fait, ami, pour qu'on veuille ma mort ?
Non je ne le crois pas ; trop de zèle t'abuse.

ANNIUS.

Toujours votre grande âme aux soupçons se refuse.
Mais si vous aviez cru quelquefois mes discours,
Je n'aurois pas, Titus, à trembler pour vos jours.
Il est de ces cœurs vils, de ces âmes de fange (1),
De bassesse & d'orgueil effroyable mélange,

(1) Corneille a dit dans la mort de Pompée,
Ces âmes que le Ciel ne forma que de boue.
Voyez d'ailleurs le dernier article de mes observations à M.
de Voltaire.

Qui du bonheur public en secret défolés,
Détestent les bienfaits dont il sont accablés,
Et dans les jours sereins font des vœux pour l'orage,
Espérant s'enrichir des débris du naufrage:
Des monstres qu'enhardit votre excès de bonté,
Nés de l'ingratitude & de l'impunité.

T I T U S.

Faut-il donc, Annius, punir tous les coupables?
Les supplices fréquens en sont moins redoutables.
Crois qu'il est dangereux de montrer aux mortels
Combien dans l'univers il est de criminels;
Le nombre sert d'exemple & d'excuse peut-être,
Moins on voit de méchans & moins on ose l'être.

A N N I U S, (*vivement.*)

Laissez le méchant libre, il séduit les vertus.
Eh! pourquoi de l'exil rappeler Lentulus?
Qui jeune, aux noirs complots prêtant sa sombre
rage....

T I T U S.

Eh bien! s'il étoit jeune, il faut excuser l'âge.

A N N I U S.

Mais depuis son retour, cent bruits injurieux
Qu'ont répandus sur vous ses projets factieux,
Contre vos sages loix vomissant l'imposture....

T I T U S.

Qu'importe un vain discours, un imprudent mur-
mure?

T O M E I.

H

Si Rome le croit juste, il en faut profiter ;
 Si Rome le dément, il ne peut m'insulter.
 Va, cet ingrat m'apprête une gloire nouvelle ;
 A force de bienfaits je le rendrai fidèle.

A N N I U S.

Vous trouvez cent raisons, Titus, pour pardonner ;
 Et vous n'en voyez pas quand il faut condamner.
 Je voudrois pour le vice une ame moins humaine :
 La rigueur le contient.

T I T U S.

La douceur le ramène.

Ta fermeté stoïque endurecît ta vertu ,
 C'est l'unique défaut que Titus t'ait connu.
 Parlons d'un autre soin qui me presse & m'agite.
 Il faut qu'envers mon peuple aujourd'hui je m'ac-
 quitte :

Je vois, en m'enchaînant par un nouveau lien ,
 Tout ce qu'à mon amour vient d'imposer le sien.
 Ce prix de mes bienfaits que je reçois d'avance
 Les change en un devoir de ma reconnoissance.
 Sur ce devoir si saint je me suis consulté :
 Et voici mon arrêt que mon cœur m'a dicté.

Qu'a produit à l'Etat l'exil de Bérénice ?
 Je n'ai fait qu'à demi ce juste sacrifice :
 On croit que mes regrets lui réservent ma main ,
 Tant que je n'en veux pas disposer en Romain.
 Bien plus... Aveu fatal !... Tu fais qui j'ai pour frère :
 Des peines de ma vie, ah ! c'est la plus amère.

O Rome ! ce cruel seroit-il donc un jour
Le maître qu'à tes fils laisseroit mon amour ?
Eh ! quoi ! Tous mes travaux n'auroient pu te pro-
duire
Que la douleur de plus de les lui voir détruire !
Hélas ! j'ai vu de près ce sinistre avenir ;
Aux portes de la mort tes maux m'ont fait frémir.
Je voyois de l'Etat la perte inévitable
Devenir de mes feux la suite déplorable.
Triste erreur , que trop tard mon cœur croyoit
pleurer !
Le Ciel me rend le jour , c'est pour la réparer.

A N N I U S.

Ah ! je n'en doute point , c'est lui qui vous inspire
Un projet , dès long tems l'espoir de votre Empire.
J'allois vous en parler. Mais, Titus , vos pareils
Jamais sur leurs devoirs n'ont besoin de conseils :
Sans attendre la voix de l'amitié sincère ,
Leur cœur est leur Oracle & leur Juge sévère.
Votre hymen est , Seigneur , le dernier de nos vœux ;
Les autres sont comblés : & l'univers heureux
N'a plus à conjurer votre bonté suprême ,
Que de vouloir pour lui vous survivre à vous-même :

T I T U S.

Mais dis-moi , pour fixer mon esprit incertain ,
A qui la voix publique a destiné ma main :
Puisqu'il faut , sans mon cœur , disposer de l'Empire ;
Si Rome a prononcé , je suis prêt d'y souscrire.

Son respect en silence attendra votre choix,
 Seigneur, qui peut vous plaire aura toutes nos voix :
 Souffrez, dans mon transport, qu'à ce peuple fidèle
 Du succès de ses vœux je porte la nouvelle.

SCÈNE II.

TITUS, *seul.*

ESCLAVE décoré du titre d'Empereur,
 Ta main ne fera pas le présent de ton cœur :
 Tu n'en es pas le maître, elle appartient au trône...
 Le sceptre asservit même un Prince qui le donne.
 Du moins par mon hymen tâchons de réunir
 Ces partis opposés toujours prêts à s'aigrir...
 (*A quelques Gardes qui sont à la porte.*)
 Qu'on mande Lentulus.... Coupons dans leurs racines
 Les rejetons sanglans des guerres intestines,
 J'estime Vitellie, il faut la couronner ;
 Je lui devrai ces cœurs si lents à se donner.
 Qu'il m'en coûte !... ô soupir indigne de ma gloire !
 Qu'il ternit à mes yeux l'éclat de ma victoire !
 Malheureux, ces momens que tu perds en regrets,
 Sont des momens encor volés à tes sujets !



SCÈNE III.

TITUS, LENTULUS.

LENTULUS, à part.

QUE veut-il? Ma vengeance est peut-être trahie :
Mais ce poignard me reste, & je vendrai ma vie.

*(Il fait entrevoir par son geste
qu'il a un poignard caché.)*

TITUS.

Dès long-tems, Lentulus, entre nos deux Maisons
La cruelle discorde a semé ses poisons.

Quoique Vespasien, montant au rang d'Auguste,
Dans le choix de son peuple eût le droit le plus juste ;

Que de Vitellius déplorant les malheurs ,

Avec moi de sa fille il ait séché les pleurs ,

J'espère en vain calmer la haine héréditaire

Dont fermente, à mes yeux, le levain sanguinaire ;

Si dans un doux hymen, qui seul peut la bannir ,

Tous nos droits partagés ne vont se réunir.

Il faut que notre sang, dont le cours se confonde ,

Du sang de la patrie à jamais me réponde :

Et garantisse ainsi, par le plus saint des nœuds ,

Les jours de mes sujets, dont je dois compte aux Dieux.

Accord d'autant plus cher, qu'expiant ta disgrâce ,

Il te met, près du trône, à ta première place :

En parent de Titus compte sur ma faveur ,

J'épouse Vitellie, & te nomme Préteur.

H 3

Qu'entends-je ?

T I T U S .

Tu le fais ; mon amitié fidelle
Quand je perdis ma sœur , crut la revoir en elle ,
Et je pense à toi seul devoir le doux emploi
De l'aller disposer à l'offre de ma foi.
Va , mon cœur s'est dompté , que ma main en réponde ,
Puisqu'enfin cet hymen fera le bien du Monde.

L E N T U L U S , (*à part.*)

Si pour parer ce coup qui rompt tous mes projets....

T I T U S .

Tu détournes de moi tes regards inquiets ;
Mes yeux sur ton visage attendoient l'allégresse ;
Et j'y vois l'embarras , le trouble , la tristesse !

L E N T U L U S .

Puis-je à mon Empereur par ma témérité....

T I T U S .

Parle , à ton Empereur tu dois la vérité.

L E N T U L U S ,

Ah ! j'en vais obtenir pour tout prix....

T I T U S .

Ta fortune.

L E N T U L U S .

La crainte , le respect....

T I T U S .

Leur nom seul m'importune.

Malheur au Souverain qui n'est que respecté,
Plus malheureux celui qui n'est que redouté.

L E N T U L U S

Eh bien! à cet aveu vous seul pouvez prétendre,
Quel autre Souverain fut digne de l'entendre?
Vos vertus, malgré moi, doivent me l'imposer:
Il vous fait trop d'honneur pour vous le refuser.

T I T U S.

Acheve.

L E N T U L U S.

Quand le sceptre étoit dans ma famille,
L'heureux Vitellius me destina sa fille;
Lui-même de nos cœurs forma les premiers vœux;
L'âge avec l'infortune en resserra les nœuds:
Mon exil quelque tems fut près de la Princesse,
Et l'on m'en sépara sans m'ôter sa tendresse:
Dans l'espoir d'un hymen qu'attendoit notre amour,
Ses soins, de vos bontés obtinrent mon retour;
Mais je fais mon devoir, & quoique j'en soupire,
Hélas! votre aspect seul doit assez m'en instruire:
L'amour, cet ennemi si terrible & si doux,
N'est jamais invincible & je l'appris de vous.
J'en triomphe à mon tour, mon cœur se rend justice:
Je dois à mon Amante un si grand sacrifice:
Sa gloire fait ma loi.... Si nos nœuds lui sont chers,
Que son ame s'immole au bien de l'univers.
Malheureux! étouffons une ardeur criminelle;
Est-ce à moi de troubler cette union si belle?

H 4

Ah ! devois-je avouer ? J'ai dû vous obéir.
 Pour dernière faveur , permettez-moi de fuir ,
 Et me daignez , cher Prince , épargner la disgrâce
 De rougir plus long-tems de ma coupable audace.

T I T U S .

Demeure.... Vitellie est sensible à tes feux !
 Ah ! quand je l'aimerois , contraindrais-je ses vœux ?
 Non. Dans le choix des maux , sois sûr que je préfère
 La douleur d'en souffrir à la honte d'en faire.
 Moi-même à son amour je veux offrir ta main ;
 Mais cachons-lui l'erreur de mon premier dessein ;
 Puisqu'il me faut choisir une épouse nouvelle ,
 Qu'on ignore qu'une autre eut mon choix avant elle.
 Pour toi , par cet hymen ne crois pas couronner
 Des complots factieux que tu fais soupçonner.

L E N T U L U S .

Moi , Seigneur , des complots ? Qu'un si noir artifice...

T I T U S .

S'ils sont vrais , tu vois bien que j'en ai quelque indice ;
 Peut être qu'à mes yeux ils auroient échappé ,
 Homme & Monarque , hélas ! je dois être trompé.
 Mais je veille sur toi par des amis fidèles :
 Ne deviens point perfide à mes bontés nouvelles :
 De mes justes rigueurs je veux te prévenir.
 Je t'ai trop pardonné pour ne te point punir.
 Si j'imité les Dieux dans leur lente vengeance ,
 Comme eux je frappe enfin qui trahit ma clémence :

Je ne suis indulgent ni sévère à demi ;
C'est à toi de choisir , ou le Juge , ou l'ami.

L E N T U L U S.

Qu'après tant de bienfaits , ô délices du Monde....

T I T U S.

Va , c'est par des vertus qu'il faut qu'on y réponde.
Laisse-moi.

L E N T U L U S , (*à part , en se retirant.*)

Servons-nous de son projet fatal ,
Que Sextus croye en lui s'immoler un rival.
Il vient. Allons l'attendre.

(*Il sort d'un autre côté que celui par où
il voit entrer Sextus.*)

S C È N E I V.

T I T U S , S E X T U S.

S E X T U S , (*à part , en entrant.*)

Au bord du précipice
Ciel , éclaire Titus : soutiens mon artifice.

T I T U S.

Viens...mais quoi ! Tu pâlis , tu trembles devant moi !
Annius t'a sans doute inspiré son effroi.
Faut-il que l'amitié , ce charme de mes peines ,
Par trop de sentiment soit la source des tiennes ?

On redoute un complot qu'on cherche à découvrir :
 Mais mon cœur aux soupçons ne peut encor s'ouvrir ;
 C'est le poison du trône & leur cruelle ivresse
 Fait souvent d'un bon Prince un tyran par foiblesse.
 Du soin de ton bonheur mon esprit prévenu
 Veut que ta sœur Fulvie....

S C È N E V.

T I T U S , S E X T U S , U N G A R D E .

L E G A R D E , (à Titus.)

U N Esclave inconnu
 A mes pieds, en fuyant, a jeté cette lettre :
 Et j'ai dû sans tarder, Seigneur, vous la remettre.

T I T U S .

(Ayant fait signe au Garde de se retirer ,
 donne le billet à Sextus.)

Ouvre & lis.

S E X T U S , à part.

Je frissonne & prêt à me trahir....
 Hélas ! mon front, ma voix, tout va me découvrir.

(Il lit.)

» On conspire, Titus, & ta perte est jurée ,
 » Moi-même j'en ai fait l'exécrable serment.
 » Du Capitole en feu la voûte dévorée
 » De ta mort, cette nuit, marquera le moment :

- » C'est ton peuple chéri qu'avec toi tu hazardes :
- » De remords déchiré pour tous deux je frémis.
- » Sois par tout, à toute heure, entouré de tes Gardes :
- » Même dans ton palais crains tes plus chers amis.

(*Il présente le billet à Titus. Leurs yeux se rencontrent, & Sextus baisse les yeux aussitôt.*)

T I T U S, (*après avoir regardé le billet.*)

Qu'entends-je ? Il est donc vrai ! contre moi l'on conspire ;

On me veut arracher & le jour & l'Empire !

On a soif de mon sang.... Hélas ! tous mes desseins
Sont d'épargner celui du dernier des humains.

Eh ! quels seroient , grands Dieux , ces perfides que
j'aime ?

De qui me défier ?

S E X T U S.

De tous.... & de moi-même.

T I T U S.

Que dis-tu ? Tout mortel me deviendrait suspect ?
(*Tendrement.*)

Il me faudroit, Sextus, trembler à ton aspect ?

Penses-tu qu'à ce prix le jour me satisfasse ?

Si je n'ai plus d'amis, la mort m'est une grace.

Mais s'il m'en reste encore, & j'ose m'en flatter,

Environné par eux, qu'aurois-je à redouter ?

S E X T U S.

Sont-ils toujours, Seigneur, ce qu'ils veulent paroître ?

Souvent le nom d'ami cache le cœur d'un traître.

Sans doute ils n'ont pas tous ton zèle & ta candeur;
J'aurai pu m'égarer dans un choix si trompeur....

(Lui rendant le billet.)

Observe Lentulus. Prends ces tristes indices ,
Fais chercher l'inconnu , qu'il nomme ses complices.
J'instruirai le Sénat de ces avis cruels :

Qu'il t'aide à dévoiler ces obscurs criminels;
Quelsqu'ils soient, je suivrai mes devoirs redoutables,
Je punirai le crime en pleurant les coupables.

Pour toi , qui de ma garde as voulu te charger ,
Veille avec Annius sur ce commun danger :

Va, si par des méchans ma tête est poursuivie ,
La même trahison enveloppe ta vie.

Mon cœur craint pour toi seul le péril que je cours :
Est-ce pour moi que j'aime & le trône & mes jours ?

Si quelqu'un plus que moi chérissait ma patrie ,
Ma main lui remettroit ce sceptre qu'on m'envie.

Dieux , laissez-moi pour elle accomplir mes projets !

Que je la rende heureuse & qu'on m'immole après.

S C È N E V I.

S E X T U S , (seul.)

L O I N de veiller lui-même au coup qu'on lui destine ,
Il se livre à l'ingrat armé pour sa ruine.

Ah ! peut-il soupçonner de ce comble d'horreur ,
Un ami vertueux qu'avoit formé son cœur ?

Et comment m'étonner de son erreur extrême ?
 Quand j'ai vu mes forfaits, j'en ai douté moi-même.
 Achevons d'en sortir.... Si ce n'est par l'honneur,
 Fléchissons Vitellie au moins par la terreur.

SCÈNE VII.

VITELLIE, SEXTUS.

VITELLIE.

QUEL est ce sombre accueil dont la froideur me
 glace ?

Vous me quittez toujours plein de zèle & d'audace :
 Et quand je vous revois, indécis & tremblant ,
 Vous ne m'apportez plus qu'un courroux chancelant.
 Quoi ? Même en ce grand jour marqué pour ma
 vengeance ,
 Après tant de sermens je vois que l'on balance ?

SEXTUS.

Oui, Madame, il est vrai. Mon front trahit mon cœur.
 Le retour de Titus défarme ma fureur :
 J'ai trouvé dans vos yeux la source de mon crime ;
 Celle de mes remords dans son cœur magnanime.
 Je vois toujours en vous mille nouveaux attraits
 Dont le pouvoir cruel me ramène aux forfaits ;
 Je vois toujours en lui quelque vertu nouvelle,
 Qui du bord de l'abîme aussi-tôt me rappelle.

Vous avez mes sermens.... il les eut avant vous.
 Confus de ses bienfaits, ... de vos charmes jaloux,
 Si je vous perds, hélas ! il faudra que j'expire :
 Si pour vous mériter j'usurpe son Empire,
 Si son sang doit sceller cet hymen où je cours ;
 Mon bonheur deviendra le poison de mes jours.
 Mais déjà dans vos yeux le feu de la colère....

V I T E L L I E .

Non. Le plus froid mépris est ton digne salaire.

S E X T U S .

Ah ! je le méritois quand ma lâche fureur
 Envifageoit ma honte avec moins de terreur.
 Loin du moment fatal, & loin de ma victime,
 Je ne concevois pas ce que coûtoit un crime.
 Mais voyant dans les bras de son peuple enchanté
 Ce modeste Héros en triomphe porté ;
 Ces éclats de la joie & cette douce ivresse ;
 Ces yeux tout pleins de lui qui le cherchoient sans
 cesse,
 Et qui se disputoient la faveur d'un regard
 Que son œil complaisant leur jettoit au hazard ;
 Des premiers cris du cœur la naïve éloquence ;
 Et de l'amour content l'excusable licence ;
 Alors pour mon ami mon zèle rallumé....
 Vous-même en ce moment... oui, vous l'auriez aimé.

V I T E L L I E .

Ami de mon tyran, quelle est ton insolence
 De venir le vanter jusques en ma présence !

Va, contre mon devoir sa vertu ne peut rien,
Il est toujours pour moi fils de Vespasien :
Coupable par le sort, sa naissance est son crime ;
Issu d'un autre père il auroit mon estime.
Mais il s'est élevé sur mes parens détruits.
On hérite du crime en recueillant ses fruits.
Penses-tu qu'au mépris du sang dont je suis née ;
A l'ami de Titus ma main soit destinée ?
Je pleure un père, hélas ! que je vis égorger ;
Tu veux être son fils, & n'oses le venger ?
Tu te crois un Tyran si tu ceins sa couronne,
Le nom d'usurpateur t'effarouche & t'étonne.
Ah ! les fameux Tyrans sont mis au rang des Dieux ;
D'usurpateurs sans nombre on a peuplé les Cieux ;
Et celui qu'on fait Roi des immortels eux-même,
Sur le front de son père a pris le Diadème.
Mais toi, lorsque ma main t'élève au plus haut rang,
Tu respectes un sceptre encor teint de mon sang,
Tu m'opposes les droits de la reconnoissance,
Quand j'arme ton amour des droits de ma naissance !
Eh bien ! si ton devoir est différent du mien,
Mon sort ne sauroit plus s'unir avec le tien :
Je te rends tes sermens : je vais trouver sans peine
Des cœurs dont la vertu s'accorde avec la mienne.

(Elle fait un mouvement pour sortir.)

S E X T U S, *l'arrêtant.*

Madame, il n'est plus tems. Par des avis secrets
L'Empereur est instruit de nos sanglans projets :

Méritons sa clémence. Il vient de me remettre,
En mandant le Sénat, cette funeste lettre.

Lisez.

(*La voyant prête à sortir après qu'elle a lu.*)

Qu'allez-vous faire en ce mortel effroi ?

V I T E L L I E.

(*Se retournant avec une fureur froide.*)

La rendre à Lentulus & lui donner ma foi.

S E X T U S.

(*Lui reprenant la lettre avec violence.*)

Arrêtez . . . Ciel vengeur ! . . . Cruelle jalousie
De mon cœur forcené tu deviens la furie.

Ah ! barbare , plutôt que mon rival heureux . . .

Je sacrifierois tout dans mes transports affreux.

Mais , vous m'avez appris quel sang je dois répandre : (1)

Au lieu de ce Héros , de cet ami si tendre ,

(1) Oui , vos menaces même ont éclairé ma rage :
Que de sang va couler ! . . . Tremblez de votre ouvrage.

(*Il sort.*)

V I T E L L I E.

Demeure . . . Ah ! je frémis , il va nous perdre tous ! . . .

SCÈNE VIII.

V I T E L L I E , T U L L I E.

T U L L I E , (*Arrivant avec précipitation.*)

Madame , suivez-moi : tout est changé pour vous.

Dans vos appartemens l'Empereur va se rendre :

Déjà sa Cour l'annonce : on se plaît à répandre , &c.

Edition de 1760.

Tremblez ,

Tremblez , c'est Lentulus que je vais immoler ,
 Sur son corps expirant j'irai tout révéler :
 De Titus , par ce coup , fléchissant la vengeance ;
 J'obtiendrai votre grace ,... & vous pour récompense :
 Votre main , don funeste , a mes crimes vendu ,
 Deviendra , malgré vous , le prix de ma vertu.

(*Il sort.*)

V I T E L L I E.

Où suis-je ?

S C È N E V I I I.

V I T E L L I E , T U L L I E.

T U L L I E , (*arrivant avec précipitation.*)

Q U E L bonheur où vous n'osiez prétendre !
 Titus vous fait chercher : on se plaît à répandre
 Que son auguste hymen se déclare demain ,
 Et qu'il veut vous parler pour vous offrir sa main.

V I T E L L I E.

A moi ! Grands Dieux !... Sextus... Cours l'arrêter ;
 Tullie.

Qu'il ne révèle pas . . . heureuse Vitellie !
 Cher Titus , ton épouse alloit te massacrer :
 Ah ! l'amour fit son crime ; il va le réparer.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.



S C È N E P R E M I È R E.

S E X T U S , *seul.*

Où trouver Lentulus ? Que devient ce perfide ?
 Livrez-le, justes Dieux, à ma vengeance averse.
 Trop barbare Princesse, aurois-tu vainement
 Menacé d'un rival ton malheureux Amant ?
 Ton orgueil aura mieux dirigé ma furie. (1)

(1) Ici étoient dans l'édition de 1760, les quatre vers :

Mais vous m'avez appris quel sang, &c.

que Sextus dit à la fin de la septième Scène de l'Acte précédent.



SCÈNE II.

SEXTUS, LENTULUS, ADRIEN.

LENTULUS, (*dans le fond, à Adrien.*)

VIENS, par ce feint hymen armons sa jalousie.

SEXTUS, (*l'apercevant.*)

Le traître ! Il va périr.

(*Il met la main sur son épée.*)

LENTULUS, (*courant à lui avec empressement ;
& lui arrêtant la main sans soupçon.*)

Tu m'as cru ton rival,

Sextus, il en est un pour toi bien plus fatal :

Demain l'Empereur même épouse Vitellie.

SEXTUS, (*avec éclat.*)

Lui ?

LENTULUS, (*vivement.*)

Tu fais qu'Annius par son ordre publie
Que, pour plaire aux Romains, l'hymen va l'engager ;
Il choisit la Princesse ; il vient de me charger,
Comme issu de son sang & son ami fidèle,
De lui porter soudain cette étrange nouvelle.

SEXTUS, (*tout effrayé.*)

L'as-tu fait ?

Je suis loin de remplir cet emploi :
 Le cœur de Vitellie est trop connu de moi ;
 Le Trône, & non l'Amour, est le Dieu qui l'inspire :
 Sois sûr qu'avec transport elle eût reçu l'Empire,
 Plutôt que de courir le hazard incertain
 De ce meurtre commis à ta tremblante main.

S E X T U S .

Non, je ne tremble plus ; il va mourir, il l'aime : (1)
 Te croyant mon rival , je t'immolois toi-même.

L E N T U L U S .

Moi ? Titus l'étoit seul , & je n'en doutois pas :
 Jadis de Vitellie il vantoit les appas

S E X T U S .

Il m'a dit mille fois que son ame attendrie ,
 S'il n'eût point vu la Reine, eût aimé Vitellie.

L E N T U L U S .

Apprends tout. J'ai risqué d'avouer ton amour ;
 J'ai feint qu'on le payoit du plus juste retour ;
 Croyant que cet ami que tu peins si fidèle
 Ne t'immoleroit pas à son ardeur nouvelle.

(1) Ah ! Je ne tremble plus : je veux à ses yeux même . . .
 Quoi ! Titus mon Rival ! il la couronne , il l'aime !

L E N T U L U S .

Il l'idolâtre, ami, va ; je n'en doute plus :
 Jadis il nous vantoit ses charmes , ses vertus.

Edition de 1760.

Mais en vain. » Tout, dit-il, est fait pour m'imiter.
 » Si je me suis vaincu, Sextus peut se dompter :
 » Le repos de l'Etat sur cet hymen se fonde,
 » Et l'intérêt d'un seul cède à celui du monde. «

S E X T U S , (avec amertume.)

Le barbare ! Mes yeux à la fin sont ouverts
 Le voilà ce Héros qui tient l'amour aux fers !
 J'admirois avec honte un triomphe impossible.
 Ah ! quand l'amour est vrai, sa chaîne est invincible :
 Bérénice un moment surprit ce foible cœur
 Qui revient plus ardent à son premier vainqueur.
 Dois-je m'en étonner ? Sur cette préférence
 Quel œil assez trompé pourroit être en balance ? . . .
 N'est-il pas auprès d'elle ?

L E N T U L U S .

Il attend mon retour,

Prêt d'aller avec moi lui vanter son amour.
 Ne perds point de tems, vole, & qu'à l'instant il
 meure.

Moi, de l'embrasement j'ai fait devancer l'heure ;
 Je cours au Capitole & j'envoie Adrien
 Attaquer le palais du fier Domitien.
 Rends-toi près de Titus ; & par quelque artifice ;
 D'être seul avec lui trouve l'instant propice.
 Alors enfonce, ami, le poignard dans son sein.
 Qui croira seulement qu'il soit mort de ta main ?

(Il sort avec Adrien.)

SEX T U S, (*après un peu de silence.*)

Oui : tu mourras , je cours....

(*Il veut sortir, Annus vient à sa rencontre.*)

SCÈNE III.

A N N I U S, S E X T U S.

A N N I U S, (*avec précipitation.*)

AH ! tout est en allarmes.

Au Capitole , ami , déjà brillent les armes.
 Nos soupçons étoient vrais : d'infâmes scélérats
 De Titus , cette nuit , préparent le trépas.
 Il faut un Lentulus ou des monstres semblables ,
 Pour avoir pu former ces complots détestables ,
 Pour haïr un Héros notre commun soutien ;
 Père , Ami , Bienfaiteur , Monarque & Citoyen.
 Cher Sextus ! Si , pour lui , le zèle qui nous presse
 Par de nobles combats disputa de tendresse ;
 Soyons plus que jamais rivaux en ce grand jour ,
 Le moment du péril est celui de l'amour.
 Fais fermer le palais : je vais autour des portes
 De nos Prétoriens disposer les cohortes :
 Reste auprès de Titus , ne l'abandonne pas ;
 Malgré lui , s'il le faut , arrête ici ses pas :
 A cet unique soin daigne borner ton zèle :
 Moi , je vole au devant du danger qui m'appèle.
 (*Il sort.*)

SEXTUS, (*égaré.*)

Allons... où vais-je? Hélas!... je ne fais où je suis.

(*Comme involontairement.*)

Marchons où Lentulus... Annius, je te suis.

L'amitié.... la fureur.... Ah! ma raison troublée

Succombe à tant de coups dont elle est ébranlée.

Mes yeux ne peuvent voir, mes sens sont confondus,

Et leur tumulte affreux tient mes pas suspendus.

SCÈNE IV.

VITELLIE, SEXTUS, TULLIE.

VITELLIE, (*à Tullie, au fond du Théâtre.*)

INHUMAINE, à quel point tu m'avois abusée!

Je croyois triompher, & je suis méprisée.

(*À Sextus.*)

Eh bien! ton lâche cœur a-t-il réglé son sort?

Frappe: choisis enfin ma vengeance ou ma mort.

SEXTUS.

Ah! j'ai trop de raisons pour vous servir, Madame!

De toutes vos fureurs je respire la flâme.

Titus veut... son nom seul me devient odieux.

Je cours vous l'immoler.

(*Il fait un pas & revient.*)

S'il venoit en ces lieux,

Si pour vous découvrir.... Jurez par votre père,

Par sa mort, par sa cendre à nos deux cœurs si chère,

Que l'hymen avec vous n'unira que Sextus.

Eh quoi ! vous balancez ... Ah ! je crains ... Lentulus :

Un rival dangereux que j'aimois , que j'abhorre.

V I T E L L I E .

Je conçois tes frayeurs ... Va , je le jure encore :

Ma main est à toi seul : mais tu fais à quel prix.

S E X T U S .

Songez à vos fermens ... les miens seront remplis.

S C È N E V.

V I T E L L I E , T U L L I E .

V I T E L L I E .

ENFIN je puis compter sur ce foible courage ;
Et son transport jaloux me répond de sa rage.
Sans doute il croit encor , sur les bruits de la Cour ,
Que Titus veut m'offrir son sceptre & son amour :
Cette imposture au moins aura servi ma haine ,
En fixant la fureur dans son ame incertaine :
Pour être traversés ses coups seront trop prompts :
Tu vas périr , ingrat , qui m'accables d'affronts.

T U L L I E .

Eh ! que vous fait Titus ? Que parlez-vous d'outrages ?
Quand mille dons nouveaux , mille tendres hommages

V I T E L L I E.

Que m'importent ses dons?... Il y manque son cœur.
As-tu vu le cruel , avec quelle froideur
Il annonçoit , Tullie , à ma douleur jalouse
Qu'il alloit dès demain se choisir une épouse?
Lorsque sa bouche , hélas ! commença ce discours ,
J'attendois que mon nom en finiroit le cours.
Mais je suis la dernière où sa vue abaissée...
Je suis devant ses yeux , & loin de sa pensée.
Et le perfide encore veut disposer de moi !
A Lentulus , dit-il , j'ai promis votre foi....
Ma rage étoit muette à cet excès d'offense :
Il a pris pour aveu mon trouble & mon silence.
Va , ce vil Lentulus , cet infâme imposteur ,
Par ta main présenté m'inspire plus d'horreur.

T U L L I E.

Vous accusez Titus , mais en l'aimant encore.

V I T E L L I E.

Je veux le détester.... Je sens que je l'adore.
N'ai-je pas , en l'aimant , l'Univers pour rival ?
Oui , Titus ; oui , ta main , pour présent nuptial ;
Apporte avec ton cœur , dont l'offre est si charmante ,
Tous les cœurs de la terre aux pieds de ton Aimante.
Ah ! plus un tel bonheur me seroit précieux ,
Plus il m'est dur qu'une autre en jouisse à mes yeux.

Quedis-je ?... En ce moment peut-être l'on déchire
Ce cœur idolâtré de tout ce qui respire :
Sous les glaives tranchans je le vois palpiter ,
Et ses lambeaux épars viennent m'ensanglanter.

J'entends autour de moi Rome, la terre entière ;
Demander en pleurant à ma main meurtrière
Ce père des Humains par ma rage opprimé,
Qui les rendroit heureux si je ne l'eusse aimé . . . :

T U L L I E .

Vous pleurez ! Empêchons que Sextus ne poursuive ;
On peut encor

V I T E L L I E , (*reprenant sa fureur.*)

Comment veux-tu donc que je vive ?
Dans l'opprobre éternel d'un amour dédaigné
Qui révolte ma gloire & mon sang indigné ?
Faut-il être à toute heure en guerre avec mon ame ?
Rougir près d'un ingrat du mépris de ma flâme ?
Le voir donner mon sceptre ? Et pleurer le seul bien
Qui consolât mon cœur d'être privé du sien ?
Non. Sa mort finira les tourmens que j'endure,
Ou, quelques jours encor si l'amour en murmure ;
Sur le Trône une fois lorsqu'on se voit monté
On oublie aisément quel sang l'a cimenté.
Gloire, qui sur mes sens as regné la première,
Sublime Ambition, remplis mon ame entière :
Idole des grands cœurs, que tes nobles plaisirs
Étouffent de l'amour les vulgaires soupirs !

Dieux ! je vois l'Empereur.... Ah ! revers qui me tués !
Peut-être ils vont venir l'égorger à ma vue ;
Fuyons.



SCÈNE VI.

TITUS, VITELLIE, TULLIE.

TITUS.

Où courez-vous ? & d'où vient votre effroi ?
Ce tumulte , ce feu ne menace que moi.
L'auriez-vous cru , Madame , on me hait , on m'ab-
horre

Dans Rome , & dans ce jour où tout dit qu'on m'a-
dore.

Dieux ! faut-il qu'aux Humains Titus coûte du sang !
Je courois fatisfaire aux devoirs de mon rang ,
Défendre mes Sujets au péril de ma tête ;
Annius , & ma garde , en ce palais m'arrête.
O Destin , sur moi seul épuise ton courroux ;
Ciel ! ne frappe que moi , je bénirai tes coups.
(*Il s'appuie sur un fauteuil.*)

VITELLIE , (*à part.*)

Mes yeux avec pitié contemplent ma victime.
Retirons-nous . . . Restons pour empêcher le crime.

TITUS ,

(*Se relevant & jetant quelques regards sur Vitellie.*)

Ah ! que je m'applaudis d'avoir jusqu'à présent
Différé de ma main le funeste présent !
De n'avoir point encore à trembler pour la vie
D'une fidèle épouse à mes malheurs unie !

Si du choix glorieux qu'aujourd'hui j'avois fait
 Un heureux coup du sort n'eût suspendu l'effet ,
 Quelle terreur ici viendrait troubler mon ame !

V I T E L L I E , (à part.)

Que dit-il ? Est-ce moi ? . . .

T I T U S .

Vous frémissez , Madame !

Mes soins près de Fulvie ont rangé des soldats ,
 C'est elle à qui mes vœux destinoient mes Etats :
 Dans son asyle sûr , allez , daignez vous rendre.
 Faites chercher Sextus ; je vais ici l'attendre :
 Aux portes du palais nous irons tous les deux ,
 Vaincre avec Annius , ou périr sous vos yeux.

(*Il se jette dans le fauteuil.*)

V I T E L L I E , (à part , en se retirant.)

Quel coup de foudre , ô ciel ! quand mon ame atten-
 drie . . .

J'allois sauver l'ingrat . . . le sauver pour Fulvie ?
 Non. Qu'il meure , il le veut , il m'arrache le cœur ;
 Cruel , je t'abandonne au bras de mon vengeur.



SCÈNE VII.

TITUS, (*seul & assis.*)

JE frissonne. Sextus qui veilloit sur le crime,
Peut-être en est déjà la première victime.
Faudra-t-il par son sang voir mon sceptre affermi ?
Quel Thrône peut payer la perte d'un ami !

SCÈNE VIII.

TITUS, (*toujours assis,*) SEXTUS,
(*dans le fond du Théâtre,
un poignard à la main.*)

SEXTUS.

LE voici. Le ciel même à ma fureur le livre.
(*Il avance.*)

TITUS, (*sans le voir.*)
Sextus, si tu péris, je n'y pourrai survivre.

SEXTUS, (*s'arrêtant.*)
Dieux ! il pleure sur moi, quand je viens l'immoler...
Tombons à ses genoux, osons tout dévoiler.

TITUS, (*toujours sans le voir.*)
Mon hymen eût perdu Vitellie elle-même ;
Mon malheureux destin poursuit tout ce que j'aime.

Qu'entends-je ? Ah ! c'en est fait. Amour , conduis
ma main !

(*Il essaye de frapper.*)

T I T U S , (*se levant avec vivacité.*)

Sextus ne paroît pas , on me retient en vain.
Sortons & découvrons....

(*Il aperçoit Sextus à qui ce mouvement
a fait tomber le bras.*)

Grands Dieux ! je vous rends grace !
Cher & fidèle ami , tu vis & je t'embrasse.

S E X T U S , (*hors de lui.*)

Je ne me connois plus & j'y succombe enfin ;
Vous , Seigneur , embrasser votre infâme assassin !

(*Il lui montre son poignard.*)

T I T U S , (*avec éclat.*)

Toi , Sextus ?

S E X T U S , (*se jetant à ses pieds.*)

Oui , moi-même : oui , ma main forcenée (1)
Dans ce vertueux sang brûloit d'être baignée :

S E X T U S .

(1) Oui , moi-même... & pour laver mon crime ,
Mon sang.....

(*Il veut se tuer.*)

T I T U S , (*le désarmant.*)

Arrête.... ingrat , quelle fureur t'anime ?
(*Sextus tombe à ses pieds.*)

J'ai senti , malgré moi , le mien se soulever ;
J'ai pu vouloir le crime , & ne puis l'achever.

T I T U S , (*après un peu de silence.*)

Des traîtres t'ont conduit à ce crime effroyable.
Que ne m'immoloient-ils, sans te rendre coupable ?
En vain le glaive échappe à ton bras suspendu ;
Quem'importent mes jours, quand tu perdsta vertu ?
Mais je vois dans tes yeux un remords magnanime.

S E X T U S.

Non : je ne suis qu'un monstre ; il faut laver mon crime.

(*Il veut se tuer lui-même.*)

T I T U S , (*le désarmant.*)

Arrête. — On ne t'a pas donné ce fer pour toi : —
Sers des amis plus sûrs & plus tendres que moi ;
Enfonce ici leurs coups.

(*Il met tranquillement le poignard sur son propre cœur.*)

O prodige d'horreur qu'à peine je conçois ! . . .
Malheureux , à ma mort tu perdois plus que moi.
Que t'a fait ton ami ?

S E X T U S.

Je rentre dans la poudre :
Ce nom , jadis si doux , me semble un coup de foudre.
Ciel ! anéantis-moi !

Edition de 1760.

Je rentre dans la poudre ;
Ces regards si fereins sur moi lancent la foudre :
Ciel , anéantis - moi.

S C È N E I X.

LENTULUS, ANNIUS, GARDES,
les Acteurs précédens.

LENTULUS, (*en entrant.*)

VENEZ venger Titus,
Immolons l'assassin , l'exécrable Sextus.
(*Il approche & appercevant Sextus , il dit à part :*)
Le lâche est à ses pieds !

(*Sextus épouvanté se leve. Lentulus & lui
restent comme immobiles.*)

ANNIUS, (*à Titus.*)

Vous vivez ! Puis-je croire ;
Même quand je la vois , une action si noire ?

(*Montrant Lentulus.*)

C'est lui qui m'a tout dit. Pardonnez mon erreur ;
Armant le meurtrier , j'arrêtois le vengeur.
Du palais contre lui je défendois la porte ,
Je ne l'ai fait entrer qu'en lui servant d'escorte.

S E X T U S , (*à Lentulus.*)

Quoi ? vous ?

LENTULUS,

LENTULUS, (*l'interrompant, à Titus.*)

Une autre crainte agite mon esprit.
Sans le plus prompt secours Domitien périt.
J'ai vu qu'à l'instant même où ce monstre perfide
Levoit ici sur vous le glaive parricide,
Un gros de scélérats vendus à ses forfaits,
Devoit de votre frère assaillir le palais.

TITUS, (*vivement à Sextus.*)

Quoi ! Ta rage en mon sang n'étoit pas assouvie !...
Courons tous à mon frère & défendons sa vie.

ANNIUS,

Dans quel péril nouveau tout prêt à vous plonger...

LENTULUS, (*très-vivement.*)

Titus entre nous deux court-il quelque danger ?

ANNIUS, (*à Titus qui veut sortir.*)

Mais, Seigneur....

TITUS.

Que ton zèle, Annius, se modère :
A qui dois-je mes jours si ce n'est à mon frère ?
(*Il veut encore sortir.*)

SEXTUS.

Arrêtez. Ah ! mon Prince, à qui vous livrez-vous !
A des bras ennemis, les plus cruels de tous....
(*Il va pour montrer Lentulus.*)

TITUS, (*l'interrompant.*)

Traître, nous craignons peu tes indignes complices !
Du palais de mon frère attends-les aux supplices.

(*A une partie des Gardes.*)

Vous, gardez ce coupable & livrez-le au Sénat ;
Que la rigueur des loix juge son attentat.

(*A Sextus.*)

Va, de ces assassins si le nombre m'opprime ;
Je n'ai qu'un seul regret : ma mort fera ton crime.

(*Il sort avec Lentulus, Annius & la plus
grande partie des Gardes.*)

SEXTUS, (*à quelques-uns de ses Gardes.*)

Ah ! courez, chers amis, observez Lentulus....
Ciel ! je meurs satisfait si tu sauves Titus.

(*On l'emmène.*)

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

*Le Théâtre représente le Cabinet de Titus
avec un Bureau , & tout ce qu'il faut
pour écrire.*

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, ANNIUS.

ANNIUS.

OUI, de vos défenseurs pour désarmer le zèle;
Par-tout de votre mort on feroit la nouvelle;
Rome a vu ses enfans encor se défoler:
Et Vitellie en pleurs a voulu s'immoler.

TITUS.

Annius, je te dois & la vie & l'Empire;
J'en chéris plus ce jour que par toi je respire.
Mais comment tes regards pénétrant tant d'horreur,
Ont-ils de Lentulus démêlé la noirceur ?

ANNIUS.

Long-tems de ses complots j'avois suivi la trame;
Vos périls m'avoient fait étudier son ame.

En vain son zèle faux masquoit ses trahisons ;
Son abord en ces lieux confirma mes soupçons.
Il vous trouva sauvé sans qu'un rayon de joie
Eclaircît la surprise où son cœur fut en proie :
J'ai dans Sextus & lui, vu deux Traîtres confus
Se reprocher des yeux tous leurs crimes perdus.
Sextus dans ses remords l'avouant pour complice,
A mes doutes fixés fut le dernier indice :
J'ai suivi le perfide, & mes yeux plus ouverts
Ont percé par degrés tous ses desseins couverts ;
Dans le fort du combat, quand, au gré de sa rage,
Il vous vit emporté par votre ardent courage ;
Et qu'il s'applaudissoit du coup lâche & certain
Qu'en ce flanc découvert portoit déjà sa main ,
J'ai dans le sien moi-même enfoncé mon épée ;
Et des Traîtres soudain la foule dissipée
Par sa fuite annonçant que son Chef n'étoit plus
Laisse encor des captifs qui nomment Lentulus.

T I T U S .

Occupons-nous, ami, d'un intérêt plus tendre ;
Que fait Sextus ?

A N N I U S .

Seigneur, nous venons de l'entendre.
A peine dans ces murs son crime est révélé
Tous les pères de Rome au Sénat ont volé ;
L'effroi, l'horreur, la honte accablent leur courage ;
Ils flétrissent ce jour, l'opprobre de notre âge ;
Leurs cœurs saignent du coup qui vous fut destiné.
Sur ses propres aveux le Traître est condamné :

J'apporte son arrêt si terrible & si juste :

(*Il remet le decret du Sénat à Titus
qui le parcourt des yeux.*)

Nous n'attendons, Seigneur, que votre seing auguste,
Pour livrer, dans le Cirque, aux lions furieux,
Ce monstre plus farouche, & plus barbare qu'eux.

T I T U S , (*les larmes aux yeux.*)

Et tu vois d'un œil sec ce fatal sacrifice !
Songe quel fut le cœur qu'immole ma justice.

A N N I U S.

Ce cœur s'est dégradé, je ne le connois plus.

T I T U S.

Moi, je ne connois point tes cruelles vertus.
Toujours l'humanité plaint ceux qu'il faut détruire,
Et plus leur crime est grand, plus la vertu soupire.
Quel Juge peut jamais condamner sans gémir !
Le supplice d'un Prince est d'avoir à punir....
Que dit le malheureux & quelle est son excuse ?

A N N I U S.

Il n'en allègue point : c'est lui seul qu'il accuse.
Il sent du désespoir les dernières horreurs :
Et déchirant son sein tout trempé de ses pleurs ,
Par grace il demandoit les plus cruels supplices.
Mais nous allons, Seigneur, entendre ses complices,
Et nous saurons alors....

Ami, qu'il vienne ici.

Sur ce fatal secret je veux être éclairci.

Son cœur avec le mien ne pourra point se taire ;

Son excuse est peut-être au fond de ce mystère.

Vois depuis plus d'un an tous ses combats secrets ;

Ses chagrins dévorans & ses profonds regrets :

Vingt fois pour me sauver sa bouche s'est ouverte ;

Il m'a, dans ce jour même, averti de ma perte ;

Et dans l'instant encor qu'il vint la consommer,

Un seul embrassement a pu le défarmer.

Quelqu'un l'aura séduit, c'est ce qu'il faut connaître.

Qu'il l'avoue ; il pourra fléchir encor son Maître ;

Fais le venir : pour prix de quinze ans de bienfaits,

Je ne veux que savoir l'Auteur de ses forfaits.

(Il met le décret sur le Bureau & s'assied à côté.)

S C È N E I I.

T I T U S , *(seul & assis.)*

ET voilà les amis que le sceptre nous donne !

Dieux ! que vous rabaissez l'orgueil de la Couronne !

Nos sujets insensés nous égalent à vous ;

Et les derniers d'entr'eux sont plus heureux que nous.

Le plus vil des humains, dans sa bassesse extrême,

Voit du premier coup d'œil qui le hait ou qui l'aime ;

Mais pour nous, se fardant de trompeuses couleurs,

Les visages jamais ne ressemblent aux cœurs.

SCÈNE III.

TITUS, SEXTUS, GARDES.

SEXTUS, *(au milieu du théâtre, appercevant Titus.)*

Où suis-je ? Quel supplice , & quel excès de honte (1) !

Des vertus qu'il m'apprit comment lui rendre compte ?

(1) Ce morceau a été raccourci. Voici comment il étoit dans l'édition de 1760.

SEXTUS.

Où suis-je ? où me cacher ? . . . Enfer, sois mon refuge :
Sauve-moi de l'horreur d'avoir Titus pour juge :
De paroître à ses yeux entouré de forfaits ,
Qu'il faut voir confronter avec tous ses bienfaits.

TITUS, *(toujours assis.)*

Approche.

SEXTUS.

Quel supplice , & quel excès de honte !
Des vertus qu'il m'apprit , comment lui rendre compte ?
O des plus durs mépris accablante équité !
Qu'un affront est cruel quand on l'a mérité !

TITUS.

Je t'ai dit d'approcher.

SEXTUS, *(avançant un peu.)*

A peine je respire , &c.

Je paroïs à ses yeux entouré de forfaits,
Qu'il faut voir confronter avec tous ses bienfaits.

T I T U S, (*encore affis.*)

Approche.

S E X T U S, (*avançant un peu.*)

Je ne puis : à peine je respire;
Sa voix brise mon cœur, son regard le déchire.

T I T U S.

(*Aux Gardes.*) (*à part.*)

Qu'on nous laisse... L'ingrat m'attendrit sur son sort.

(*Après un peu de silence.*)

Sextus, il est donc vrai, tu conspirois ma mort :
Tu levois le poignard dans ta fureur extrême,
Sur qui ? sur ton ami, sur un autre toi-même.
Si tu n'as point en moi respecté l'Empereur
Insensé, pouvois-tu haïr ton bienfaiteur ?
A ta confusion j'épargne ici l'histoire
De ces bienfaits si grands sortis de ta mémoire;
De la mienne à jamais j'avois su les bannir :
Sextus les oubliant m'en a fait souvenir.
Quoi ! De tant d'amitié ta haine est le salaire !
Dès tes plus jeunes ans je t'ai servi de père ;
Et tu veux mon trépas , & ton cœur l'a permis !
Si Sextus est perfide, où trouver des amis ?

S E X T U S.

(*En larmes , se jettant aux pieds de Titus.*)

Ah ! Titus.... Ah ! Seigneur ! si votre ame sensible
De la mienne un moment voyoit l'état horrible ,

Quelque justes qu'ils soient , vous plaindriez mes
maux ,

Hélas ! tous vos bienfaits sont mes premiers bour-
reaux.

Je veux fermer les yeux sur leur foule innombrable ,
Leur cri persécuteur m'épouvante & m'accable (1) :
Ils viennent tour-à-tour dans mon perfide cœur ,
Du remords dévorant porter le ver rongeur :
Daignez , en m'immolant , abréger mon supplice :
Par clémence , Seigneur , hâtez votre justice.
Ne me prolongez pas cet opprobre odieux ,
Ce tourment si cruel d'être infâme à mes yeux :
Du poids de mes forfaits que la mort me délivre ;
Frappez , épargnez-moi la honte d'y survivre.

T I T U S , (*se levant.*)

Leve-toi... Je ne puis résister à ses pleurs.
Eh bien , regarde , ingrat , du fond de tes malheurs ,
Ce rang si désiré que l'abîme environne.
Dans ton aveuglement qu'espérois-tu du trône ?
Qu'il te rendroit heureux ? Tu vois si je le suis (2) :
Souhaite donc le sceptre , & contemple ses fruits.

S E X T U S .

Non. Son éclat trompeur n'a point séduit ma vue.

(1) Ils semblent tour-à-tour dans mon cœur déchiré ,
Plonger un glaive affreux de serpens entouré.

Edition de 1760.

(2) Le suprême bonheur ? . . . Tu vois si j'en jouis.

Edition de 1760.

Et quel autre intérêt? Quelle erreur inconnue?...?

SEXTUS.

Une foiblesse....

TITUS.

Acheve.

SEXTUS.

Une fatalité....?

TITUS.

Explique-toi sans honte & sans timidité.

(*Lui prenant la main.*)

Titus est seul ici, César n'y veut point être ;
Ne vois qu'un ami tendre, ose oublier ton Maître ;
Dans le fond de mon cœur viens déposer le tien ,
Sois sûr qu'à l'Empereur Titus n'en dira rien.
Daigne me confier la cause de ton crime ;
Je voudrois plus que toi qu'elle fût légitime..
A te voir innocent que j'aurois de plaisir !
Te trouver moins coupable est mon second desir.
Appliquons-nous ensemble à chercher ton excuse.

SEXTUS.

Il n'en est point pour moi, mon silence m'accuse.

TITUS.

Ce barbare silence ajoute à tes forfaits ;
Songe donc que ton cœur est plein de mes secrets ;
Je n'en veux qu'un des tiens.

S E X T U S , (*à part.*)

O douleur inouïe !

J'offense encor Titus , ou je perds Vitellie.

T I T U S .

Ingrat , ta défiance outrage l'amitié ;

Quand je suis suppliant , Sextus est sans pitié !...

Du plus sensible coup ta cruauté me frappe.

S E X T U S , (*à part.*)

Amour , retiens encor mon secret qui m'échappe.

T I T U S .

Quel endurcissement !... Le Monarque indigné

Peut succéder bien-tôt à l'ami dédaigné.

Réfous-toi , parle enfin.... Tu te tais encor ? traître ;

Va , c'est trop abuser des bontés de ton Maître.

S E X T U S .

Seigneur , apprenez donc.... Dieux ! que fais-je ?

T I T U S .

Poursuis ,

S E X T U S , (*à part.*)

Il le faut.... Non , jamais.

T I T U S .

Que dis-tu ?

S E X T U S , (*en désespéré.*)

Que je suis

Un parjure , un barbare endurci dans le crime ,

De ses propres fureurs détestable victime ;

Qui mérite à la fois cent supplices divers ;
Exécration à moi-même ainsi qu'à l'Univers ;
Je demande la mort pour faveur souveraine.

T I T U S .

Je te l'accorde, ingrat.... Gardes, qu'on le remène.

S E X T U S , (*après un peu de silence.*)

Titus ! Ah ! quels adieux !... étoient-ils faits pour nous ?
Pensiez-vous que Sextus mourroit haï de vous ?....
Mais quand de mes forfaits j'aurai subi la peine ,
A ma mémoire au moins épargnez votre haine ;
Et de mes premiers ans rappelant l'heureux cours ,
Détournez vos regards des derniers de mes jours.

S C È N E. I V.

T I T U S , (*seul.*)

Q U O I ? Dans sa trahison l'inhumain persévère !
Un père pour son fils seroit-il moins sévère ?
Traître, je t'ai rendu maître de ton destin ;
Tu braves ma clémence, elle se tait enfin :
Vengeons-nous....

(*Il approche de la table pour signer le décret, & il s'arrête.*)

Ah ! s'il faut qu'un Monarque punisse ,
La vengeance doit-elle entrer dans sa justice ?
Que dis-je ? ôter la vie est un pouvoir cruel
Que s'arroe, à son gré, le plus obscur mortel ;

Mais l'accorder , grands Dieux ! c'est un noble avantage ,

Un droit qu'avec vous seuls un Souverain partage.
Que Sextus vive....Eh ! quoi ? Je laisse impunément
Des plus saintes des loix sapper le fondement !
Le Ciel m'a couronné pour venger leur injure ;
Brutus pour la patrie a dompté la nature :
Surmontons l'amitié : faisons ce juste effort ;
C'est au coupable enfin à s'imputer sa mort.

(Il s'assied & prend la plume pour signer le décret.)

Ainsi donc dans le sang ma justice se baigne !
C'est celui d'un ami qui va souiller mon règne.
On dira que Titus fut las de sa bonté
Comme Auguste & Silla de leur férocité.

(Il jette la plume sur la table & se relève.)

Non , ne te démens point par cet arrêt sévère ;
Juge de tes sujets, tu n'es pas moins leur père ;
Et quand les criminels n'ont offensé que toi ,
Tu deviens, dans ta cause, arbitre de la loi.
Les Dieux ont fait ton ame en un jour de clémence :
Vois combien la rigueur coûte à ta bienfaisance.
Pourquoi te refuser ton suprême plaisir ?
Va, Titus, il vaut mieux que le juste avenir
Reproche à ta mémoire un pardon qu'un supplice ,
Un excès de bonté qu'un excès de justice.

*(A quelques Gardes qui sont toujours
au fond du Théâtre)*

Qu'on ramène Sextus. . . . Jouissons du plaisir
Dont ses sens éperdus vont soudain tressaillir.

S'il ne mérite pas cette faveur insigne,
Je l'accorde à mon cœur, qui sans doute en est digne.

SCÈNE V.

TITUS, VITELLIE, TULLIE,
GARDES.

VITELLIE.

AH! Seigneur, épargnez votre ami malheureux;
On a surpris sa foi par des pièges affreux;
Il n'est que l'instrument d'un monstre détestable;
Criminel envers vous, envers lui plus coupable:
Je viens vous le livrer ce fatal séducteur:
Mais en le connoissant, vous frémirez d'horreur...

TITUS.

Arrêtez. Mes projets vous plairont mieux peut-être:
Je veux lui pardonner, que sert de le connaître?
Devant moi, chaque jour, il auroit à rougir;
Et je l'exposerois encore à me haïr.
Mais qu'il m'est doux de voir l'intérêt magnanime
Qui contre votre sang, pour Titus, vous anime!
Lentulus n'a donc pu me ravir votre foi?...
Je vois que le cruel vous trompa plus que moi.
Madame, il m'arracha le dessein salutaire
De vous remettre au rang où régna votre père;
Sans doute il prétendoit, se parant de vos droits,
Dans Rome en sa faveur soulever quelques voix:

Votre amitié fidèle ici le défavoue ,
Et mon projet revit lorsque le sien échoue.
(*Il voit entrer Sextus & fait un pas vers lui.*)

SCÈNE VI & dernière.

TITUS, SEXTUS, VITELLIE;
TULLIE, GARDES.

TITUS.

(*à Sextus qui paroît fort agité en voyant Vitellie.*)

VIENS, je voulois savoir qui t'arma contre moi,
J'avois à ma clémence attaché cette loi:
Mais je défends, Sextus, par une loi contraire,
Que ta bouche jamais s'ouvre sur ce mystère:
Mon cœur, à ce seul prix, te rend son amié;
Viens embrasser Titus, & tout est oublié.

SEXTUS, (*tout éperdu de joie.*)

Est-ce un songe? Qui, moi?... Grands Dieux! j'en
doute encore.

(*Avec transport.*)

Et vous ne voulez pas, Seigneur, qu'on vous adore!...
Vous augmentez mon crime en daignant l'oublier.

TITUS.

N'en parlons plus. Combien faut-il donc t'en prier?
(*A Vitellie.*)

Qu'il trouve grace aussi devant sa Souveraine,
Que vos bontés pour lui commencent notre chaîne;

Epouse de Titus, chérifiez son ami.
 Sur le trône, sans vous, je régnois à demi;
 Qu'en acceptant ma main la vôtre me seconde,
 Nous pourrons à nous deux remplir l'espoir du
 monde.

VITELLIE, (*tombant dans les bras de Tullie.*)

Je me meurs.

S E X T U S , (*à part.*)

O pardon plus cruel que la mort!
 Hélas ! sans murmurer, je dois subir mon sort.

T I T U S , (*à Vitellie.*)

Vous ne répondez point. Quelle pâleur affreuse !...

V I T E L L I E .

C'est celle du trépas. Qu'ai-je fait, malheureuse !
 O rage ! ô désespoir ! je m'arrache en ce jour
 Tout ce que prétendoient ma gloire & mon amour.
 Infâme Lentulus, c'est ta noirceur extrême....
 Juste Ciel, mes forfaits retombent sur moi-même.

S E X T U S .

Qu'entends-je !

T I T U S .

Eh quoi !

V I T E L L I E .

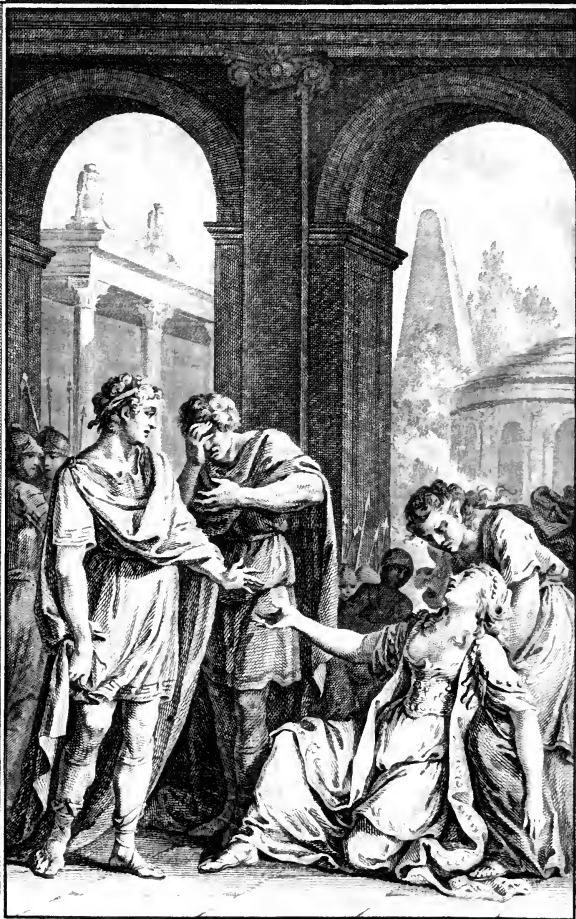
J'ai cru que Lentulus vainqueur....
 Vous perdre, & le servir, c'étoit trop pour mon cœur :
 Le poison....

T I T U S .

Dieux !

S E X T U S .





Je séduisis Sextus à qui j'avois sçu plaire,
 Qui de mes feux jaloux ignoroit le mystère. T.I.P. 161.

V I T E L L I E.

Hélas ! daignez m'entendre,
Titus.... Je vous aimai de l'amour le plus tendre ;

(Sextus paroît étonné & furieux.)

Et tel est le triomphe à Titus préparé,
Que par ses assassins il est même adoré.
Un autre dans votre ame obtint la préférence :

De-là tous ces complots tramés par ma vengeance.

Je me flattois sur-tout de l'espoir insensé

Que le sceptre en mon cœur vous auroit remplacé.

Je séduisis Sextus à qui j'avois su plaire ,

Qui de mes feux jaloux ignoroit le mystère.

(Titus surpris regarde Sextus qui demeure confondu.)

Pour prix de votre mort lui promettant ma main,
Du plus fidèle ami j'ai fait un assassin.

Ah ! pardonne, Sextus, à tant de perfidie ;

Au delà de tes vœux tu vois que je l'expie :

Le trône & ce héros que j'obtenois tous deux....

Mes forfaits m'ôtent plus que je n'attendois d'eux.

Du moins dans mon trépas je trouve quelques
charmes,

A mes derniers sôupirs Titus mêle ses larmes ;

Il me donnoit sa main, son Empire & son cœur (1) ;

Dieux ! au bord du tombeau j'ai connu le bonheur.

(On l'emporte.)

(1) Sur le bord de la tombe il me donnoit son cœur ;
J'embrasse en expirant cette ombre de bonheur.

Edition de 1760.

162 TITUS, TRAGÉDIE.

S E X T U S.

Dieux ! après tant d'horreurs, je pleure la cruelle !
Et le coup qui la perd me punit autant qu'elle (1) :
Titus pardonne tout ; mais plus sévère, hélas !
Le Ciel venge les Rois qui ne se vengent pas.

T I T U S.

Viens, oublions l'amour, ses malheurs & ses crimes ;
Rendons à l'amitié deux ames magnanimes.
Elle retint tes coups, & je te dois mes jours ;
Ton cœur contre ton bras me défendit toujours.

O vous, si la rigueur est un devoir du trône,
Changez mon cœur, Grands Dieux, ou m'ôtez ma
Couronne.

(1) Puis-je la condamner ? je fus traître autant qu'elle,
Ah ! Seigneur, plus sévère & plus juste que vous,
Quand vous nous pardonnez, le Ciel nous punit tous.

Edition de 1760.

Fin du cinquième & dernier Acte.



OBSERVATIONS

*Adressées à M. de VOLTAIRE, sur la
Tragédie de TITUS; & sur la Poésie
Dramatique.*

MONSIEUR,

J'OSAI vous prendre pour juge de mes foibles talens avant que d'entrer dans la carrière de la Littérature. Vous daignâtes applaudir à mes essais & m'encourager. Souffrez donc que je soumette encore aujourd'hui à votre décision un ouvrage plus considérable, entrepris sur les espérances que vous m'avez données de moi-même. Quelque succès éclatant que cette Tragédie eût pu avoir aux représentations, je l'aurois mésestimée si elle vous eût déplu à la lecture. Mais aussi qu'elle soit approuvée dans votre cabinet, & je me consolerais de l'avoir vue échouer au théâtre.

C'est vous, Monsieur, qui me donnâtes la

première envie de traiter le sujet de Titus, par l'éloge brillant que vous fîtes de l'Opéra de M. Métastasio, dans votre Préface de Sémiramis. Permettez-moi de vous en rappeler les termes.

» Que ceux qui sont au fait de la Litté-
 » ture des autres Nations, songent à cette
 » admirable scène de la *Clemenza di Tito*,
 » entre Titus & son Favori, qui a conspiré
 » contre lui. Je veux parler de cette scène où
 » Titus dit à Sextus ces paroles divines :

Siam'foli, il tuo Sovrano
 Non è présente; apri il tuo core à Tito,
 Confida all'amico; io ti prometto
 Qu'Augusto n'ol sapra.

» Qu'ils relisent, continuez-vous, le mono-
 » logue suivant, où Titus dit ces autres pa-
 » roles, qui doivent être l'éternelle leçon de
 » tous les Rois, & le charme de tous les
 » hommes :

..... Il torré altrui la vita

E facolta commune

Al piu vil della Terra; IL DAR LA è solo

Dé numi, & de régnanti.

» Ces deux scènes sont comparables à ce que
 » la Grèce a eu de plus beau, si elles ne sont
 » supérieures : ces deux scènes sont dignes de

» Corneille quand il n'est pas déclamateur, &
 » de Racine quand il n'est pas foible. «

Je voulois d'abord les placer dans un autre sujet, ne découvrant pas au premier coup-d'œil assez de matière pour une Tragédie complète, dans cet Opéra rempli de morceaux d'Andromaque & de Cinna, qu'il falloit absolument retrancher. Cependant à force de réfléchir, je crus qu'il n'étoit pas impossible, en suivant une autre route, de peindre le caractère enchanteur de Titus que j'idolâtrois comme le modèle de tous les Rois & le Dieu de l'humanité. Je trouvai des moyens d'éviter toute ressemblance avec Cinna (1), soit dans l'intrigue, soit dans les caractères & sur-tout dans le dénouement, ce qui étoit le plus difficile. Je ne pouvois à la vérité changer le fond du sujet, qui est toujours un Favori conspirant contre son bienfaiteur : mais la manière de traiter ce fond pouvoit être aussi différente de celle du grand Corneille, que la Tragédie de Mérope l'est de celle d'Andromaque ; quoique ce soit dans toutes deux

(1) Il étoit impossible d'éviter toute ressemblance avec Cinna, dans un sujet qui étoit si essentiellement le même, & en suivant un Auteur qui avoit pris Cinna pour modèle.
Note de l'Editeur.

une mère tremblante pour son fils, & forcée pour le sauver à épouser le meurtrier de sa famille.

Si le sujet de Titus offroit moins de grandeur que celui de Cinna, il fournisoit plus de pathétique. Sur-tout le caractère de Titus étoit bien autrement intéressant que celui d'Auguste, foible Tyran, las de regner & de profcrire, dont tout l'art de Corneille n'a pu faire un Héros que dans le cinquième acte. Je me déclare ici avec plaisir l'admirateur le plus zélé & l'enthousiaste le plus passionné du génie de Corneille. C'est par le désespoir de l'imiter que je m'attacherai toujours au genre de Racine. Vous savez qu'on est déterminé dans le choix des genres par son caractère particulier (1).

Discutons maintenant les reproches que l'on a faits à ma Tragédie. Quoiqu'élève dans l'art du théâtre, j'en ai fait une étude si assidue & si réfléchie, que je me crois en état de raisonner un moment avec mon Maître. Je ne m'engage même dans cette discussion, que

(1) On verra dans la suite que M. de Belloy s'est beaucoup plus attaché au genre de Corneille qu'à celui de Racine, & que c'étoit à ce premier genre que son caractère le déterminoit plus particulièrement. *Note de l'Editeur.*

parce qu'elle me donnera lieu de rappeler au Public quelques principes qu'on lui a fait oublier.

I.

On a trouvé que mon Héros étoit trop bon ; & il est vrai que j'avois mis dans sa bouche deux expressions un peu outrées qui ont pu faire paroître un moment sa bonté excessive. Mais je crois qu'aucune de ses actions ne sort des bornes de la sagesse & de la fermeté noble qui doivent caractériser un Monarque. J'ai même eu soin de donner toujours un principe de grandeur & de magnanimité à chacun de ses bienfaits, afin qu'ils ne parussent point partir de cette simple facilité naturelle qui agit sans réfléchir, & qui tient de la foiblesse. Si Titus est toujours bon, c'est que son caractère doit être constant ; mais il n'est jamais bon de la même manière.

Car j'avois senti, aussi bien que qui que ce soit, la difficulté qu'il y avoit à éviter la monotonie, en peignant la bienfaisance. Aussi n'avois-je rien négligé pour jeter dans le rôle de Titus toute la variété possible. C'est ce que l'on n'a pas permis aux spectateurs d'apercevoir, & ce que les Lecteurs ne laisseront sûrement point échapper. Ils verront que la bonté de Titus s'exprime, tantôt avec le lan-

gage simple & tranquille de la générosité; tantôt avec ce pathétique vif & tendre de l'amitié; tantôt avec la chaleur d'un enthousiasme d'humanité. Il y a plus. Comme la bonté paternelle d'un Prince envers ses sujets doit être unie au courage nécessaire pour les défendre, j'ai représenté Titus avec tout son héroïsme, & je n'ai eu garde de passer sous silence ses talens militaires. Ce n'est point un froid Philosophe. Il entre sur la scène vainqueur des Parthes, & dans le cours de la pièce il combat en soldat intrépide, & il vole au danger malgré les remontrances de son ami. Enfin j'ai voulu que sa bienfaisance ne l'empêchât point de maintenir les loix : je crois lui avoir donné quelque fermeté dans ce discours qu'il adresse à Lentulus :

Si j'imité les Dieux dans leur lente vengeance,
Comme eux je frappe enfin qui trahit ma clémence;
Je ne suis indulgent ni sévère à demi,
C'est à toi de choisir, ou le Juge, ou l'ami.

Dans la Scène suivante, il dit encore à Sextus :

Je punirai le crime en pleurant les coupables.

Et dans la première Scène du cinquième Acte, il gémit de se voir forcé à condamner :

donc il est encore déterminé en ce moment à la sévérité. On voit même par les combats qu'il éprouve dans le dernier monologue, qu'il puniroit infailliblement, si le coupable étoit un autre que Sextus, & s'il n'étoit pas question d'une offense personnelle, qu'un Souverain peut soustraire à la rigueur des loix :

Je deviens dans ma cause arbitre de la loi.

Ce sont sur-tout ces combats entre la bonté & la Justice, qui animent si vivement le caractère de Titus dans le dernier Acte, combats sublimes & intéressans où les deux plus grandes vertus d'un Souverain se disputent l'empire de son cœur. Ce sont eux que vous avez tant admirés dans l'original Italien, & que j'espère encore de voir applaudir par tous ceux qui les liront dans ma foible traduction.

Les Critiques me passent l'erreur où j'ai laissé Titus pendant près de trois Actes sur la trahison de Sextus, qu'il lui est en effet impossible de soupçonner. Mais ils prétendent que ce Prince est avili quand Lentulus le trompe. Je détruis cette objection par une autre, que l'on a faite contre le caractère de ce même Lentulus. On l'a trouvé trop fourbe. C'est une preuve que sa perfidie est du moins assez adroite, pour que Titus ait pu s'y laisser sur-

prendre sans trop de crédulité. D'ailleurs depuis quand est-il défendu de rendre un Héros dupe d'un scélérat ? Auguste est-il avili lorsqu'il prend ses deux assassins pour ses Conseillers intimes ? Hérode & Constantin, parce qu'ils se livrent à des Ministres perfides & soupçonnent leurs Epouses vertueuses ? Rit-on de la malheureuse Ariane, qui, pendant cinq Actes entiers, se laisse abuser sur la rivalité de Phèdre ? Ces méprises ne sont-elles pas regardées au contraire, comme le ressort de l'intérêt le plus vif ? Et lorsqu'un Prince aimable se trompe sur une trahison qui menace sa vie, son erreur ne fait-elle pas trembler tous les spectateurs sensibles & sensés (1) ?

(1) M. de Belloy a raison, dans les exemples qu'il cite, mais les nuances peuvent tout changer ici, & tout dépend de la manière d'être trompé ; un Héros peut l'être, sans doute, mais il ne doit jamais l'être en dupe ; & c'est ainsi que Titus paroît l'être quelquefois : il est trompé, parce qu'il croit toujours tout ce qu'on lui dit, sans examiner quel est celui qui parle, & parce qu'il saisit toujours le plus léger prétexte de faire éclater sa bonté, au préjudice de la prudence & de la dignité. Il seroit possible que Lentulus fût trop fourbe & que Titus fût quelquefois trop dupe. Par exemple Lentulus est très-fourbe, quand, prenant Titus par son foible pour l'empêcher d'épouser Vitellie, ce qui seroit manquer la conspiration, il se vante d'être aimé d'elle. Mais Titus est peut-être un peu trop dupe, lorsque, sans s'éclaircir avec Vitellie,

Je ne fais où quelques gens d'esprit ont été chercher, que les vertus ne sont théâtrales que lorsqu'elles font violence à l'ame. Qui croiroit que cette objection ait été adoptée par un Auteur, qui imprimoit il y a quelque tems, que Socrate pouvoit être le Héros d'une Tragédie? Sans examiner cette opinion particulière que je crois assez problématique, il me suffit des exemples d'Alvarès, de Burrhus, de Lifois, de Cornélie, de Cléopâtre, de Polifonte, & de tant d'autres personnages vertueux ou criminels sans efforts, que nous admirons tous les jours sur la Scène. Je conviens qu'une Tragédie, dont tous les Acteurs seroient d'un caractère tranquille comme Andromaque, Mariamne, Hyppolite, le Titus de Bérénice, ou le mien, deviendrait nécessairement une pièce froide. Mais Sextus & Vitellie ne sont-ils pas des caractères assez

il en croit, sur sa parole, cet homme qu'il fait être soupçonné de complots factieux, & qu'il reconnoît lui-même, pour un homme peu digne de foi. Il est bien plus dupe encore, lorsqu'à la fin du quatrième Acte, il se livre lui-même aux attentats de ce perfide, & se repose sur lui du soin de sa sûreté. En effet il alloit périr, victime de sa crédulité, si Annius, qui veilloit sur lui, & qui observoit tous les mouvemens de Lentulus, n'eût surpris & frappé ce traître, au moment où il avoit le bras levé sur Titus. *Note de l'Editeur.*

passionnés ? Tous les personnages de Bajazet n'ont pas les fureurs de Roxane.

I I.

On a prétendu que Titus & Vitellie ne se voyoient point assez. Mais on n'a pas fait réflexion qu'une Scène d'explication entr'eux devenoit nécessairement le dénouement de la pièce. Il ne restoit donc à traiter que de petites Scènes qui parussent amener cette explication, & qui la fissent avorter par un malentendu. Il y en a une de cette espèce au quatrième Acte, & je crois que c'est assez. D'ailleurs, il falloit montrer Titus avec son ami, & non pas Titus avec une femme qu'il ne fait qu'estimer. Enfin l'impatience où est le spectateur de voir Titus s'éclaircir avec Vitellie, & le chagrin qu'il éprouve en voyant manquer cet éclaircissement, ne sont-ils pas précisément ce qui soutient & ce qui prouve l'intérêt ?

I I I.

Quant à l'irrésolution de Sextus, je passe condamnation, elle étoit trop continuelle. Mais, de l'aveu de toutes les personnes impartiales, ce défaut n'étoit pas assez révoltant & devoit paroître trop facile à réformer, pour qu'il pût faire tomber la pièce, si le Public

avoit été le Maître de juger avec son indulgence ordinaire. Il ne m'a coûté, pour remédier à ce défaut, que de retrancher quarante vers & d'en substituer huit. Je crois qu'à présent on trouvera remplies & soutenues les deux parties du caractère de Sextus.

Ami brûlant de zèle, Amant impétueux,
Toujours avec fureur coupable ou vertueux.

Il est ami depuis qu'il revoit Titus, & il demeure invariable dans la résolution de le sauver, jusqu'au moment où il apprend au quatrième Acte que Titus est son Rival. Alors l'amour, & l'amour jaloux, l'emporte dans son cœur, au point que Titus eût été tué, si un heureux hazard ne l'eût fait courir au devant de Sextus, pour l'embrasser, au moment où celui-ci le venoit frapper. Il me semble que cet évènement devoit faire tomber le poignard des mains d'un homme, qui n'étoit pas un Lentulus.

L'Auteur du Mercure du mois de Mai 1759, a soutenu que Sextus étoit plus odieux & moins digne de pardon que Cinna. Je ne fais comment il a pu se faire du caractère de Sextus, une idée qui y est si diamétralement opposée. Premièrement, Sextus a beaucoup plus de remords que Cinna; & l'on fait que

c'est par les remords, qu'un coupable devient moins odieux ; sur-tout quand il ne les surmonte pas, quand ces cris de la vertu produisent leur effet sur son ame en l'arrêtant au milieu du crime. Sextus n'est occupé pendant deux Actes entiers que du dessein de sauver son Maître : il lui donne même un avis secret de la conspiration. Cinna au contraire persuade à Auguste de conserver la couronne que ce Prince veut déposer, & il le lui persuade uniquement pour avoir le plaisir de l'égorger : noirceur affreuse qu'il ne puise que dans l'atrocité de son caractère ; noirceur qu'Emilie ne lui a jamais conseillée, & dont elle lui fait même les reproches les plus vifs. Si Auguste n'est pas assassiné, il en a l'obligation à Maxime & à Euphorbe, qui trahissent le traître Cinna. Mais Titus ne doit la vie qu'à la seule amitié de Sextus, puisqu'au moment de frapper, *son cœur retient son bras*. Qui ne sent combien cette circonstance rend Sextus cher au Spectateur ? D'ailleurs, c'est peut-être la situation la plus délicatement imaginée dans la pièce, Sextus ne se détermine au crime, que dans le moment où on lui annonce faussement que l'Empereur veut lui ravir Vitellie. Or nous plaignons plus que nous ne haïssons, un malheureux qui ne devient criminel que par erreur, & qui seroit

resté vertueux si on ne l'eût pas trompé. C'est sans doute parce que Titus est, comme le dit le Mercure, *plus aimable & plus intéressant* qu'Auguste, qu'il m'a paru nécessaire de prendre toutes ces précautions, pour rendre aussi Sextus moins odieux que Cinna. Je crois y avoir réussi; & le Mercure m'en fournit encore la preuve par une contradiction assez étrange où l'Auteur tombe avec lui-même. Il trouve la Scène du cinquième Acte entre Titus & Sextus *pleine de l'intérêt le plus pathétique*; ce qui ne seroit certainement pas, si Sextus étoit un coupable détesté dont le Spectateur ne désirât point la grace.

I V.

Ma Tragédie a paru longue, parce qu'on ne l'a pas entendue. Ce que l'on ne comprend pas est toujours très-long. Elle a cependant deux ou trois cens vers de moins que les pièces ordinaires de Corneille, de Racine, & de M. de Crébillon : c'est-à-dire qu'elle est à peu près de la même étendue que les vôtres. Depuis quelques années on ne voit plus que des Tragédies en miniature plus courtes que Nanine & que l'Ecole des Maris. On doit pourtant concevoir qu'un Auteur qui a cinq caractères à peindre, puisse y employer

un plus grand nombre de vers, que celui qui se borne à en ébaucher un. Mais on ne connoît plus guères les Tragédies de caractères, on ne voit que des Tragédies d'événemens.

Le discours d'Annius est le morceau qui a le plus révolté par son étendue, & c'étoit peut-être celui qui devoit plaire davantage. Il est bien singulier que les François qui entendent tous les jours au théâtre, des Ambassadeurs haranguer beaucoup plus longuement qu'Annius, sur des matières indifférentes à la Nation, n'aient pu supporter une tirade de trente vers, qui rapelle un dès événemens les plus honorables au Prince & à la patrie. Il est vrai que je ne dois pas imputer au Public l'injustice dont je me plains. Cette harangue étoit l'endroit de la pièce que l'on avoit rendu le plus célèbre avant la représentation, & c'est ce qui engagea les cabales à redoubler de tumulte, pour empêcher qu'elle ne fût entendue.

Il y avoit encore un autre inconvénient. Le théâtre étoit alors rempli d'un si grand nombre de Spectateurs, que l'on ne put s'apercevoir que Titus paroissoit au milieu du Sénat Romain. Et au lieu d'entendre la harangue d'Annius, comme une félicitation publique & solennelle de tout l'Empire parlant
par

par la bouche du Consul , les personnes impartiales même , la prirent pour un compliment particulier d'un ami , dont l'Empereur devoit interrompre les louanges dès le sixième vers. Voilà comme toutes les circonstances semblent s'être réunies pour perdre mon ouvrage : & je puis dire plus à propos que qui que ce soit , *habent sua fata libelli.*

V.

Si l'on entend par action la multiplicité des coups de théâtre & le grand fracas du Spectacle , je conviens qu'il n'y en a point dans ma Tragédie. Si , au contraire , l'action n'est en effet qu'une intrigue suivie & combinée avec soin , qu'une chaîne d'événemens naissans les uns des autres , qui développent les passions des personnages , & changent à propos leurs situations ; alors j'ose croire qu'il y a dans Titus autant d'action que dans la plupart des pièces les plus célèbres. On trouvera même dans mon seul quatrième Acte , beaucoup plus de ce que l'on appelle coups de théâtre , qu'il n'y en a dans les cinq Actes entiers de Polieucte , de Cinna , de Mithridate & de l'Orphelin de la Chine. C'est précisément un des points qui me font mettre mon ouvrage bien au dessous de ces chef-d'œuvres de simplicité.

Autrefois on préféroit douze vers pathétiques au silence d'une Actrice , qui frémit avec grace ; aujourd'hui le goût de la multitude a changé. Mais heureusement il y a encore quelques têtes sensées , qui , en estimant les pièces tumultueuses , ne dégradent point les pièces simples. Athalie ne leur fait pas mépriser Phédre , & Hypermnestre ne les dégoûte pas de Britannicus. Il seroit aussi ridicule de vouloir du spectacle dans toutes les Tragédies , qu'il l'a été autrefois de n'en vouloir qu'à l'Opéra. Le célèbre Métastasio , qui rassemble presque toujours dans un seul drame l'action & les coups de théâtre de trois Tragédies bien fournies , a conservé dans son Titus presque toute la simplicité de Racine. C'est un Auteur qui fait traiter ses sujets selon leur genre : & dans son pays le Public les juge de même. J'espère que tous les Lecteurs François seront aussi équitables envers moi : & ma confiance est fondée sur ce que j'ai toujours eu le bonheur de voir cet ouvrage plus goûté à une seconde & à une troisième lecture , qu'il ne l'avoit été à la première. Ma disgrâce , encore un coup , rend ces sortes d'aveux nécessaires.



VI.

Je ne finirai point ces observations , Monsieur , sans gémir avec vous sur le dépérissement journalier de notre Poésie dramatique. Le jargon de la bonne Compagnie ayant consacré aux moindres bagatelles les termes les plus forts & même les plus outrés, on ne fait quels mots employer pour peindre les grands objets. La Langue de Racine n'est plus la nôtre ; on trouve comme un accent étranger à ceux qui se servent de ses tours & de ses expressions. On s'est écarté de son goût parce qu'on a entendu dire que ce Poète est quelquefois foible : mais on ignore que sa foiblesse est dans les pensées & jamais dans la manière de les rendre. Au lieu de l'imiter dans cet art admirable qui fait de grandes images avec les mots les plus ordinaires, on se croit fort habile lorsqu'on jette à tort & à travers de vastes amas d'épithètes les plus bizarres ; vrais placards de couleur qui ne forment aucun dessein.

D'ailleurs une partie de nos Ecrivains ne soupçonne pas les premiers principes de la Langue : & les autres veulent astreindre les Poètes à la précision scrupuleuse des Grammairiens. De-là vient que le style dramatique est presque par-tout sec ou boursoufflé. Il a

perdu cet embonpoint modéré que Racine & vous lui aviez donné ; ce n'est plus qu'un squelette ou un hydropique. On a dit quelque part ,

Le plus obscur mortel prétend juger les Dieux.

Mais aujourd'hui le plus imbécille se constitue Censeur de leur langage. Jamais les vers n'ont eu un si grand nombre d'Aristarques, & jamais on ne s'est moins douté que c'est une Langue presque entièrement différente de la Prose. Tout ce qui est hardiesse de Poésie, énergie d'expression, fierté de pinceau, vivacité de coloris, paroît plaisant & fou à mille esprits didactiques, glacés par le goût dominant de la Géométrie, & à la plupart des belles Dames accoutumées aux froides enluminures de nos Romans, & au jargon pointilleux de nos brochures.

C'est à votre nom seul que vous devez ce respect que l'on conserve encore pour une infinité de tours & d'images poétiques, que l'on ne vous passeroit pas si vous donniez maintenant votre première Tragédie. Je suis très-persuadé que *les yeux expirans, les cœurs de bronze, le Tribunal de sang, le compagnon du crime, l'espérance homicide, reconnoître le bras, marchander la paix, &c.* paroîtroient des mots

très-gaulois aux trois quarts de ce parterre qui se croit si François , & qui souvent l'est si peu. On ne pardonneroit pas à Racine :

Nos mains du ravisseur lui promirent la tête....

Sans que des pleurs si chers me déchirent encore...

Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire...

&c.

On me demandoit gravement un jour si *des mains promettent, si des pleurs déchirent, si une victoire s'attendrit* ; & j'ai vu des bons esprits ébranlés par ces ridicules objections.

Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que les mêmes connoisseurs qui avilissent la Poésie en l'asservissant aux règles de la Prose , se rendent difficiles d'un autre côté sur certains mots qu'ils croient indignes d'elle. Que de rumeurs n'exciteroient pas ces vers , s'ils étoient prononcés pour la première fois ?

D'os & de chair meurtris & traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang & des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

Os, chair, chiens, fange, membres, meurtris ; voilà dans trois vers six mots capables de faire tomber aujourd'hui six Athalies. J'ai vu même un Poète indigné contre Racine de ce

qu'il avoit osé nommer dans la même Tragédie *les Boucs & les Génisses*. Le seul mot *fange* m'a perdu dans bien des esprits. Vous savez , que pour peindre une ame basse & plongée dans l'infamie, nous employons tous les jours dans la Prose l'expression vraiment énergique , *c'est une ame de boue*. Corneille s'en est même servi dans un tems où le mot *boue* n'étoit pas encore banni de la grande Poésie. Aujourd'hui qu'on lui substitue le mot *fange* , j'ai cru pouvoir & devoir dire *ame de fange* au lieu d'*ame de boue*. Aucun homme de lettres ne m'a condamné , tous les vrais Poètes m'ont approuvé ; que m'importent donc les clameurs du reste de mes Juges ?

Enfin , Monsieur , le petit esprit de Parodie , qui malheureusement fait tous les jours de nouveaux progrès , resserre , en s'étendant , les entraves qu'il a toujours mises au génie. Une multitude de cerveaux obscènes ne s'occupent qu'à appauvrir la langue en salissant ses expressions les plus pures. On ne veut plus voir que des indécences grossières dans ces beaux vers de Phédre :

Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné....

C'est Venus toute entière à sa proie attachée,...

Et dans ceux-ci de Mérope & de Bérénice.

Voyez-moi plus souvent & ne me donnez rien....

Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante,

Il suffit qu'il soit homme.

Le parterre des dimanches rit à ces expressions d'Hyppolite & du Comte d'Essex,

Maintenant je me cherche & ne me trouve plus...

Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la Reine...(1)

Or, si l'admiration universelle qui consacre ces ouvrages, ne peut les mettre à l'abri de pareilles impertinences, jugez comme on traite les pièces nouvelles sur lesquelles le Public

(1) Nous ignorons s'il est vrai qu'on ait jamais fait ces allusions indécentes ; mais craignons , chez une Nation rieuse , cette facilité déplorable de saisir des rapports burlesques & de dénaturer le sublime ; craignons que ce ne soit la marque d'un esprit bas & d'un cœur corrompu , craignons que ce misérable petit talent parodique ne détruise parmi nous le plus noble des genres , la source des plaisirs les plus utiles , qui , rappelant l'ame à sa grandeur , & nourrissant sa sensibilité , la dispose à l'héroïsme & à la bienfaisance. Eh ! pourquoi dégrader ce qui peut nous rester d'élévation & de vertu ? pourquoi l'anéantir , en affectant de n'y pas croire ? Si tous les sentimens nobles étoient perdus chez nous , conservons-en du moins le langage , comme un monument de l'empire qu'ils ont eu sur nos ames , & comme un moyen de le rétablir. *Note de l'Editeur.*

n'a pas encore prononcé. Qu'un Parodiste de profession abuse de la moindre lueur pour jeter un faux jour sur une belle pensée, il fait son métier, & je rirai quelquefois le premier d'une allusion malignement trouvée, ou plaisamment rendue. Mais qu'un Spectacle entier ne soit qu'une assemblée de Parodistes, c'est ce qui annonce visiblement la décadence du goût. Et qu'on ne dise pas que c'est par un excès de délicatesse que nos jeunes gens se soulèvent contre ces prétendues équivoques. C'est par frivolité ou par ignorance. La preuve en est claire, puisqu'ils laissent passer impunément les barbarismes les plus grossiers, & qu'ils applaudissent tous les jours des vers Tudesques, de plates Epigrammes à demi-rimées.

Vous ne devineriez jamais le sort qu'a éprouvé cette admirable pensée de M. Métastasio : *le plus vil des mortels peut ôter la vie à son semblable, les Dieux & les Rois ont seuls le droit de la donner*. On a imaginé que *donner la vie, il dar la vita*, pouvoit signifier en François comme en Italien *faire des enfans* : Et c'est sur cette absurde équivoque qu'une partie du parterre de Paris a hué, & l'Auteur de la pensée, & moi qui l'ai traduite, & j'ose dire aussi vous-même qui l'avez tant

célébrée (1). Les Acteurs qui connoissent mieux que personne cette dépravation du goût, n'avoient point prévu cependant une interprétation si impertinente : mais ils avoient tremblé sur ces deux vers que je retranchai

(1) Il y avoit dans *Metaftafe* :

IL DAR LA (vita) è fo'o
De numi & de regnanti.

Il y avoit dans la traduction :

Mais la donner, grands Dieux ! c'est un noble avantage ,
 Un droit qu'avec vous seuls un Souverain partage.

Grands Dieux ! comme on voit, n'est point ici une exclamation, mais une apostrophe, ou plutôt un tour poétique, qui rend le discours plus vif en le rendant plus direct. On a pris, *grands Dieux*, pour une exclamation, & cette erreur n'a pas peu contribué à faire saisir le sens burlesque. Mais si le Spectateur avoit été entraîné par la situation, comme il auroit dû l'être, jamais ce sens ne se seroit présenté. M. de Belloy fut obligé de corriger ainsi :

Mais l'accorder, grands Dieux !

L'accorder n'est peut-être pas le mot propre ; car il suppose une prière. Auguste dit à Cinna :

Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ,
 Je te la donne encor comme à mon assassin.

Il est vrai que dans ce discours d'Auguste il ne pouvoit pas y avoir d'équivoque. *Note de l'Editeur.*

prudemment à la dernière répétition de ma Tragédie,

Va, je suis Empereur bien plus que je ne veux,
Et ne suis jamais homme au gré de tous mes vœux.

Quel siècle où l'on ne peut écrire le nom d'*homme* qu'en tremblant ! où les noms sacrés de *nature* & d'*humanité* sont des sources inépuisables de basses plaisanteries ! où le nom d'*amitié* est suspect ! On veut employer tous les mots pour gazer des obscénités, & on veut ensuite leur interdire un autre usage : il faudra bien-tôt refaire une nouvelle langue.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.



ZELMIRE,

TRAGÉDIE.

Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum
Absolvitque Deos. *Claudian.*



P R É F A C E.

*CONTENANT des Observations nouvelles
sur les Tragédies de situations, & en
particulier sur Zelmire (1).*

LE premier objet de la Tragédie est, sans doute, de déployer, avec intérêt & avec chaleur, toutes les passions, tous les grands mouvemens du cœur humain. On convient généralement de ce principe. Mais la plupart de ceux qui citent à tout propos le mot imposant de *développement des passions*, n'entendent parler que du développement de l'amour. Presque tous les Auteurs qui ont disserté sur la Tragédie depuis quelques années, se sont déclarés pour les *Tragédies amoureuses*, à l'exclusion de toutes les autres. Phédre, Zaïre, Rhadamiste, Inès : voilà, selon eux, les vraies Tragédies. Athalie & Mérope, où il n'y a point d'amour ; Britannicus, Rodogune, Atrée, Mahomet, où l'amour est la partie

Différens
genres de
Tragédies.

(1) La préface de l'édition de 1762 est fondue dans cette préface, qui est celle de l'édition de 1770.

foible, & joue un si petit rôle; le plus grand nombre des pièces de Sophocle & d'Euripide; tout cela apparemment ne mérite pas le nom de Tragédie, & n'est pas le vrai genre.

Par bonheur ce nouveau Code n'a pas fait loi dans la France. On a continué d'aller à Mérope & à Sémiramis, autant qu'à Zaïre & à Tancrède. Le Spectacle est toujours plus rempli quand on donne Athalie, Rodogune, Héraclius, que lorsqu'on joue Andromaque, le Cid & Bajazet. Le Public, sans consulter les Poétiques modernes, s'en tient à l'expérience de tous les siècles. Il voit que l'amour n'a jamais été la seule passion tragique. Il éprouve que l'amour paternel ou filial remue l'ame encore plus fortement par ses alarmes si pénétrantes & ses douleurs si profondes. Il reconnoît que l'ambition, la vengeance, le fanatisme présentent des tableaux moins touchans, mais plus fiers, plus brillans & plus terribles. Enfin il se plaît à sentir que le courageux amour de la patrie, le sublime enthousiasme de la vertu nous arrachent les délicieuses larmes de l'admiration, nous font frémir sur les dangers auxquels un Héros court intrépidement, & nous pénètrent d'une douleur tendre & généreuse quand il a le malheur de succomber. Dès-lors le Public se

moque de ces Censeurs ridicules qui lui disputent ses plaisirs , & qui veulent sur-tout lui retrancher celui de la variété.

La tendresse filiale n'avoit pas encore été représentée sur notre Scène avec tous les détails pathétiques, qui pouvoient développer un sentiment si noble & si intéressant. J'ai osé en faire le sujet de cette Tragédie & rassembler dans un même tableau ce que l'Histoire & la Fable nous ont conservé de plus touchant & de plus héroïque sur la piété des enfans envers les auteurs de leurs jours.

Sujet de
Zelmire.

Ce prodige de la nature si célèbre dans l'antiquité, ce pieux artifice de la fille de Cimon, qui alaita son père dans le cachot où il étoit condamné à mourir de faim, m'a paru devoir occuper une place dans mon ouvrage. Si j'ai reporté cet événement à des tems plus reculés, & dans une île dont l'histoire est peu connue, j'ai usé des droits de la Poésie; & personne ne peut me prouver que la nature n'a inspiré cette ressource respectable qu'à une seule femme, & dans un seul pays (1).

L'autre trait que la Fable a consacré, & qui me paroît plus sublime encore, c'est la

(1) Valère-Maxime en cite deux exemples.

générosité d'Hypsipile, qui, pour sauver son père, feignit de l'égorger elle-même, & souffrit avec courage le soupçon du crime le plus opposé à son tendre caractère. Cette action magnanime a fourni au célèbre Métastase le sujet d'un de ses Opéra. Mais je doute qu'elle eût jamais pu être présentée sur notre théâtre, avec les circonstances peu vraisemblables, & encore moins tragiques, dont elle est revêtue dans les anciens Poètes. La conjuration générale des femmes de Lemnos contre tous les hommes de leur Isle, étoit trop susceptible de recevoir l'impression du ridicule, pour qu'un Auteur prudent osât fonder toute l'action de sa pièce sur un ressort si dangereux. D'ailleurs auroit-on trouvé vraisemblable que ces femmes furieuses qui massacroient leurs maris, uniquement pour se venger de leur infidélité, chargeassent du meurtre de leur Roi, Hypsipile sa fille, qui n'avoit pas certainement contre lui les mêmes raisons de vengeance ?

Hypsipile
de Métastase.

Voilà cependant le fait tel que la Fable nous l'a transmis, & tel que M. Métastase l'a exposé dans son Poëme. On a, sans doute, exigé en Italie qu'il ne changeât point un fait connu, mais sur le théâtre François on préfère la vraisemblance à la vérité même. Ce

Poëte

Poëte si judicieux m'a assez prouvé par sa Lettre sur *Titus*, qu'il connoît parfaitement la différence du génie des deux Nations. Il sentira mieux que personne les raisons qui m'ont écarté de la voie qu'il a suivie.

J'ai cru sur-tout qu'il étoit impossible de faire paroître Jason avantageusement sur notre théâtre. La coquetterie de ce Héros petit-Maître est trop connue, pour que ses amours puissent jamais toucher. On plaisante encore tous les jours sur ces vers que Corneille lui fait dire, & qui peignent son ame au naturel :

....Je ne suis point de ces Amans vulgaires,
J'accommode ma flâme au bien de mes affaires....
Nous voulant, à Lemnos, rafraîchir dans la ville,
Qu'eussions-nous fait, ami, sans l'amour d'Hypsipile?
Il ajoûte que, quand il l'eut quittée,
Elle jetta des cris, elle versa des pleurs,
Elle me souhaita mille & mille malheurs;
Dit que j'étois sans foi, sans cœur, sans conscience;
Et, lassé de le dire, elle prit patience.

Je ne fais si je me trompe, mais après une pareille idée, que nous avons tous des attachemens de Jason (1), il me paroît bien

(1) Jason & Thésée peuvent servir à rendre d'autres personnages intéressans, mais ils ne peuvent jamais l'être eux-mêmes dans leurs amours.

difficile de les rendre intéressans. Enfin il entroit dans mon plan que mon héroïne eût un fils & fût mariée ; dernière raison qui m'a déterminé à ne point me servir des personnages de Jason d'Hypsipile.

Différences
de Zelmire.

Aussi , quoique j'aie eu à traiter le même fond de situations que M. Métastase , je les ai tellement changées par la différente combinaison des circonstances , que je n'ai pu imiter que trois Scènes de son Opéra : & encore dans ces trois Scènes à peine m'est-il resté vingt vers qui convinssent à mon sujet. Ce n'est pas que , si la texture de mon plan me l'eût permis , je me fusse fait le moindre scrupule d'emprunter davantage à un Auteur que j'admire & que j'aime. L'exemple de Corneille , de Racine , & de tous nos grands Maîtres , justifie assez les Poètes qui transportent dans leur langue les beautés des Auteurs étrangers. Il est à peu-près égal de traduire des passages Grecs & Latins , ou des vers Italiens & Espagnols ; si ce n'est peut-être que ces derniers coûtent plus à rendre en François. Le génie des anciens Grecs & des anciens Romains se rapproche bien plus du goût de notre Nation , que celui des Italiens de notre siècle.

J'ajouterais , au sujet de M. Métastase , que ,

par l'honneur qu'il a fait à nos Auteurs de s'enrichir de leurs dépouilles, il a mérité plus qu'aucun autre que nous nous parions à notre tour de ses richesses. Je ne l'ai point épargné dans *Titus*, & si j'ai été plus réservé dans *Zelmire*, je déclare que c'est bien malgré moi. Mais il est plus facile d'imiter un Poète étranger dans une Tragédie de caractères, que dans une pièce d'événemens & de situations.

Zelmire est de ce dernier genre : & puisque ce genre a été condamné par quelques Auteurs, il est à propos de le justifier. J'aurai occasion de discuter cet objet plus amplement dans le Traité de la Tragédie que je me suis engagé de donner au Public, & que je suis contraint de suspendre, sans doute pour long-tems. Qu'il me suffise d'exposer ici quelques autorités, quelques exemples, & quelques réflexions.

Le genre
de Zelmire.

Il faut n'avoir jamais lu le Théâtre des Grecs, pour s'aviser de proscrire les Tragédies de situations & d'événemens. Les trois quarts des pièces de Sophocle, d'Euripide & d'Eschyle n'offrent qu'une suite d'incidens, de tableaux & de coups de théâtre. Le Père Brumoi, dans ses traductions, est obligé de dire à tout moment : *ceci est plus pour la*

Est celui
des Grecs.

Scène que pour la lecture : il faut songer qu'une Tragédie est faite pour être jouée.... Le spectacle & le jeu de l'action faisoient une des principales parties de la Tragédie ancienne.

Avis du
Journal des
Savans.

Le Journal des Savans, qui est presque le seul de nos Journaux où les principes de la Poésie Dramatique soient sagement discutés & judicieusement approfondis (1); ce Journal, dans une dissertation qui vaut mieux que la Tragédie de Zelmire, a défendu cette pièce contre les mauvaises critiques : mais il s'est attaché sur-tout à justifier les Tragédies à grand Spectacle & à grands coups de théâtre, comme étant le vrai genre des Grecs.

Lettre de
M. de Voltaire.

M. de Voltaire a pensé de même dans la lettre dont il m'a honoré au sujet de Zelmire, & dont les termes méritent d'être rapportés. *Vous aimez le style de Racine, & vous avez vos raisons pour cela.... Vous joignez à la beauté des vers, le mérite de l'action théâtrale : c'est ce que je desirois depuis si long-tems. Les Etrangers nous ont trop reproché que nos pièces n'étoient que des conversations amoureuses ou politiques.*

Je ne dissimulerai pas cependant la prédilection que j'ai eue pour les pièces où l'on

(1) J'en nommerois encore un ou deux.

ne voit ni tableaux frappans, ni brillans coups de théâtre; prédilection qui ne m'a jamais fait condamner cet autre genre qui est susceptible du pathétique le plus fort, & qui donne à l'ame les plus violentes secouffes. J'ai donc risqué une Tragédie à Spectacle, parce que je voyois alors que ces sortes de drames étoient en possession de plaire davantage au Public. Mais je déclare que, si j'eusse cru ce genre défectueux, toute ma complaisance pour les goûts de la Nation n'eût jamais pu me le faire adopter.

Il est assez étonnant de voir un Journaliste attaquer la Tragédie d'Olimpie, précisément par les beautés qui en font le principal mérite. Lorsqu'il a cru montrer dans cette pièce un assemblage monstrueux d'événemens bizarres & de machines ridicules; lorsqu'il a reproché à M. de Voltaire d'avoir mis en spectacle, *un mariage, une procession, des coups de tonnerre, un combat, des libations, un enterrement, un bûcher*, cet Ecrivain ne savoit pas sans doute que, dans la Tragédie d'Euripide, intitulée les Suppliantes ou les Argiennes, on trouve aussi, *une procession, & une procession de femmes portant des épis de bled & des branches d'Olivier; un Sacrifice; des libations; un Oracle; une Ambassade, une bataille*

Olimpie.

Imitée des
Argiennes
d'Euripide.

générale ; un enterrement où l'on voit cinq cercueils, dans l'un desquels est un Héros tué d'un coup de tonnerre ; un bûcher enflammé, où la femme de ce guerrier se précipite sous les yeux du Spectateur ; & enfin les ossemens & les cendres des morts recueillis par les Assistans.

Sémiramis.
Athalie.

De même, quand on fit contre Sémiramis une chanson qui fut célèbre dans son tems ; quand on appela cette pièce un *Salmis* où M. de Voltaire avoit entassé, *mauvais rêve, sacré glaive, billet, cassette, bandeau, oracle, Etats-généraux, ombre, tonnerre, cris sous terre ;* l'Auteur de la chanson oublioit que la moitié de ces objets de sa critique se trouvoit dans Athalie, & que Racine y avoit employé encore beaucoup d'autres *machines* qui ne sont pas dans Sémiramis. Aussi à la naissance d'Athalie s'étoit-on bien moqué de *l'Huile Sainte, du Livre de la Loi, de la cérémonie du Serment, de la Nourrice & de sa mamelle, de la marque du couteau, du rideau qui cache le petit Joas, de Mathan l'Apôstat, de la querelle des deux Prêtres, de ces Lévités armés qu'on appeloit les Soldats du Pape, & sur-tout de ce Roi Enfant de chœur, qui présente à l'Autel ou le pain ou le sel.* Car rien ne prête plus à la plaisanterie & à la parodie que ce qui produit les grands effets.

Si tous ceux qui critiquent si lestement les pièces de théâtre n'aspiroient qu'au titre de fins railleurs, ou diseurs de bons-mots, on pourroit leur passer les qualités pour éviter les disputes. Mais ils prétendent au titre de vrais Connoisseurs; & voilà ce qu'il est impossible de ne pas leur contester. Ces Messieurs devroient savoir que la complication d'une Tragédie consiste dans l'assemblage de plusieurs intérêts dont les fils se croisent, s'entrelacent, & se nuisent réciproquement. Telles sont la plupart des pièces de la Grange-Chancel, l'Œpide de Corneille, la mort de Pompée, le Cid, & l'Iphigénie même de Racine à cause du personnage d'Eriphile (1). Mais lorsque l'unité d'intérêt est bien conservée, lorsqu'il n'y a qu'un fil à suivre, point d'intrigues épisodiques à débrouiller; vous pouvez sur cet intérêt unique rassembler plusieurs évènements; & s'ils sont simples, votre Tragédie ne fera pas compliquée. *Une catastrophe toujours imminente, & sans cesse éloignée par des incidens simples; voilà le grand art des Grecs*, a dit un homme qui a bien étudié leur Théâtre.

Ce que c'est
que la com-
plication.

(1) Le Journal des Savans du mois de Février 1763, dit la même chose d'Iphigénie.

Méropé.
Androma-
que.

C'est ainsi que la Méropé Française nous présente beaucoup plus d'incidens & de coups de théâtre imprévus, que l'Andromaque de Racine. Mais Andromaque a une intrigue plus compliquée & un intérêt plus partagé; c'est par-là qu'elle est bien moins simple que Méropé. Je fais que, lorsque cette dernière Tragédie commença à paroître, les *Méraults*, les *Desfontaines* & tous leurs *Folliculaires* subalternes, écrivirent que c'étoit un tissu d'in-vraisemblances, un drame extravagant, d'un goût tout moderne, rempli d'événemens incroyables, où les poignards étoient toujours levés comme dans Mahomet, & dont le dénouement étoit fait à *coups de hache*. Mais malgré toutes ces belles décisions & ces bonnes plaisanteries, la pièce est regardée aujourd'hui comme un des drames les meilleurs & les plus simples qui aient paru sur aucun théâtre; elle fait & fera à jamais les délices de toutes les Nations.

Evénemens
de Zelmire.

Je ne comparerai Zelmire à Méropé qu'en frémissant moi-même de l'énorme distance qui sépare l'essai d'un Ecolier & le chef-d'œuvre d'un grand Maître. Mais j'oserai dire que le genre de ces deux Tragédies est le même. Il me seroit facile de démontrer, en les prenant Acte par Acte, Scène par Scène,

qu'il n'y a pas plus d'incidens dans la mienne que dans celle de M. de Voltaire : sur-tout le troisième Acte des deux pièces me fourniroit aisément cette preuve. Si le quatrième Acte de Mérope est moins chargé que le quatrième Acte de Zelmire, le cinquième l'est beaucoup plus ; & il le paroîtroit davantage encore, si M. de Voltaire eût pu mettre en action tout ce qu'il peint dans son magnifique récit.

Car voilà, pour le dire en peu de mots, quel est l'artifice du plan de Zelmire. J'ai fait passer sous les yeux du Spectateur tout ce qu'on met trop souvent hors de la Scène. Je n'ai laissé aucun évènement derrière le théâtre ; excepté ceux qui sont nécessaires, selon les règles & le bon sens, pour remplir les entr'actes. Par ce moyen le Spectateur voyant tous les incidens arriver devant lui, est convaincu par lui-même qu'ils n'exigent pas plus de tems pour se succéder les uns aux autres, que l'intervalle même que j'emploie.

Tout se
passe sur la
Scène.

Détaillons cette idée : prenons par exemple les deux coups de théâtre du troisième Acte. Anténor est désarmé par Zelmire : le voilà donc perdu, il va être immolé par Ilus, s'il ne trouve à l'instant une ressource pour échapper à ce danger si pressant. Son génie auda-

Rien n'exi-
ge un tems
considéra-
ble.

cieux lui suggère d'accuser la Princesse elle-même , qui tient encore le poignard qu'elle lui a ôté. C'est une présence d'esprit qui doit être le résultat d'une minute de réflexion.

Zelmire cherche à désabuser son époux ; elle ne peut y parvenir qu'en se justifiant du meurtre de son père , dont elle s'est accusée elle-même : elle parle à Ilus en termes équivoques , parce qu'elle ne peut s'expliquer clairement en présence d'Anténor ; elle regarde le tombeau , & marque ses inquiétudes en le regardant. Ilus , resté seul , soupçonne quelque chose d'extraordinaire ; furieux , il veut entrer dans ce tombeau ; il parle ; sa voix est reconnue , le père de Zelmire sort , se jette dans ses bras ; & Ilus éperdu s'écrie : *Zelmire est innocente.*

Tout cela doit-il & peut-il durer plus de tems que je n'en ai employé dans la pièce ? Ces incidens sont-ils liés naturellement ; ne naissent-ils pas nécessairement les uns des autres , & ne prennent-ils pas leur source dans les caractères & les passions des personnages ? Le bon sens & le bon goût n'exigent rien de plus.

Change-
mens du
quatrième
Acte.

J'avouerai avec franchise que l'incident du quatrième Acte n'étoit pas aussi simple que ceux du troisième , & qu'il jetoit dans la

pièce une confusion réelle. C'étoit le fil fatal qui embrouilloit tout le tissu. Outre que le déguisement de Polidore étoit un petit moyen momentané & peu digne du Cothurne ; j'avois été obligé, pour rendre vraisemblable l'action de Zelmire qui livroit son père, en croyant livrer un soldat Troyen, d'accumuler des circonstances qui produisoient de la complication. D'ailleurs, ces circonstances devant nécessairement être exposées en peu de mots & toutes à la fois, formoient, par cela même, un nouvel embarras dans l'esprit du Spectateur. Or, il est mal-adroit de fatiguer l'esprit quand on veut toucher au cœur : & après l'émotion que le troisième Acte avoit causée, la mal-adresse devenoit plus funeste. J'ai reconnu le mal pendant trois ans, sans y trouver de remède : un moment heureux m'a éclairé. Le Public a vu avec plaisir une situation plus pathétique se développer par degrés, sans aucun effort pénible ; & produire un redoublement d'intérêt, en laissant même un repos au grand mouvement de l'action : variété agréable qui étoit nécessaire dans mon quatrième Acte.

J'aurois pu sans doute supprimer totalement la méprise de Zelmire : j'aurois pu faire tomber son père entre les mains de ses enne-

mis d'une manière plus simple encore , au milieu du combat & hors de la Scène. Le reste de la pièce n'en eût pas moins subsisté dans l'état où il est. Mais j'ai observé que le grand intérêt eût été considérablement affaibli. On a reproché au sujet de Mérope un défaut dont l'Auteur n'est pas responsable : c'est que les derniers Actes ne peuvent pas être aussi intéressans que les trois premiers. On a dit qu'Egisthe en danger de périr de la main même de sa mère faisoit bien plus frémir qu'Egisthe prêt à tomber sous le couteau de Polifonte. Quoiqu'il y ait de très-bonnes réponses à faire à cette difficulté , je l'ai évitée dans Zelmire ; parce que je ne me sentoispas , comme M. de Voltaire , un génie capable de s'élever quand le sujet baisse. J'ai pensé qu'après les trois Actes où Zelmire avoit feint d'être la meurtrière de son père , cette situation terrible qui cessoit par l'entrevue de Polidore & d'Illus , ne devoit faire place qu'à une situation plus terrible encore ; je veux dire celle où mon Héroïne , par une erreur involontaire , commettrait réellement ce parricide dont elle avoit été jusqu'alors fausement accusée. C'étoit-là le moyen de soutenir l'intérêt dans sa force. Et comme j'étois maître de mon sujet , j'ai tout tenté d'après

l'avis de personnes très-éclairées pour conserver cette Scène si douloureuse & si pathétique.

Je dirai même ici en passant, qu'elle est empruntée de l'Hellé d'Euripide (1); comme le fameux coup de théâtre de l'Hypsipile de Métastase, imité dans l'Hypermnestre de M. le Mierre, est tiré de l'Oreste Grec. C'est de ce même Oreste que j'ai aussi emprunté la réflexion de Polidore sur la générosité du soldat Thrace.

Imitation
d'Euripide.

Quels sentimens, ma fille, en cette humble fortune !
Car les Poètes Grecs nous offrent des trésors intarissables de vraies beautés en tout genre. Mais je ne puis m'empêcher de trouver très-plaisant, qu'on ait appelé leurs coups de théâtre *des Pantomimes Italiennes*.

Ajoutons encore une observation importante. En imitant dans Zelmire les anciennes Tragédies de situations, j'ai tâché d'embellir ce genre par la méthode du grand Corneille, qui est de faire naître les incidens du fond même des caractères des personnages : méthode que les Grecs n'ont guère connue.

Incidens
nés des ca-
ractères.

(1) Cette Tragédie n'est pas venue jusqu'à nous : mais le coup de théâtre dont je parle est rapporté par Aristote qui en fait un grand éloge.

Ainsi le coup de théâtre de mon cinquième Acte est l'effet de l'heureuse irrésolution de Rhamnès, que l'on a vu jusqu'alors partagé entre le crime & la vertu. Celui du quatrième Acte, naît du courage & de la tendresse paternelle de Polidore, qui ne peut souffrir d'être loin du danger tant que sa fille y est exposée, & qui se perd en venant combattre pour elle. Celui du troisième Acte enfin, est le trait qui caractérise le plus le génie d'Anténor. Il me semble que c'est dans le moment même d'un revers imprévu, ou d'un péril qui paroît sans remède, que les grandes ames vertueuses ou criminelles, sont plus promptes & plus étonnantes dans leurs ressources. Quelle présence d'esprit merveilleuse Corneille n'a-t-il pas donnée à Cléopâtre, lorsque, dégoutante encore du sang de son fils, & frémissant qu'il ne l'ait accusée en mourant, elle se hâte, pour ôter toute croyance à ses dernières paroles, d'accuser Timagène qui vient les rapporter !

A l'exem-
ple de Cor-
neille.

Voilà ce que j'ai tâché d'imiter, beaucoup plus que le fameux coup de théâtre de *Camma*, où Sinorix, voyant tomber un poignard, se méprend sur la main qui a voulu le frapper ; où Sofstrate s'accuse lui-même généreusement du meurtre que Camma vouloit commettre ;

mais où Camma trahit sa vertu & sa passion en souffrant, sans dire un seul mot, qu'un Amant qu'elle adore se livre en sa place à toutes les fureurs du Tyran. Aussi les connoisseurs que j'ai consultés m'ont assuré que cette situation ne réussiroit pas aujourd'hui. M. Métastase l'a remaniée d'une façon toute différente dans son *Hypsipile* ; mais il avoit cette liberté que nous souffrons dans un Opéra, de faire dormir un personnage, tandis que d'autres Acteurs se disputent très-haut & très-long-tems à ses côtés. Pour moi, sans la ressource que m'a fournie le génie du grand Corneille, en m'offrant l'exemple de l'intrépide scélératesse de Cléopâtre, je n'aurois jamais essayé de rajeunir ce coup de théâtre singulier. L'effet qu'il produit dans les Scènes suivantes où Anténor soutient son accusation avec la même audace, est encore un trait qui rend cette situation absolument différente de celle d'Hypsipile. J'avouerai cependant que ce tableau me parut si horrible, qu'il me fit trembler sur la destinée de ma pièce : le Public l'a vu avec la même horreur que moi, mais il ne l'en a pas trouvé moins tragique.

De ces dernières réflexions, il résulte que mes coups de théâtre, bien loin de nuire au

Aident à développer les passions.

développement des passions & des caractères, y contribuent beaucoup. Car ce n'est pas toujours par de longues conversations que les sentimens & les passions se déploient; c'est quelquefois par un seul mot, & plus souvent encore par des actions. Le *qu'il mourût* du vieil Horace; l'action de Cléopâtre lorsqu'elle prend la coupe pour s'empoisonner elle-même, & qu'elle la rend à son fils pour l'empoisonner après elle; le sang-froid d'Omar, quand il répond aux reproches de Séide : *on n'a rien ordonné*; peignent mieux ces ames fortes que tout le reste de leur rôle. J'ose donc dire avec confiance que, tant par les discours que par les actions, j'ai développé dans le rôle de Zelmire, la tendresse filiale, & dans celui d'Anténor, l'ambition hypocrite, beaucoup moins bien sans doute, mais avec plus de détail que ces deux passions n'avoient encore été développées sur notre théâtre. Disons un mot de Rhamnès.

Réflexions
sur Rham-
nès.

Ceux qui m'ont reproché de l'avoir chargé du sacrifice, ne se sont pas rappelé sans doute les usages des Anciens. C'est Pyrrhus qui immole Polixène sur le tombeau d'Achille. C'est Mérope qui veut immoler aux mânes d'Egiste celui qu'elle en croit l'assassin. Il étoit honorable de venger ses parens & ses Rois. Au

reste,

reste, ce caractère est celui d'un homme vicieux, & je l'ai donné pour tel : mais il ne s'ensuit pas, comme on l'a prétendu, que ce caractère soit défectueux relativement à la Tragédie. Tous nos personnages ne doivent pas être parfaits. Le théâtre tragique est le tableau des Cours. Combien de subalternes, attachés à des hommes puissans, se prêtent à des injustices atroces qu'ils détestent au fond du cœur ! Combien de gens ont servi le crime, parce qu'il étoit heureux, & l'ont trahi quand ils ont cru trouver dans la vertu une nouvelle route à la fortune ! Ces ames intéressées sont malheureusement trop communes dans l'Histoire : elles sont donc du ressort du théâtre. On remarquera d'ailleurs que j'ai été obligé de traiter le caractère de Rhamnès, de manière à ne pas le développer avec une certaine étendue, dans la crainte de trop annoncer le dénouement. Il a fallu que ce personnage fût peint de profil : & cela convenoit d'autant mieux qu'il n'est que la cinquième figure du tableau.

Je ne répondrai pas à toutes les autres critiques de détail qu'on a faites contre cette Tragédie ; ni sur-tout au Censeur qui a soutenu que Zelmire & Polidore ne touchoient point son cœur & n'excitoient en lui qu'un

Réflexions
sur quel-
ques criti-
ques.

intérêt de curiosité. Je ne prétends pas lui disputer la dureté de ce cœur : n'a-t-il pas osé écrire que *M. de Voltaire est le seul homme de Lettres qui pleure à Mérope* ? Que répondre d'ailleurs à un Ecrivain qui vous dit gravement qu'il ne peut penser *sans répugnance* à une fille qui allaite son père ; qu'il recule de dégoût à l'aspect de tous ces beaux tableaux où la Piété filiale est peinte sous le nom de Charité Romaine ? Comment raisonner avec un autre Critique, qui avance que *nous sommes nés pour tetter à quarante ans* ; que cela est *dans l'ordre de la nature* ? Nos Médecins, dit cet Auteur conséquent, ordonnent aujourd'hui l'usage du lait de femmes à des hommes *attaqués de la poitrine* : donc il s'en suit évidemment qu'il n'y a eu rien d'extraordinaire dans l'action de la fille célèbre qui fut, la première, imaginer cette ressource pour son père, & qui en donna l'idée aux Médecins : donc les Romains furent des imbécilles quand ils regardèrent cette action comme une merveille de la nature, & qu'ils firent placer dans un Temple le tableau du prisonnier allaité par sa fille. On sent bien que, si je m'arrêtois sérieusement à combattre de pareilles sottises, j'en partagerois la honte avec ceux qui les débitent.

Finissons. Je fais qu'il reste encore beau- Conclusion:
coup de défauts dans ma Tragédie, même
après tous ceux que j'en ai ôtés : un ouvrage
parfait seroit un prodige, qui n'auroit pas
été réservé à mon foible génie. Mais je suis
bien aise d'avertir le Public que je lis toutes
les brochures qu'on fait contre moi, & que
je ne lis que celles-là. Malgré l'horreur que
m'inspirent tant de Libelles écrits par l'envie
sous la dictée de l'ignorance, j'ai toujours
devant les yeux, pour les articles qui me
concernent, ces vers de Boileau :

Ecoutez tout le monde, assidu consultant;
Un Sot quelquefois ouvre un avis important.

Malheureusement pour moi, je n'ai pu encore
faire l'épreuve de cette vérité. Quelle que
fût l'ardeur que j'avois de connoître & de
corriger mes fautes, j'avouerai qu'à l'excepti-
on de la critique du déguisement de Poli-
dore, qui avoit été prévenue par la voix
publique, je n'ai pu découvrir une seule re-
marque sensée, un seul mot utile, dans tout
ce qui a été écrit contre Zelmire & contre
le Siège de Calais. Les Sots, quand ils sont
Auteurs, forment un peuple avec lequel il
n'y a rien à gagner. Ils ont beau chercher
vos défauts, ils ne les voient jamais où ils
sont.

Au reste, le Public connoît ma docilité pour ses avis ; & si j'en ai moins pour les décisions de ces Messieurs, c'est qu'ils ne sont pas le Public. Il est leur Juge & le mien. Il a vu que le succès de Zelmire ne m'a point ébloui ; que j'ai sans cesse travaillé à la rendre moins indigne de son indulgence. Je lui offre, dans les corrections de cette nouvelle édition, les fruits de ses préceptes & le tribut de ma reconnoissance. Quand on profite de ses leçons, on se fait un droit pour en obtenir de nouvelles. C'est à lui que j'en demande pour mes autres ouvrages. C'est lui qui nous apprend à lui plaire. Et j'ose me promettre que ma docilité trouvera toujours en elle-même sa meilleure récompense.

N. B. Pour faire voir comment M. de Belloy savoit profiter de la critique, & combien il étoit disposé à corriger ses Ouvrages, nous marquerons encore en note, au bas des pages & à la fin de la pièce, les principales différences qui se trouvent dans Zelmire entre l'édition de 1762 & celle de 1770, à laquelle celle-ci est conforme.

Nous ferons aussi dans les notes quelques observations de détail sur la pièce.



ZELMIRE,

TRAGÉDIE

ÉMA, Comtesse de Zelmine.
EURIAT, Officier Troyen.
Un Soldat Français.
Prêtres, Peuples & Soldats de Troie.
Soldats Troyens & Français.

La Scène est à Troie.

P E R S O N N A G E S.

POLIDORE, Roi de Lesbos.

ZELMIRE, Fille de Polidore.

ILUS, Prince de Troie, Mari de Zelmire.

ANTÉNOR, Prince du Sang des Rois de Lesbos.

RHAMNÈS, Général des Armées de Lesbos.

ÉMA, Confidente de Zelmire.

EURIALE, Officier Troyen.

Un Soldat Thrace.

Prêtres, Peuples & Soldats de Lesbos.

Soldats Troyens & Thraces.

La Scène est à Lesbos.



ZELMIRE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une assez grande étendue de terrain sur le rivage de la Mer, près de la ville de Mitylène. On voit d'un côté des arbres & des rochers, entre lesquels est le chemin de la Ville : de l'autre, un Temple, & un tombeau entouré de cyprès & de rochers. Au fond est la Mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZELMIRE, EMA.

ZELMIRE, *suivant Ema qui traverse le Théâtre, & fuit vers le Temple.*

TU me fuis, chère Ema : je te suivrai sans cesse.
Donne au moins un regard aux pleurs de ta Princesse ;
Daigne écouter....

É M A .

Vous puis-je entendre sans horreur,
Fille dénaturée?...

Z E L M I R E .

Ah ! suspens ta fureur....

É M A .

Grands Dieux ! livrer un père aux complots d'un
perfide !

Servir l'ambition d'un frère parricide !

J'arrive (1), & l'on m'apprend ses forfaits & sa mort :
Son juste châtiment vous prédit votre sort.

Tremblez, cruelle.

(Elle fait encore un pas vers le Temple.)

Z E L M I R E , la retenant.

Arrête, & connois mieux Zelmire.

O toi, qui la chéris depuis qu'elle respire,

Crois-tu qu'un si grand crime ait pu déshonorer

Ce cœur, où ta vertu se plut à s'admirer ?

(à demi-voix, & regardant de tous côtés.)

(1) Il ne suffit pas peut-être de dire : *j'arrive*, il faut dire d'où l'on vient, & pourquoi on étoit absent ; & il faut que les raisons de l'absence aient du rapport avec le plan de la pièce. C'est toujours à Bajazet qu'on renvoya pour trouver un modèle parfait d'exposition. Osmin ne se contente pas de dire : *j'arrive*, il n'avoit voyagé que par l'ordre & que pour les intérêts d'Acomat, & il vient lui rendre compte de ce qu'il avoit vu dans l'armée d'Amurat. *Note de l'Editeur.*

Hélas ! loin de livrer mon déplorable père,
C'est moi qui l'ai sauvé des fureurs de mon frère.

É M A.

Quoi ! Polidore....

Z E L M I R E.

Il vit.

É M A, *avec éclat.*

O mon Maître ! ô mon Roi !

Z E L M I R E.

Modère tes transports, tu me glaces d'effroi :
Un seul mot peut le perdre. Ah ! de ma confiance
Déjà mon cœur tremblant condamne l'imprudence.

É M A.

Vous me craignez, Zelmire !

Z E L M I R E.

Oui, — pour des jours si chers,
Pardonne, je te crains; je crains tout l'univers.
Va, si je n'implorais ton secours nécessaire;
Mon cœur, sûr de ta foi, te cacheroit mon père.
Mais je commençai seule en vain à le sauver,
Je vois trop que, sans toi, je ne puis achever.

Regarde près du Temple, où me fuyoit ta haine,
Ce vaste monument voisin de Mitylène,
Entouré des rochers qui défendent nos bords,
Et de ces vieux cyprès, triste pompe des morts;
Là, des Rois de Lesbos on révère la cendre. —
Là, mon père vivant fut forcé de descendre.

Ombres de nos Héros, qu'il a surpassés tous ;
 Vous voyez votre fils respirant parmi vous ;
 Vous gardez sa vieillesse aux meurtriers ravie ;
 L'asyle de la mort est celui de sa vie.

É M A.

Par quel miracle, ô ciel ! trompant ses assassins ,
 Avez-vous fait penser que livré par vos mains....

Z E L M I R E .

Je puis te confier, dans ces lieux solitaires,
 Ce dépôt, ce tissu d'intéressans mystères,
 Qu'a tramé par mes soins l'amour ingénieux,
 Prodiges—qu'à mon père ont cru devoir les Dieux.
 Ta tendresse va croître au récit de la mienne,
 Je veux faire passer mon ame dans la tienne.

Le sort, qui pour un tems te fixoit à Samos (1),
 Préparoit loin de toi les malheurs de Lesbos ;
 Lorsqu'Ilus, mon époux, l'espoir de la Phrygie,
 Fut rappelé par Tros pour venger sa patrie.
 Son absence cruelle, époque de nos maux,
 Du parricide Azor enhardit les complots.
 Ce monstre, que le Ciel m'avoit donné pour frère,
 Porta sa main coupable au sceptre de son père,
 Dans le crime affermi par ces vils Séducteurs,
 A qui les changemens promettent des grandeurs.

(1) Que faisoit-elle à Samos, & quel rapport ce séjour à Samos a-t-il avec le sujet de la pièce.

Note de l'Editeur.

Polidore irrité voulut, sur un parjure,
 Venger les droits du trône & ceux de la nature :
 Mais son bras paternel, à regret étendu,
 Auroit puni son fils & ne l'eût point perdu.
 Ce jeune ambitieux, Idole d'une armée,
 Sous lui, depuis trois ans, à vaincre accoutumée,
 Dieu d'un peuple inconstant qui sous mon père, hélas !
 Se laissoit d'un bonheur qu'il ne méritoit pas ;
 Sur-tout ayant gagné la troupe sanguinaire (1)
 Qui vient vendre en ces lieux sa valeur mercénaire ;
 Ces Thraces qui, fuyant de leurs rochers déserts,
 Vont se nourrir ailleurs des maux de l'univers :
 Azor mit tous les cœurs du parti de son crime :
 D'un père trop jaloux on le crut la victime ;
 Il feignit que le Roi, dans ses cruels soupçons,
 Armoit contre ses jours le fer & les poisons.
 Ses Soldats, à ce bruit, remplissent Mitylène,
 Mon fils, mon père & moi, nous tombons dans leur
 chaîne ;

(1) Il y avoit au lieu de ces quatre vers, dans l'édition de 1762 :

Sur-tout ayant gagné ces Thraces sanguinaires,
 Devenus désormais nos Tyrans mercénaires ;
 Qui, des mœurs de nôtre Isle avares corrupteurs,
 Payés pour la défendre, en sont les oppresseurs.

L'allégorie étoit moins marquée, & ce n'étoit peut-être pas un mal. VENDRE une valeur MERCÉNAIRE, n'y a-t-il point de pléonasme dans cette phrase ?

Note de l'Éditeur.

Et menacée encor de plus affreux malheurs,
On força ma tendresse à dévorer ses pleurs.

E M A.

Monarque infortuné, la main de ton fils même
Déchire sur ton front ce sanglant diadème.
Voilà le prix honteux qu'ont payé tes sujets
A trente ans de vertus, de gloire & de bienfaits!
(*A Zelmire.*)
Ne pûtes-vous au moins de ce vainqueur impie,
Pour un père captif, désarmer la furie?

Z E L M I R E.

Non; contre tous les pleurs soigneux de s'endurcir,
Il fallut le tromper, ne pouvant l'adoucir.
Tromper un traître, Ema, c'est lui faire justice.
Tel fut de mon amour l'innocent artifice.
D'Azor, avec éclat, j'approuvai les forfaits;
En flattant ses fureurs, j'en prévins les effets;
Tu fais que les mortels, vertueux ou coupables,
Dans les autres toujours pensent voir leurs sem-
blables:

Azor me crut sans peine un cœur dénaturé.—
Je lui surpris l'aveu d'un projet ignoré:
Le barbare en secret, par la faim meurtrière,
Au fond de sa prison, laissoit périr mon père.

E M A.

Dieux!

Z E L M I R E.

J'arrêtai ce crime au moment du succès.
Un Soldat, dans la tour, me permit quelqu'accès:

Mais lâchement fidèle & cruel par foiblesse ,
Il m'ôta les secours qu'apportoit ma tendresse.
J'entre , je vois mon père à mes pieds étendu ;
Je sens le froid mortel sur son corps répandu ,
Je le presse en mes bras , & sa bouche expirante
Pousse en foibles sanglots une voix défaillante. —
J'écoutai la nature : elle vint m'inspirer
D'oser changer ses loix , pour la mieux honorer :
Son trouble impérieux ne connoît point d'obstacles ;
La nature allarmée enfante des miracles.
Du lait que pour mon fils elle avoit destiné ,
Mon sein même a nourri mon père infortuné :
Mes pleurs , mon désespoir , ma mort inévitable ,
L'ont contraint d'accepter ce secours respectable.

É M A.

Zelmire ! — je succombe à mon ravissement :
Pardonnez au transport de cet embrassement.
Ah ! l'admiration , le trouble , la tendresse
Arrachent de mes yeux des larmes d'allégresse.

Z E L M I R E.

Hélas ! à ce spectacle un Thrace en répandit.
Dans mes soins maternels ce tigre me surprit :
Mais l'inflexible airain de l'ame la plus dure
S'ébranle & s'amollit au cri de la nature.
Il fut comme accablé du Dieu qui m'inspiroit ;
Il osa seconder des soins qu'il admiroit ,
Et mon père , échappant à sa prison funeste ,
Trouva , dans ce tombeau , l'asyle qui lui reste.

Ce n'étoit point assez. Loin d'un si cher trésor,
 Il falloit détourner les poursuites d'Azor ;
 Je fus conduire ailleurs sa cruauté séduite.
 Je lui vins, la première, annoncer cette fuite.
 Je feignis qu'enlevé par des amis secrets,
 Mon père s'enfermoit au Temple de Cérès,
 Où Cloanthe, en effet, fidèle à Polidore,
 Avec quelques soldats se défendoit encore.
 Dieux ! qui pouvoit prévoir ces attentats nou-
 veaux ?

Azor de toutes parts fait lancer les flambeaux,
 Et du Temple embrâsé les murailles fumantes
 Croulent dans des torrens de flâmes dévorantes :
 Un cœur dénaturé respecte-t-il les Dieux ?
 Mais la cendre sacrée, où ce monstre odieux
 Croyoit voir de son Roi l'affreuse sépulture,
 Servit à mieux couvrir ma pieuse imposture.

É M A.

Ainsi, quand vos vertus l'arrachent à la mort,
 Nous vous accusons tous de son horrible sort.
 Que j'expie à vos pieds une injuste colère...

Z E L M I R E , *la relevant.*

Son injustice, Ema, me la rendoit bien chère.
 J'estimois ce courroux dont mon cœur soupiroit ;
 De ta fidélité ta haine m'assuroit.

A quel étrange sort mes malheurs m'affervissent !
 Je ne puis plus chérir que ceux qui me haïssent ;

Et j'abhorre ce peuple assez vil pour m'aimer ,
Qui me croit parricide & m'en ose estimer (1).

Entretiens son erreur que ma voix autorise :
Unis-toi , pour ton Maître , à ma noble entreprise.
Le soleil a trois fois doré l'azur des Cieux ,
Depuis qu'au sein des morts la nuit couvre ses yeux ,
Et que mes soins cachés ont nourri sa vieillesse

(Montrant le Temple.)

Des dons, qu'on croit ici que j'offre à la Déesse.

Veille autour de ces lieux, où je vais l'informer
De ce trépas d'Azor qui doit tant m'alarmer.
Hors du tombeau fatal j'entreprendrai mon père ;
Du moins, pour un moment , il verra la lumière.
Approchons.

(Elle fait quelques pas , tenant Ema par la main.)

É M A.

Vous tremblez !

Z E L M I R E , s'arrêtant.

Hélas ! depuis le jour

De cet effort sacré, prodige de l'amour ,
Tu vois à quels excès ma tendresse est accrue.
A la voix de mon père , à son nom , à sa vue ,
Je sens d'un doux transport mes entrailles frémir ,
Tout mon sang se troubler & mon cœur tressaillir.

(1) Ce sentiment monstrueux paroît impossible. Un peuple entier ne s'aveugle point ainsi sur les devoirs de la nature.

Un sentiment nouveau , qui vient s'y faire entendre ,
Ajoute à la nature & rend son cri plus tendre.

(Elle entre dans le tombeau.)

É M A , *se retirant.*

Dieux , dont la vertu même éprouve le courroux ,
Est-ce en vous imitant qu'on mérite vos coups ?

S C È N E I I.

P O L I D O R E , Z E L M I R E .

P O L I D O R E , *sortant du tombeau & s'appuyant sur
Zelmire.*

O MA fille , soutiens ma tremblante vieillesse ;
Prête un bras secourable à ma lente foiblesse.

(Il avance peu à peu.)

Mes regards éblouis cherchent en vain les Cieux ;
Hélas ! leur doux aspect n'est plus fait pour mes yeux.

(Il s'assied sur l'escalier du Temple.)

Enfin je les revois , & je t'embrasse encore. —

Ma vie est désormais un fardeau que j'abhorre. —

Non ; je la dois aimer , c'est un de tes bienfaits.

Pourrois-je , sans transport , me retracer jamais

L'auguste & doux moment où ton malheureux père

A trouvé dans sa fille une seconde mère ?

Je bénis en toi seule unis & consacrés

Les droits que la nature a toujours séparés :

Ce

Ce sang qui me doit l'être, & dont je tiens la vie,
A doublé les devoirs de mon ame attendrie.
Quel charme intéressant, quels soins consolateurs
Ta noble piété répand sur mes malheurs !

Z E L M I R E.

Eh ! pouvez-vous compter de si foibles services ?
Mon cœur a fait, par choix, ses plus chères délices
De ce tendre devoir, de cet amour sacré,
Du nom de piété justement honoré :
J'offre mes premiers vœux aux maîtres du tonnerre,
Mais l'auteur de mes jours est mon Dieu sur la terre.

Pour des tems plus heureux réservons nos trans-
ports,
Le Ciel permer l'espoir à nos justes efforts ;
Déjà ses coups vengeurs préviennent notre attente ;
Azor n'est plus.

P O L I D O R E, *se levant.*

Azor !

Z E L M I R E.

Cette nuit, dans sa tente,
De trois coups de poignard on a percé son sein :
Et nos soins vainement recherchent l'assassin.

P O L I D O R E.

Dieux ! faut-il que mon fils, ma plus chère espérance,
Ne me laisse, en mourant, pleurer que sa naissance !
Je me vois délivré de mon persécuteur ;
Mais il étoit mon fils. — O retour plein d'horreur !

TOME I.

P

Quand tu me l'as donné, Ciel, devois-je m'attendre
Que j'aurois, pour sa mort, des graces à te rendre ?

Z E L M I R E .

Sa mort, en ce moment, accroît votre danger ;
L'armée avec fureur jure de la venger (1) ;
Vous avez vu tourner , au déclin de votre âge ,
Vers l'aurore d'un fils tout un peuple volage ;
Hélas ! des meilleurs Rois c'est le commun malheur ;
On dédaigne le Sage & l'on court au Vainqueur.
Même après son trépas , ils adorent mon frère.

P O L I D O R E .

Eh ! qui fut mieux formé pour tromper le vulgaire ?
Unissant , sous les traits d'un visage enchanteur ,
Le froid de la prudence au feu de la valeur ;
Rassemblant des Héros tous les talens sublimes ,
Dangereuses vertus , souvent mères des crimes ;
Il fut empoisonner les dons les plus flatteurs.
Comment un même sang forma-t-il vos deux cœurs ?

Mais, Zelmire, je puis quitter ce triste asyle ;
Allons ouvrir les yeux de ce peuple indocile.

Z E L M I R E .

Vous l'espérez en vain. Ah ! croyez ma terreur :
Gardez-vous de braver ces tigres en fureur.
Si leurs yeux étonnés vous voyoient reparaitre ,
Tous vous accuseroient du meurtre de leur Maître :

(1) Les quatre vers suivans n'étoient pas dans l'édition de 1762. *Note de l'Éditeur.*

Leur haine, par vous seul, va croire exécuté
Le projet odieux qui vous fut imputé.
Cet assassin secret, dont la main factieuse
Nous cache d'un complot la trame ambitieuse,
Abusant le premier de leur crédule erreur,
Sur vous, de son forfait, va rejeter l'horreur;
Et si le seul soupçon, que leur donna mon frère,
Arma contre vos jours leur rage sanguinaire;
Que n'oseroient-ils point, quand ils pourront penser
Que, jusques dans leurs bras, vous l'avez su percer!
Dérobons-nous, mon père, à ce péril extrême.
Anténor est chargé des soins du diadème;
C'est à son front vainqueur qu'il paroît destiné:
Je le crois digne en tout du sang dont il est né.
Pour mon fils & pour moi, je renonce à ce Trône,
Que mon frère a souillé, que la foudre environne;
Anténor permettra qu'aux bords du Simois,
Auprès de mon époux, j'aie à porter mon fils;
Je pourrai vous sauver dans la foule proscrire
De quelques citoyens qui fuiront à ma suite.

P O L I D O R E.

Mais toi, dont l'héroïsme a porté les vertus
A des degrés nouveaux, au Ciel même inconnus;
Tu souffres que des cœurs, amis de la justice,
D'un parricide affreux te nomment la complice!

Z E L M I R E.

Que fait la Renommée au cœur qui la dément?
En paix avec soi-même on la braye aisément;

Mais on souffre en tremblant sa faveur infidelle ,
Lorsqu'un témoin secret vient déposer contre elle. —
Quel bruit ai-je entendu ? Qui porte ici ses pas ?

S C È N E I I I.

P O L I D O R E , Z E L M I R E , É M A .

É M A .

MADAME, je crois voir à travers des Soldats ,
Approcher Anténor, & les chefs de l'armée.

Z E L M I R E , *épouvantée.*

Fuyez, rentrez, Seigneur.

(Elle renferme Polidore.)

É M A .

Soyez moins allarmée ;
Ils marchent vers le Temple, & dans ces tristes lieux
On se souvient enfin qu'il est encor des Dieux.
Des vertus d'Anténor c'est un heureux présage.

Z E L M I R E , *toujours très-agitée.*

Je te laisse. Mon cœur se peint sur mon visage ;
Mes yeux me trahiroient. — Éma, demeure encor ;
Vois, observe, entend tout. — Aussi-tôt qu'Anténor,
Aura rempli ce soin qui te calme & m'agite ,
J'irai l'entretenir & hâter notre fuite.

Dieu, dérobe mon père à cent périls divers,
Laisse encor ton image à ce triste Univers;
Accorde à nos besoins cette faveur insigne,
Et ne regarde pas si le monde en est digne.

(*Elle sort entre le Temple & le tombeau.*)

S C È N E I V.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, LES CHEFS
DE L'ARMÉE, SOLDATS LES-
BIENS ET THRACES, ÉMA *près*
du Temple.

R H A M N È S, à *Anténor.*

S E I G N E U R, tout vous appelle au plus auguste rang:
Anténor a pour lui ses vertus & son sang.

A N T É N O R.

Citoyens de Lesbos & guerriers de la Trace,
Je descends à regret du Trône où l'on me place.
Que par le choix d'un peuple il est doux de régner!
Mais ce Trône, en un mot, le pouvez-vous donner?
Le Ciel vous laisse un Roi dans le fils de Zelmire;
L'élever pour son peuple est la gloire où j'aspire;
Je ferai plus chéri, plus grand, plus respecté
D'avoir fait un bon Roi, que de l'avoir été.

Entrez. Au nouveau Prince allez rendre propice (1)
Minerve, de notre Isle auguste protectrice.

Je vous suis. Mais je veux confier à Rhamnès,
Sur le meurtre d'Azor, quelques soupçons secrets.
Nous ne tarderons pas, si mon zèle en décide,
De mêler à vos pleurs le sang du parricide.

*(Tous entrent dans le Temple. Anténor fait signe à
Éma de se retirer. Quelques Soldats restent dans
le fond.)*

S C È N E V.

A N T É N O R , R H A M N È S.

R H A M N È S.

SEIGNEUR, de mes avis souffrez la liberté:
Mon zèle fert d'excuse à ma témérité.
Je ne puis vous cacher que ce refus m'étonne.
Les peuples & vos droits vous portent sur le Trône,
Et vous y renoncez pour le fils d'un Troyen!
Un enfant étranger vous ravit votre bien!
Jadis dans votre cœur je me flattois de lire;
Je ne le crois pas fait pour dédaigner l'Empire.

(1) Entrez tous dans ce Temple, & par des sacrifices
Au Monarque nouveau rendez les Dieux propices.

De vos vastes desseins j'entrevois la grandeur ;
Daignez m'en éclaircir la sombre profondeur.

ANTÉNOR, *à part , après avoir fait signe à Rhamnès
d'éloigner le reste des Gardes , qui se retirent entre
les arbres.*

Il peut me pénétrer. — J'ai besoin d'un complice ;
Mais malheur au mortel qu'il faut que je choisisse !

(*A Rhamnès.*)

Je vais à tes regards me livrer sans terreur ;
Né d'un sang peu connu, tu cherches la faveur ;
Sur le choix des moyens ta gloire indifférente
Prête aux desirs du Maître une ame obéissante :
Et tu fais qu'à la Cour, de vains noms revêtu ,
Le soin de sa fortune est la seule vertu.
Des favoris d'Azor effuyant les caprices ,
L'exil, sans mon crédit, eût payé tes services ;
Dès tes plus jeunes ans, tu n'eus d'appui que moi ;
Tu n'es rien, si je fers, & tout, si je suis Roi :
Voilà sur quels garants je vais t'ouvrir mon ame.

Rhamnès, dès le berceau, l'ambition m'enflâme.
Sorti du sang des Rois, mais du Trône éloigné ,
J'en dévorais l'espace en mon cœur indigné ;
La force ne pouvoit m'en briser les barrières ;
La souple politique écarta les premières.
C'est moi qui par degrés, les rendant ennemis ,
Fis périr, en ces lieux, le père par le fils.
Et ce farouche Azor, que j'ai chargé de crimes ,
C'est moi qui l'ai rejoint à ses tristes victimes.

Vous!

A N T É N O R.

Tu fais, qu'assuré des cœurs de ses Soldats,
Sa garde, au milieu d'eux, ne suivoit point ses pas;
Il veilloit sur son camp & jamais sur sa tente.
C'est-là que, cette nuit, ma haine impatiente
Dans son coupable sang se baignoit à loisir, —
Quand j'entendis vers nous des guerriers accourir;
A peine je saisis l'instant de disparaître. —
Azor, en expirant, m'aura nommé peut-être:
Cet importun effroi trouble seul mes projets. —
Mais, pour les raffermir, les moyens sont tout prêts.

Déjà, par le refus de la Toute-puissance,
Ceux qui m'accuseroient sont démentis d'avance:
Et ce Roi, fils d'Illus, entre mes mains livré,
Devient, dans un revers, mon ôtage assuré.
Tu me crois trop prudent pour lui laisser atteindre
L'âge de se connoître & le temps d'être à craindre.
Ressource passagère aux périls que je cours,
Leur terme fixera le terme de ses jours.

R H A M N È S.

Sans doute à son époux, vous renvoyez Zelmire,
Sur un trône étranger....

A N T É N O R.

Pergame est son Empire:
Son père, par ses soins, s'est vu sacrifier;
D'un cœur qui me ressemble il faut me défier.

Je saurai quel dessein peut l'avoir animée. —
Rhamnès, dès ce moment, sois le Chef de l'armée;
Ma faveur te préfère aux plus nobles rivaux,
Prévois par cet essai le prix de tes travaux.
Du peuple & des Soldats l'impatience avide,
D'Azor, avec fureur, recherche l'homicide.
Feignons le même zèle à venger son trépas.
Phorbas aimoit le père : ose accuser Phorbas (1),
J'oserai le juger; & sa foible innocence,
Sous nos puissantes mains, tombera sans défense. —
Mais que ton art secret remonte par degrés
A ceux qui, dans la tente, après moi, sont entrés;
Moi-même, en les cherchant, je ne dois point
 paroître;
Des yeux qu'ils craindront moins pourront mieux
 les connoître;

(1) D'un ami de son père accusons-en le bras;
Nommons un vil mortel dont la foible innocence, &c.

Edition de 1762.

Je ne fais si Phorbas qui est nommé ici au hazard, & qui ne l'est que dans cet endroit de la pièce & dans la quatrième Scène du quatrième Acte, méritoit de l'être en tout. Quand on nomme un personnage, il faut le faire connoître davantage. Pompée ne paroît point dans la Tragédie qui porte son nom, mais son intérêt anime les premiers Actes, & Cornélie le rend présent dans les derniers : Solamir ne paroît point dans *Tancrède*, mais ce qu'on en dit le fait assez connoître. Au reste, on gagne à cette correction ce trait hardi & caractéristique :

Ose accuser Phorbas,

J'oserai le juger.

Je m'en remets à toi. — Tu peux tout en ce jour,
Si des peuples séduits je conserve l'amour.

J'ai fondé ma grandeur sur l'estime publique,
D'un sage usurpateur utile politique ;
Je feins de fuir un Trône où tendent tous mes pas ;
J'encense des Dieux vains , que mon cœur ne croit
pas ;

Et tu vois que le peuple , & la Cour , & l'armée ,
De cent titres divins chargent ma renommée ;
Mon nom n'est prononcé qu'entouré de vertus.
Gardons de dessiller des yeux si prévenus ;
J'ai su tromper mon siècle , & je veux davantage ;
Je veux que son erreur s'étende d'âge en âge ;
Et que tout l'avenir ne puisse voir en moi
Qu'un sujet vertueux que le sort a fait Roi.

Tels sont les grands desseins où mon choix t'associe :
L'intérêt est le nœud , la chaîne qui nous lie.
Ce Dieu des Courtisans me répond de ta foi ;
Ce Dieu des Souverains te répondra de moi.

(Il entre dans le Temple.)



SCÈNE VI.

RHAMNÈS, *seul.*

ET de l'aveu des Cieux ce mortel se couronne !
 Son exemple m'impose, & son succès m'étonne.
 Irai-je opposer seul, dans ces tems corrompus,
 Au crime tout-puissant de stériles vertus ?
 Quel fruit en recueillit le sage Polidore ? —
 Des titres, des grandeurs si la soif me dévore,
 Je voulois noblement en mériter l'honneur.
 L'infamie est ici la route du bonheur. — (1).
 Ah ! cédon's au torrent, qui, malgré moi, m'entraîne.
 Plus qu'Anténor, hélas ! Zelmire est inhumaine :
 Entre ces cœurs cruels comment fixer mon choix ?
 Qu'il en coûte, ô vertu, pour étouffer ta voix ! —

(1) Les quatre vers suivans n'étoient pas dans l'édition de 1762 : ils préparèrent le dénouement d'une manière adroite & imperceptible, en faisant voir que Rhamnès ne restoit attaché au coupable Anténor, que parce qu'il croyoit Zelmire encore plus coupable, & en le montrant dès-lors disposé à servir Zelmire, lorsqu'il connoîtroit son innocence. *Note de l'Editeur.*

Mais....Il faut du Monarque embrasser les maximes :
Dieux , en les couronnant , vous me forcez aux
crimes (1).

(Il entre dans le Temple avec le reste des Gardes.)

(1) Dans la première édition il y avoit ici les deux vers
suivans :

L'homme voudroit les fuir ; mais leur succès hélas !
Devient pour sa foiblesse un dangereux appas.

Ces deux vers faisoient longueur , & l'Acte finit beaucoup
mieux par ce vers énergique :

Dieux ! en le couronnant , vous me forcez aux crimes.

» Il faut , autant qu'on le peut , finir un Acte par de beaux
vers , qui fassent naître l'impatience de voir l'Acte suivant , ce
dit M. de Voltaire , dans son Commentaire sur Corneille.

Note de l'Éditeur.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, SOLDATS
THRACES ET LESBIENS, *sortant*
tous du Temple, ZELMIRE, ÉMA,
dans l'éloignement.

ANTÉNOR.

Ainsi vous briguez tous cet emploi glorieux
Et de venger Azor, & d'appaiser les Dieux :
Vous avez à l'Autel fait un vœu légitime
D'immoler l'assassin pour première victime.
(*Montrant Rhamnès.*)

Mais c'est le nouveau Chef, que vous donne mon
choix,

Qui doit verser le sang des meurtriers des Rois ;
Ici, venger son Prince est un honneur infigne,
Dont le cœur le plus brave est jugé le plus digne. —
Cherchons tous le coupable, il croit en vain nous
fuir ;

Les Dieux savent forcer le crime à se trahir (1).

(*Il sort avec sa suite.*)

(1) Ces dix vers n'étoient pas dans l'édition de 1762.

ZELMIRE, *avançant avec Éma, & regardant de tous côtés.*

Le Temple est refermé : tout marche vers la ville,
 Mes yeux toujours de loin observoient cet asyle. (1).
 Nul mortel n'est resté. — Grace aux bontés des Cieux,
 Je crains moins, pour mon père, un peuple furieux :
 Si l'on nous découvroit malgré ta vigilance,
 Les vertus d'Anténor seroient notre défense.
 Il faut apprendre au Roi ce grand événement.
(Elle fait signe à Éma d'aller observer derrière la
Scène; & elle ouvre le tombeau en disant :)
 Seigneur, daignez encor m'écouter un moment.

S C È N E I I.

ZELMIRE, POLIDORE.

Z E L M I R E .

PARTAGEZ un espoir qui luit à ma tendresse.
 Anténor, dont toujours vous vantiez la sagesse,
 Digne de tous vos vœux, qu'il n'a point démentis,
 Refuse la Couronne & la rend à mon fils.
 Jugez des sentimens de son ame fidelle,
 Quand il saura vos jours conservés par mon zèle.
 Mon père, approuvez-vous qu'entre ses justes mains
 Je remette à l'instant mon sort & vos destins ?

(1) Les quatre vers suivans n'étoient point dans l'édition de 1762.

P O L I D O R E.

Tu le peux. C'est en lui que l'infortune espère.
Lui seul m'a prévenu des complots de ton frère ;
Trop tard, pour mon malheur, il les avoit appris :
Et si, croyant ma mort, il a suivi mon fils,
En fidèle sujet, qui gémissoit peut-être,
Il dut, sans le juger, servir son nouveau Maître.
Va, dépose ma vie en son cœur généreux ;
Mais ne faisons qu'à lui cet honneur dangereux.
S'il couronne ton fils, il sauvera ton père.

S C È N E I I I.

P O L I D O R E, Z E L M I R E, É M A,
qui revient.

É M A, à Polidore.

AH ! Seigneur, ce Soldat dont le bras salulaire
Aux fers de vos Tyrans osa vous arracher,
Jusques dans ce tombeau s'empresse à vous chercher :
Il apporte, dit-il, l'avis le plus funeste.

P O L I D O R E.

Quels maux nous garde encor la colère céleste ?

Z E L M I R E, *vivement.*

Qu'il approche. L'effroi tient mes sens suspendus.
(Éma fait signe au soldat d'approcher, & elle se retire.)

S C È N E I V.

ZELMIRE, POLIDORE, UN
SOLDAT *Thrace.*

LE SOLDAT, à *Zelmire.*

LE Ciel qui me rendit témoin de vos vertus,
M'a fait voir un forfait encor plus croyable.
Le complice d'Azor, son bourreau détestable, —
C'est Anténor lui-même.

Z E L M I R E.

Anténor !

P O L I D O R E.

Lui ?

LE SOLDAT.

Seigneur,

Vous savez quelle adresse & quelle heureuse erreur,
A vos fiers ennemis déguisant votre fuite,
De ceux qui vous gardoient excusa la conduite.
Depuis, cessant pour vous des pas trop hazardés,
Guidant toujours d'Azor les soldats affidés,
Je tâchois d'épier cette Cour si cruelle,
Et de vous servir mieux, en modérant mon zèle,
Jusqu'au jour préparé par mes soins les plus doux,
Où, vers les champs Troyens, je fuirais avec vous.

Cette

Cette nuit , près d'Azor , je revenois l'instruire
Du succès d'un devoir qu'il daignoit me prescrire ;
Je l'ai trouvé sanglant , de son lit renversé ,
De trois coups dans le sein mortellement percé.
„ Je ne veux de secours , dans ce moment terrible ,
„ Ami , que pour tracer mon aventure horrible ;
„ Et laisser , contre un monstre , un monument sacré ,
„ Où son cœur infernal au grand jour soit montré.
A ces mots , d'une main par la rage affermie ,
Il trace de son sang , l'écrit qu'il me confie.
„ Fuis , dit-il , & qu'illus venge sur Anténor
„ Et la coupable vie , & le trépas d'Azor.
Il vous nomme ; & je vois ses entrailles émues ,
Ses larmes , par torrens , dans son sang confondues. —
„ Votre père est vivant , “ lui dis - je : — un doux
transport (1)
Mêle un rayon de joie à l'ombre de la mort ;
Il m'embrasse ; il expire. — Et , dans mon trouble
extrême ,
J'ai fui , tremblant , hélas ! d'être accusé moi-même.

P O L I D O R E.

O mon fils ! — Voilà donc la main qui t'a perdu !
Anténor m'a coûté ta vie & ta vertu.
O pertes , pour mon cœur également cruelles !
Mes yeux , laissez couler vos larmes paternelles.

(1) Je lui révèle tout . . . l'aveu de votre sort , &c.

Edition de 1762.

Anténor, l'artisan de tant d'affreux destins!
O mon père! — Et j'allois vous livrer en ses mains!

P O L I D O R E , *au Soldat.*

Donne-moi cet écrit. Je veux, devant l'armée,
De honte, à cet aspect, & de rage enflammée,
Le montrer, d'une main, à ce lâche Imposteur;
De l'autre, lui plonger ce glaive au fond du cœur.

Z E L M I R E .

Ah! Seigneur, arrêtez.

L E S O L D A T .

Qu'allez-vous entreprendre?
Vous ferez immolé sans qu'on vous laisse entendre.
Moi-même, de brigands, de traîtres entouré,
J'ai craint d'avoir sur moi cet écrit révééré;
Il est dans un asyle où seul je me retire;
J'aurai soin, cette nuit, de le rendre à Zelmire (1).
D'ailleurs, ignorez-vous qu'Anténor & Rhamnès
Imputent ce grand crime à vos amis secrets?
Dans le camp, dans la ville, on crie avec colère
Qu'Azor n'eut d'assassin qu'un vengeur de son père:

(1) Au lieu de ces deux vers, il y avoit dans l'Edition de 1762 :

Le cachant aux soupçons de tout ce qui respire,
Je compte, dans la nuit, le porter à Zelmire.

Et tous , en vous voyant survivre à son trépas ,
N'iront plus accuser ni chercher d'autres bras (1).

Z E L M I R E .

Mon père, eh! pensez-vous qu'ils manquent d'artifice,
D'audace, pour vous perdre avant qu'ons'éclaircisse?
Ils raviront l'écrit à vos débiles mains.
Aux regards prévenus d'un peuple d'assassins,
Ils y feront trouver les traits de l'imposture.
Pour vous, envers Azor, je me rendis parjure ;
On dira que mes soins, en trompant son courroux ,
Servoient votre vengeance & préparoient vos coups ;
Que nous formions de loin cette trame sanglante.
Daignez prendre une voie & plus sûre & plus lente.
A nos premiers desseins pourquoi renoncez-vous ?
Armés de cet écrit , fuyons vers mon époux.
Vous savez que, dans Troie , Ilus couvert de gloire,
A rétabli la paix des mains de la Victoire :
Partons , & ramenant ce Héros indompté,
Venez, la foudre en main , montrer la vérité.

(1) Au lieu de ces quatre vers, il y avoit les huit suivans dans l'édition de 1762 :

On dit qu'idolâtré de sa patrie entière ,
Azor a , par vous seul , pu finir sa carrière :
Que , du sein du trépas , poursuivant votre fils ,
Vos sinistres projets enfin sont accomplis.
Tous nos Chefs même, au Temple adorant sa mémoire ,
D'immoler l'assassin , se disputoient la gloire :
C'est à Rhamnès, Seigneur , qui commande sur eux ,
Que nos loix ont remis ce ministère affreux.

P O L I D O R E , à *Zelmire*.

Mais cette fuite enfin , la crois-tu si facile ?

L E S O L D A T .

Oui ; mon obscurité , malheur souvent utile ,
 M'aide à vous dérober au Tyran soupçonneux.
 Sur les vaisseaux , qu'Azor accordoit à vos vœux ;
 Madame , à votre époux , demain l'on vous renvoie ;
 Ma troupe est votre escorte , & je vous suis à Troie.
 Il semble que le Ciel , disposant ces apprêts ,
 Veut par nos ennemis servir tous nos projets.
 Puisse-t-il , aux dépens de ma vie ignorée ,
 Qu'un plus digne trépas aura seul honorée ,
 Faire , d'un vil mortel , l'instrument glorieux
 Du salut d'un grand Prince & des faveurs des Dieux !
(Il sort.)

S C È N E V.

P O L I D O R E , Z E L M I R E .

P O L I D O R E .

Q U E L S sentimens , ma fille , en cette humble
 fortune !
 O leçon pour les Grands trop vaine & trop com-
 mune !
 A ces derniers humains quel Roi vient s'abaisser ?
 Quand ils sont malheureux , daignons-nous y penser ?

Nos yeux remarquent-ils leur obscure existence ?
Leur zèle la prodigue à notre indifférence :
Et loin de se venger de nos mépris honteux ;
Ils sont hommes pour nous , quand nous souffrons
comme eux.

Mais, Zelmire, ce fils, l'espoir de ta tendresse,
Ce charme de mes yeux, si cher à ma vieillesse,
Vas-tu l'abandonner, en fuyant avec moi,
Au tigre à qui ce peuple a confié son Roi ?
Ah ! je frémirois moins, si j'exposois sa vie
Dans les antres sanglans des monstres de Lybie.
L'amour & le devoir pourroient-ils aujourd'hui
Te parler pour moi seul, & se taire pour lui ?

Z E L M I R E.

Le croyez-vous, Seigneur ? Mon amour pour mon
père
Ne me laisse-t-il pas des entrailles de mère ?
Nature, tu m'as fait le plus tendre des cœurs,
Pour rassembler sur lui tout l'excès des malheurs.
Entre mon fils & vous, choix terrible & barbare ! —
Le sentiment se tait & la raison s'égare.
J'idolâtre mon fils, j'adore mon époux. —
Mais ne doivent-ils pas donner leur sang pour vous ?
Ma vie est votre bien, je vous la sacrifie. —
Ils vous sont, comme moi, comptables de leur vie. —
L'un naquit votre fils, l'autre l'est par son choix. —
Ah ! les mêmes devoirs nous enchaînent tous trois.

P O L I D O R E.

Ton fils mourroit pour moi !

Z E L M I R E .

Lui ! devant qu'il expire....

Ciel, choisis le forfait que tu veux me prescrire.

P O L I D O R E .

Du fil de ses beaux jours, à peine encor naissans,
 Payer le reste usé de mes jours languissans !
 Pour reculer d'un pas cette tombe où j'aspire,
 Etouffer au berceau tout l'espoir d'un Empire !
 Toi, qui de la nature entends si bien la voix,
 Songe que, pour ton fils, elle unit tous ses droits;
 Elle ouvre sa carrière aux bornes de mon être;
 Est-ce à moi de survivre à ceux que j'ai fait naître ?

Z E L M I R E .

Mon père, la douleur nous aveugle tous deux :
 Eh ! pouvons-nous sauver cet enfant malheureux ?
 Si la sombre fureur du Tyran qui m'opprime,
 Cherche, en le couronnant, à parer sa victime,
 Quand vous voudrez périr, mon fils mourra-t-il
 moins ? —

Je démêle Anténor dans ses perfides soins.
 Il tremble que le tems ne dévoile sa rage ;
 De mon fils, contre Ilus, il se fait un ôtage. —
 O mon fils, tu vivras, même par son secours ;
 Son intérêt cruel veillera sur tes jours.
 Et lorsqu'avec Ilus ramenant la vengeance,
 Nous verrons détesté ce monstre qu'on encense ;
 Seigneur, nous saurons bien dérober à ses traits
 Cet objet innocent de ses derniers forfaits.

Fer, flâme, trahison, tout sera légitime.
L'or à qui, chaque jour, on vend ici le crime,
Peut pour nous, une fois, obtenir des vertus;
Embrassons cet espoir, & courons vers Ilus.

SCÈNE VI.

POLIDORE, ZELMIRE,
LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

POUR la dernière fois hâtez-vous de descendre,
Seigneur, dans cet asyle où je saurai me rendre.
(*A Zelmire.*)

Anténor vous cherchoit pour vous entretenir,
Madame; Ema lui parle, & l'a su retenir.
Mais je l'entends; souffrez que j'échappe à sa vûe.

(*Il fait rentrer le Roi, & fuit.*)

ZELMIRE.

De quels transports nouveaux mon ame est com-
battue!

O mes yeux, démentez ma crainte & ma fureur;
N'allez pas l'avertir des troubles de mon cœur.



SCÈNE VII.

ZELMIRE, ANTÉNOR, ÉMA,
RHAMNÈS, GARDES.

ANTÉNOR, à *Rhamnès qui sort sur le champ avec des Gardes.*

(*A Zelmire.*)

VOIS quels sont ces vaisseaux. — Vous, soyez informée

Et des desirs du peuple & des vœux de l'armée,
Madame : vers ce Temple il falloit vous chercher ;
Un repentir trop lent vous y semble attacher :
Vous y venez des Dieux conjurer la vengeance ;
Mais il est des forfaits qui passent leur clémence.
Votre père par vous à ses bourreaux livré,
Sous un Temple brûlant dans la flamme expiré,
Ne vous laisse à pleurer qu'un crime irréparable,
Qu'excuse vainement un peuple aussi coupable.
Tant qu'Azor a regné, j'ai dû, forçant mes vœux,
Fermer sur sa conduite un œil respectueux ;
Mais aujourd'hui qu'enfin sa fureur est punie,
Je vengerai sa mort en condamnant sa vie.
Quant au jeune Monarque entre mes mains remis,
Malheureux quelque jour de se voir votre fils,
Je ne souffrirai pas qu'ici votre présence
Offre un modèle indigne aux yeux de son enfance :

Portez à votre époux votre barbare main :
Les vaisseaux sont tout prêts, vous partirez demain.

ZELMIRE, *accablée d'étonnement.*

Vos reproches, Seigneur, ont droit de me confondre.
(*Reprenant sa fierté.*)

Mais devant un sujet je n'ai point à répondre (1).
Je ne prends point pour Juge un vain peuple, ni
vous.

Mes Juges sont les Dieux, mon cœur & mon époux.

A N T É N O R.

Votre époux ! il est vrai que sa naissante flamme,
Sur vos fausses vertus, éclaira mal son ame ;
Etranger, & séduit par vos trompeurs appas,
A peine un prompt hymen l'avoit mis dans vos bras,
Que la gloire en nos camps emporta sa vaillance,
Et bien-tôt à Pergame appela sa vengeance ;
Mais lorsque son amour, trop digne de pitié,
Saura quel est le cœur où le sien s'est lié ;
Il punira sur vous, honteux de son outrage,
Le crime qu'il déteste & l'affront qu'il partage.

Z E L M I R E.

Je frémis d'y penser ! peut-être qu'en ce jour
Un récit trop cruel me ravit son amour. —

(1) Anténor n'est sujet que parce qu'il a refusé le Trône ;
il semble que Zelmire ne doit pas lui opposer qu'il n'est qu'un
sujet : il est vrai qu'elle pénètre le motif perfide de son refus,
mais Anténor doit lui répondre ce que nous observons ici.
Note de l'Editeur.

Mais vous, à qui Lesbos vient d'offrir la Couronne,
 Recueillez tous nos droits, votre sang vous les donne.
 Et souffrez que, d'Ilus appaisant les fureurs,
 Je porte à ses genoux & mon fils & mes pleurs.

A N T É N O R .

Ce fils est notre Maître, il n'est plus à sa mère.

Z E L M I R E .

Lesbos, sans vos conseils, le rendoit à son père.
 Quel intérêt secret vous fait donc rejeter
 Un sceptre, qu'en vos mains nous venons tous porter ?
 Mais au peuple, à mon tour, je veux me faire en-
 tendre.

Il est d'autres faveurs où j'ai droit de prétendre :
 De fidèles amis qui veulent, sur mes pas,
 Cherchant d'autres destins...

A N T É N O R .

Non, ne l'espérez pas.
 Des meurtriers d'Azor la funeste prudence
 Saisiroit ce moment pour fuir notre vengeance.
 La Suite, les vaisseaux qui vous sont destinés,
 Par mes sévères yeux, seront examinés.

Z E L M I R E , *à part.*

O mon père !

A N T É N O R .

Quelle est cette terreur subite ?
 Vouliez-vous du coupable autoriser la fuite ?

Ah ! Seigneur , qu'avec joie une si foible main
Du meurtrier d'Azor déchireroit le sein ! —
Mais c'est moi qui gémis , & lui seul est tranquille.

S C È N E V I I I.

Les Auteurs précédens , R H A M N È S ,
*nombreuse Suite de Soldats Thraces & Les-
biens.*

R H A M N È S , *arrivant entre le Temple & le tombeau.*

Six vaisseaux Phrygiens font voile vers cette Isle,
Seigneur ; & d'un esquif plus prompt & plus léger,
Ilus vient de descendre au pied de ce rocher.

A N T É N O R.

Ilus !

Z E L M I R E.

Ah ! je renais !

A N T É N O R.

En quel tems il arrive !

R H A M N È S.

A peine il fut deux mois absent de cette rive :
Mais il ne peut savoir quels troubles odieux
Changent, depuis sept jours, la face de ces lieux ;
Il demande Zelmire, & voici lui-même.

S C È N E. I X.

Les Acteurs précédens, ILUS, EURIALE.

Z E L M I R E , *courant vers Ilus.*

C H E R Prince, cher époux....

I L U S , *arrivant entre le Temple & le tombeau.*

Aux pieds de ce que j'aime ;
Je puis donc apporter mon cœur & mes lauriers.
Mes avides desirs devancent mes guerriers....

Z E L M I R E , *épouvantée , regardant autour d'Ilus ,
& ne voyant qu'Euriale.*

Quoi ! ... presque seul ?

I L U S .

Bientôt ma Suite descendue ;
Peu nombreuse en effet, mais encor superflue ,
Doit vous offrir un Roi dans mes fers arrêté ,
Qui, de votre clémence, attend sa liberté (1):

(1) Que j'aime à voir de vous tenir sa liberté ,
Mes dons me sont plus chers par les mains que j'adore.

Edition de 1762.

Ce Roi prisonnier, qui recevra sa liberté de la clémence
de Zelmire, dont apparemment il n'est pas connu, puisqu'on
ne le lui nomme pas, forme ici une petite beauté assez inutile.
Note de l'Editeur.

J'embellirai mes dons par les mains que j'adore.

Mais venez, chère épouse, allons vers Polidore;
Qu'en ce père si tendre, à mon amour rendu,
Je retrouve du mien & l'âge & la vertu. —
Vous ne répondez point, & de larmes trempée. ...

ZELMIRE, *accablée, regardant Anténor & les Gardes qui l'entourent.*

Ilus....

I L U S.

Parlez.

ANTÉNOR, *voyant que Zelmire ne répond pas.*

Seigneur, votre attente est trompée:
Polidore n'est plus. Il est mort détrôné;
Par son peuple proscrit, par son fils condamné:
Il chercha près des Dieux un refuge inutile;
Le courroux des vainqueurs embrâsa son asyle.

I L U S.

Grands Dieux! Qu'entends-je? Où suis-je? Ah! jamais
les enfers

N'ont vomi tant d'horreurs sur ce triste univers.

Chère épouse, fuyons cette rive exécration. —

Je vengerai ta mort, ô père déplorable!

(*Prenant la main de Zelmire.*)

J'en jure par Zelmire, & par ce nœud sacré....

A N T É N O R.

Vains sermens! vous tenez la main qui l'a livré.

Zelmire ? — Est il vrai ? — Non : vous me trompez ,
barbare.

A N T É N O R .

Qu'elle parle , Seigneur.

I L U S.

La vertu la plus rare ,
Zelmire parricide !

Z E L M I R E .

Ah ! Prince, ignorez-vous ? ...

(*A part.*)

Dieux ! je perds en parlant mon père & mon époux ,
Sans défense tous deux....

I L U S.

Répondez donc, cruelle.

Z E L M I R E , *à part.*

Mon cœur, immole-toi ; la cause en est trop belle.

(*A Ilus.*)

Oui, réduite à choisir de mon père ou d'Azor....

(*Vivement & avec effroi.*)

Ce que j'ai fait enfin, je le ferois encor.

I L U S , *reculant d'horreur.*

Monstre dénaturé, détestable furie ,

Tu m'oses, sans trembler, vanter ta barbarie ! —

Quand ton père eût sur toi levé le fer cruel ,

Il falloit présenter ton cœur au coup mortel ,

Le plaindre en expirant sous sa fureur impie :
Je pleurerois ta mort. — Je déteste ta vie ;
J'abjure notre hymen ; & loin de ce séjour
J'oublierai , s'il se peut , mon malheureux amour :
Adieu. Je crains qu'ici ma colère trop prompte
Ne lave dans ton sang tes forfaits & ma honte (1).

Z E L M I R E , *avec éclat.*

Seigneur, daignez du moins....

(*Puis se retenant & d'un œil mystérieux.*)

Voir encor votre fils.

I L U S , *sans la regarder.*

Va, je cours vers Azor, pour qu'il me soit remis.

Z E L M I R E .

Azor n'a pas long-tems joui du diadème ; —
Ilus, des Inconnus l'ont immolé lui-même.

I L U S .

(*A Zelmire.*) (*A Anténor.*)

Le Ciel est juste. — Tremble. — Est-ce vous qui
réglez ?

A N T É N O R .

Moi ! du Trône, Seigneur, mes droits sont éloignés ;
Il est à votre fils.

(1) Au lieu de ces quatre vers, il y avoit dans la première édition :

J'abjure notre hymen , & je maudis le jour
Où ton infâme cœur a trompé mon amour ;
Je vais loin de tes yeux , de ton Isle abhorrée ,
Expier le forfait de t'avoir adorée.

Non : sa mère cruelle
 L'acquie par des forfaits ; mon fils n'attend rien d'elle.
 Ilion a pour lui des fujets vertueux ;
 Par mes leçons un jour il fera digne d'eux :
 D'un amour paternel montrerois-je des marques ;
 Lui donnant des fujets bourreaux de leurs Monar-
 ques ?

A N T É N O R ,

Seigneur....

I L U S.

C'en est assez. Vous m'avez entendu.
 Que dans ce même jour mon fils me soit rendu ;
 Ou j'atteste les Dieux , que ma juste vengeance
 De Troie & de l'Asie armera la puissance ;
 Que vous m'allez revoir sur ce coupable bord
 Porter le fer , le feu , le carnage & la mort ;
 Détruire , anéantir tout ce climat barbare ,
 Plus rempli de forfaits que le fond du Tartare ;
 Vos repaires sanglans qui vomirent au jour
 (*En montrant Zelmire.*)
 L'effroi de la nature & l'horreur de l'amour. (*Il sort.*)

A N T É N O R , à Rhamnès.

Je marche sur ses pas ; toi , rassemble l'Armée ;
 Et que de tant d'affronts elle soit informée.

(*Il sort avec tous les Gardes.*)



SCÈNE

S C È N E X.

Z E L M I R E , É M A .

ZELMIRE, *vivement à Éma.*

V O L E , suis mon époux ; que ton zèle discret
L'aborde avec prudence , & l'instruise en secret :
Va, j'ai trop dévoré cette infamie affreuse.

(Éma sort.)

Que j'aime, cher Ilus, ta fureur vertueuse !
Dans quels tendres transports ton cœur va l'abjurer !
Plus tu me maudissois, plus tu vas m'adorer.

Grand Dieu ! quel défenseur ta bonté nous envoie !
Mon père, sans péril, va nous suivre dans Troie ;
Mes mains vont l'arracher de ce fatal séjour :
Ce soin m'est bien plus cher que ceux de mon amour.
Parmi les cris du sang l'amour en vain murmure (1) ;
Que sont les passions auprès de la nature ?

(1) Au lieu de ce vers, il y avoit celui-ci dans l'édition de 1762 :

Pour déchirer un cœur , pour creuser sa blessure.

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

ANTÉNO R, *seul.*

Ainsi tous ces projets si sagement tracés,
 Par le retour d'Ilus se trouvent renversés.
 On lui remet son fils privé du diadème :
 On pense le punir, & me plaire à moi-même.
 Sceptre tant désiré, quand j'ai tout fait pour toi,
 Croyois-je, quelque jour, t'obtenir malgré moi ?
 Faut-il, au même instant, perdre le seul ôtage
 Qui pût me garantir ce sanglant héritage ?
 Sur ce Trône incertain, je vais toujours frémir ;
 Avant que d'y monter, je voulois l'affermir.

Si, dévoilant un jour l'attentat qui m'y place,
 Protecteur de son fils & vengeur de sa race,
 Ilus vient réclamer des droits trop assurés,
 Dans un premier transport vainement abjurés ;
 Où sera ma ressource ? — Et que fais-je ? peut-être,
 Si le Prince expirant m'a pu faire connoître,
 Ces témoins que je crains, que j'ai larme encor plus,
 Voudront mettre à profit la présence d'Ilus.

(D'une voix tremblante & avec saisissement.)

Ce noir pressentiment, cette frayeur soudaine,
Du péril que je cours, est la marque certaine. —

Il faut, pour le parer, recueillir tous mes sens.

(Après un peu de silence & de réflexion.)

Ilus est seul ici : dans ses chagrins pressans ,

Voulant loin de nos bords précipiter sa fuite ,

Son ordre en ses vaisseaux a retenu sa suite. —

Par-tout le meurtre encore ensanglante ces lieux. —

Aux peuples outragés Ilus est odieux ;

Tout Lesbos apprendroit son trépas avec joie. —

Lui mort, son fils me reste, & je puis braver Troie.

Je ne crains, en un mot, qu'Ilus dans l'univers ;

Et, par un crime heureux, les autres sont couverts.

Quelle main me rendra ce dangereux service ?

Ah ! comme auprès d'Azor, si quelqu' instant propice ;

Si ce poignard caché, pouvoit servir mon bras !

Ilus vient ! O fortune ! — Un ami fuit ses pas ; —

Il peut s'en séparer. — Voici l'heure fatale ;

S'il l'éloigne, il est mort.

(Il va se cacher entre les arbres qui environnent le Temple.)



S C È N E I I.

I L U S , E U R I A L E

I L U S , arrivant de l'autre côté du Théâtre.

ENFIN, cher Euriale ,
 Mon désespoir plus libre, implorant ta pitié ,
 Peut épancher ses pleurs au sein de l'amitié.
 Enivré par l'excès du fiel qui me consume ,
 J'ai peu senti d'abord sa cuisante amertume :
 De mon ardent courroux la première chaleur ;
 Dans mes sens soulevés suspendoit la douleur :
 Je commence à sentir ma blessure cruelle ,
 Qu'un trait empoisonné rend toujours plus nouvelle.
 Dans ce cœur violent l'amour impétueux
 De mon ambition absorboit tous les feux ;
 Je préférois Zelmire à la gloire des armes ,
 Je croyois sa beauté le moindre de ses charmes :
 Azor, instruit comme elle à feindre la candeur ,
 S'étoit fait un ami de l'amant de sa sœur (1).

(1) Au lieu de ces deux vers, on lisoit ceux-ci dans la première édition :

Ses yeux m'avoient dompté par un pouvoir vainqueur :
 Mais mon cœur ne cédoit qu'aux vertus de son cœur.

Ce vers n'étoient qu'une répétition alongée du vers précédent :

Je croyois sa beauté le moindre de ses charmes.

O jeunesse trop prompt à donner son estime !
 La vérité me luit dans le fond de l'abîme ;
 J'en détourne les yeux, je frémis de la voir,
 Et, n'en pouvant douter, ne la puis concevoir.
 Ah ! qu'il est dur de perdre une erreur si flatteuse ;
 De changer tant d'amour en une horreur affreuse,
 Et de ne trouver plus qu'un monstre détesté
 Dans l'objet dont mon cœur fit sa Divinité !

E U R I A L E.

Seigneur, le doute entroit dans mon ame agitée ;
 Mais de sa honte enfin Zelmire s'est vantée ;
 Et nous avons rougi de voir ce peuple entier
 S'empresse devant vous à la justifier,
 L'applaudir, dans l'accès de leur noire furie,
 D'avoir sacrifié son père à sa patrie (1).
 Qui croira, justes Dieux ! qu'à sa timidité
 Ce sexe puisse unir tant de férocité ?

Les vers que l'Auteur a substitués, disent du moins une chose nouvelle, & l'on pouvoit desirer de savoir ce qu'Ilus avoit pensé du coupable Azor son beau-frère.

Au lieu des deux vers qui suivent :

O jeunesse trop prompt ! &c.

Il y avoit dans l'édition de 1762 :

Trompeuse illusion que j'avois adorée !

La vérité se montre à ma vue éplorée.

Note de l'Editeur.

(1) Encore un coup, un peuple entier ne s'aveugle jamais à ce point sur les devoirs de la nature. *Note de l'Editeur.*

Quand ce sexe timide, à ses devoirs fidèle,
 Suit de ses douces mœurs la pente naturelle;
 Un sentiment plus tendre en son cœur répandu,
 Par sa délicatesse, épure la vertu.

Mais quand cette douceur, avec peine abjurée,
 Laisse aux fureurs du crime une femme livrée;
 S'irritant par l'effort que ce pas a coûté,
 Son ame, avec plus d'art, a plus de cruauté (1).

Ah! ne songeons qu'à fuir, la plainte est inutile.

E U R I A L E.

Je ne fais; mais Ema me suivant dans la ville,
 Loin de vous, par la foule, écartée à regret,
 Demandoit pour Zelmire un entretien secret.

I L U S.

Qui? Moi! La voir encor, c'est partager son crime.
 J'attends ici mon fils, que ce seul soin t'anime;
 Cours hâter son départ.

(Euriale sort du côté opposé au Temple.)

(1) Toute cette métaphysique d'Ilus paroît bien subtile & bien déplacée. Il ne s'agit point là de savoir comment une femme est douce, & comment elle est cruelle. *Note de l'Editeur.*



SCÈNE III.

ILUS, ANTÉNOR.

ILUS, *s'appuyant sur une colonne du Temple, ou s'asséyant sur la rampe de l'escalier qui y conduit.*

ENFANT infortuné,
Qui dois gémir un jour & rougir d'être né,
Que ne puis-je, à tes yeux déroband ta misère,
Te forcer d'ignorer la honte de ta mère !
Il faut la réparer par la gloire d'Ilus ;
Pour te rendre l'honneur, redoublons de vertus.

ANTÉNOR, *qui est sorti de sa retraite pendant les vers précédens, & qui suit des yeux Euriale.*

Euriale s'éloigne & ne peut plus entendre. —
J'ai trouvé le moment pour avoir su l'attendre.
Ilus est absorbé dans ses chagrins affreux.
Rien ne peut le sauver. Frappons.

(*Il tire son poignard & lève le bras.*)



SCÈNE IV.

ZELMIRE, ILUS, ANTÉNOR.

ZELMIRE, arrivant entre le Temple & le tombeau,
*saïssant de ses deux mains le bras d'Anténor, &
 lui arrachant le poignard.*

AH malheureux !

(Anténor surpris, & voulant reprendre son poignard,
*saïsit la main gauche de Zelmire, tandis qu'elle
 tient le poignard de la droite, en l'éloignant le
 plus qu'elle peut.*)

ILUS, les apercevant dans cette attitude.

Que vois-je ?

ANTÉNOR, après un peu de silence.

Vous voyez....une épouse perfide,
 Qui, sans moi, consommoit un nouveau parricide.

ZELMIRE, épouvantée.

Ciel ! — ô Ciel ! je me meurs.

(Elle tombe évanouie sur les marches du Temple.)

ILUS.

O comble de l'horreur !

Quoi ! le sang paternel n'éteint pas sa fureur !
 Quoi ! c'étoit-la l'objet & la fin criminelle
 Du secret entretien que cherchoit la cruelle !



Ah malheureux !
Zelnir . Que vois - je ?

T.I.P. 264.



ANTENOR, *prenant Ilus par la main pour l'emmener.*

Seigneur, peut-être encore elle armoit d'autres bras;
Tout m'est suspect ici : venez, suivez mes pas;
Ma Garde n'est pas loin.

ILUS, *retirant sa main.*

Que m'importe de vivre?
L'ingrate peut percer ce cœur que je lui livre.

ANTÉNOR, *à part.*

Je suis seul, désarmé. — S'ils alloient s'éclaircir! —
(*A Ilus.*)

Je vole à mes soldats & viens vous secourir (1).

SCÈNE V.

ILUS, ZELMIRE.

ILUS, *s'approchant de Zelmire.*

JE succombe. — La mort sur son visage est peinte. —
Ah! du crime, en ses traits, qui pourroit voir l'em-
preinte?

Cher & barbare objet, & de haine & d'amour,
Rends-moi ton père, hélas! & m'arrache le jour.

(1) Au lieu de ces six vers, qui préviennent des objections fondées, Anténor se contentoit de dire ces deux-ci :

Seigneur, sur ce complot il faut encor trembler,
Ma garde n'est pas loin, & je cours l'appeller.

Z E L M I R E , *revenant à elle.*

Quel nom frappe mes sens ? — ce jour me luit
encore : —

Vous vivez !

I L U S .

Tu voulois m'unir à Polidore (1) ;
Quel est donc mon forfait ? ce fut de te chérir,
Malheureuse ! Est-ce à toi de vouloir m'en punir ?

Z E L M I R E , *se relevant avec peine.*
Ilus, écoutez-moi.

I L U S , *s'éloignant.*

Que pourrois-tu m'apprendre ?

Z E L M I R E , *appuyée sur la rampe ou sur la colonne.*
Un secret que mon cœur...mais ne peut-on m'en-
tendre ?

Anténor... Je frémis, & sur-tout pour vos jours.

(1) Depuis ce vers, il n'y avoit dans l'édition de 1762 que
ce qui suit :

De ce Héros en moi tu craignois un vengeur,
Va, digne sœur d'Azor, évite ma fureur.

Z E L M I R E , *(se levant.)*
Ilus, écoutez-moi.

I L U S , *(la fuyant.)*

Qu'o'cras-tu me dire ?

Z E L M I R E .

Sachez qu'en ce tombeau....

ILUS.

Toi? qui le fer en main venois trancher leur cours.

ZELMIRE, *approchant.*

Ce n'est point moi.

ILUS, *très-vivement.*

J'ai vu le poignard homicide.

ZELMIRE.

Ah! croyez...

ILUS.

Je crois tout de ta main particide :

Où, de ton père en moi tu craignois un vengeur;

Va, digne sœur d'Azor, évite ma fureur.

ZELMIRE, *avec véhémence.*

Vengez mon père, Ilus; c'est la grace où j'aspire :

Sachez qu'en ce tombeau...

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, ILUS, ZELMIRE,
THRACES.

ANTÉNOR, *arrivant avec précipitation, & se
mettant entre Ilus & Zelmire.*

Qu'on arrête Zelmire;
Qu'on l'entraîne à la tour : ayez soin de veiller
Qu'aucun n'ose en secret la voir ni lui parler.

Anténor, je suis loin d'excuser l'infidelle. —
 Songez que son époux doit seul disposer d'elle.
 Allez, que dans la tour on retienne ses pas;
 Mais sur son sort enfin qu'on ne prononce pas.

A N T É N O R , avec un peu de dépit.

Je n'abuserai point d'un trop foible service;
 J'ai prévenu le crime, ordonnez du supplice.

Z E L M I R E.

(A Anténor.) (A Ilus.)
 Exécrable imposteur! — Voilà votre assassin,
 Ilus; mes bras à peine ont retenu sa main.

A N T É N O R.

Qui? Moi! — Quel intérêt? Quelle aveugle furie!...
 Grands Dieux! au parricide unir la calomnie!

(A Ilus.)

Moi, qui pour votre fils ai réclamé la foi
 De ce peuple imprudent qui me nommoit son Roi,
 Je porterois sur vous une main sanguinaire! —

(A Zelmire.)

Ose aussi m'accuser du meurtre de ton père.

Z E L M I R E , prête à parler & se retenant.

(A Ilus.)

Que répondre? — Appelez votre Garde en ces lieux.
 Tremblez... d'abandonner un gage précieux,

Si cher à votre amour, plus cher à ma tendresse,

(*En jetant quelques regards sur le tombeau.*)

Qu'en des périls plus grands le Ciel plonge sans
cesse. —

Ema peut en vos mains le remettre aujourd'hui. —

(*Fondant en larmes.*)

Ah ! laissez-moi périr & fuyez avec lui.

ILUS, *à part.*

Faut-il qu'en ce moment son fils seul l'attendrisse !

(*A Anténor.*)

Qu'on l'ôte de mes yeux, elle accroît mon supplice.

ANTÉNOR, *sortant avec Zelmire & les Gardes.*

Allons creuser le piège ; il est encor couvert.

(*Zelmire regarde attentivement si Anténor ne reste
pas avec Ilus.*)

SCÈNE VII.

ILUS, *seul.*

QUEL abîme d'horreurs où ma raison se perd !

D'un ou d'autre côté l'imposture est si noire....

Se peut-il qu'Anténor?... Tout vante ici sa gloire ;

Il couronnoit mon fils, & seroit mon bourreau ! —

Mais qu'annonçoit Zelmire en nommant ce tombeau ?

J'ai vu ses yeux souvent s'y tourner avec crainte. —
Je veux, le fer en main, parcourir cette enceinte;

(Il approche du tombeau & s'arrête.)

Peut-être qu'un complice... Ah! dans ces tristes lieux
Que n'es-tu, Polidore, au sein de tes Ayeux?

Quel plaisir d'immoler un traître sur ta cendre;
Dût couler dans son sang tout le sang de ton Gendre!
Entrons. — Ciel! me trompé-je? Un bruit sourd &
confus...

On ouvre.

(Il met la main sur son épée.)

S C È N E V I I I.

P O L I D O R E , I L U S .

P O L I D O R E , ouvrant le tombeau.

C'EST sa voix; je l'entends, c'est Ilus;
(En sortant.)

C'est mon Libérateur que le Ciel me présente.
Ah! mon cher fils.

I L U S , tout éperdu.

Grands Dieux! — Zelmire est innocente.

(Il embrasse Polidore.)

Ah! voilà de ses pleurs le mystère expliqué!
Voilà ce cher dépôt qu'ils m'avoient indiqué.

Courons la délivrer. — Mais, Ciel ! que vais-je faire ?
Est-ce donc la sauver que de perdre son père ?
Vos dangers sont encor plus pressans que les siens :
(*A Euriale qui entre.*)
Fais soudain sur ces bords descendre mes Troyens.

SCÈNE IX.

POLIDORE, ILUS, EURIALE,

EURIALE.

QUOI ? Seigneur, Polidore....

ILUS, *avec la plus grande vivacité.*

Oui, mon père respire :
Et, si j'en crois mon cœur, par les soins de Zelmire :
Mais le crime & la mort les assiégent tous deux ;
Cher ami, sauvons-les, & mon fils avec eux.

EURIALE.

On vient de me ravir cette tendre victime.
Anténor...

ILUS.

Je frémis. — Ce nom m'annonce un crime (1).

(1) Au lieu de ces deux vers où il y a du naturel & du mouvement, Ilus ajoutoit ce mot :

Pars.

Et Euriale repliquoit :

Je vous apportois son enfance craintive,
Anténor qui suivoit votre épouse captive.

Lui-même , de mes mains l'a soudain retiré.
 » Le départ des Troyens , dit-il , est différé :
 » Ilus tomboit , sans moi , sous les coups de Zelmire ;
 » Je veux sur ce complot m'éclairer & l'instruire.

P O L I D O R E .

Quel est donc ce discours ? Quel attentat nouveau ?...

I L U S , toujours vivement.

Le lâche dans mon cœur enfonçoit le couteau :
 Défarmé par Zelmire , il l'accuë elle-même ;
 Je l'ai cru. — Pardonnez. — O courage suprême !
 Se montrant criminelle à force de vertu ,
 Elle osoit se vanter de vous avoir perdu.
 L'opprobre....les affronts....les tourmens qu'elle en-
 dure....

Ah ! j'osai la nommer l'effroi de la nature !

P O L I D O R E .

Elle ? — Elle en est , mon fils , le prodige & l'honneur ,
 Si vous saviez !... Mais non : délivrons-la , Seigneur.
 (*A Euriale qui sort entre le*
Temple & le tombeau.) (*A Ilus.*)

Cours armer les Troyens. — Nous , disposons en-
 semble

Pour l'ordre du combat....

Apporter à quelqu'un l'enfance craintive de quelqu'un , pour dire : apporter entre ses bras un enfant craintif , n'étoit pas un tour heureux , & le privilège de la poésie ne va point jusques-là. Note de l'Editeur.

SCÈNE

SCÈNE X.

POLIDORE, ILUS, ÉMA

ÉMA, *arrivant du côté de la ville.*

QUEL bonheur vous rassemble,
(*A Ilus.*)

Princes!.... En m'envoyant dissiper votre erreur,
Et découvrir mon Maître à son digne vengeur,
Zelmire m'a chargée encor de vous apprendre
Qu'à la porte de Mars un Soldat veut vous rendre
L'écrit, qu'Azor mourant remit entre ses mains,
Et qui de tout l'Etat renferme les destins.

POLIDORE, *vivement.*

Du triomphe, Seigneur, c'est l'infailible gage :
C'est la foudre & la mort pour ce monstre sauvage,
Qui massacra mon fils & feint de le venger.
(*A Ema.*)

Mais que devient Zelmire en ce pressant danger ?

ÉMA.

Elle est, non loin du camp, dans la tour renfermée :
Anténor, sous la tente, a fait rentrer l'armée ;
Lui-même à Mitylène il va porter ses pas.
Il feint de succomber sous de tels attentats ;
Et veut, dans le palais, où son Trône s'apprête,
Consulter tous les Grands & le Prince à leur tête.

Bientôt avec ce fer ma main lui répondra :
De la lettre d'Azor l'aspect le confondra.
Ah ! chère épouse, enfin je crains moins pour ta vie.
(*A Polidore.*)

Sur l'art de ce Tyran que notre ame se fie (1) ;
Tandis que, pour me perdre il cherche à m'arrêter :
Pensez-vous qu'à Zelmire il voulût attenter ?
Il vous faut, le premier, dérober à sa rage.
(*A Ema qui sort.*)

Toi, cours vers ce Soldat, qu'il se rende au rivage.
Seigneur, sur mes vaisseaux je vais guider vos pas.
Je revole à l'instant, suivi de mes soldats ;
Je surprends, je ravis dans sa prison funeste ,
Cette épouse qu'on croit que ma fureur déteste ;
Et, dans l'écrit vengeur que je viens déployer ,
Je montre au camp surpris Anténor tout entier.

P O L I D O R E .

Et dans de tels momens vous voulez que je fuie ?
Ma fille m'a contraint à supporter la vie :
Et lorsque son grand cœur veut s'immoler pour moi,
Je craindrois d'exposer des jours que je lui doi ?
Non, non, Seigneur. Je sens, sous les glaces de l'âge,
Le feu de mon amour rallumer mon courage :
Malgré mes sens flétris je retrouve mon cœur ;
Et mes bras éternés reprennent leur vigueur.

(1) Il y avoit dans l'édition de 1762 :

D'un crime trop public Anténor se défie.

Hélas ! ce tendre soin de défendre sa race
 A l'Etre le plus foible inspire quelque audace.
 Nature, je l'appriis de ma fille & de toi,
 Tu nous mets pour toi-même au-dessus de ta loi.
 Amenez vos Soldats : je veux, guidant leur zèle,
 Vous rendre votre épouse, ou périr avec elle.

I L U S.

Vous me faites frémir. Ah ! vous allez sur vous
 De la Garde barbare appeler tous les coups :
 Dès qu'ils vous connoîtront , votre perte trop sûre....

P O L I D O R E.

Couvrez-moi, s'il le faut, de la plus simple armure;
 Au rang de vos Troyens je marche sans éclat,
 Souverain détrôné, je ne suis qu'un Soldat.
 O ma fille, à quel sort tous mes revers t'exposent !
 Mes jours ne valent pas les tourmens qu'ils te causent.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

POLIDORE *armé*, UN TROYEN.

Ils arrivent entre le Temple & le tombeau.

POLIDORE, *l'épée à la main, soutenu par le Troyen,*
il marche & parle avec peine (1).

O Père infortuné ! Pour ma fille captive
Je vois donc ma tendresse indignement oisive :
Tous ces légers combats, sans cesse renaissans ,
Irritant ma valeur , ont épuisé mes sens.
Sous mon corps affoibli mes pas s'appesantissent ;
Ami, mon bras succombe & mes genoux fléchissent.
Un instant de repos pourra les raffermir.

(Il s'assied sur la rampe de l'escalier du Temple.)

(1) C'est ici le changement le plus considérable , & nous le renvoyons à la fin de la pièce , parce qu'il ne pourroit que difficilement trouver place ici. Les cinq premières Scènes de cet Acte n'en formoient que quatre dans l'édition de 1762 , & ni les évènements , ni les vers , ni quelquefois les personnages ne sont les mêmes.

SCÈNE II.

POLIDORE, EURIALE,
UN TROYEN.

EURIALE, *arrivant par le chemin de la ville.*

SEIGNEUR, à quels dangers vous venez-vous offrir!
Quel conseil imprudent vous peut faire descendre
Du vaisseau, qui déjà voguoit vers le Scamandre?
Ilus vous éloignant, malgré tous vos efforts....

POLIDORE.

Ilus, en me trompant, m'a fait quitter nos bords.
Mais son escorte à peine, avec lui descendue,
Avoit franchi ces bois qui lui cachotent ma vue,
Que, mes ordres, mes cris forçant vos matelots,
J'ai monté sur la poupe & tourné vers Lesbos.
Des Soldats ennemis m'ont disputé la rive;
Et ralliant trois fois leur troupe fugitive,
Par trois combats divers ont lassé leur vainqueur.
Je ne puis joindre Ilus dans les champs de l'honneur.
O honte! —

(Il se relève & retombe dans les bras du Troyen.)

O vains efforts! — Zelmire! — Ah! mon courage
N'a jamais mieux senti le malheur de mon âge (1).

(1) Ces efforts impuissans d'un père, & d'un vicillard,
dont l'âge trahit la tendresse & la valeur, ont quelque chose
de bien touchant & de bien pathétique. Note de l'Éditeur.

Seigneur, Ilus triomphe, il a forcé la Tour;
Et Zelmire est enfin rendue à son amour.

P O L I D O R E , avec éclat. I 109

Elle est libre! — O destin! tu peux prendre ma vie.

E U R I A L E .

Vous voyez ces hauteurs : Ilus me les confie ,
Pour couvrir sa retraite, & pour mieux dissiper
Tous ces flots d'ennemis prêts à l'envelopper.
J'ai tout quitté pour vous dans l'ardeur de mon zèle :
A ce poste important mon devoir me rappelle ;
Vous ne pouvez m'y suivre. — Ah ! craignez les
regards,
Le fer des Lesbiens errans de toutes parts.
Daignez... dans cette tombe, attendre encor Zelmire ;
Auprès de ce lieu saint Ilus va la conduire :
C'est ici qu'à l'instant, pour gagner nos vaisseaux,
Et sa troupe & la mienne uniront leurs drapeaux :
Le Ciel semble en tout tems vous choisir cet asyle.
Ne rendez point d'Ilus le triomphe stérile.
N'exposez plus vos jours hazardés tant de fois ;
Vous savez trop sur eux si Zelmire a des droits.

P O L I D O R E .

Je ne puis la défendre, & tu veux que je vive!

E U R I A L E , vivement.

Pouvez vous, en mourant, douter qu'elle vous suive?

POLIDORE.

Eh bien! — sauvez mes jours. Elle me les rend chers,
Elle en fait le seul prix des maux qu'elle a soufferts (1).

(Il entre dans le tombeau, conduit par Euriale & le
Troyen.)

EURIALE, au Troyen.

Toi, non loin de la tombe, observe avec prudence;
Sur ton premier signal je vole à ta défense.

(Euriale va pour sortir du côté de la ville.)

SCÈNE III.

EURIALE, RHAMNÈS, UN
TROYEN, TROUPE DE
SOLDATS LESBIENS.

RHAMNÈS, à Euriale.

ARRÊTE. Et vous, Soldats, défarmez-les tous deux.

EURIALE, bas au Troyen.

Songons à nos devoirs, & mourons généreux.

RHAMNÈS, à Euriale.

Réponds. Qu'avez-vous fait ici... de Polidore?

(1) Combien ce trait ennoblit & justifie la retraite de Polidore! Que ce mot: *Eh bien! sauvez mes jours*: devient sublime dans l'endroit où il est placé! Note de l'Editeur.

Meurtriers d'un Héros, il vous sied bien encore
D'oser nous demander compte de son trépas! —
Rejetez-vous sur moi vos honteux attentats?

R H A M N È S.

Téméraire ! tu feins de ne me pas entendre.
Polidore respire, on vient de me l'apprendre, —
On l'a vu.... suivre Ilus aux vaisseaux Phrygiens,
Y monter, revenir, séparé des Troyens,
Du sang de nos Guerriers arroser ce rivage :
(*Montrant deux Soldats.*)

Vois ces deux Lesbiens échappés à sa rage;
Recueillis dans nos rangs, ils ont tout révélé :
Va, tu nicrois sans fruit ce secret dévoilé.
Parle enfin. Dans quels lieux l'oses-tu cacher ?

E U R I A L E.

Traître,

Rougis qu'un étranger défende ici ton Maître.
Mais je t'enseignerai le devoir d'un sujet ;
Et je veux , malgré toi , t'épargner un forfait.
Je ne puis le nier ; ces Dieux que je révère ,
Par les mains de Zelmire , ont conservé son père ;
Tu n'en sauras pas plus. Ton courroux sans effet
Peut m'arracher le cœur , mais non pas mon secret.

R H A M N È S , *bas à un des Lesbiens qu'il a montrés.*

Essayons l'artifice : & tâchons de m'instruire
S'il est aux mêmes lieux où le cachoit Zelmire. —

Ensuite nous saurons par un autre détour....

(*Haut à Euriale.*)

Va, je fais tout sans toi; j'apprends qu'à son retour (1)

Ce vieillard est rentré dans son premier asyle. —

(*Euriale tremble.*)

Tu frémis! — C'est assez: le reste m'est facile;

(*A quelques Soldats.*)

Amenez-moi Zelmire.

E U R I A L E.

Elle?

R H A M N È S.

Oui, contre Anténor,

Pour nous ravir son fils, Ilus combat encor;

Moi, j'ai formé loin d'eux ma nombreuse cohorte,

Et je viens d'enlever Zelmire & son escorte. —

(1) Ne pourroit-on pas supprimer ces quatre vers, où le projet de Rhamnès est trop prononcé, trop détaillé, divisé d'une manière trop technique en ses différens points? L'artifice de Rhamnès est sous les yeux du Spectateur, qui peut s'en rendre compte à lui-même. Ce vers:

Ce vieillard est rentré dans son premier asyle.

suivi du seul mot, *tu frémis*, suffit pour expliquer toute la première partie du projet de Rhamnès. La seconde nous paroît trop expliquée aussi, & cette explication prématurée en détruit l'effet. Un peu plus de mystère répandu sur la conduite de Rhamnès, donneroit plus d'intérêt à ce moment, & cette conduite s'expliqueroit assez par le succès. *Note de l'Editeur.*

C'est de sa bouche ici que je veux tout savoir ;
 La moitié du secret met l'autre en mon pouvoir.
 Zelmire, (& je l'ai vu par sa paisible joie,)
 Pense que Polidore est libre, & fuit vers Troie ;
 Elle va me nommer, avec sécurité,
 Le séjour qu'elle croit que son père a quitté ;
 Et j'aurai le plaisir, par mon adresse extrême,
 De la voir, en mes mains, le livrer elle-même.
(A des Soldats.)

Eloignez ces Troyens qui pourroient l'avertir.

(On les emmène.)

Confirmons son erreur pour la mieux éblouir.

S C È N E V I.

Z E L M I R E , E M A , R H A M N È S ,
 S O L D A T S L E S B I E N S .

R H A M N È S .

J E ne m'étonne plus de voir ce front tranquille ;
 Votre père est vivant, il a quitté notre Ile.

Z E L M I R E , qui est arrivé du côté de la ville.

Ilus m'a tout appris, ses soins l'ont fait partir. —
 Je puis donc maintenant vous braver à loisir.
 J'ai trompé tes forfaits, ô peuple parricide :
 Tu te vois le jouet d'une femme timide.

J'ai feint de t'imiter , j'ai subi cet affront ;
Ton opprobre te reste , il n'est plus sur mon front. —
Lâches , craignez Ilus. Craignez l'Asie entière ,
Tous ses Rois vont bien-tôt vous ramener mon père.
(*A Rhamnès.*)

Toi , qui pour lui jadis as montré quelque amour ,
Mérite d'obtenir ta grace , à son retour.

R H A M N È S.

De moi , s'il reparoit , la sienne peut dépendre.
Mais non. Sur ses amis ma fureur va s'étendre ,

(*Avec finesse.*)

Tremblez. — Quand nous brûlions le Temple de
Jovis il Cérés ,
Dans celui de Minerve il s'ouvrit un accès.

(*Il montre le Temple qui est sur la Scène , & il observe
Zelmire avec la plus vive attention.*)

Je fais qu'avec Phorbas nos Prêtres infidèles
Ont secondé , pour lui , vos trames criminelles.

(*Avec éclat.*)

Soldats , allons punir ces dangereux mortels ,
Qui trahissoient l'Etat à l'ombre des autels.

(*Il fait un pas vers le Temple.*)

Z E L M I R E , se jetant au devant de lui.

Barbare ! pour livrer l'innocence aux supplices ,
Ne va point me chercher , me donner des complices :

J'avois, en remplissant mes devoirs glorieux,
 Pour guide, la vertu; pour complices, les Dieux (1).
 Sans consulter Phorbas, sans implorer des Prêtres,
 Je déposai mon père au sein de ses ancêtres,
 Ici, dans leur tombeau; dont ils l'ont fait sortir
 Pour le conduire au Trône, — & vous, au repentir.

R H A M N È S, à des Soldats.

Entrez dans ce tombeau, prenez votre victime.

(Plusieurs Soldats y entrent.)

Z E L M I R E.

Comment! — Se pourroit-il? — Éma! — Quel nouveau crime! —

D'où naissent dans mon cœur des transports si perfans!

Quel tremblement soudain agite tous mes sens!

(1) Voilà certainement une très-belle réponse & de très-beaux vers. *Note de l'Editeur.*



SCÈNE V.

POLIDORE, ZELMIRE, ÉMA,
RHAMNÈS, SOLDATS LES-
BIENS.

POLIDORE, *sortant du tombeau , & poursuivi par
les Soldats.*

LACHES, je vendrai cher....

(*Rhamnès le désarme , & fait tomber son casque.*

Z E L M I R E.

Mon père !

É M A.

Polidore !

P O L I D O R E, *tranquillement à Rhamnès.*
Il te manque un forfait , puisque je vis encore.

Z E L M I R E, *se jetant à ses pieds.*

Ah ! qu'ai-je fait ?

P O L I D O R E, *l'embrassant.*

Le sort nous a perdus tous deux.

Z E L M I R E.

Eh ! c'est moi qui vous perds. Ce parricide affreux
Reproché tant de fois à mon ame innocente ,
Le voilà consommé par ma crainte imprudente.

Que dis-tu ? Quoi ! ton cœur peut s'imputer ma mort !

Le mien, pour te sauver, revoloit sur ce bord....

Z E L M I R E.

Et moi, qui vous croyois éloigné de notre Isle,
Moi-même à vos bourreaux j'ai montré votre asyle.
En vain un Dieu propice aveugloit leur courroux,
J'ai porté votre tête au devant de leurs coups :
Je répands, par leurs mains, le sang qui m'a fait
naître,

Je naquis pour le crime, & j'abhorre mon être.

(*Aux Soldats avec égarement.*)

Cruels, tournez sur moi toute votre fureur,
Vengez le Ciel, la Terre, à qui je fais horreur.

R H A M N È S.

(*à part.*)

Gardes ! — Vous vous troublez ! Et moi-même... Ah !
peut-être

Tout Rebelle, en effet, tremble devant son Maître (1).

(*haut.*)

Que fais-je ? Moi, trembler ! — Qu'on l'enchaîne.

(1) Voilà encore un très-beau mot qu'on gagne à cette correction, & qui prépare de plus en plus le dénouement.
Note de l'Editeur.

Arrêtez ,

Inhumains. Songez-vous sur qui vous attendez ?

(Avec véhémence , parlant tantôt aux Soldats , tantôt à Rhamnès.)

Regardez ce Héros dont l'amour vous fut chère ,
Autrefois votre Dieu , mais toujours votre père :
Quand vous le proscriviez , il plaignoit vos erreurs :
Azor , en vous trompant , lui fit perdre vos cœurs ;
Le Ciel punit Azor. Ce Ciel , qui fut mon guide ,
Voulut vous épargner l'horreur d'un parricide :
C'est pour voir de Lesbos l'attentat réparé ,
Qu'il permet qu'à vous seuls votre Roi soit livré.
O Lesbiens , le sang qu'on puise en ma patrie ,
Des Thraces , nos Tyrans , n'a point la barbarie.
Ces farouches mortels ont endurci vos mœurs :
Mais l'humanité sainte est au fond de vos cœurs.
Sans doute elle y gémit , écoutez son murmure ,
Que le remords s'éveille aux cris de la nature.
Mon père , — ses malheurs , — son âge , dont l'aspect
Adoucit la colère & la force au respect ;
Votre foi , vos sermens , mon désespoir , mes larmes ,
Ah ! tout doit à ses pieds faire tomber vos armes.

P O L I D O R E , *qui pendant le reste de la Scène s'est appuyé sur la colonne du Temple , se relève avec fierté.*

Est-ce à nous d'implorer ceux qui nous ont trahis ?
Qu'ils écoutent leurs cœurs , s'ils sont encor mes fils :

S'ils font mes assassins, tu t'avilis toi-même (1).
 Vois, malgré ta douleur, vois mon bonheur extrême ;
 Pour toi, je viens donner ce sang que je te doi.

(En l'embrassant.)

Que mon trépas m'est cher ! il m'acquitte vers toi.

R H A M N È S.

Soldats, près d'Anténor que tous deux on les mène.
(Les Soldats s'avancent lentement & s'arrêtent.)

Z E L M I R E.

Rhamnès.... vois leur pitié d'obéir avec peine.
 Ecoute.

(Elle le prend à part & lui parle à mi-voix.)

Un rang illustre a flatté tes souhaits ;
 Mais tu n'as point vieilli sous le joug des forfaits.
 L'exemple d'Anténor, ses succès détestables
 Auront pu t'entraîner sur ses traces coupables.
 Quelque prix qu'à tes vœux sa faveur puisse offrir,
 Ferons-nous moins pour toi, si tu veux nous servir ?
 Epure ta grandeur, & la rends légitime ;
 Obtiens par la vertu ce que tu dois au crime. —
(A son père avec éclat.) (A Rhamnès.)

Seigneur, il s'attendrit : — j'embrasse tes genoux,
 Songe à tous tes sermens, remplis-les, venge-nous ;
 Tu juras d'immoler l'assassin de mon frère,
 C'est.... Dieux ! ce monstre approche.

(1) Ces trois vers me paroissent excellens , pleins de convenance & de dignité.

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, ILUS, *enchaîné*, Troupe de
THRACES, les Acteurs précédens.

ANTÉNOR, à *Rhamnès*.

EH bien ! ce téméraire ;
Qui paya tous mes soins par des complots pervers ;
De ma main triomphante Ilus reçoit des fers (1).

ZELMIRE, *apercevant Ilus*.

Lui ?

ILUS, à *Anténor*.

Triomphe honteux & digne d'un perfide !
Va, l'assassin féroce est un guerrier timide.
Sans le gage sacré qu'eût exposé ma mort ,
Par le nombre accablé , j'aurois finis mon sort.
Mais, à porter tes fers si j'ai pu me résoudre ,
Crois qu'Ilus enchaîné te garde encor la foudre.

(1) De nos Thraces vainqueurs Ilus reçoit des fers.
Je ne te dois pas moins : ta valeur que j'admire
A vaincu la première, & m'a rendu Zelmire.

RHAMNÈS.

Seigneur, si quelque prix à mon service est dû ,
C'est pour un don plus grand & plus inattendu, &c.

Edition de 1762.

TOME I.

T

J'allois trop hasarder , ma pitié m'eût perdu.

(*A Anténor.*)

Seigneur, voici l'objet le plus inattendu ;
Qui, même en vous l'offrant, m'interdit & m'étonne.
Regardez ce captif.

(*Il montre Polidore qui s'est assis.*)

A N T É N O R .

Se peut-il ?

I L U S .

Je frissonne.

A N T É N O R .

Polidore vivant ?

I L U S .

O mon père !

P O L I D O R E , se relevant.

Oui, c'est moi ;

Traître. Baisse les yeux à l'aspect de ton Roi ;
Sens la confusion, la rage frémissante
D'un allassin surpris que son Juge épouvante.
Je te parle en vainqueur au sein de mes revers,
Le crime couronné craint l'innocence aux fers.

(*Anténor veut le regarder d'un air assuré.*)

Tu caches ta terreur sous les traits de l'audace :
Je vois ton front pâlir , lorsque ton œil menace.

A N T É N O R , *avec un grand calme affecté.*

Et d'où viendrait, Seigneur, ma crainte ou mon courroux ?

Le Sceptre est un fardeau dont je suis peu jaloux ;
J'ai refusé ce rang dont on vous fit descendre ;
Si Lesbos le permet, vous pouvez le reprendre.
Mais je doute qu'au gré de ce peuple vengeur,
Azor, dans son bourreau, trouve son successeur.

(*Vivement à sa Suite.*)

Amis, nos yeux en vain cherchoient le bras impie ;
Qui du Dieu de vos cœurs a privé la patrie :
Faut-il nous étonner de nos soins superflus ?
Polidore vivoit ; — que cherchons-nous de plus ?

P O L I D O R E.

Quoi ! monstre....

A N T É N O R , *durement.*

Tout décèle ici votre imposture.
Votre ame pour ce fils étouffoit la nature :
Contre vos noirs complots nous défendions ses jours,
Et jusques dans nos bras vous en tranchez le cours !
Quelle douceur traîtresse & quel art sacrilège,
Par les mains de sa sœur, l'a conduit dans le piège !
Elle paroît servir, partager son courroux,
Par votre feint trépas nous en impose à tous ;
Et ce jeune Héros, qui court à sa ruine,
(*Montrant Polidore.*)

Pense avoir abattu le bras qui l'assassine.

(Aux Soldats.)

Que dis-je ? Au même instant qu'on lui donne la mort ,

Appelé par Zelmire, Ilus est sur ce bord :

Ils affectent tous deux une horreur mutuelle :

L'un accable d'affronts son épouse cruelle ;

L'autre, sur son époux, lève un fer meurtrier :

A ma Garde lui-même il vient la confier :

Et, de ce jeu barbare imprudente victime ,

Je m'arme pour Ilus, quand le traître m'opprime.

O long enchaînement des plus lâches noirceurs ! —

Pour perdre avec Azor son peuple & ses vengeurs.

A ce peuple indigné venez vous faire entendre ;

Venez subir l'arrêt que vous devez attendre :

Thémis garde son glaive à vos cœurs inhumains.

Z E L M I R E .

Et la foudre, grand Dieu, reste oisive en tes mains !

Tu le fais triompher, tu te rends son complice ;

Et tu veux que la terre adore ta justice !

I L U S .

Sa justice est pour nous. Elle tient enfermés

Dans un nuage encor tous ses traits enflammés :

Mais son bras invisible, étendu sur le crime ,

(Avec un geste menaçant sur Anténor.)

Voile, pour mieux frapper, les yeux de la victime.

Ne crois pas qu'à ses coups tu te sois dérobé,
Serpent, en longs replis sans cesse recourbé :

J'admire, avec horreur, ta prudence perfide,
De tes ressorts tout prêts, le jeu sûr & rapide. —
Mais dans la nuit profonde où tu fais toujours fuir,
Crains l'affreuse clarté dont je vais te couvrir.

(Se retenant & montrant les Thraces.)

Non, j'instruirois en vain ces Etrangers infames
Qui trafiquent du crime & te vendent leurs ames. —
Devant le peuple entier tu viens de m'appeler;

(Vivement.)

Je t'y cite à mon tour; c'est à toi de trembler;
Complice & meurtrier du fils de Polidore,

(Anténor feint la plus grande surprise.)

Toi, qui venges son sang dont ta main fume encore,
Viens voir tomber sur toi les redoutables coups
Que ton lâche artifice a tournés contre nous.

ANTÉNOR.

Moi, feint du sang d'Azor ! Imposteurs méprisables,
Cherchez-moi donc du moins des crimes plus croya-
bles :

Si je fus son complice, — & je m'en fais hon-
neur, (1) —

Puis-je être encor le vôtre en lui perçant le cœur ?

(1) Au lieu de ces deux vers, il y avoit dans l'édition de 1762 :

Son Trône a-t-il tenté mes regards éblouis ?
Ma vertu s'en priva pour y placer ton fils.

Anténor avoit déjà fait valoir ce sacrifice dans cette même

Mais où sont les témoins? Quel soupçon, quel indice?

ILUS.

Marchons, traître: — ce doute est ton premier supplice.

ANTÉNOR.

Rhamnès, vous l'entendez. — Ces éclats indiscrets
De quelque trahison décèlent les apprêts.
Sondez & découvrez la source dangereuse
D'où naît de leur espoir l'imprudence orgueilleuse.
Je vais, autour des murs, disposer mes Guerriers.
Vous-même interrogez ces lâches meurtriers.
Au tribunal du peuple avant de les conduire,
Je cours m'y présenter, ma bouche va l'instruire.
J'entrevois leur ressource & leurs desseins secrets;
Pour les rompre, — venez apprendre mes projets.
Vous Thraces, séparez Ilus & ses complices:
Nous les réunirons bien-tôt pour les supplices.
Amis d'Azor, on veut nous détruire après lui (1);
Mais nous avons son ombre & les Dieux pour appui.

(*Il sort avec Rhamnès & les Soldats Lesbians.*)

Scène, & ce que l'Auteur a substitué forme un argument de plus en faveur d'Anténor. *Note de l'Editeur.*

(1) Dignes amis d'Azor, détruisez aujourd'hui
Ces Tyrans, qui vouloient vous détruire après lui.

Edition de 1762.



SCÈNE VII.

ZELMIRE, ÉMA, POLIDORE,
ILUS, THRACES.

ILUS, à Zelmire.

A DIEU. Calme l'effroi de ton ame éperdue (1).

ZELMIRE.

Moi? — j'ai livré mon père au monstre qui le tue.

ILUS.

Ciel!

(*Les Thraces viennent saisir Ilus & Polidore.*)

ZELMIRE, leur prenant la main à tous deux.

Seigneur! — Cher époux! — On les ose arracher....
Ah! je sens de mon sein mon cœur se détacher:
Pour les suivre tous deux, mon ame se déchire.

(*On les entraîne malgré ses efforts.*)

Barbares!

ILUS, se débarrassant des Gardes, & embrassant
Zelmire.

Arrêtez. — O ma chère Zelmire!

(1) Dans l'édition de 1762, c'étoit Zelmire qui disoit à
Ilus, en lui montrant Polidore :

Connois tous mes malheurs : cet habit m'a déçue,
Oui, j'ai livré mon père, &c.

POLIDORE, *en faisant de même de l'autre côté.*

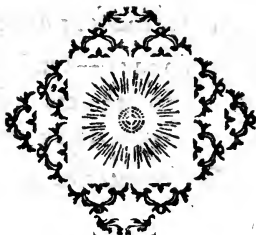
Embrasse encor ton père, & lui pardonne.—Hélas!
C'est ton amour pour lui qui te mène au trépas.

(*On les emmène tous deux.*)

ZELMIRE, *tombant dans les bras d'Éma.*

Ah! la mort est mon crime. O remords qui m'accable!
Quels sont donc les tourmens d'un cœur vraiment
coupable?

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILUS, EURIALE, *enchaînés*,
GARDES.

EURIALE.

ON va donc nous traîner au sanglant tribunal,
Qu'usurpe ce vil peuple à ses Rois si fatal !
Que devient l'espérance à nos maux réservée ?

ILUS.

Cette unique espérance, hélas ! m'est enlevée.

Polidore & Zelmire, au glaive abandonnés,
Par leurs sujets séduits sont déjà condamnés.

Anténor a pressé leur rage impétueuse :

Telle est sa politique habile & monstrueuse,

Qu'il fait, de la vertu conservant tous les traits,

Nous charger, nous punir de ses propres forfaits.

Les Thraces & Rhamnès, comblant leurs perfidies,
Ont sur moi, dans leur camp, porté des mains hardies,
Le lâche m'a ravi l'écrit victorieux
Qui des peuples trompés eût deffillé les yeux.

Azor y démentoit le projet sanguinaire
 Dont ses cris factieux avoient noirci son père :
 Au perfide Anténor reprochant son trépas ,
 Il n'accusoit que lui de tous ses attentats ;
 Et montrant au grand jour cette horreur inconnue ,
 Il demandoit vengeance & l'auroit obtenue. —
 Ah ! Zelmire, faut-il qu'aux portes de la mort
 Nos deux cœurs innocens soient en proie au remord ?
 J'ai pu te soupçonner ! — Est-il un plus grand crime ?
 Et, pour mieux t'accabler , ton père est ta victime !

E U R I A L E .

Peut-elle à sa vertu reprocher une erreur....

I L U S .

Eh ! se pardonne-t-on d'avoir fait son malheur ?
 En vain, dans un cœur pur, elle voit son excuse ;
 Quand sa raison l'absout, le sentiment l'accuse.

S C È N E I I .

ILUS, ANTÉNOR, RHAMNÈS,
 EURIALE, SOLDATS, THRACES.

A N T É N O R .

T H R A C E S , de toutes parts, environnez ces lieux ;
 Bientôt le peuple entier va paroître à vos yeux ,

Et du bûcher d'Azor venir au sacrifice (1).
Qu'à cette cendre auguste a promis sa justice.
J'ordonne, en frémissant, ce formidable apprêt.

(*A Ilus.*)

Vous, Phrygien, allez entendre votre arrêt.
De vos juges ici mon rang me fait l'arbitre ;
Mais, suspect à vos yeux, j'ai récusé ce titre :
La loi, le peuple libre ont prononcé sur nous.
L'arrêt est rigoureux ; ne l'imputez qu'à vous ;
Si d'y mêler ma voix vous m'eussiez laissé maître,
L'indulgente pitié l'eût adouci peut-être.
Après tous les affronts dont vous m'avez chargé,
Je vais gémir encor de me voir trop vengé.

I L U S.

Non, rien n'épuisera sa fertile imposture :
C'est le dehors ferein de l'intégrité pure ;
A force de forfaits te voilà parvenu ,
A la tranquillité que donne la vertu.
Mais tremble, scélérat, si la Terre étonnée
Aux fortunés brigands, gémit, abandonnée ;
Du moins tels sont les jeux ou les loix des destins ,
Ces aveugles Tyrans des malheureux humains ,
Que, se reproduisant par ses fausses maximes ,
Le crime est, en tout tems, puni par d'autres crimes.

(1) Avec ces criminels, dévoués au supplice,
Et qu'aux manes d'Azor immole sa justice.

Ton exemple, sur toi, sera bien-tôt suivi :
 Un jour, ces vils mortels, qui t'ont si bien servi,
 De quelqu'autre Anténor dressant les nouveaux
 pièges,

Lui vendront, comme à toi, leurs fureurs faciliées :
 Ah ! puisse, le premier, ton indigne Rhamnès (1),
 De ton art, contre toi, déployer les secrets :
 Et te foulant aux pieds sur les marches du Trône,
 De ton front tout sanglant arracher la Couronne.
 Adieu ! Je vais chercher l'arrêt de mon trépas ;
 Je l'avouerai, la vie eut pour moi des appas ;
 Mais le Ciel maintenant m'en fait haïr l'usage.
 Comment aimer le jour qu'avec toi l'on partage ?

(Il sort avec quelques Gardes.)

SCÈNE III.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, SOLDATS
 THRACES, *au fond du Théâtre.*

ANTÉNOR.

NON, il ne mourra pas ; j'ai besoin de ses jours :
 Ma haine intéressée en respecte le cours ;

(1) Tu verras tes pareils, instruits par tes forfaits.

Edition de 1762.

Le vers substitué est heureux, parce qu'il prédit le dénouement, sans qu'on puisse le prévoir. C'est-là le comble de l'art. *Note de l'Editeur.*

Qu'il reste, avec les siens, à nos armes en proie,
Pour me répondre ici des vengeances de Troie.
Zelmire & Polidore à l'instant vont périr,
C'est par leur châtement que je veux le punir.
Tandis qu'à leur arrêt je montre un cœur sensible,
Du peuple, qui le rend, je suis l'ame invisible. —
Ainsi dans leur cercueil mon crime enseveli,
Est couvert à jamais des voiles de l'oubli;
Croyant Azor vengé, nul ne suivra la trace
D'un forfait, que leur sang à tous les yeux efface.

Tes services nouveaux ont passé mes souhaits :
Au delà de tes vœux j'étendrai mes bienfaits.

R H A M N È S.

Seigneur, je fais borner ma modeste espérance.
Le succès de mes soins sera leur récompense.

Mais ne craignez-vous pas que ce peuple attendri,
D'un remords dangereux n'écoute enfin le cri ?
J'ai vu le saint respect, l'amour involontaire
Qu'imprime ici d'un Roi l'auguste caractère.

A N T É N O R.

Ils l'ont trop offensé pour ne le point haïr ;
On n'aime plus son Roi, quand on l'a pû trahir.
Ils pensent, par sa mort, prévenir sa justice,
Et détruire un vengeur armé pour leur supplice.
Polidore n'est plus qu'un tyran détrôné :
Leur Roi, c'étoit Azor qu'ils avoient couronné.
De leur amour pour lui l'ivresse est incroyable ;
Le fanatisme y joint son zèle impitoyable.

Les organes des Dieux que ton or fait parler ;
 L'usage antique & saint qu'ils vont renouveler ,
 En donnant , sous mes yeux , à ce sanglant supplice ,
 L'appareil imposant d'un pompeux sacrifice ;
 Cette loi d'immoler , par le Chef des Guerriers ,
 Sur le tombeau des Rois leurs lâches meurtriers ;
 Tout asservit le peuple à mon puissant génie ,
 Tout échauffe & soutient sa pieuse furie.

Tel est l'art de régir ces crédules humains
 Qui , fermes dans le pli que leur donnent nos mains ,
 Aveugles instrumens du Héros qui les guide ,
 Avec un esprit foible ont un cœur intrépide ;
 Qu'au nom de la patrie on rend séditieux ;
 Qu'on mène au sacrilège avec le nom des Dieux. —
 L'heure approche : & tu vois nos victimes paroître (1) :

Tout le peuple les fuit. — Appelle le Grand-Prêtre ;
 Il doit armer ta main. Porte le coup mortel ,
 Ne perds pas un moment.

(*Rhamnès monte au Temple.*)

(1) Mais tous nos Citoyens commencent à paroître :
 Dès qu'auprès du tombeau tu verras le Grand-Prêtre ,
 Saisis le fer sacré.

Edition de 1762.



SCÈNE I V.

ANTÉNOR, POLIDORE, ZELMIRE,
SOLDATS THRACES, SOLDATS
LESBIENS, PEUPLES.

*(Les Thraces se rangent le long des arbres du
côté de la Ville, le Peuple auprès du Temple,
Les Soldats près du tombeau. Un d'eux porte
l'urne d'Azor.)*

Z E L M I R E, regardant le tombeau.

C'EST donc ici l'autel
Où ces Dieux destructeurs, qui protègent l'impie,
Vont lui sacrifier l'innocence flétrie.
O mon père, voilà le prix de la vertu !
L'opprobre est imprimé sur son front méconnu :
Par d'heureux scélérats sa splendeur usurpée,
Des ombres du forfait la laisse enveloppée ;
Elle meurt sans goûter le stérile plaisir
D'emporter son nom même à son dernier soupir.

P O L I D O R E.

Va ; l'opprobre n'est point pour ta vertu sublime ;
Qui parmi ses bourreaux s'applaudit & s'estime ;
(Montrant Anténor.)

Il est pour ce coupable au faite du bonheur,
 Qui ne peut sans frémir descendre dans son cœur.
 Vous, chargés des bienfaits de ma triste famille,
 O peuple ! en m'immolant, pourquoi frapper ma
 fille ?

Dans mon sang épuisé que vos bras assouvis,
 Rendent du moins à Troie, elle, Ilus, & son fils;
 Que mes yeux expirans les arrosent de larmes :
 Et dans vos cruautés je trouverai des charmes.

A N T É N O R.

Non, Zelmire avec vous doit recevoir la mort ;
 Et des deux Phrygiens on ma remis le sort.

Z E L M I R E.

O rage ! ô désespoir ! épouse, fille, mère,
 Ce noms sont mes bourreaux à mon heure dernière,
(Elle marche en désespérée.)

Va, peuple meurtrier, fier tyran de tes Rois,
 Qui massacres ton Prince au nom même des loix (1);
 Tout souillé de son sang, cette tache éternelle
 Sur tes derniers neveux sera toujours nouvelle :
 Ou plutôt, les Troyens, par ma mort excités,
 En immenses tombeaux changeront vos cités :
 Que la contagion, que la faim dévorante
 Y mêlent leurs fléaux à la guerre sanglante :

(1) Nous étions en guerre avec l'Angleterre quand cette pièce fut faite, & quand elle fut donnée. *Note de l'Editeur.*

Que vos fils , arrachés de leurs berceaux brisés ,
 Soient à vos yeux mourans sur la pierre écrasés :
 Que l'enfer , soulevant les abîmes des ondes ,
 Fasse écrouler votre Isle en ses flâmes profondes ;
 Qu'il dévore à jamais ce monstre furieux ,
 L'opprobre des mortels & la honte des Dieux (1) :

A N T É N O R .

Les Dieux vont te punir , je vois Rhamnès descendre.

S C È N E V.

Les Auteurs précédens , R H A M N È S ,
 L E S P R Ê T R E S .

RHAMNÈS, *prenant l'urne d'Azor & la donnant
 à un Prêtre.*

V O I C I l'urne d'Azor.

P O L I D O R E , *avec véhémence , en regardant l'urne.*

Chère & terrible cendre !

Avant qu'on te dépose en ce fatal tombeau ,
 Ranime-toi , mon fils , & nomme ton bourreau.

(1) Les quatre vers suivans n'étoient point dans l'édition de 1762. On y perdoit ce mouvement si tragique & si touchant de Polidore , ce cri de la douleur & de l'innocence :

Ranime-toi , mon fils , & nomme ton bourreau.

Note de l'Editeur.

T O M E I .

V

Rhamnès, c'est trop souffrir leur audace insensée.
 Prenez le glaive saint. Cette cendre offensée (1)
 Vous demande le sang qui la doit arroser,
 Et qu'Azor aux enfers attend pour s'apaiser.

RHAMNÈS, *prenant le fer des mains du Grand-Prêtre.*

Oui, peuple: il faut remplir ce sanglant ministère,
 Qu'un devoir glorieux, un usage sévère,
 (*A Anténor.*)

Votre choix, mes sermens imposent à ma foi. —
 (*Polidore, prêt à recevoir le coup, embrasse sa fille:
 Rhamnès lève le bras sur lui, & soudain en disant
 ces mots :*)

Exécrable assassin, tombe aux pieds de ton Roi.
 (*Il se retourne, s'élance sur Anténor & le frappe.*)

ANTÉNOR, *tombant dans les bras d'un Thrace.*)
 Traître!

(*Le peuple, les Soldats, les Thraces font un mouve-
 ment pour se jeter sur Rhamnès.*)

LE SOLDAT THRACE *du second Acte, qui est*

(1) Leurs clameurs insensées.....

Vengez nos loix blessées:

Versez sur ce tombeau le sang des criminels,
 C'est le seul dont l'offrande est chère aux Immortels.

Edition de 1762.

caché parmi ses compagnons , rompt les rangs & se met au devant d'eux , en s'écriant.

Arrêtez, amis : voilà le vrai coupable.

(Le Grand-Prêtre retient le reste du peuple.)

RHAMNÈS , *déployant l'écrit d'Azor.*)

Et voilà du forfait le garant redoutable.

ZELMIRE.

Mon père ! qui l'eût dit ? en croirai-je mes yeux ?

POLIDORE.

Ma fille ! — Ah ! cher Rhamnès !

ANTÉNOR.

J'expire ; il est des Dieux.

ZELMIRE.

Tu les connais enfin : ta mort les justifie ;
Ils ont eu trop long-tems à rougir de ta vie.
Meurs avec le regret, la honte, la fureur
De voir porter le jour dans l'enfer de ton cœur.

(On emporte Anténor.)

RHAMNÈS.

Ecoutez son arrêt, tracé par sa victime
Avec le même sang qu'a répandu son crime :
Guerriers, peuples, tremblez à cet écrit d'Azor.

(Il lit le billet.)

Je meurs assassiné par le traître Anténor.

*C'est lui , dont l'ame atroce & l'amitié perfide
 Souilla mon jeune cœur du plus noir parricide.
 Malheureux instrumens de mes projets cruels ,
 Sujets que j'ai trompés , que j'ai fait criminels ,
 Partagez mes remords , pleurez , vengez mon père.*

*(Avec transport en remettant le billet au Grand-
 Prêtre.)*

Il est vengé. — Pleurez ô peuple téméraire !
 Pleurez tous avec moi nos communes erreurs (1).
 Trop aveugles jouets de deux vils Impositeurs ,
 Voyez où conduisoit vos ames égarées
 Cet orgueilleux oubli des loix les plus sacrées.
 J'ai reconnu mon crime, en revoyant mon Roi (2);
 Le danger d'en sortir m'y retint malgré moi ;

(1) Pleurez avec effroi vos honteuses erreurs.

Edition de 1762.

Il est mieux que Rhamnès s'accuse lui-même aussi bien
 que le peuple. *Note de l'Editeur.*

(1) Le récit contenu & resserré dans les douze vers
 suivans étoit renvoyé à la dernière Scène, après ces mots
 d'Ilus : *Et mon Libérateur.* Dans un moment où la pièce
 devoit finir , & où le Spectateur impatient aimoit mieux
 suppléer les éclaircissémens nécessaires que de les écouter ,
 Zelmire demandoit ces éclaircissémens à Rhamnès , qui les
 lui donnoit fort au long. Ce morceau, nécessaire cependant ,
 puisque rien ne doit rester sans explication , mais si étendu &
 si déplacé, qu'on étoit obligé de le supprimer aux représenta-
 tions , est habilement fondu ici dans la harangue de Rham-

L'écrit, que, sur Ilus, surprit ma défiance,
 Décida mes remords qu'enhardit l'espérance.
 Les Dieux m'ont entraîné, ces Dieux qui dans leurs
 mains

Tiennent les foibles cœurs des rebelles humains.
 J'osai, de mes projets informant le Grand-Prêtre,
 Feindre de le gagner, pour mieux tromper le traître :
 Sa perfide industrie auroit su m'échapper :
 Avant de le convaincre, il falloit le frapper :
 Je l'ai fait. J'ai lavé votre honte, & la mienne,
 Je dois ma gloire aux Dieux, Lesbos me doit la
 sienne.

O peuple ! je vous rends un père respecté,
 Un Roi, l'honneur du Trône & de l'humanité ;
 Une fille. . . Ah ! grand Dieu, c'est ton plus digne
 ouvrage :

Toi-même, en sa belle ame, admires ton image.
 Zelmire ! — pourrez-vous l'apprendre sans transport ?

(*Montrant le Soldat.*)

Ce Thrace fut témoin du plus sublime effort. . .
 Quand son père expiroit dans cette tour affreuse,
 Oui, de sa piété l'audace ingénieuse
 Le ravit au trépas, aux horreurs de la faim,
 Par ce pur aliment de son vertueux sein :

nès, où il a l'air d'un mouvement oratoire plutôt que d'un récit, & où d'ailleurs il est très-raccourci. *Note de l'Editeur.*

Merveille respectable à la race future,
Où, même en s'oubliant, triomphe la nature.

Je vois, à ce récit, tous vos cœurs s'attendrir.
L'amour mêle ses pleurs à ceux du repentir :
Vous en versez vous-même, ô Thraces inflexibles.
Ah ! ne rougissez point de vous trouver sensibles ;
Le remords est sublime en des cœurs courageux.
Citoyens , Etrangers , qu'éclaire un jour heureux ,
De ce père indulgent obtenez votre grace ;
Approchez, tombez tous à ses pieds que j'embrasse.
(Tous les Soldats , tout le peuple se prosternent aux
pieds du Roi , à qui on a déjà ôté ses chaînes ,
ainsi qu'à Zelmire , aussitôt après la lecture du
billet d'Azor.)

P O L I D O R E , embrassant Rhamnès.

Ah ! je mourrai content , j'ai retrouvé vos cœurs ;
Ce triomphe si doux paye assez mes malheurs.
Eh ! quel père offensé se souvient de sa haine ,
Pour des fils égarés que l'amour lui ramène ?



SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

Les Auteurs précédens, ILUS, EURIALE,
TROYENS.

ILUS, *arrivant entre les Thraces & les Lesbiens qui
sont encore à genoux.*

QUEL spectacle !

ZELMIRE, *avec transport.*

Il n'est plus. Embrasse mon vengeur,
Le Héros de Lesbos.

(Tous se lèvent.)

ILUS, *embrassant Rhamnès.*

Et mon Libérateur.

Par son ordre, abusant nos Gardes en allarmes,
Un Chef nous a conduits jusqu'au dépôt des armes;

(Montrant Rhamnès.)

Et j'ai couru soudain, sur ses prudens avis,
Assûrer ton triomphe — en délivrant mon fils (1).

(1) Ces quatre vers d'explication, & les quatre premiers
que dit ensuite Polidore, manquoient dans l'édition de 1762.
Note de l'Editeur.

Z E L M I R E , à *Rhamnès.*

Hélas ! je te dois tout ; ta prudence , ton zèle....

Viens recevoir le prix de ce retour fidèle.

P O L I D O R E , *aux Prêtres , en pressant dans
ses mains l'urne d'Azor.*

Vous , portez au tombeau les restes douloureux
De ce cher criminel dont j'eus les derniers vœux. —
Peuples , venez pour vous fléchir ces Dieux sévères ,
Qui défendent les Rois & qui vengent les pères.

(Tendrement en prenant la main de Zelmire.)

Justes Dieux , pour ma fille , exaucez mes souhaits.

Je n'ai pas à jouir long-tems de ses bienfaits :

Vous-mêmes chargez-vous de ma reconnoissance ,

Dans le cœur de son fils mettez sa récompense.

*(Polidore monte dans le Temple avec Zelmire ; Ilus
avec Rhamnès ; Éma avec Euriale. Les Prêtres ,
qui ont porté l'urne dans le tombeau , les suivent.
Après eux viennent les Soldats & le peuple qui
tous entrent aussi dans le Temple.)*

F I N.

N. B. Nous avons promis de donner ici les quatre premières Scènes du quatrième Acte, telles qu'elles étoient dans l'édition de 1762, où elles répondoient aux cinq premières de l'édition de 1770.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZELMIRE, ÉMA, EURIALE,
SOLDATS TROYENS, *arrivant
entre les arbres du côté de la ville.*

ZELMIRE.

Où me conduisez-vous sur ces funestes bords,
Parmi des flots de sang & des monceaux de morts ?

EURIALE.

Suivez-nous, dans l'asyle où vous attend un père ;
Ilus nous a prescrit cet ordre nécessaire ;
Vos Gardes, sur ses pas, par sa feinte attirés,
M'ont laissé, vers la Tour, des chemins assurés.
Si j'ai brisé vos fers, lui seul en a la gloire.
Tandis que ce Héros, poursuivant sa victoire,

S'ouvre un nouveau passage au pied de ces remparts
 Où son fils est gardé vers la porte de Mars;
 Qu'il court à vos tyrans ravir ce dernier gage,
 Venez, sur nos vaisseaux, fuir ces champs de carnage :

Polidore y respire, on y retient ses pas.

Z E L M I R E , *avec transport.*

Il est sur vos vaisseaux!... Je vole dans ses bras.
 Mon père!.... Viens, Éma.... Quels cris se font entendre !

E U R I A L E.

Quels nombreux escadrons je vois par-tout s'étendre!
 On enveloppe Ilus.

Z E L M I R E.

Courons à son secours,
 Allons tous... Ah! vivrois-je aux dépens de ses jours.

(*Les Troyens sortent par où ils sont entrés.*)

S C È N E I I.

Z E L M I R E , É M A.

Z E L M I R E , *regardant du même côté.*

J E découvre de loin cette horrible mêlée....
 Éma, des ennemis l'audace est ébranlée,

Sous l'effort des Troyens leur choc s'est ralenti.
Dieux ! rangez-vous enfin du plus juste parti.
Aux Guerriers vertueux Mars doit être propice ;
La gloire est trop souvent le prix de l'injustice.
Suis-moi , je veux... ô Ciel ! les Troyens dispersés
Sous des renforts nouveaux sont par-tout renversés ;
Ils rallie en vain sa cohorte éperdue....
Tout, dans ce trouble affreux , se confond à ma vue.

(Elle tombe dans les bras d'Éma.)

*(Un Troyen traverse le Théâtre tenant à la main
une épée cassée ; il regarde avec action vers la
coulisse d'où il sort , tournant le dos à Zelmire ,
& il marche vers le tombeau.)*

É M A.

Ah ! Zelmire , un Troyen , dont le glaive est rompu ;
Marche vers ce tombeau , sans paroître vaincu.

Z E L M I R E , regardant.

Je ne puis voir ses traits... il entre... Ah ! dans cette
Ile
Tous les infortunés n'ont donc plus d'autre asyle ?

É M A.

Madame , on l'y poursuit ; on l'a vu s'y cacher.

Z E L M I R E.

Quel bonheur que mon père ait pû s'en arracher !

S C È N E I I I.

Z E L M I R E , E M A , R H A M N È S ,
S O L D A T S L E S B I E N S .

R H A M N È S , *après avoir regardé de tous côtés.*

A I N S I ce chef Troyen échappé à ma vengeance;
Mais Zelmire du moins retombe en ma puissance;
Sans doute il aura fui jusques dans leurs vaisseaux;
Il faut les embrâser; apportez des flambeaux.
Hâtez-vous. *(Une partie des soldats sort.)*

Z E L M I R E , *à part.*

Quel destin, mon père, on vous apprête!
Quoi! les flâmes par-tout poursuivront votre tête!
(A Rhamnès:)

Cruel, épargne-toi de nouveaux attentats;
Ce Chef jusqu'aux vaisseaux n'a point porté ses pas.
Je l'ai vu... Mais a-t-il mérité les supplices,
Quand il a pour son Roi prodigué ses services?
Crains de donner ici des exemples d'horreurs,
Qu'un jour imitera le fer de nos vengeurs.

R H A M N È S .

Que ce vaincu se rende & reçoive sa chaîne.
C'est mon captif; il a trop de droits à ma haine;
Dans le fort du combat il sembloit me chercher;
J'ai vu son fier courage à moi seul s'attacher;

S'il étoit Lesbien, il périroit en traître....
 Mais il est étranger, il a servi son maître;
 Dites-nous où vos yeux l'ont vu se retirer,
 Devant tous mes soldats je veux bien le jurer,
 En lui donnant des fers, ma clémence & ma gloire
 N'étendront pas plus loin les droits de la victoire.

Z E L M I R E.

Moi, barbare, à tes fers, livrer ce malheureux !
(A part, à Éma, avec la plus grande vivacité, en voyant les soldats revenir avec des flambeaux.)
 Mais, Ciel ! dans les vaisseaux ils vont lancer les feux !
(A Rhamnès.)

Et mon père... Je cours au devant de la flâme
 Me jeter....

R H A M N È S, à deux soldats qui arrêtent Zelmire.
 Qu'on l'arrête... A vos frayeurs, Madame,
 Je vois qu'en ces vaisseaux mon esclave est caché.
(Il veut sortir.)

Z E L M I R E, toujours retenue par les soldats.
 Non, non; c'est au tombeau....

R H A M N È S, en s'arrêtant, dit à d'autres soldats.
 Qu'il en soit arraché.

Entrez.

(Ils entrent dans le tombeau.)

Z E L M I R E à part, avançant sur le devant du théâtre.
 Mon père, hélas ! pour un autre attendrie,
 Dois-je à sa liberté sacrifier ta vie?...
 D'où naissent tout à coup des transports si pressans,
 Quel tremblement soudain agite tous mes sens !

S C È N E I V.

Les Acteurs précédens, POLIDORE,
en habit Troyen.

POLIDORE, *sortant du tombeau, se débattant avec
son épée cassée.*

LACHES, *dans mon malheur, je vendrai cher encore.*

Z E L M I R E .

Qu'entends-je ?

RHAMNÈS, *ayant couru vers Polidore, & lui
saisissant le bras.*

Rends ce fer.

Z E L M I R E , *courant au bruit.*

Arrêtez.

RHAMNÈS, *reconnoissant le Roi, dont le casque
tombe.*

Polidore !

Z E L M I R E .

Mon père !

POLIDORE, *la recevant dans ses bras.*

Ah ! mon amour nous a perdus tous deux.

Z E L M I R E .

Eh ! c'est moi qui vous perds. Ce parricide affreux
Reproché tant de fois à mon ame innocente ,
Le voilà consommé par ma crainte imprudente :

Le Ciel , de vos bourreaux égarioit la fureur ,
Au devant de leurs coups j'ai porté votre cœur :
J'ai cru qu'en ces vaisseaux qu'ils vouloient mettre
en cendre....

P O L I D O R E.

Aux vœux de ton époux j'avois feint de me rendre.
Ses efforts importuns croyoient m'y retenir ;
Mais bien-tôt sur ses pas il m'a vu revenir.
J'attaquois avec lui ta garde dispersée ;
On m'apprend que déjà la tour étoit forcée ;
Et je viens , combattant un ennemi nouveau ,
Sur le chemin d'Ilus , t'attendre en ce tombeau ;
Ce fer trahit mon bras....

Z E L M I R E.

A mes douleurs mortelles
Chaque instant vient mêler des souffrances nouvelles.
Quoi ! Le soin de mes jours armoit vos foibles mains
Quand je vous entourois de glaives assassins !...

R H A M N È S.

Soldats , vers Anténor , que tous deux on les traîne :
Nous étions trompés tous , & ma promesse est vaine.

ZELMIRE, avec impétuosité, & courant à Rhamnès.

Rhamnès, & vous soldats, daignez tous m'écouter :
Aux jours de votre maître est-ce à vous d'attenter ?
O Lesbiens , le sang qu'on puise en ma patrie ,
Des Thraces nos tyrans n'a point la barbarie.
Ces féroces mortels ont endurci vos mœurs :
Mais l'humanité sainte est au fond de vos cœurs.

Qu'au nom de votre Roi , le remords la réveille.
De ses jours préservés l'éclatante merveille,
Ses malheurs, ses dangers, (1) son âge, dont l'aspect
Défarme la colère & la force au respect,
Les cris, le désespoir de sa fille éplorée,
Tout rend à votre foi sa tête plus sacrée.
Rhamnès, un rang illustre a flatté tes souhaits;
Mais tu n'a point vieilli sous le joug des forfaits:
L'exemple d'Anténor, ses succès détestables
Auront pu t'entraîner sur ses traces coupables:
Quelque prix qu'à tes vœux sa faveur puisse offrir,
Férons-nous moins pour toi, si tu veux nous servir?
Epure ta grandeur & la rends légitime:
Obtiens par la vertu ce que tu dois au crime:
(*Se retournant vers son père.*)
Seigneur, il s'attendrit....

(*Se précipitant aux pieds de Rhamnès.*)

J'embrasse tes genoux:
Songe à tous tes sermens, remplis-les; venge-nous:
Tu juras d'immoler l'assassin de mon frère;
C'est.... Dieux! ce monstre approche.

(*Elle se relève.*)

(1) Elle montre son père à Rhamnès.



V E R S

A M.^{LLE} C L A I R O N.

Ainsi de tes talens le pouvoir enchanteur,
 De l'aveu de l'esprit, se rend maître du cœur !
 Mère de sentimens & fille du Génie,
 Quand ta voix nous contraint à pleurer, à frémir;
 Cette raison sublime à tes transports unie
 Rend à l'ame en secret compte de son plaisir.
 Ton noble enthousiasme & le gout qui l'épure
 Loin des bornes de l'art vont saisir la nature.

O divine *Clairon* ; c'est ce charme vainqueur
 Que la France idolâtre & que l'envie admire ;
 C'est lui qui, par tes mains, embellissoit *Zelmire*.
 Je ne m'éblouis point de mon frêle bonheur ;
 Ne crois pas qu'en secret mon orgueil se couronne
 Des lauriers éclatans que ta gloire moissonne :
 L'Actrice en laisse à peine une feuille à l'Auteur.

Que dis-je ? si jamais de l'ardeur immortelle,
 Dont un fils d'*Apollon* sent pénétrer son cœur,
 Mes vers pouvoient offrir quelque trace fidelle ;
 J'en devrois à tes yeux la première étincelle.

Ces yeux, où brillent confondus
 Le feu des passions & celui des vertus ;
 Où se peint l'héroïsme avec des traits de flâmes ;
 Où semblent respirer toutes les grandes âmes.

Le père de *Cinna*, pour tonner dans nos cœurs,
A repris dans le tien une nouvelle vie;
Tu lances ses foudres vainqueurs,
Ton geste, ton regard est l'éclair du génie.
Quelquefois.... (mais à peine on croit en la voyant
Cette ravissante merveille,)
Ton silence est plus éloquent
Que les vers même de *Corneille*.

Eh ! quel amant des Arts peut t'entendre & te voir
Sans que d'un doux transport il se sente émouvoir ;
Sans qu'une ardeur rapide, une ivresse brûlante
Vienne porter dans ses esprits
Et la flâme & le Dieu dont les tiens sont remplis ?
Ah ! ton seul souvenir, ton image vivante,
Que mon cœur à mes yeux rendoit toujours présente,
Dans les glaces du Nord embrasoit tous mes sens.
Pour faire mieux parler *Zelmire*
Je me la figurai sous tes traits séduisans ;
Je la voyois en toi, j'entendois tes accens :
Mon ame s'élevoit par cet heureux délire.
Dieux ! qu'avec intérêt Minerve nous inspire
Les vers que tu dois prononcer.
Elle fait toujours mieux penser
Ce qu'elle doit t'entendre dire.





J U G E M E N T

D U

JOURNAL DES SAVANS.

*SUR la Tragédie de ZELMIRE de
l'édition de 1762.*

Février 1763.

LA Poésie est peut-être le plus beau des Arts, & la Tragédie est le plus brillant & le plus attachant de tous les genres de Poésie. C'est ce genre qui a principalement illustré la Littérature Grecque, & qui lui a donné la supériorité sur la Littérature Latine. Une bonne Tragédie, ouvrage que le Pédantisme ose à peine dédaigner, que le goût respecte, & que le génie seul peut produire, est donc une nouvelle très-intéressante pour les Lettres, sur-tout dans un temps & dans un pays où le Génie tragique semble expirer sous le démon de la Parodie, & où l'abus outré de la plaisanterie, le malheureux talent de saisir tous les objets du côté petit & ridicule, les succès de l'obscénité, gazée par l'équivoque, & la fureur de l'Epigramme s'opposent si for-

tement aux progrès des genres sérieux & touchans.

Melpomène cherche depuis long-temps des Elèves qu'elle puisse avouer , & par qui elle puisse conserver à la scène Françoisse la gloire que quatre Poètes illustres lui ont acquise ; elle voit de tous côtés des demi-talens , impatiens d'éclorre , usurper des applaudissemens passagers , donner des espérances toujours trompées , & rentrer pour jamais dans l'oubli , soit qu'ils succombent sous le fardeau de leur petite gloire précoce , soit que leur médiocrité se soit épuisée toute entière à produire leurs foibles essais. Quelques ressorts de l'illusion théâtrale , remués au hasard , peuvent obtenir un succès éphémère. C'est la lecture combinée avec la représentation , qui fait juger du mérite de ces ressorts , de leur préparation , de leur choix , de leur convenance , de leur régularité , de leur assortiment. Nous croyons , avec le Public , devoir distinguer avantageusement de la foule des Poètes Dramatiques l'Auteur de Zelmire , & annoncer sur la foi de ses talens aux Amateurs de la Tragédie , des espérances solides & bien fondées. Zelmire a plu au Théâtre , elle a plu à la lecture. Sa gloire a subi avec un éclat soutenu cette double épreuve , après laquelle

le jugement qui reste, est véritablement celui du Public.

ACTE PREMIER.

Zelmire désabuse Ema, sa Confidente, qui, trompée par la voix publique, & arrivant d'une Ile voisine, la croit coupable de la mort de Polidore son père, Roi de Lesbos. Azor, fils de Polidore, jeune ambitieux, plein de talens & de vices, idole du peuple & de l'armée, avoit détrôné & emprisonné son père. Zelmire, qui étoit tombée avec Polidore sous la puissance d'Azor, feint d'applaudir à ses crimes, & de flatter ses fureurs; elle surprend sa confiance, il lui avoue qu'il a résolu de laisser mourir son père de faim dans la prison; Zelmire frémit, & court empêcher ce crime. Ici l'Auteur attribue à Zelmire cette action de piété admirable, & presque surnaturelle, (quoiqu'inspirée par la nature,) dont Valère Maxime rapporte deux exemples si frappans. Nous ne pouvons mieux exprimer ici cette action, qu'en citant le morceau où l'Auteur la décrit.

J'entre, je vois mon père à mes pieds étendu;
Je sens le froid mortel sur son corps répandu,
Je le presse en mes bras, & sa bouche expirante
Pousse en foibles sanglots une voix défaillante....

J'écoutai la nature : elle vint m'inspirer
 D'oser changer ses loix pour la mieux honorer :
 Son trouble impérieux ne connoît point d'obstacles ;
 La nature alarmée enfante des miracles ;
 Du lait que pour mon fils elle avoit destiné ,
 Mon sein même a nourri mon père infortuné.
 Mes pleurs , mon désespoir , ma mort inévitable
 L'ont contraint d'accepter ce secours respectable.

Ema s'attendrit à ce récit , & verse des
 larmes d'admiration & de joie ; Zelmire con-
 tinue :

Hélas ! à ce spectacle un Thrace en répandit.

Vers simple & heureux , qui rappelle le mot
 d'Horace :

Quale posset impia

Mollire Thracum pectora.

Les Thraces , troupe étrangère & merce-
 naire , que Lesbos payoit pour la défendre ,
 & qui souvent servoit à l'opprimer , étoient
 le plus ferme appui des projets d'Azor. Un
 Soldat de cette Nation surprit Zelmire allait-
 tant son père. Il cède à l'attrait de la vertu ,
 il aide Zelmire à tirer Polidore de sa prison ,
 & Zelmire cache ce Monarque infortuné dans
 le tombeau des Rois. Pour faire prendre le
 change à la cruauté d'Azor , elle lui annonce

elle même la fuite de Polidore , & lui donne le faux avis qu'il s'est enfermé dans le Temple de Cérès , où quelques-uns de ses Partisans se défendoient encore. Azor fit embraser ce Temple ; il crut que son père avoit péri dans cet incendie , & tout le monde crut à Lesbos que Polidore avoit été livré à Azor par Zelmire. Quelque horrible que fût ce crime , Lesbos l'approuvoit ; Azor avoit eu l'art de rendre Polidore odieux à ses peuples. On pensoit que ce Roi , jaloux de la gloire de son fils , attentoit secrètement à ses jours , & qu'Azor n'avoit fait que prévenir un père dénaturé , qui vouloit priver la Patrie , de son Héros. Ilus , mari de Zelmire , étoit absent pendant ces événemens. Tros , son père , Roi de Phrygie , l'avoit rappelé à Troye , où son secours lui étoit nécessaire. Cependant l'impie & criminel Azor jouit peu de son crime ; on le trouve assassiné dans sa tente , & personne ne fait de quelle main ce coup est parti : tous ces événemens précèdent la pièce , & c'est ici que commence l'action.

Zelmire fait sortir Polidore de son tombeau , pour lui apprendre l'importante nouvelle de la mort d'Azor , tandis qu'Ema veille pour empêcher qu'ils ne soient surpris. Ici le spectacle devient aussi pathétique que le Dia-

logue. On voit avec attendrissement ce vieillard rappelé pour un moment à la lumière, accablé du poids des maux & des années, marchant d'un pas tremblant, appuyé sur Zelmire, le seul appui en effet qui lui reste dans l'Univers ; l'aspect de ces deux infortunés, obligés de cacher leurs malheurs & leurs vertus, s'entretenant avec trouble & avec inquiétude, porte dans l'ame une pitié respectueuse. La scène de l'allaitement se retrace toute entière à l'esprit, & Polidore en exprime fidèlement tout le pathétique dans ces vers.

Je bénis en toi seule unis & consacrés
Les droits que la nature a toujours séparés :
Ce sang qui me doit l'être, & dont je tiens la vie,
A doublé les devoirs de mon ame attendrie.

Polidore, après avoir pleuré la naissance & la mort de son fils, veut quitter sa retraite, se montrer à ses peuples & les désabuser : Zelmire lui prouve que la mort d'Azor redouble son danger, qu'elle lui fera infailliblement imputée, s'il reparoit, & qu'il deviendra la victime des fureurs du peuple & de l'armée ; elle lui fait espérer qu'elle trouvera le moyen de le mener à Troye, où elle compte se réfugier avec son fils auprès d'Ilus, abandonnant à Anténor, Prince du Sang Royal, le

trône orageux de Lesbos. Mais , lui dit Polidore , plus occupé encore des intérêts de Zelmire que des siens ,

Tu souffres que des cœurs , amis de la justice ,
D'un parricide affreux te nomment la complice ?

Zelmire lui fait cette sublime réponse :

Que fait la Renommée au cœur qui la dément ?
En paix avec soi-même , on la brave aisément :
Mais on souffre en tremblant sa faveur infidelle ,
Lorsqu'un témoin secret vient déposer contre elle.

Polidore & Zelmire sont interrompus par Ema , qui leur annonce qu'on voit approcher Anténor & les Chefs de l'armée ; Zelmire épouvantée renferme Polidore dans le tombeau : elle sort pour cacher son trouble.

Le peuple & l'armée offrent la couronne à Anténor , qui la refuse avec une modération généreuse.

Citoyens de Lesbos , & Guerriers de la Thrace ,
Je descends à regret du trône où l'on me place ;
Que par le choix d'un peuple , il est doux de régner !
Mais ce trône , en un mot , le pouvez-vous donner ?
Le Ciel vous laisse un Roi dans le fils de Zelmire ;
L'élever pour son peuple est la gloire où j'aspire ;
Je ferai plus chéri , plus grand , plus respecté ,
D'avoir fait un bon Roi que de l'avoir été.

Mais cette générosité affectée n'est que le masque brillant de l'ambition la plus criminelle. Anténor , resté seul avec Rhamnès , son Confident , instrument dont il a besoin pour l'exécution de ses desseins , & qu'il se propose de briser , quand ils seront remplis , lui dévoile les ressorts de son horrible politique ; c'est lui , qui par des rapports infidèles , a rendu Polidore & Azor ennemis , c'est lui qui croit avoir fait périr le père par le fils , c'est lui qui a poignardé Azor , après l'avoir rendu parricide ; mais à peine avoit-il frappé , que l'arrivée de quelques Soldats l'avoit forcé de sortir précipitamment de la tente d'Azor. Ce Prince , en expirant , pouvoit avoir nommé son assassin. C'est pour détruire à tout hasard cette accusation , qu'il la dément d'avance par le refus de la couronne ; il veut qu'elle soit donnée au fils d'Ilus & de Zelmire ; mais , dit-il :

Tu me crois trop prudent pour lui laisser atteindre L'âge de se connoître , & le temps d'être à craindre.

Ce n'étoit qu'un ôtage qu'il vouloit avoir entre ses mains contre Ilus. Au reste , il feint la plus grande ardeur à venger la mort d'Azor ; il veut qu'on accuse de ce coup un innocent foible & sans défense , qu'il immo-

lera aisément à la fureur du peuple. Il charge sur-tout Rhamnès de rechercher avec soin ceux qui sont entrés dans la tente d'Azor après lui ; nouvelles victimes qu'il immolera sans doute encore à sa sûreté ; il donne à Rhamnès le commandement de l'armée , pour l'attacher à ses intérêts. Voici comment il explique lui-même le résultat profond de ses monstrueux desseins.

J'ai fondé ma grandeur sur l'estime publique ,
 D'un sage usurpateur utile politique ;
 Je feins de fuir un trône où tendent tous mes pas ;
 J'adore des Dieux vains que mon cœur ne croit pas ;
 Et tu vois que le Peuple , & la Cour , & l'Armée ,
 De cent titres divins chaigent ma renommée.

J'ai su tromper mon siècle , & je veux davantage ;
 Je veux que son erreur s'étende d'âge en âge ,
 Et que tout l'avenir ne puisse voir en moi
 Qu'un sujet vertueux que le sort a fait Roi.

Rhamnès , étonné de ce qu'il vient d'entendre , & flottant entre l'ambition & les remords , se détermine pour le crime , par l'exemple de ses succès. On connoît peu de premiers actes aussi intéressans , & aussi animés que celui-ci.



ACTE SECOND.

Zelmire trompée par les fausses vertus d'Anténor, & charmée du refus qu'il avoit fait du Trône, prend la résolution de lui confier le sort de son père, & Polidore y consent : mais le même Soldat Thrace que la piété de Zelmire avoit attendri, & qui l'avoit aidé à sauver Polidore, vient leur annoncer qu'Anténor est l'assassin d'Azor, qu'il l'a su d'Azor lui-même, dans la tente duquel il étoit entré au moment que l'assassin en sortoit ; il avoit recueilli les derniers soupirs d'Azor, il avoit été le témoin de son repentir, il lui avoit révélé le sort de son père, & Azor étoit mort consolé, laissant au Soldat un écrit tracé de son sang, qui accusoit Anténor : mais cet écrit si important, on ne pouvoit encore le produire qu'avec d'extrêmes précautions. La prévention en faveur d'Anténor étoit trop générale & trop forte pour qu'on pût la détruire tout d'un coup. Si Polidore eût paru subitement, armé de cet écrit, comme il le vouloit, on eût cru le billet faux, & on n'auroit vu dans Polidore que l'assassin de son fils, & le calomniateur d'Anténor. Le Soldat même, entouré de traîtres & d'espions, n'avoit osé se charger pendant le jour de ce

billet dangereux , il se proposoit de le remettre la nuit suivante à Zelmire ; le zèle ardent & sincère qu'il témoigne pour son Roi , arrache à Polidore attendri cette réflexion pleine de sagesse , de reconnoissance & d'humanité.

Quels sentimens, ma fille , en cette humble fortune !
 O leçon pour les Grandstrop vaine & trop commune !
 A ces derniers humains quel Roi vient s'abaisser ?
 Quand ils sont malheureux, daignons-nous y penser ?
 Nos yeux remarquent-ils leur obscure existence ?
 Leur zèle la prodigue à notre indifférence ,
 Et loin de se venger de nos mépris honteux ,
 Ils sont hommes pour nous, quand nous souffrons
 comme eux.

Zelmire avoit proposé à Polidore de se retirer avec elle à Troye , auprès d'Ilus , quand le billet d'Azor leur auroit été remis , pour revenir ensuite avec le secours d'Ilus démasquer & punir Anténor : mais que deviendra pendant ce temps le fils de Zelmire , dont Lesbos avoit confié la garde & l'éducation à Anténor ? C'est la réflexion que fait Polidore , & qui occupe Zelmire. Il en résulte dans l'ame de cette mère & de cette fille si tendre , un combat très-intéressant entre les divers mouvemens de la nature.

Anténor vient entretenir Zelmire , elle en

est avertie par le Soldat , qui fait rentrer Polidore ; il faut que Zelmire cache sa crainte & sa haine , au Tyran soupçonneux & pénétrant qui vient l'épier. Anténor a la clef des crimes d'Azor , puisqu'il les a lui-même fait commettre ; mais il n'a pas de même celle de l'intelligence de Zelmire avec Azor : il croit comme tout Lesbos qu'elle a livré son père ; mais par quel motif ? Il l'ignore ; ce crime est , pour ainsi dire , hors de la chaîne de crimes qu'il a forgée. Il a déjà dit à Rhamnès :

Je saurai quel dessein peut l'avoir animée ;
D'un cœur qui me ressemble il faut me défier.

Il accable d'abord Zelmire de reproches , qu'elle repousse avec une juste fierté ; il lui déclare qu'il la renvoie à son époux ; il lui refuse son fils qu'elle demande ; il lui annonce qu'ayant résolu de venger la mort d'Azor , & craignant que le départ de Zelmire ne fournisse à ses meurtriers une occasion d'échapper à la vengeance de Lesbos , il examinera lui-même avec le soin le plus rigoureux & la suite & les vaisseaux de Zelmire. Elle tremble alors pour son père. Anténor s'aperçoit de son trouble , & lui en demande la cause.

Voulez-vous du coupable autoriser la fuite ?

Zelmire s'écrie :

Ah ! Seigneur , qu'avec joie une si foible main
Du meurtrier d'Azor déchireroit le sein !

Tandis que cet entretien violent la fait frémir de crainte , on annonce une nouvelle qui semble devoir changer sa destinée , & qui la rend plus malheureuse encore ; c'est l'arrivée d'Illus , qui , après deux mois d'absence , ramené par l'amour auprès de Zelmire , ignore absolument tout ce qui s'est passé à Lesbos. Anténor se fait un plaisir cruel de lui annoncer la mort affreuse de Polidore. Illus jure de la venger , il en jure par Zelmire en lui prenant la main. Anténor lui dit : *Vous tenez la main qui l'a livré.* Illus la repousse avec effroi ; cependant il refuse d'en croire Anténor , qui ose s'en rapporter à Zelmire elle-même. La situation de Zelmire ne peut être plus théâtrale ni plus violente. Anténor est tout puissant ; Illus est sans défense : impatient de revoir Zelmire , il a laissé sa suite sur ses vaisseaux. Eh ! que pourroit d'ailleurs cette foible suite de Troyens contre les Lesbiens & les Thraces , réunis sous les ordres d'Anténor ? Zelmire n'a qu'un mot à dire pour sa justification ; mais ce mot perdrait son père & son mari : il ne lui reste qu'à s'accuser elle-

même ; elle s'y résout avec un courage héroïque.

Mon cœur immole-toi ! la cause en est trop belle.
Oui , réduite à choisir de mon père ou d'Azor....
Ce que j'ai fait enfin , je le ferois encore.

Equivoque admirable , qui rappelle l'action vertueuse de Zelmire , en paroissant la charger d'un crime ! Ilus qui ne peut voir que le crime , recule d'horreur , éclate contre Zelmire , qui jouit de sa colère autant qu'elle souffre de son erreur. Ilus ayant encore appris la destinée d'Azor , renonce au trône de Lesbos pour son fils , abandonne Zelmire , & résolu de partir pour Troye , demande son fils à Anténor , qui , avec de feints respects , paroît vouloir le lui refuser. Ilus s'emporte , menace. Anténor ordonne à Rhamnès de rassembler l'armée. Ils sortent tous. Zelmire charge Ema de chercher par-tout Ilus pour le désabuser.

ACTE TROISIÈME.

Les Lesbiens d'autant plus empressés de déferer la couronne à Anténor , qu'il a paru s'en rendre plus digne par le refus qu'il en a fait , ont servi ce scélérat bien au delà de ses vœux , & lui ont nui à force de zèle. Ils ont remis le
fils

filz d'Ilus à son père , ils ont privé par-là Anténor de l'ôtage que sa prudence criminelle s'étoit réservé contre Ilus ; ils lui ont donné le sceptre , mais ils lui ont ôté les moyens de se l'assûrer.

Toutes ses allarmes renaissent ; il étoit certain qu'Azor avoit eu des témoins de ses derniers momens ; ces témoins , à qui Azor pouvoit avoir nommé son assassin , profiteroient peut-être de la présence d'Ilus pour accuser Anténor : quelle seroit alors sa ressource ? Il lui reste encore celle du crime , celle de joindre Ilus à Polidore & à Azor. Il ne faut qu'un moment propice. Ilus arrive ; mais Euriale , Officier Troyen , l'accompagne. Anténor se cache , pour attendre l'occasion. Ilus à qui Euriale dit qu'Ema demandoit pour Zelmire un entretien secret , refuse de la voir , & prêt à partir , renvoie Euriale , avec ordre de lui amener son filz , que le Peuple lui a rendu. Ilus reste seul , enveloppé dans une triste & profonde rêverie ; c'est le moment qu'attendoit Anténor ; il s'élance le poignard à la main , lève le bras , est prêt à frapper. Zelmire qui cherchoit par-tout Ilus pour le désabuser , arrive en ce moment , voit son danger , se jette sur Anténor , & la crainte & l'amour lui donnant des forces , elle arrache le poi-

gnard. Ilus se retournant au bruit, les surprend dans l'agitation de ces mouvemens. Anténor, par une perfidie intrépide & soudaine, qu'on peut appeller un trait sublime dans un caractère atroce, prévient Zelmire, & crie à Ilus :

Vous voyez une épouse perfide ;
Qui sans moi consommoit un nouveau parricide.

Ilus qui croit Zelmire parricide, qui sent qu'elle doit craindre & vouloir prévenir sa vengeance, & qui se rappelle qu'elle lui demande un entretien secret, ne doute point de ce que lui dit Anténor. Zelmire épouvantée de cette audacieuse scélératesse, tombe évanouie. Anténor court chercher sa garde pour l'arrêter. Zelmire revient à elle, & veut se justifier ; déjà elle prononçoit le mot décisif : *Sachez qu'en ce tombeau* Anténor devant qui il faut taire ce mot, arrive précipitamment avec la garde, & ordonne qu'on entraîne Zelmire à la tour. Ilus trouve ce zèle un peu trop vif, & avertit Anténor avec dignité, que le soin d'ordonner du sort de Zelmire, toute coupable qu'elle est, ne regarde que son époux. Anténor feint de modérer son zèle ; il ne parle que du service qu'il a rendu à Ilus. Zelmire accuse Anténor

à son tour. Anténor se défend par les circonstances : il a refusé le trône ; quel intérêt peut-on lui supposer ?

Ose aussi m'accuser du meurtre de ton père.

Zelmire , indignée , va laisser échapper son secret , elle le retient à peine , elle bégaye avec effort des mots équivoques , dont elle voudroit qu'Ilus seul entendît le sens : ses yeux se tournent de temps en temps vers le tombeau ; mais elle ne peut se faire entendre , & Ilus qui ne voit dans son trouble , que l'embarras d'une coupable , l'envoie en prison. Anténor la suit pour s'assurer d'elle. Ilus resté seul , se rappelant les regards de Zelmire , le tombeau dont elle a parlé en l'absence d'Anténor , dont elle n'a plus parlé en sa présence , veut entrer dans ce tombeau. Polidore entendant la voix d'Ilus , l'ouvre lui-même , & paroît à ses yeux. A son aspect , Ilus transporté , jette ce cri qui devient un trait de génie dans la bouche de l'Acteur , comme sous la plume de l'Auteur , ce cri de la nature , de l'amour & du repentir : *Zelmire est innocente* , & tous les cœurs sont soulagés de le voir enfin détrompé. Ilus apprend d'Ema que le Soldat Thrace veut lui remettre à la porte de Mars l'écrit d'Azor mourant , qui

accuse Anténor. Ilus veut d'abord conduire Polidore sur ses vaisseaux , amener ses Soldats , courir à la prison , en tirer Zelmire , & montrant au camp tout entier l'écrit d'Azor , faire connoître & punir son assassin. Polidore répond :

Et dans de tels momens vous voulez que je fuye?...
Je sens , sous les glaces de l'âge ,

Le feu de mon amour rallumer mon courage :
Malgré mes sens flétris , je retrouve mon cœur ;
Et mes bras énervés reprennent leur vigueur.

Hélas ! ce tendre soin de défendre sa race ,
A l'être le plus foible inspire quelque audace ;
Nature , je l'appris de ma fille & de toi.
Tu nous mets pour toi-même au dessus de ta loi.

Il consent seulement à se déguiser.

Donnez-moi d'un Troyen & l'habit & l'armure ;
J'y consens. Près de vous combattant sans éclat ,
Souverain détrôné , je ne suis qu'un Soldat.

C'est par ces beaux vers & par ces grands mouvemens que finit le troisième acte , l'un des plus vifs & des plus brillans qui soient au théâtre. Ce n'est point exagérer que de dire qu'il a transporté à toutes les représentations,



ACTE QUATRIÈME.

Ilus n'en avoit pas cru le courage de Polidore. A force de prières , il l'avoit engagé à se retirer sur ses vaisseaux. Euriale qui , avec Ilus , a délivré Zelmire , la conduit vers les vaisseaux où son père l'attend. Tout-à-coup on voit les Lesbiens & les Thraces envelopper Ilus ; les Troyens volent à son secours , & sont défaits. Zelmire , témoin du combat , semble vouloir aller elle-même défendre Ilus ou mourir avec lui. Tandis qu'elle s'agite , & que tout ce spectacle se confond à ses yeux , un Troyen traverse le théâtre , tenant à la main une épée rompue ; il marche avec une contenance fière vers le tombeau. Zelmire l'y voit entrer , & ne peut voir son visage. Rhamnès , le confident & le complice d'Anténor , paroît à la tête d'une troupe de Lesbiens vainqueurs , cherchant des yeux le Troyen qui lui est échappé , & dont le courage avoit paru s'attacher à le combattre personnellement ; il le croit retiré dans les vaisseaux , il veut les embraser ; il ordonne à des Soldats d'apporter des flambeaux. Zelmire tremblante pour son père , est prête d'indiquer le lieu où le Troyen s'est réfugié ; mais doit-elle livrer un sujet fidèle , un défenseur de son père & de son

mari ? Elle hésite , elle balance ; les Soldats Lesbiens arrivent les flambeaux à la main , ils vont les lancer dans les vaisseaux , tandis que d'autres arrêtent Zelmire : vaincue par la pressante violence du danger & par l'intérêt d'un père , elle nomme en tremblant le tombeau ; & du moins Rhamnès a juré de sauver la vie au Troyen ; il le fait arracher du tombeau , le Troyen se défend encore avec son épée brisée. Zelmire effrayée de la voix qu'elle entend , court à lui , Rhamnès le combat , le casque du Troyen tombe ; & Rhamnès étonné & Zelmire éperdue reconnoissent Polidore. Il avoit feint seulement de céder aux instances d'Ilus , mais bientôt son courage l'avoit entraîné au combat. Rhamnès , à la vue d'un prisonnier si important , révoque sa parole , & veut que Polidore & Zelmire soient traînés vers Anténor. Zelmire rappelle à Rhamnès son devoir avec l'impétueuse éloquence du désespoir. Elle est si pressante , que Rhamnès paroît ébranlé. Zelmire saisissant cette aurore d'espérance , crie à son père avec transport : *Seigneur , il s'attendrit* : elle se précipite aux pieds de Rhamnès , elle accuse Anténor du meurtre d'Azor ; mais Anténor vainqueur , paroît avec ses Thraces , menant à sa suite Ilus , Euriale & les Troyens enchaînés. Rham-

nès lui présente Polidore, qui parle à Anténor comme un Roi parle à un rebelle. Anténor, dont le grand talent est de voir d'un coup-d'œil tout ce qu'une situation lui fournit, & de tirer parti des circonstances, ne balance pas à accuser Polidore du meurtre d'Azor ; il rappelle aux Soldats la dureté que Polidore avoit toujours eue pour son fils, (ancienne calomnie qu'il avoit inventée & qu'il renouvelle) il plaint ce jeune Héros, victime de la barbarie d'un père, & de la perfidie d'une sœur, qui n'avoit feint d'embrasser ses intérêts, que pour l'attirer dans le piège, & qui en avoit imposé à tout le monde par le faux bruit de la mort de Polidore ; à chaque mot qu'il dit, il semble faire une nouvelle découverte, il répand sur la conduite de ses ennemis une lumière toujours fautive, mais toujours éblouissante ; il montre, il prouve, pour ainsi dire, un complot tramé entre Polidore, Zelmire & Ilus pour la perte d'Azor. Il fait remarquer qu'au moment où ce Prince expire, Ilus, appelé par Zelmire, se trouve à Lesbos, qu'alors Polidore reparoit, qu'Ilus & Zelmire, pour cacher leurs desseins, affectent l'un pour l'autre une haine excessive, que Zelmire feint d'assassiner Ilus, qu'Ilus la confie lui-même à la garde d'Anté-

nor , & que tout-à-coup on les voit tous armés & réunis pour opprimer Lesbos , & détruire les fidèles sujets d'Azor. Il se récrie sur ce jeu barbare , sur ce long enchaînement de noirceurs ; il entraîne , il persuade l'armée , & sûr des succès de sa criminelle éloquence , il cite encore les accusés au Tribunal du Peuple. Zelmire , confondue par cette scélératesse imperturbable , appelle en vain la foudre , & désespère de la justice du Ciel. Ilus , à qui le Soldat Thrace a remis l'écrit d'Azor , répond :

Sa justice est pour nous. Elle tient enfermés
Dans un nuage encor ses foudres allumés ;
Mais son bras invisible , étendu sur le crime ,
Voile , pour mieux frapper , les yeux de ma victime.

Ilus ne veut s'expliquer que devant le Peuple ; mais il lui échappe d'appeller Anténor Complice & meurtrier du fils de Polidore.

Anténor a toujours pour se défendre d'une telle accusation , le refus qu'il a fait de la couronne ; ce mot cependant l'inquiète. Il voit trop bien qu'Azor a parlé , & qu'Ilus est instruit ; il charge Rhamnès de l'interroger , tandis qu'il va lui-même prévenir le Peuple , avant que Polidore , Zelmire & Ilus soient

conduits à ce dernier Tribunal : on sépare ces infortunés, qui, soulevant leurs fers, & se débarrassant avec effort de leurs gardes, s'embrassent peut-être pour la dernière fois.

A C T E C I N Q U I È M E.

Ilus n'a plus de moyen de convaincre Anténor ; Rhamnès lui a enlevé dans la prison l'écrit d'Azor ; Polidore & Zelmire sont déjà condamnés ; Anténor, qui survient, affecte sur leur sort une pitié hypocrite.

Non, rien n'épuisera sa fertile imposture,

S'écrie Ilus indigné.

C'est le dehors trompeur de l'intégrité pure ;

A force de forfaits te voilà parvenu

A la tranquillité que donne la vertu.

Ilus sort, & croit aller au supplice, c'est même sa seule espérance ; mais ce n'est point le projet d'Anténor, il veut qu'Ilus vive, pour lui servir d'ôtage contre la vengeance des Troyens, & il le renvoie en prison. Zelmire & Polidore vont périr, leur supplice doit avoir tout l'appareil d'un sacrifice agréable aux Dieux, ils vont être immolés sur le tombeau des Rois, comme meurtriers d'un Roi, & c'est le Général des armées de Lesbos, qui, suivant un usage ancien de la Na-

tion , doit porter le coup mortel ; ainsi c'est Anténor qui a rendu l'arrêt par l'organe du Peuple , & c'est Rhamnès son complice qui va l'exécuter. Le sacrifice doit être consommé en présence des Prêtres , du peuple & de l'armée ; le peuple & l'armée sont enivrés de fanatisme & d'erreur , & Anténor a chargé Rhamnès de gagner les Prêtres à prix d'argent.

Il se livre désormais sans crainte à toute sa fortune ; il contemple avec orgueil sa supériorité , son empire sur les esprits , il insulte à l'aveuglement des fanatiques qu'il fait mouvoir.

Tel est l'art de régir ces crédules humains ,
Qui , fermes dans le pli que leur donnent nos mains ,
Aveugles instrumens du Héros qui les guide ,
Avec un esprit foible ont un cœur intrépide ;
Qu'au nom de la Patrie on rend séditieux ,
Qu'on mène au sacrilège avec le nom des Dieux.

Polidore & Zelmire paroissent , chargés de chaînes , entourés de Gardes , suivis du Peuple & des Soldats. Zelmire , en regardant le tombeau où elle doit être immolée , dit tristement :

O mon père , voilà le prix de la vertu !

Ensuite ayant perdu l'espérance de sauver son père , elle se livre à toutes les imprécations de la rage.

Les Troyens par ma mort excités,
En immenses tombeaux changeront vos cités :
Que la contagion, que la faim dévorante
Y mêlent leurs fléaux à la guerre sanglante :
Que vos fils, arrachés de leurs berceaux brisés,
Soient à vos yeux mourans sur la pierre écrasés :
Que l'enfer, soulevant les abîmes des ondes,
Fasse écrouler votre Isle en ses flâmes profondes ;
Qu'il dévore à jamais ce monstre furieux,
L'opprobre des mortels & la honte des Dieux.

Les Prêtres arrivent, on n'attendoit qu'eux
pour frapper ; Anténor impatient de voir
tomber ses victimes, avertit Rhamnès de
prendre le glaive sacré ; Rhamnès, en le pre-
nant des mains du Grand - Prêtre, qu'il a
instruit de son dessein, dit :

Oui, peuple, il faut remplir ce sanglant ministère,
Qu'un devoir glorieux, un usage sévère,
Votre choix, mes sermens, imposent à ma foi.

Il lève le bras sur Polidore, tandis que
Zelmire, retenue par des soldats, veut en
vain se précipiter au devant de ses coups ;
mais à l'instant, Rhamnès en prononçant ces
mots :

Exécration, tombe aux pieds de ton Roi.

Se retourne & frappe Anténor au lieu de
Polidore. A ce coup, la Scène s'ébranle &

s'agite ; le peuple , les soldats Lesbiens & Thraces veulent se jeter sur Rhamnès ; ils s'arrêtent , en voyant que les Prêtres leur tendent les bras & que Rhamnès montre un papier déployé ; le soldat Thrace aide aussi à retenir les soldats de sa nation. Anténor, en expirant, est forcé de rendre témoignage aux Dieux qu'il a bravés , & qui le condamnent. Son aveu, le billet d'Azor lu publiquement , ramènent tous les esprits. Rhamnès harangue le peuple avec véhémence, il l'entraîne , il le fait rentrer dans le devoir ; il l'attendrit par la peinture des malheurs , il l'enchanté par le tableau des vertus de Polidore & de Zelmire, il atteste le soldat Thrace sur cette action admirable , sur cet allaitement d'un père.

Merveille respectable à la race future ,
Où, même en s'oubliant, triomphe la nature.
Je vois, à ce récit, tous vos cœurs s'attendrir,
L'amour mêle ses pleurs à ceux du repentir :
Vous en versez vous-même, ô Thraces inflexibles !
Ah ! ne rougissez pas de vous trouver sensibles ;
Le remords est sublime en des cœurs courageux.

Il donne à tous l'exemple de se prosterner
aux pieds du Roi , & cet exemple est universellement suivi. Ce tableau, qui pouvoit être

confus, a beaucoup d'ordre, d'intérêt & de pathétique. Polidore s'écrie, transporté de joie :

Ah ! je mourrai content, j'ai retrouvé vos cœurs.

Rhamnès avoit pourvu à la liberté d'Ilus ; ce Prince arrive & mêle ses transports à ceux de Polidore, de Zelmire, & de la Nation entière. Rhamnès, dans des vers nécessaires, quoiqu'on les supprime au théâtre, pour ne pas refroidir la vivacité de l'action, rend compte des motifs de sa conduite & des raisons de son changement. Polidore termine la pièce par un sentiment naturel & touchant, tiré avec intelligence du fond du sujet.

Justes Dieux, pour ma fille exaucez mes souhaits,
Je n'ai pas à jouir long-temps de ses bienfaits :
Vous-mêmes, chargez-vous de ma reconnoissance ;
Dans le cœur de son fils mettez sa récompense !



RÉFLEXIONS SUR L'ART DRAMATIQUE.

Au sujet de la Tragédie de Zelmire.

CETTE Tragédie est une grande & vaste machine, un peu compliquée en apparence ; mais c'est un mérite de plus que dans cette multitude de ressorts il n'y ait rien de confus, que tout soit préparé, placé & lié, que l'intérêt soit toujours un, qu'il repose toujours sur Polidore, Zelmire & Ilus, & que la scélératesse habile d'un seul homme varie sans cesse dans les détails, le fonds essentiellement uniforme de leur danger & de leur situation.

C'est encore une chose très-remarquable, que, malgré la multitude d'événemens antérieurs à l'action de la pièce, & qui ne pouvoient être que la matière d'une exposition, l'intérêt soit déjà vif & pathétique dès la première Scène. Ce mérite est dû en partie au rapport intime que l'Auteur a su mettre entre ces événemens & l'action de la pièce, en partie à la forme heureuse de son exposition, dont nous aurons occasion de parler.

Ce feroit une injustice de vouloir diminuer le mérite de cet ouvrage , en affectant de prendre pour modèle unique de la Tragédie la simplicité de Racine : l'art n'est point renfermé dans des bornes si étroites ; chaque genre admet plus d'une manière de le traiter. On peut , si l'on veut , préférer ces Tragédies simples , où , sans incidens & sans tumulte , les développemens progressifs d'une seule passion remplissent le cannevas entier : mais doit-on proscrire les pièces à grands mouvemens & à grand spectacle ? N'excluons rien légèrement , étendons la carrière des talens & du plaisir. Racine lui-même n'est pas tellement fidèle à sa simplicité favorite , qu'il ne s'en écarte quelquefois : & qui voudroit comparer Iphigénie & Zelmire , trouveroit dans la première , la forme de l'intérêt plus mobile encore que dans la seconde. Si c'étoit ici le lieu de faire une dissertation sur ce sujet , on pourroit prouver que les Grecs mêmes , qui ont donné à Racine l'exemple de la simplicité , sont quelquefois compliqués quand le sujet l'exige , & que la multitude des incidens n'est point un défaut , quand elle ne nuit ni à la netteté de l'action , ni à l'unité de l'intérêt. Que sera-ce , si , au lieu de Racine & des Grecs , on prend pour modèle Corneille ,

sur-tout dans le Cid & dans Héraclius ?

On a dit que les incidens de Zelmire n'a-voient d'autre fondement que la volonté de l'Auteur, & qu'ils ne naissoient nécessairement ni du caractère des personnages, ni de la nature des passions qui les agitent. Premièrement le fait n'est pas exact. Car indépendamment des exemples frappans par lesquels l'Auteur prouve dans sa Préface, que ses coups de théâtre sont tirés du caractère de ses personnages, l'incident du quatrième Acte où Zelmire livre son père en croyant le sauver, & ne livrer qu'un Troyen inconnu, naît de la valeur de Polidore qui, malgré sa vieillesse, n'a pas voulu rester sur les vaisseaux, pendant que l'on combattoit pour lui & pour sa fille. Mais secondement quand il faudroit passer condamnation sur le fait, la critique n'en porteroit pas moins à faux. Tout ce qu'on appelle coups de théâtre & incidens dramatiques, n'est-il pas ordinairement fondé sur la volonté de l'Auteur, qui n'est gêné à cet égard par d'autres loix que par celles de la vraisemblance ? Si Racine n'eût pas voulu faire précéder l'arrivée de Mithridate & de Thésée du bruit de leur mort, ni Xipharès ni Phèdre n'eussent déclaré leur passion, & il n'y auroit point eu de pièce. Si Narbas

arrivoit

arrivoit un moment plus tard, la mère la plus tendre feroit le bourreau de son fils. Si Nérestan écrivoit : *ma sœur*, au lieu de *chère Zaire*; Orosmane ne poignarderoit ni sa maîtresse ni lui-même. Et si on veut remonter jusqu'aux Grecs, c'est par la seule volonté d'Euripide qu'Hercule arrive chez Admète, dans le seul moment où il puisse lui rendre Alceste.

Le coup de théâtre du troisième Acte est trop hardi & a trop bien réussi pour qu'on ne l'attaquât point. On a dit que c'étoit le hazard seul qui faisoit arriver Zelmire au moment où Anténor alloit poignarder Ilus. Peut-être qu'en ce cas le coup de théâtre seroit défectueux. Mais si Zelmire ne doit avoir rien de plus pressé que de défabuser Ilus, si elle doit le chercher par-tout dans cette vue, certainement on ne doit trouver ni singulier, ni trop fortuit qu'elle arrive dans un endroit où est Ilus, sur-tout cet endroit étant voisin du tombeau où Polidore est renfermé.

On a dit que ce coup de théâtre étoit celui de Camma : l'Auteur a très-bien prouvé que non, dans sa Préface, & il suffit de lire les Scènes 3^e. & 4^e. du troisième Acte

de Camma, pour être de son avis (1).

Ce n'est pas non plus le coup de théâtre d'Hypsipile; & la différence à cet égard naît principalement de la différence des caractères. Dans l'Hypsipile de M. Métastase, Léarque, homme foible, lâche, sur-tout très-indécis, flottant entre le crime & la vertu, & toujours déterminé au crime par les seules circonstances, trouve Jason son rival endormi. Après avoir long-tems délibéré, il se dispose à l'affassiner : Hypsipile arrive & l'en empêche. Léarque délibère encore quelque tems; enfin il laisse son poignard à Hypsipile, qui le lui demande, & voyant Jason s'éveiller, il s'enfuit lâchement, en bégayant ces mots équivo-

(1.) Il faut avouer cependant qu'il y a beaucoup de conformité entre le coup de théâtre de Camma & celui de Zelmire, puisque Camma vient pour poignarder Sinorix, comme Anténor pour poignarder Ilus, qu'elle est retenue par Sostrate, comme Anténor est retenu par Zelmire, & que Sinorix se trompe sur le coupable comme Ilus. Mais d'ailleurs, la situation est différente: Camma n'accuse point Sostrate; car elle l'aime, & elle se propose de le sauver: elle se contente de ne pas désabuser Sinorix, & de ne pas démentir Sostrate, qui a la générosité de s'accuser lui-même. Ce qui caractérise le coup de théâtre de Zelmire, & ce qui le rend propre à M. de Belloy, c'est la promptitude avec laquelle Anténor prend son parti, & l'impudence avec laquelle il accuse Zelmire. *Note de l'Editeur.*

ques : *Prince, vous êtes trahi.* On ne voit dans tout cela que de l'irrésolution & de la lâcheté. Au contraire dans *Zelmire*, Anténor toujours décidé au crime, forme le projet d'assassiner *Ilus* avant même que l'occasion s'en présente; & quand il est retenu par *Zelmire*, il passe tout à coup au comble de la noirceur. Il accuse *Zelmire* elle-même.

M. de Belloi a raison de citer comme son principal modèle & sa principale autorité, l'intrépide scélératesse de *Cléopâtre* dans *Rodogune*, lorsqu'ayant tué *Séleucus*, elle se hâte d'accuser *Timagène* de ce crime, dans la crainte qu'il ne l'en accuse elle-même, en rapportant les dernières paroles de *Séleucus* qu'il a recueillis. Il est pourtant certain que l'accusation de *Cléopâtre* n'excite pas autant de frémissement que celle d'Anténor : 1^o. parce que la calomnie d'Anténor est jointe à un coup de théâtre frappant; 2^o. parce que l'accusation de *Cléopâtre* est bien moins hardie que celle d'Anténor : ce n'est qu'un soupçon qu'elle présente, & qu'elle promène tantôt sur *Timagène*, tantôt sur *Rodogune*.

Le coup de théâtre de la fin est brillant, désiré, inespéré. On l'applaudiroit même sans qu'il fût justifié, tant on a besoin de voir périr Anténor, & de voir finir les malheurs

de ses victimes ; mais il est parfaitement justifié, & par ce qui précède & par ce qui suit ; il rassemble deux caractères opposés dont la réunion très-rare forme un bon dénouement. Il est imprévu & il est pourtant préparé. Qu'il soit imprévu, on en peut attester le trouble de tous les spectateurs, lorsque Rhamnès prend le glaive des mains du Grand-Prêtre ; s'il reste encore quelque espérance, elle est fondée sur l'absence d'Illus : on n'imagine pas ce qu'il peut faire ; on sait qu'il ne lui reste aucune ressource ; on croit pourtant que Polidore & Zelmire ne périront pas sans qu'il reparaisse ; mais on n'attend rien de Rhamnès, c'est lui qui a livré Polidore, c'est lui qui a enlevé à Illus l'écrit d'Azor, c'est lui qui a comblé les malheurs de Zelmire ; toutes choses très-adroitement ménagées pour détourner l'idée que le dénouement puisse venir de lui. Que ce dénouement soit pourtant préparé, il suffit, pour s'en convaincre, de suivre pas à pas la conduite & le caractère de Rhamnès. Les succès du crime l'entraînent ; mais il hait ce crime triomphant, il aime & plaint la vertu malheureuse, il s'indigne du bonheur d'Anténor.

Et de l'aveu des Cieux ce mortel se couronne !

Il plaint & loue Polidore.

Dans ce siècle coupable à quoi sert la vertu ?

Quel fruit en recueillit le sage Polidore ?

Au quatrième Acte il paroît touché des prières de Zelmire : un tel caractère devoit embrasser la vertu, lorsqu'il le pourroit faire avec sûreté.

Ce dénouement paroît avoir quelque ressemblance avec celui d'Héraclius, & Exupère avec Rhamnès ; mais cette ressemblance assez vague consiste seulement en ce que dans l'une & dans l'autre pièce le tyran périt par une main qu'on croit lui être dévouée, & de qui on n'attend point sa mort : mais Exupère paroît avoir dès le commencement un projet fixe qu'il suit constamment, & qu'il exécute par des moyens un peu étranges, au lieu que Rhamnès entraîné pendant les quatre premiers Actes par la fortune d'Anténor, ne se détermine contre lui qu'au cinquième.

Anténor ne dément point sa prudence ordinaire, en se donnant un confident ; il a besoin d'un complice, qui accuse du meurtre d'Azor ceux sur qui il en veut faire tomber la peine ; il a besoin d'un ami qui cherche ceux qui sont entrés dans la tente d'Azor.

Moi-même, en les cherchant, je ne dois point paroître;
Des yeux qu'ils craindront moins, pourront mieux
les connoître.

D'ailleurs il a des garants assez sûrs de la
fidélité de Rhamnès.

Né d'un sang peu connu, tu cherches la faveur;

L'exil, sans mon crédit, eût payé tes services;
Dès tes plus jeunes ans, tu n'eus d'appui que moi;
Tu n'es rien, si je sers; & tout, si je suis Roi.
Voilà sur quels garants je vais t'ouvrir mon ame.

L'intérêt est le nœud, la chaîne qui nous lie.
Ce Dieu des Courtisans me répond de ta foi;
Ce Dieu des Souverains te répondra de moi.

Il nous semble que c'est avec moins de
motifs & avec moins de précautions que Ma-
than se découvre à Nabal, & Aman à Hydaspes.
Enfin Anténor annonce une précaution plus
forte encore dans cet *à parte*.

J'ai besoin d'un complice,
Mais malheur au mortel qu'il faut que je choisisse (1).

(1) Malgré tout cela, le dénouement de cette pièce
prouve combien notre méthode d'employer des confidens
pour l'exposition, & d'en donner même aux plus grands
scélérats, est défectueuse & peut devenir dangereuse, puis-

Toutes les objections sont prévenues dans la pièce même.

On pourroit trouver singulier qu'un monstre impie & dénaturé comme Azor, qui brûle son père dans un Temple, après avoir voulu le faire mourir de faim dans une prison, ait pu entraîner le peuple & l'armée dans son parti. Polidore détruit cette difficulté par les vers suivans :

Eh ! qui fût mieux formé pour tromper le vulgaire ?
Unissant, sous les traits d'un visage enchanteur,
Le froid de la prudence au feu de la valeur,
Rassemblant des Héros tous les talens sublimes,
Dangereuses vertus, souvent mères des crimes !
Il sut empoisonner les dons les plus flatteurs.

Nous croyons pouvoir citer ce trait comme un modèle d'exposition. Ce n'est point un froid récit, fait pour l'instruction seule du spectateur, & entendu sans intérêt par un personnage de commande, c'est un père qui pleure un fils coupable, & qui aime à se rappeler avec regret ses qualités brillantes. Le récit devient un sentiment dans cette tirade (1).

qu'en effet Anténor périt pour s'être confié à Rhamnès.
Note de l'Editeur.

(1) Tout cela est vrai, mais il est pourtant vrai aussi

On auroit pu dire encore qu'Ilus, mari & amant de Zelmire, doit la connoître trop bien pour la croire coupable. Mais, 1°. Zelmire paroît s'accuser elle-même; 2°. l'Auteur par surabondance de précaution, arrange les faits de manière qu'Ilus n'a pu avoir qu'une connoissance superficielle du caractère de Zelmire. Anténor, avant l'arrivée d'Ilus, dit à Zelmire :

Sa naissante flamme
Sur vos fausses vertus éclaira mal son ame;
Etranger & séduit par vos trompeurs appas,
A peine un prompt hymen l'avoit mis dans vos bras,
Que la gloire en nos camps emporta sa vaillance.

Nous nous arrêtons avec d'autant plus de plaisir sur ces traits d'intelligence & sur ces combinaisons dramatiques, qu'il peut être encore plus utile dans un sens aux jeunes Auteurs, qui courent cette carrière, de les considérer dans l'ouvrage d'un de leurs concurrens, que dans les chef-d'œuvres même des Maîtres reconnus.

Maintenant, pour mettre nos Lecteurs en état de juger de ce que l'Histoire & la Fable

qu'un peuple entier, approuvant un fils & une fille, meurtriers de leur père & de leur Roi, & d'un bon Roi, est une fiction trop étrange & trop peu vraisemblable. *Note de l'Editeur.*

ont fourni à l'Auteur, & du parti qu'il en a tiré, nous observerons qu'il a voulu réunir dans une même pièce l'histoire de cette fille qui allaite son père ou sa mère, & celle d'Hypsipile, qui, pour sauver son père, s'accuse en présence même de son mari ou de son amant, de l'avoir fait périr.

Quant au premier trait, voici comment Valere Maxime le rapporte, l. 5, c. 4. *De pietate in parentes.*

» *Sanguinis ingenui mulierem Prætor apud*
 » *Tribunal suum capitali crimine damnatam,*
 » *Triumviro in carcere necandam tradidit. Quam*
 » *receptam is qui custodiæ præerat, misericor-*
 » *diâ motus, non protinus strangulavit. Aditum*
 » *quoque ad eam filiâ, sed diligenter excussâ,*
 » *ne quid cibi inferret, dedit, existimans futu-*
 » *rum ut inediâ consumeretur. Cùm autem jam*
 » *dies plures intercederent, secum ipse quærens*
 » *quidnam esset, quòd tamdiù sustentaretur, cu-*
 » *riosius observatâ filiâ, animadvertit illam exer-*
 » *to ubere famem matris lactis sui subsidio lenien-*
 » *tem. Quæ tam admirabilis spectaculi novitas*
 » *ab ipso ad Triumvirum, à Triumviro ad Præ-*
 » *torem, à Præto ad Concilium Judicum perla-*
 » *ta, remissionem pænæ mulieri impetravit.* «

Valere-Maxime, après avoir admiré cette action, ajoute :

» *Idem de pietate Perús existimetur, quæ*
 » *patrem suum Cimona consimili fortunâ affec-*
 » *tum, parique custodiæ traditum, jam ultimæ*
 » *seneſtutis, velut infantem pectori suo admotum*
 » *aluit.* «

Quoique ce sujet soit déjà très-touchant, & que la situation même d'un père ou d'une mère coupable & condamnée fournisse beaucoup au pathétique, on sent que l'Auteur a dû rendre son sujet plus noble, plus intéressant & plus digne du cothurne, en substituant à un criminel, un Roi vertueux & respectable, trahi par un scélérat, & opprimé par des sujets séduits. On peut dire que ce changement lui étoit indiqué par le ton de notre théâtre; mais ce qui nous paroît surtout remarquable, c'est la manière ingénieuse dont l'Auteur a fondé le caractère de Zelmire sur son action même. Elle dit à Ema dans la première Scène :

Hélas ! depuis le jour
 De cet effort sacré, prodige de l'amour,
 Tu vois à quel excès ma tendresse est accrue ;
 A la voix de mon père, à son nom, à sa vue,
 Je sens d'un doux transport mes entrailles frémir,
 Tout mon sang se troubler & mon cœur tressaillir :
 Un sentiment nouveau, qui vient s'y faire entendre
 Ajoute à la nature, & rend son cri plus tendre.

Il nous semble qu'on ne pouvoit suivre la nature avec plus de finesse dans cette étonnante révolution de ses mouvemens ; Zelmire n'est donc plus une fille ordinaire ; c'est, pour ainsi dire, une fille mère de son père, & voilà qui explique l'espèce de préférence qu'elle donne dans la quatrième Scène du second Acte à son père sur son fils même ; elle doit la lui donner, ou son caractère se démentiroit, & la Scène de l'allaitement seroit sans influence : mais tout cela est ménagé avec art, tous les devoirs de Zelmire sont remplis : elle est à la fois épouse & mère, lors même qu'elle est obligée de sacrifier quelques-uns de ses sentimens aux autres.

Nature, tu m'as fait le plus rendre des cœurs,
 Pour rassembler sur lui tout l'excès des malheurs.
 Entre mon fils & vous, choix terrible & barbare....
 Le sentiment se tait & la raison s'égare.

J'idolâtre mon fils, j'adore mon époux....

Mais ne doivent-ils pas donner leur sang pour vous ?

Ma vie est votre bien, je vous la sacrifie....

Ils vous sont comme moi comptables de leur vie....

L'un naquit votre fils, l'autre l'est par son choix...

Ah ! les mêmes devoirs nous enchaînent tous trois.

Polidore ne se rend point, & dit ce qu'un

père doit dire à sa place. Zelmire lui répond :

Mon père, la douleur nous aveugle tous deux :

Eh ! pouvons-nous sauver cet enfant malheureux ;

Si la sombre fureur du tyran qui m'opprime,

Cherche, en le couronnant, à parer sa victime ?

Quand vous voudrez périr, mon fils mourra-t-il
moins ?...

Cette solution est en effet décisive ; Zelmire peut sauver son père, elle ne peut sauver son fils, dont Anténor s'est fait confier le soin. Le choix est donc fait ; mais ce n'est pas assez, il faut encore qu'il reste à Zelmire l'espérance de sauver son fils. Tout à coup son amour l'éclaire.

Je démêle Anténor dans ses perfides soins.

Il tremble que le tems ne dévoile sa rage ;

De mon fils contre Ilus il se fait un otage...

O mon fils, tu vivras, même par son secours !

Son intérêt cruel veillera sur tes jours.

Quant au sujet d'Hypsipile, l'Auteur montre très-bien dans sa Préface, le danger qu'il y auroit à le traiter sur notre théâtre avec toutes les circonstances que la Fable fournit, & que M. Métastase, ou n'a osé changer, ou a osé impunément ne pas changer. Nous n'ajouterons rien à ce que M. de Belloy dit à cet égard, nous remarquerons seulement

qu'il n'a imité que trois ou quatre Scènes de l'Hypsipile de M. Métastase. Il regrette lui-même de n'avoir trouvé dans ces Scènes qu'une vingtaine de vers qui convinssent au plan particulier de sa Fable. Nous observerons encore, que, dans les Scènes qu'il a imitées, il y a des changemens considérables, & toujours une tournure qui lui est propre : dans la Scène où Zelmire s'accuse elle-même, en présence d'Illus, d'avoir livré son père, elle ne s'en accuse que par une équivoque aussi touchante qu'adroite, & c'est une délicatesse de notre théâtre de ne mettre jamais un mensonge formel dans la bouche d'un personnage vertueux : chez M. Métastase au contraire, Hypsipile s'accuse formellement. Le moment où Illus & Jason reconnoissent l'innocence, l'un de sa femme, l'autre de sa maîtresse, est encore bien différent dans les deux Auteurs. Illus à l'aspect de Polidore, s'écrie avec transport, *Zelmire est innocente*. Il n'a besoin d'aucune explication : son cœur seul lui dit tout. Hypsipile au contraire, dans un entretien particulier avec Jason, a beau jurer qu'elle est innocente, & vouloir se tuer de désespoir, Jason refuse de l'entendre ; & lorsqu'ensuite Jason rencontre Thoas, père d'Hypsipile, ce n'est point lui qui voit l'in-

nocence d'Hyppisile, c'est Thoas qui la lui fait voir : Jason ne devine point son bonheur, il n'en jouit point comme Ilus avant l'explication.

Les caractères de M. de Belloy sont habilement dessinés & fortement exprimés. Son Anténor, qui est à lui tout entier, est admirable, puisqu'enfin

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Zelmire, indépendamment de ses vertus & de ses malheurs, plaît par un caractère aimable & attachant, Ilus par sa vivacité & par une audace brillante, Polidore par son humanité, sa constance & son courage ; tous les personnages ont un caractère marqué jusqu'à Rhamnès, jusqu'à Ema, jusqu'au Soldat Thrace.

La morale de la pièce est pure & religieuse ; elle est heureusement exprimée dans l'épilogue de Claudien :

*Absulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvitque Deos.*

La versification est souvent forte sans roideur, élevée sans enflure, douce sans foiblesse ; elle annonce un disciple nourri des exemples

des grands Maîtres. C'est ce qu'on a pu remarquer dans la plupart des morceaux que nous avons cités.

La Préface de Zelmire est sage, judicieuse, modeste, bien écrite, c'est l'ouvrage d'un homme de goût, & qui connoît le théâtre.

P. S. M. de Belloy devoit un tribut d'admiration & de reconnoissance à l'Actrice inimitable, qui a encore embelli le rôle de Zelmire, si beau par lui-même. Il a chanté dans de très-bons vers ces talens, cette intelligence sublime, ces yeux pleins d'une expression si vive & si vraie, ces yeux

Où semblent respirer toutes les grandes ames;
ce geste, ce regard, qui font l'éclair du génie,
ce silence quelquefois plus éloquent que
les vers même de Corneille.



JUGEMENT
DU
JOURNAL DES SAVANS,

*SUR l'Édition de 1770 de la Tragédie de
ZELMIRE.*

Décembre, premier Volume 1770.

LES changemens que l'Auteur a jugé à propos de faire à cette pièce, si célébrée par l'éclat soutenu de son succès, ont embelli & fortifié quelques-uns de ses personnages. Polidore est devenu encore plus intéressant & plus noble, Euriale plus actif & plus zélé, Rhamnès plus fin & plus pénétrant : tout le quatrième Acte fait plus d'effet ; il y a aussi dans d'autres endroits quelques détails, ou ajoutés, ou heureusement changés.

La Préface contient des observations nouvelles sur les Tragédies de situations, & en particulier sur *Zelmire*. En défendant cette pièce contre des critiques injustes qui en ont été faites, l'Auteur prouve très-bien que ce n'est point la multitude des événemens & des coups de théâtre qui fait complication dans
une

une pièce , & que la complication consiste dans l'assemblage de plusieurs intérêts qui se croisent & se nuisent réciproquement. La manière dont il justifie à cet égard Olympie, par l'exemple des Argiennes d'Euripide , & Sémiramis par Athalie , est vive & frappante. Toute cette Préface annonce une grande & belle théorie de l'art dramatique. M. de Belloy prouve également par ses préceptes & par ses exemples , que les secrets de cet art lui sont parfaitement connus.

Zelmire , traduite en Italien , a été représentée trente fois de suite à Venise en 1764 , & reprise l'année suivante avec le même succès ; il y en a aussi une traduction Hollandoise , imprimée en 1776 à Amsterdam.





JUGEMENT

D U

JOURNAL DES SAVANS.

SUR la Tragédie de TITUS.

L'AUTEUR de Zelmire est aussi l'Auteur de Titus, & il n'en rougit point, quoique le succès n'ait pas couronné cet ouvrage. Nous ne l'annonçâmes point dans le tems, nous respectâmes les froideurs justes ou injustes du public; nous ne nous proposons pas même d'attaquer aujourd'hui l'espèce de jugement qu'il parut prononcer alors, & qu'il semble avoir retracté en grande partie à la lecture; nous observerons seulement à l'occasion de cette pièce, combien il étoit nécessaire de débarrasser le théâtre de cette foule de Spectateurs, qui, confondus avec les Acteurs, rendoient le spectacle équivoque, & empêchoient, s'il est permis de se servir de ce terme, les évolutions théâtrales. Titus s'est ressenti de cet inconvénient qui subsistoit encore. L'Empereur reparoissoit dans le Sénat, après une longue absence & une maladie dangereuse; le Consul Annius le haran-

guoit sur sa convalescence, au nom du Sénat, du peuple, de tout l'Empire ; mais le peu d'espace qui restoit au théâtre, empêchant qu'on ne vît l'assemblée du Sénat, on prit le discours d'Annius pour le compliment particulier d'un ami, dont Titus auroit dû interrompre les louanges dès les premiers vers. On regarda donc comme déplacée cette éloquente harangue, malgré la beauté des vers & l'intérêt touchant de l'allégorie, dont nos Lecteurs pourront juger.

Seigneur, retracez-vous nos mortelles allarmes,
 Le deuil universel de la patrie en pleurs,
 Tous ces yeux qu'égaroit le délire des cœurs :
 On eût dit à son trouble, à sa terreur profonde,
 Que votre dernière heure étoit celle du monde.
 L'épouse prête à voir expirer son époux,
 L'oublioit dans ses bras & ne pleuroit que vous :
 Les vieillards reprochoient à la rigueur céleste
 D'avoir conduit leurs ans jusqu'à ce jour funeste ;
 Et leurs fils, dès l'enfance instruits à vous chérir,
 Regrettoient d'être nés pour ne vous point servir.
 Ce lamentable effroi n'a jamais eu d'exemples ;
 Rome, déserte ailleurs, étoit toute en ses Temples :
 Leurs voûtes répétant nos sanglots douloureux,
 Sembloient ne renfermer en ces momens affreux
 Qu'une famille en pleurs & qui se désespère,
 Prête à suivre au tombeau les cendres de son père.

La réponse n'étoit pas moins touchante,
& peignoit bien Titus.

Peuple né pour la gloire & pour le sentiment,
Je ferais bien ingrat de t'aimer foiblement !

Hélas ! depuis deux mois ma tendresse captive,
Dans un lit de douleurs, a gémî d'être oisive :

.....
Vous ne perdiez qu'un cœur, je perdois tous les
vôtres.

Mon péril m'a prouvé que je regnois sur eux ;
Pour un Prince expirant l'amour n'est plus douteux.
Que je bénis tes coups, Ciel ! qui daignas m'apprendre

Les droits que sur son Maître a ce peuple si tendre ;
Tu voulus, déployant ses transports généreux,
Me le rendre plus cher, pour qu'il fût plus heureux :

.....
J'accepte les trésors que mon peuple me donne ;
Par le plus digne emploi, je les veux honorer ;
Vos cœurs dans mon projet vont tous se rencontrer ;
Vous pleurez comme moi les maux de la patrie ;
Le Vésuve embrasé désole l'Italie ;
Les noirs torrens de feu qu'il vomit de son sein,
Fléaux du Ciel vengeur, que suit déjà la faim,
Ont couvert nos moissons de leurs cendres brûlantes ;
Que d'indigens vers moi levent leurs mains tremblantes !

Verfons-y ces trésors que le Ciel fit pour eux ;
Préfens de l'abondance, ils font aux malheureux.

C'est ainsi que toute cette pièce est écrite, & nous ne bornons pas son éloge à ce mérite si rare : mais veut-on que la destinée de Titus soit une chute, certainement on ne pouvoit s'en relever avec plus de gloire que l'Auteur l'a fait par le succès de Zelmire; il s'y montre un digne disciple, un digne successeur des Corneille, des Racine, des Crébillon, &c. Ainsi Créqui, battu à Confarbruck, montra encore à l'Europe un Général, après Condé, Turenne & Montécuculli. Tel est le vrai talent; il sent sa force, un échec ne le décourage point, il renverse avec éclat les obstacles qui arrêtent ses premiers élans.

*Duris ut Ilex tonsa bipennibus
Nigra feraci frondis in Algido
Per damna, per cades, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.*

.....
Merses profundo, pulchrior evenit.



OBSERVATIONS

D E

L'ÉDITEUR.

*SUR les Tragédies de TITUS & de ZELMIRE ;
& sur le jugement que le Journal des Savans
a porté de ces deux pièces.*

LE Journal des Savans a toujours été favorable à M. de Belloy ; l'esprit de ce Journal est d'encourager les talens naissans, d'applaudir aux talens reconnus, de louer avec plaisir, de critiquer avec modération & dans la vue d'être utile.

L'amitié même présidoit aux jugemens que le Journal des Savans portoit sur les Ouvrages de M. de Belloy ; l'amitié qui craint de blesser en voulant servir, & qui aime à dissimuler en public les défauts dont elle a pris soin d'avertir en particulier.

L'amitié ne doit plus aujourd'hui à M. de Belloy que la vérité ; ce fera même encore rendre hommage à cet homme célèbre, & le mettre au rang des Maîtres & des modèles, que de faire servir aux progrès de l'art ses fautes comme ses beautés.

TITUS.

Le sujet de *Titus* est tiré de M. Métastase. Le trait de clémence qui fait le fond de ce sujet, est rapporté par les Ecrivains de l'Histoire Auguste, qui, selon leur usage, n'étant entrés dans aucun détail, & n'ayant pas même nommé les coupables, ont laissé le champ libre à l'imagination des Poètes. M. de Belloy a supprimé, des inventions de M. Métastase, plusieurs choses qui pouvoient convenir à un Opéra Italien, mais non à une Tragédie Française; cette foule d'événemens qui ne sont que montrés, & qui s'effacent les uns les autres par la rapidité avec laquelle ils fuient, pour ainsi dire, devant le spectateur, cette multiplicité d'épisodes qui occupent & embarrassent l'action, divisent l'intérêt, nuisent au jeu des passions, au développement des caractères, à l'effet des situations, & souvent laissent la Scène vuide pour la remplir d'objets nouveaux : ces défauts, qui n'en sont pas peut-être dans un spectacle fait principalement pour les yeux, disparoissent dans la pièce de M. de Belloy; tout y est dans la juste étendue & dans les proportions qu'exige un Poème régulier : c'est une machine aussi simple que celle de M. Métastase est compliquée.

Vitellie, chez M. de Belloy, comme chez M. Métastase, a de bien foibles raisons pour conspirer contre un Prince aussi aimable, aussi aimé que Titus; son vrai motif est que Titus, pour qui elle a de l'amour, n'a pour elle que de l'amitié; son prétexte est que Titus occupe le trône qui devoit appartenir à Vitellie, & que Vespasien, père de Titus, a été la cause de la mort de Vitellius, père de Vitellie; celle-ci, en conséquence, appelle Titus *usurpateur*, & dit à sa confidente :

Tu le vois sur mon trône, & tu cherches son crime?

Mais n'est-ce pas bien légèrement dire *mon trône*, alléguer des droits, & parler d'usurpation? Qu'une Princesse issue d'une longue suite de Souverains, tienne ce langage, elle en a le droit; mais quels droits pouvoit avoir une fille de Vitellius, que n'eût pas de même un fils de Vespasien? Les droits de Vespasien n'étoient-ils pas absolument les mêmes que ceux de Galba, d'Othon & de Vitellius? Ce titre d'usurpateur, donné à Titus, est d'autant plus singulier, que, depuis l'établissement de l'Empire Romain, c'étoit le premier exemple d'un fils qui eût succédé à son père: Titus par conséquent doit être regardé comme le successeur le plus légitime qu'on eût vu jus-

ques-là. De plus, étoit-il dans les mœurs Romaines qu'une femme pût prétendre de son chef à l'Empire ? En ce cas, l'ambitieuse Agrippine, qui ne couronnoit Néron que pour régner sous son nom, auroit pris l'Empire pour elle-même, elle y avoit droit avant Domitius son fils, étant la nièce des Empereurs Tibère & Claude, & la fille de Germanicus.

Quant au vrai motif qui fait conspirer Vitellie, M. Métaftase, (qu'il soit permis de le dire,) a mal imité *Andromaque* & *Cinna* ses modèles. Vitellie est une forcenée qu'on ne peut pas même appeler, comme le Docteur cité par Balzac appeloit Emilie, *la sainte & l'adorable Furie* : Emilie du moins conspiroit contre le meurtrier même de son père, elle rendoit d'ailleurs la liberté à Rome, projet toujours favorable & qui passoit alors pour légitime, ce qui la faisoit encore nommer, par le Docteur de Balzac, *la possédée du démon de la République*. Comparez les temps & les personnes, la tyrannie encore récente & odieuse du tems d'Auguste, affermie & devenue légitime du tems de Titus; rappelez-vous les proscriptions, & comparez Octave à Titus.

Pour Hermione, elle ne conspire pas ;

l'ordre d'affaffiner Pyrrhus lui échappe dans le délire de fa passion ; mais voyez ses affronts , voyez Pyrrhus

La quitter , la reprendre , & retourner encor
De la fille d'Helene à la veuve d'Hector.

Vitellie n'a d'autre reproche à faire à Titus que d'être trop aimable & de n'être point amoureux d'elle. C'est donc mal-à-propos que M. Métafaste lui a donné la violence d'Emilie & la fureur d'Hermione , & M. de Belloy qui l'a faite plus tendre qu'ambitieufe , ne lui a pas donné , à ce qu'il nous semble , d'assez fortes raisons pour conspirer.

L'exposition est faite par Vitellie à Tullie , sa confidente ; car l'usage des confidens est à peu près le seul artifice que nous ayons imaginé pour les expositions , & cette voie , pour le dire en passant , n'est peut-être pas beaucoup plus heureuse que ne feroit celle d'un monologue , où chaque personnage déclinant son nom , diroit : Je suis *Oreste* , ou bien *Agamemnon*.

La grande difficulté est qu'il faut instruire le Spectateur , sans paroître s'occuper de lui : or , les objets que contient l'exposition sont de deux sortes ; les uns sont des évènements publics qui précèdent l'action , les autres sont

des secrets, ou des projets qu'un personnage révèle à son confident.

Quant aux premiers, Corneille observe que, » s'il est aisé de trouver des gens qui les » sachent pour les raconter, il n'est pas aisé » d'en trouver qui les ignorent pour les en- » tendre «.

Quant aux seconds, il faudroit que Vitellie eût quelque motif, quelque intérêt; 1°. de faire à Tullie la confidence de ses projets; 2°. de la lui faire ce jour-là plutôt qu'un autre jour. Or, non-seulement Vitellie n'a point de semblable raison, mais elle en a une très-puissante dans la nature même de son projet, pour ne le révéler à personne; & Tullie qui condamne jusqu'au bout ce projet, & qui a pour Titus les sentimens que tous les Romains lui doivent, devient une confidente très-dangereuse pour Vitellie. En effet, le devoir de sauver son Maître en pareil cas, & l'amour qu'inspiroit un Maître tel que Titus, formoient ici un obstacle particulier à cette confidence. Laonice, pour sauver Rodogune, trahit Cléopâtre, dont les projets criminels la révoltent : Vitellie a la même chose à craindre de Tullie. Hermione peut, en présence de Cléone, ordonner à Oreste d'assassiner Pyrrhus : Cléone n'est point sujette

de Pyrrhus, & ne prend aucun intérêt à lui ; d'ailleurs Hermione est une furieuse qui n'a plus rien à ménager, qui dit à Cléone :

Que je me perde ou non, je songe à me venger,
Qui menace Pyrrhus lui-même en présence :

Crains encor d'y trouver Hermione.

Emilie peut aussi impunément révéler ses projets à Fulvie, ils tendent à rétablir la liberté que tout le monde regrettoit alors ; mais Vitellie n'a, ni par sa situation, ni par la nature de son projet, le droit d'être si imprudente. Elle dit, il est vrai, à Tullie :

En ce grand jour tu m'es trop nécessaire,
Et puis-je redouter qui m'a servi de mère ?
C'est avoir senti la difficulté, mais ce n'est pas l'avoir levée.

Cet inconvénient est particulier à la pièce François. M. Métastase n'a point donné de confidente à Vitellie ; l'exposition se fait dans une Scène entre Vitellie & Sextus, elle fait partie de l'action, mérite essentiel. Vitellie ne laisse point ignorer à Sextus qu'elle a aimé Titus, en quoi elle imite encore Hermione ; mais très-à propos. M. de Belloy auroit dû suivre ici son modèle, & cet aveu de Vitellie à Sextus, mieux ménagé, plus développé,

auroit produit un plus grand effet. Au reste, on pardonne à Vitellie beaucoup de défauts, parce qu'elle aime beaucoup Titus ; elle éprouve des combats, elle a au milieu de ses fureurs des retours de tendresse qui la rendent intéressante. Il est beau qu'après avoir dit du ton de Corneille :

Tu le vois sur mon trône, & tu cherches son crime !..
D'un affront non vengé la tache est éternelle,
D'un coupable impuni la race est criminelle ;
Ainsi tous les grands cœurs ont pensé dans ces lieux ;
Ainsi le peuple même y fait penser ses Dieux.

Elle ajoute du ton de Racine :

Hélas ! pour triompher d'un si juste devoir,
Ce dangereux Titus n'avoit qu'à le vouloir.
Son cœur sembloit répondre à mon ardeur extrême :
Qu'on se croit aisément aimé de ce qu'on aime !...
Mes esprits enchantés, tous mes sens confondus
Ne cherchoient, ne voyoient que le sceptre & Titus,
Peut-on se refuser à ce bonheur suprême
De partager un trône avec l'objet qu'on aime ?

Il est beau que, prête à l'immoler, elle pleure de tendresse, & s'écrie :

N'ai-je pas, en l'aimant, l'univers pour rival ?
Oui, Titus, oui, ta main, pour présent nuptial ;
Apporte avec ton cœur, dont l'offre est si charmante,
Tous les cœurs de la terre aux pieds de ton amante..

J'entends autour de moi , Rome , la terre entière
Demander en pleurant , à ma main meurtrière ,
Ce père des humains par ma main opprimé ,
Qui les rendroit heureux si je ne l'eusse aimé.

Voilà des beautés qui étoient dans le sujet ,
& qui ne sont point dans M. Métastase.

On a dit que Titus étoit trop bon , & nous
avons vu la réponse de M. de Belloy à cette
objection. Pour rendre compte de notre opi-
nion à cet égard , il faut comparer des traits
différens de la clémence de Titus. Que ce
grand Empereur dise :

Faut-il donc , Annius , punir tous les coupables ?
Les supplices fréquens en sont moins redoutables.
Crois qu'il est dangereux de montrer aux mortels
Combien dans l'univers il est de criminels :
Le nombre sert d'exemple & d'excuse peut-être :
Moins on voit de méchans , & moins on ose l'être.

Voilà une vérité noble , utile , politique même ,
qui n'a pas dû échapper à Titus , & ici l'on
ne peut qu'admirer.

Mais Annius entre dans le détail : « Pour-
» quoi , dit-il , rappeler de l'exil un Lentulus ,
» factieux dès sa plus tendre jeunesse ? »

T I T U S.

Eh bien ! s'il étoit jeune , il faut excuser l'âge.

Ici on admire encore, mais on sourit, soit du prétexte, soit de l'expression.

Annius insiste : » Mais ce Lentulus ne cesse de répandre contre vous des bruits injurieux, & de calomnier vos plus sages loix ! «

TITUS.

Qu'importe un vain discours, un imprudent murmure ?

Ici l'on sourit encore. Titus continue :

Si Rome le croit juste, il en faut profiter,

Si Rome le dément, il ne peut m'insulter.

Va, cet ingrat m'apprête une gloire nouvelle :

A force de bienfaits je le rendrai fidelle.

Ici le sentiment & l'expression s'ennoblissent tellement qu'il n'est plus possible de sourire ; mais lorsqu'Annius répond :

Vous trouvez cent raisons, Titus, pour pardonner,
Et vous n'en voyez pas quand il faut condamner.

On sourit de nouveau, quoiqu'en s'attendrissant, & on est entièrement de l'avis d'Annius contre Titus.

Si Titus est foible ici, sa foiblesse même est adorable. De quoi donc sourit-on ? N'est-ce pas de cette espèce d'opiniâtreté à pardonner qui passe un peu les bornes de la sa-

geffe ? n'est-ce pas de cette fécondité à trouver des prétextes au défaut de raisons ? n'est-ce pas de ce que Titus va jusqu'au sophisme pour justifier sa vertu dominante , comme tant d'autres pour excuser leurs vices ? Quand Titus dit :

Qu'importe un vain discours ?

Ne sent-on pas qu'on peut lui répondre : » Il » importe beaucoup qu'un homme déjà puni » pour avoir été factieux , ne continue pas » impunément de l'être , parce qu'alors il se » montre incorrigible & qu'il peut être dan- » gereux. »

La bonté est toujours si essentiellement sublime , que ce seroit une espèce de profanation d'entrevoir une nuance comique dans ces traits de clémence ainsi accumulés & ainsi motivés. Cependant Titus n'est-il pas clément ici de la même manière à peu près dont Zima est magnifique , lorsqu'il répond sérieusement à un homme , qui , en plaisantant , parie son cheval que Zima est amoureux : *Vous avez gagné , mon cheval sera ce soir dans votre écurie ?* Ce trait fait rire sans dégrader Zima. Ne pourroit-on pas de même dans une Comédie du ton le plus noble , qui auroit pour titre , *l'Indulgent* , & où l'on représenteroit un Prince

ou un Grand, qui se nuit par l'excès de son indulgence, placer une partie de cette Scène entre Titus & Annius ? & rendre le héros de la pièce un peu comique, en le rendant infiniment aimable ?

Nous avons déjà dit ailleurs (1) que Titus se dégrade, lorsqu'averti ainsi par Annius, il croit sans examen tout ce que lui dit Lentulus, soit en ce qui concerne Vitellie, soit en ce qui intéresse sa propre sûreté.

Mais nous ne trouvons rien d'excessif dans la clemence de Titus à l'égard de Sextus, qui est le sujet principal de la pièce. Lorsqu'Annus déclare que Sextus, condamné par le Sénat, se condamne lui-même, sans rien alléguer pour sa défense, & que Titus s'écrie :

Ami, qu'il vienne ici :

Sur ce fatal secret je veux être éclairci.

Son cœur avec le mien ne pourra point se taire ;

Son excuse est peut-être au fond de ce mystère.

Vois depuis plus d'un an tous les combats secrets,

Ses chagrins dévorans & les profonds regrets ;

Vingt fois, pour me sauver, sa bouche s'est ouverte,

Il m'a, dans ce jour même, averti de ma perte :

(1) Voyez les notes placées au bas des Observations de l'Auteur sur Titus.

Et dans l'instant encor qu'il vint la consommer ,
Un seul embrassement a pu le désarmer ,
Quelqu'un l'aura séduit , c'est ce qu'il faut connoître.

Il n'y a rien là que de tendre , de touchant ,
de sublime ; tout est vrai , Titus a vu les
agitations de Sextus , il doit penser ainsi de
son ami. Ce cri du cœur de Titus :

Ami, qu'il vienne ici.

est admirable. Plusieurs de ces beautés ne sont
point dans M. Métastase , du moins elles ne
sont ni préparées , ni placées , ni présentées
de même.

Cette entrevue ne produit point l'éclair-
cissement que Titus en espère , parce que
Sextus ne pourroit s'excuser qu'en accusant
Vitellie ; il retient toujours son secret , tou-
jours prêt à lui échapper. Cette situation est
fort belle , c'est la situation favorite de M. Mé-
tastase , qui la reproduit dans plusieurs de ses
pièces , & qui la fait revenir deux fois dans
Titus sous différens noms. Annius , ami de
Sextus & qui doit épouser Servilie sa sœur ,
prend le manteau de Sextus , pour que celui-
ci puisse paroître chez l'Empereur , sans y
porter la marque des conjurés , attachée à ce
manteau ; un moment après , Annius oublie
pour lui-même cette circonstance dont il s'est

si bien souvenu pour son ami : il paroît devant l'Empereur & devant Servilie avec ce manteau qui le condamne à leurs yeux ; un mot suffiroit pour le justifier ; mais ce mot perdrait Sextus, l'ami d'Annius, le frère de cette Servilie, qui vient de préférer Annius à l'Empereur même. Annius est prêt à périr pour ne pas accuser Sextus, comme Sextus dans la suite pour ne pas accuser Vitellie. Plus cette situation est forte, moins il falloit la prodiguer, & comment se permet-on de la répéter dans une même pièce ?

C'est dans cette Scène d'éclaircissement entre Titus & Sextus que sont *ces paroles divines*, comme les appelle M. de Voltaire :

Siam foli, il tuo sovrano
Non è présente : apri il tuo core à Tito
Confida all'amico; io ti prometto
Qu'Augusto n'ol sapra.

Que M. de Belloy rend ainsi :

Titus est seul ici, César n'y veut point être,
Ne vois qu'un ami tendre, ose oublier ton Maître;
Dans le fond de mon cœur viens déposer le tien,
Sois sûr qu'à l'Empereur Titus n'en dira rien.

On cite avec raison ces vers comme un mo-

dèle d'imitation ; nous avouerons cependant que ces mots de l'original

Io ti prometto

Qu'Augusto n'ol sapra.

ont plus de simplicité, plus de gravité que ce vers :

Sois sûr qu'à l'Empereur Titus n'en dira rien.

qui tient un peu du badinage de *la Mère Confidente* de Marivaux. Sextus ne pouvant satisfaire Titus, demande la mort pour toute grace ; Titus irrité de son silence, lui dit :

Je te l'accorde, ingrat.

Sextus pénétré de ce mot, s'écrie :

Titus, ah ! quels adieux !... étoient-ils faits pour nous ?
 Penfiez-vous que Sextus mourroit haï de vous ?....
 Mais quand de mes forfaits j'aurai subi la peine,
 A ma mémoire au moins épargnez votre haine ;
 Et de mes premiers ans rappelant l'heureux cours,
 Détournez vos regards des derniers de mes jours.

Le monologue suivant de Titus redouble l'attendrissement qu'a produit cette touchante scène. Titus prêt à signer le décret qui condamne Sextus, s'arrête & fait cette tendre réflexion qu'auroit dû faire peut-être notre clément Henri IV, dans la triste affaire du Maréchal de Biron.

Ainsi donc dans le sang ma justice se baigne !
 C'est celui d'un ami qui va souiller mon règne.
 On dira que Titus fut las de sa bonté
 Comme Auguste & Sylla de leur férocité.....
 Les Dieux ont fait ton ame en un jour de clémence :
 Vois combien la rigueur coûte à ta bienfaisance.
 Pourquoi te refuser ton suprême plaisir ?
 Va, Titus, il vaut mieux que le juste avenir
 Reproche à ta mémoire un pardon qu'un supplice,
 Un excès de bonté qu'un excès de justice.
 Qu'on ramène Sextus.....Jouissons du plaisir
 Dont ses sens éperdus vont soudain tressaillir.
 S'il ne mérite pas cette faveur insigne,
 Je l'accorde à mon cœur, qui sans doute en est digne.

Si ce n'est pas là le sublime de la tendresse
 & de la bonté, c'est-à-dire, le genre de sublime
 le plus touchant & le plus aimable, il
 faut renoncer à raisonner sur les matières de
 goût & de sentiment. La plupart de ces beautés
 sont dans M. Métastase ; mais faute d'ordre
 & de développement, elles n'y font pas
 le même effet.

Les deux derniers vers préviennent l'objection
de l'excès de bonté, comme ce vers de
 Mithridate :

S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux.
 prévient l'objection qu'on pourroit faire sur
 la bassesse du stratagème que ce Prince em-

ploie , pour surprendre le secret de Monime & de Xipharès.

Voici encore une beauté simple & sublime, & qui appartient en propre à M. de Belloy : Vitellie vient , comme chez M. Métastase , s'accuser pour sauver Sextus ; elle annonce que Sextus a été séduit & qu'elle va livrer le vrai coupable : Titus , qui s'est affermi dans la résolution de pardonner , fait cette réponse qui n'est pas dans M. Métastase , & où Titus respire tout entier :

Arrêtez. Mes projets vous plairont mieux peut-être :
Je veux lui pardonner , que sert de le connoître ?
Devant moi , chaque jour , il auroit à rougir ;
Et je l'exposerois encor à me haïr.

Ce trait est imité en partie de la belle action de Pompée , qui brûle les lettres , où il auroit pu apprendre les noms de ses ennemis secrets ; mais c'est un trait plus digne de Titus que de Pompée , & c'est pour ainsi dire la créer que de l'appliquer ainsi :

Après avoir parlé de Vitellie & de Titus , il reste peu de chose à dire de Sextus ; nous ne lui reprocherons pas une irrésolution inévitable dans la situation où il se trouve , placé entre un ami & une Maitresse ; nous observerons seulement , que cette irrésolution pro-

longée, doit jetter dans son rôle une monotonie un peu fastidieuse au théâtre. Ce qu'il a de plus à dire à Vitellie dans la septième Scène du troisième Acte que dans la seconde Scène du premier Acte, étant accueilli de même, ne constitue pas une variété, & Vitellie a peut-être trop raison de lui dire :

Vous me quittez toujours plein de zèle & d'audace :
Et quand je vous revois, indécis & tremblant,
Vous ne m'apportez plus qu'un courroux chancelant.

Le caractère de Lentulus est entièrement de l'invention de M. de Belloy ; ce personnage n'est que nommé parmi les conjurés dans M. Métastase ; chez M. de Belloy, c'est un fourbe adroit & dangereux, que Sextus peint par ce trait caractéristique :

Ses yeux au fond des cœurs dérobent les secrets.

Il dérobe en effet celui de Vitellie, c'est Titus qu'elle aime, dit-il,

J'ai peint Sextus perfide, & n'ai pu la troubler ;
Je peins Titus mourant, & je la fais trembler.

Ce trait de pénétration nous paroît imité, mais de loin & habilement, d'une des plus belles Scènes que Sénèque ait faites ; c'est celle du troisième Acte de *la Troade*, où Ulysse vient

demander à Andromaque de la part des Grecs, Astyanax, son fils ; Andromaque répond qu'il est mort , Ulysse feint de la croire & il la félicite : vous l'auriez vu , dit-il , précipiter du haut de cette tour, la seule qui reste de Troye. Andromaque frémit , Ulysse démêle dans son émotion plus de crainte que de douleur. » Son fils est vivant, dit-il,

En tremuit , hâc , hâc parte quærenda est mihi.

il devient si pressant , si terrible, il lance des regards si perçans dans le cœur effrayé de cette mère , il surprend avec une si funeste adresse ceux qu'elle laisse échapper involontairement vers le tombeau d'Hector , il va faire avec tant de violence renverser ce tombeau, où Astyanax est en effet caché, qu'Andromaque juge encore plus sûr de confier son fils à la pitié d'Ulysse que de vouloir le dérober à sa pénétration.

Apostolo-Zeno a imité , ou plutôt traduit cette Scène dans son Andromaque. Sénèque lui-même paroît avoir imité Virgile, dans la réponse qu'Andromaque fait à Ulysse, qui lui demande où est son fils :

Ubi natus est ? ubi Hector ? ubi cuncti Phryges ?

Ubi Priamus ? unum quæris , ego quæro omnia.

Ces vers rappellent ceux de Virgile :

*Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hæctor , ubi ingens
Sarpedon , ubi tot Simois correpta sub undis
Scuta virûm , galeasque & fortia corpora volvit.*

Les vers de Virgile sont plus imposans , plus épiques. La formule interrogative rend le trait de Sénèque plus dramatique & plus vif.

Revenons à Lentulus : ces personnages odieux , nécessaires dans de certaines pièces , déplaisent toujours au théâtre ; le grand moyen d'en tirer parti est de leur donner dans l'esprit assez de ressources , pour échapper du moins au mépris , s'ils ne peuvent échapper à la haine. Lentulus qui , comme nous l'avons dit , a pénétré le secret de Vitellie , & qui voit que c'est Titus qu'elle aime , tandis qu'elle feint d'aimer Sextus , s'attache à rendre celui-ci jaloux pour que Titus périsse de sa main : pour lui , tandis que ses amis rejoindront Domitien à son frère , il fera un rôle tout opposé , il fondera sur Sextus comme sur l'assassin de l'Empereur , & s'annoncera comme le vengeur de Titus. Par-là , il se rendra également agréable , & aux Romains qui aiment ce Prince , & à Vitellie qui sentira combien elle l'aimoit , quand elle l'aura perdu. Lentulus aime Vitellie , autant qu'un

scélérat ambitieux peut aimer, & sur-tout il veut acquérir par son mariage avec elle les droits, quels qu'ils soient, de Vitellius à l'Empire. Voilà des projets bien vastes pour un personnage, qui n'est que le troisième dans l'ordre des conjurés; car Lentulus paroît être le Maxime de cette conjuration, dont Sextus est le Cinna; mais il est bien plus coupable que Maxime, & Sextus l'est bien moins que Cinna.

Les projets de Vitellie à l'égard de Lentulus ont un peu d'obscurité. Elle a, dit-elle, réglé le destin de Sextus & de Lentulus, ils partageront l'Empire, elle épousera Sextus & régnera sous son nom, comme Agrippine avoit régné sous celui de Claude. Mais n'étoit-ce pas bien mal connoître Lentulus son parent, que de croire qu'on pût partager avec lui la grandeur souveraine? Si cependant Vitellie s'en est flattée, pourquoi perd-elle toute espérance au moment de l'exécution du projet? pourquoi s'empoisonne-t-elle, parce qu'elle croit Lentulus vainqueur de Titus? n'étoit-ce pas là l'objet de la conspiration? Pourquoi dit-elle à Titus :

Vous perdre & *le servir*, c'étoit trop pour mon cœur.
Pourquoi *le servir*? Le traité de partage étoit-

il rompu ? Qu'étoit-il arrivé de nouveau & d'imprévu qui eût dérangé l'ordre des projets ? Qu'elle donne pour raison de s'être empoisonnée , le désespoir d'avoir perdu Titus qu'elle avoit cru haïr & qu'elle aimoit ; rien de plus naturel : mais la crainte d'obéir à Lentulus n'a point de fondement , ou l'espérance de partager l'Empire entre lui & Sextus n'en a jamais eu. Il est certain qu'il y a là quelque chose de louche & de mal expliqué.

On voit au reste , que , dans cette pièce si simple , puisqu'il ne s'agit que de la clémence de Titus envers ses assassins , la conjuration est extrêmement compliquée : les conjurés ne sont pas réunis pour un même objet comme dans *Rome sauvée* , où il s'agit de détruire la liberté , & dans *la Mort de César* , dans *Cinna* où il s'agit de la rétablir. Ici chaque conjuré a ses projets & ses intérêts à part. Vitellie ne veut que percer le cœur qu'elle n'a pu toucher , Sextus croit immoler un rival dans son ami , Lentulus est le seul qui en veuille à l'Empire , le seul qui ait le secret de la conspiration & qui conspire véritablement. Vitellie est passionnée , Sextus est séduit , Lentulus a des vues & un système.

Annius , moins lié à l'action chez M. de Belloy que chez M. Métafse , n'y est pour-

tant point étranger , puisque c'est lui qui sauve Titus & qui tue Lentulus ; son caractère est remarquable par une sévérité stoïque qui contraste avec l'indulgente vertu de Titus : il est beaucoup moins aimable que ce Prince ; mais il est plus prudent , plus éclairé , son zèle est utile , & enfin Titus lui doit la vie.

Nous nous sommes un peu étendus sur cette pièce , parce que nous croyons qu'elle n'est point encore à sa place dans l'opinion publique , & par cette raison même nous l'avons peut-être examinée avec plus de rigueur. Il faut oser dire une vérité qu'on sent fortement : les quatre premiers Actes de *Titus*, mêlés de beautés & de défauts , pourroient ne pas élever beaucoup cette pièce au dessus des ouvrages médiocres auxquels on accorde de l'estime ; mais c'est le cinquième Acte qui fait le succès des pièces , & nous osons assurer que nous en connoissons peu d'aussi attendrissans que celui de *Titus* : disons le mot , depuis les pièces de M. de Voltaire , qu'il faut toujours excepter , il ne s'en est point fait de si touchant ; d'autres pièces modernes peuvent avoir d'autres avantages sur celle-ci : quelques unes , mais en très-petit nombre , ont celui d'un style plus égal & plus soutenu ; aucune n'a dans le même degré le mérite dont

nous parlons , aucune ne fait verser de si douces larmes. Une Tragédie est , dit-on , une expérience faite sur le cœur humain , nous avons répété celle-ci , l'effet n'a jamais manqué ; nous ne récusons sur ce point aucun juge impartial , qui voudra s'abandonner à son impression & juger d'après son cœur , & pour qui une représentation tumultueuse ne formera point un préjugé. Nous concevons que l'Auteur ne s'est ni vanté ni fait illusion , lorsqu'il a dit ce que son malheur lui donnoit le droit de dire , » que sa pièce honorée avant la représentation , du suffrage des » personnes les plus illustres & les plus éclairées , avoit d'ailleurs fait fondre en larmes » toute l'assemblée de la Comédie à la première lecture , & plus d'une fois les Acteurs » qui en faisoient la répétition : les Acteurs , » ajoute-t-il , que l'habitude semble endurcir » contre le pathétique. «

Nous ajouterons que *Titus* nous paroît même écrit avec plus de naturel & de facilité que les autres pièces de M. de Belloy. Boileau se vançoit d'avoir enseigné à Racine l'art de faire difficilement des vers : il semble au contraire que M. de Belloy n'avoit point encore appris à fabriquer avec effort ces vers pénibles & contournés qu'on lui a tant re-

prochés depuis; soit qu'il dût en partie au modèle qu'il suivoit, le naturel du style de *Titus*, soit que le langage du sentiment & des passions lui fût plus familier alors que la Poésie descriptive & que la pompe épique, dont il a voulu depuis orner quelques endroits du *Siège de Calais* & de *Gaston & Bayard* : les morceaux de *Titus* que nous avons cités, sont d'un goût pur, & cette pièce abonde en vers simples & dignes d'être retenus, tels que ceux-ci :

Toujours l'humanité plaint ceux qu'il faut détruire.

Quel Juge peut jamais condamner sans gémir!

Le supplice d'un Prince est d'avoir à punir.

Qu'un affront est cruel quand on l'a mérité!

Sextus, les oubliant (*mes bienfaits*) m'en a fait souvenir.

Souhaite donc le sceptre, & contemple ses fruits!

Appliquons-nous ensemble à chercher ton excuse.

Juge de tes sujets, tu n'es pas moins leur père.

Et voilà les amis que le sceptre nous donne!

Dieux! que vous rabaissez l'orgueil de la Couronne!

Nos sujets insensés nous égalent à vous;

Et les derniers d'entr'eux sont plus heureux que nous.

Le plus vil des humains dans sa bassesse extrême

Voit du premier coup d'œil qui le hait ou qui l'aime

&c.

Z E L M I R E.

IL nous reste peu de chose à dire de *Zelmire*, après l'examen qu'en a fait le Journal des Savans & les notes dont nous avons accompagné la pièce & cet examen du Journal.

On ne peut pas dire que *Zelmire* soit le même sujet qu'*Hypsipile*, comme le *Titus* de M. de Belloy, malgré des différences infinies dans la manière de le traiter, est essentiellement le même que celui de M. Métastase : il y a seulement entre *Zelmire* & *Hypsipile* des traits de ressemblance marqués ; c'est dans l'une & dans l'autre une fille accusée d'avoir fait périr son père , quoiqu'elle lui ait sauvé la vie , & qui ne peut pendant quelque tems prouver son innocence , l'une à son mari , l'autre à son amant. Dans l'une & dans l'autre pièce c'est le père qui , en paroissant , justifie sa fille ; mais ces situations , fugitives comme toutes les autres , chez M. Métastase , y sont mêlées à une foule d'autres incidens , qui font dire avec trop de raison à Rodope , un des personnages d'*Hypsipile* : *Que d'événemens en un jour !* M. de Belloy , de son côté , a joint aux situations empruntées d'*Hypsipile*,

d'autres situations de détail ; mais qu'il a eu l'art de réunir dans un même intérêt. Enfin la ressemblance des deux pièces se réduit à des rapports plus ou moins marqués entre le commencement de la première Scène de *Zelmire*, & la Scène onzième du premier Acte d'Hypsipile : la neuvième Scène du second Acte de *Zelmire* & la treizième du premier Acte d'Hypsipile : le coup de théâtre d'Anténor au troisième Acte & celui de Léarque au second Acte, dont nous avons marqué les différences ; les Scènes cinquième, sixième & huitième du troisième Acte de *Zelmire*, & les Scènes douzième & treizième du second Acte d'Hypsipile.

La Fable de *Zelmire*, dans ce qui est propre à M. de Belloy, nous paroît porter en quelques endroits sur deux fondemens assez ruineux. L'un, dont nous avons déjà parlé, est que tout un peuple consacre le parricide : l'autre, que *Zelmire* cache Polidore dans le tombeau des Rois. Mais si cet asyle pouvoit être sûr avant la mort d'Azor, il cesse de l'être après cet événement, puisqu'on va déposer la cendre d'Azor dans ce tombeau, & qu'on y trouvera Polidore. On a peine à concevoir l'imprudence de *Zelmire*, qui ne s'empresse pas de tirer son père de ce redoutable asyle,

asyle, aussi-tôt qu'elle apprend la mort d'Azor. Si l'on dit qu'il étoit également dangereux de l'en tirer & de l'y laisser, je répondrai que Zelmire devoit du moins parler de ce double danger, au lieu qu'il semble que l'Auteur n'ait pas senti la difficulté qui naît de ce qu'Azor doit être mis dans le tombeau.

Observons cependant que tous ces évènements précèdent la pièce, & que c'est dans l'avant-Scène qu'il est le plus permis de faire des fautes, sur-tout quand elles amènent des beautés; il semble que l'Auteur soit moins responsable des évènements antérieurs à l'action, & qu'il ne cautionne, pour ainsi dire, ses personnages qu'au moment où il les fait agir sous les yeux des spectateurs.

Nous devons encore dire un mot du grand changement que l'Auteur a fait au quatrième Acte. Polidore quittoit le combat & se retiroit un peu lâchement dans ce tombeau des Rois, qui avoit d'abord été son asyle. Cet endroit étoit presque le seul de la pièce qui eût attiré des marques sensibles d'improbation. L'Auteur, dans l'édition de 1762 avoit cherché à pallier ce défaut, par des mots qu'il mettoit dans la bouche d'Ema & de Rhamnès, & qui tendoient à donner une idée avantageuse de la valeur de Polidore.

Mais cette fuite , cette retraite dans le tombeau faisoit plus d'effet que leurs discours , & cet effet étoit désagréable. On voit dans la nouvelle édition comment l'Auteur a su justifier & ennoblir cette retraite. Rhamnès même acquiert un trait de caractère de plus par l'adresse avec laquelle il parvient à découvrir le lieu où Polidore est caché. D'ailleurs ce changement , aussi heureux pour les détails que pour le fond , remplit la pièce de beaux vers.

On voit par-là combien M. de Belloy étoit disposé à se corriger & à profiter de la critique , quand elle étoit juste & faite dans de bonnes vues : mais comment veut-on que les Auteurs se corrigent , quand une critique amère ne leur montre que l'intention de les insulter & de les humilier ? Aussi les Critiques de profession feroient-ils bien fâchés que les Auteurs se corrigeassent.

Le style de *Zelmire* nous paroît avoir en général moins de naturel & de simplicité que celui de *Titus*. L'expression y est quelquefois embarrassée , emphatique , quelquefois même incorrecte.

Et tu fais qu'à la Cour , des vains noms revêtu ,
Le soin de sa fortune est la seule vertu.

Acte I, Scène V.

A quoi se rapporte *le soin de sa fortune* ? On dit bien *prendre soin de sa fortune* ; il n'a d'autre *soin*, on n'a d'autre *soin* que celui de sa fortune ; on ne connoît d'autre vertu que le *soin de sa fortune* : mais le *soin de sa fortune*, peut-il être ainsi le nominatif du verbe ? Qu'est-ce d'ailleurs que *le soin de sa fortune revêtu de vains noms* ?

Du trône éloigné,

J'en dévorais l'espace en mon cœur indigné !

J'en dévorais l'espace est une expression forte ; mais *dévorer l'espace du trône*, ne dit point ce qu'Anténor veut dire, il veut parler de l'espace qui le séparoit du trône.

La force ne pouvoit m'en briser les barrières,

La souple politique écarta les premières.

Ces vers sont guindés & contournés :

Tu me crois trop prudent pour lui laisser atteindre

L'âge de se connoître & le tems d'être à craindre.

sont deux beaux vers dans la bouche d'un scélérat politique, s'il ne risquoit rien à les dire ; mais combien les deux vers suivans sont obscurs & forcés !

Ressource passagère aux périls que je cours,

Leur terme fixera le terme de ses jours.

Qu'est-ce qu'une *ressource aux périls qu'on court* ? A quoi se rapportent ces mots : *ressource passagère* ? Il semble que ce soit à ces mots : *leur terme*, cependant par le sens, c'est à cet enfant, fils d'Illus & de Zelmire.

Du fil de ses beaux jours, à peine encor naissans,
Payer le reste usé de mes jours languissans !

Acte II, Scène V.

Payer des jours du fil d'autres jours n'est pas une expression heureuse.

Elle ouvre sa carrière aux bornes de mon être.

Ce mot métaphysique *être*, n'est-il pas un peu recherché pour le style de la Tragédie ?

On pourroit pousser cet examen plus loin & le rendre plus rigoureux ; mais il faudroit aussi se livrer au plaisir d'admirer les beaux vers répandus dans cette pièce, en bien plus grand nombre que les vers négligés : il faudroit observer que la tirade d'Anténor, *Citoyens de Lesbos, &c.* celle de Polidore :

Quels sentimens, ma fille, en cette humble fortune !
celle du même Polidore :

Et dans de tels momens, vous voulez que je fuye !

Et plusieurs autres peuvent être citées comme des modèles de style ; qu'il y a d'ailleurs dans

Zelmire beaucoup de ces mots heureux qu'on n'oublie point, & qui rendent un ouvrage à jamais célèbre ; comme :

Zelmire est innocente.

Je l'ai cru.... Pardonnez.

Souverain détrôné, je ne suis qu'un Soldat.

La force de ces mots est telle, que ce seul mot de situation :

Non, vous n'êtes point Lyncée !

a fait passer jusqu'à nous la très-médiocre pièce d'*Hypermnestre* de Riupeiroux. *Horace* ne tomberoit jamais, quand il n'auroit pour le soutenir que le fameux *qu'il mourût*.

Pour revenir à *Zelmire*, quelques termes impropres, quelques vers pénibles, ne peuvent ni balancer ses beautés, ni sur-tout affoiblir le grand intérêt qui règne par-tout dans cette pièce, & qui en a toujours soutenu le succès.



Le même passage de ces mots hébreux, et on
n'oublie point de qui vient un ouvrage à
jamais coller ; comme :

Le même, et c. etc.

Je lui en... etc.

Le même, et c. etc.

Le même, et c. etc.

Le même, et c. etc.

Le même, et c. etc.

Le même, et c. etc.

PIÈCES

RELATIVES

A TITUS

ET

A ZELMIRE.

THE

ENTIRE

TESTIMONY

L E T T R E

D E M. D E B E L L O Y

A M. L'ABBÉ MÉTASTASE.

M O N S I E U R ,

AGRÉEZ que je vous offre le Titus François sous les auspices de S. E. M. le Comte d'Esterhazy. Protecteur de tous les arts, son nom sera à vos yeux une recommandation pour ma Tragédie. Vous avez trop de droits sur elle pour que je ne vous en fasse point hommage. Quoique j'aye suivi une route différente de la vôtre, cependant si mon ouvrage a quelque mérite, je fais vanité de vous en reporter toute la gloire. L'immortel Racine imitoit Euripide, sans marcher servilement sur ses traces; & il n'en reconnoissoit pas moins la supériorité de l'original. Vous êtes l'Euripide de l'Italie; mais je suis bien loin

d'être un Racine : & c'est ce qui m'oblige encore plus à vous payer le tribut que je vous dois, pour m'être ainsi paré de vos richesses.

Je vous présente en quelque sorte la gravure de votre tableau. Elle doit au moins piquer votre curiosité. Je vais vous rendre, si je puis m'exprimer ainsi, un compte littéraire des raisons qui m'ont écarté de la voie que vous m'aviez tracée ; & vous excuserez sans doute si, pour cette petite dissertation, je passe les bornes d'une lettre ordinaire.

L'art merveilleux avec lequel vous avez accommodé à votre théâtre plusieurs de nos Tragédies, fait voir que vous connoissez trop parfaitement le goût des deux nations, pour trouver mauvais, qu'en transportant vos héros sur notre théâtre, nous les habillions selon nos usages. J'aurois souhaité avec passion pouvoir n'être que votre Traducteur : que de beautés j'ai regrettées, & que de fois j'ai plaint notre théâtre de s'être fait des règles incompatibles avec elles ! Je ne pouvois lire sans enthousiasme votre belle Scène entre Titus & Servilie. Je tressaillois à cette situation si intéressante d'Annius innocent, accusé devant Vitellie, & devant le coupable Sextus, qui se voit déchiré par l'affreuse alternative de perdre son ami par le silence, ou

sa maîtresse par un seul mot. Mais en même tems, je voyois avec douleur que ces morceaux admirables n'étoient pas faits pour nous. On n'adopteroit point à Paris l'amour de Servilie & d'Annius, qui ne sont que le quatrième & le cinquième personnage de la Tragédie. Cet échange de manteau qui produit un indice si terrible contre Annus, est un de ces évènements naturels que nous avons le malheur de trouver trop simples, & qui feroient rire nos Clercs de Procureurs dans le parterre, & par contagion nos Marquis dans les loges.

J'ai donc été obligé de retrancher totalement Servilie, & par conséquent de faire d'Annius un rôle tout neuf. J'ai créé, pour ainsi dire, le personnage de Lentulus qui ne paroît pas dans votre pièce. J'ai cru que ce scélérat déterminé jetteroit dans la mienne un contraste agréable ; & qu'attirant sur lui toute la haine du spectateur, il feroit paroître Sextus moins coupable & le rendroit plus intéressant.

D'un autre côté, je ne pouvois conserver dans le rôle de Vitellie ce que vous lui aviez prêté de l'Hermione de Racine. Il m'a fallu tirer de sa qualité de Romaine & de l'orgueil du sang impérial, un caractère ambitieux,

dont les fureurs fortifiant celles de l'amour outragé, rendissent cette Princesse plus terrible & plus dangereuse à Titus.

La nécessité de peindre plus en grand dans une Tragédie en cinq Actes, les personnages de Titus & de Sextus, que vous aviez été contraint de borner aux trois Actes d'un Opéra, m'a fait chercher de nouvelles situations qui étendissent les nuances de ces caractères si brillans par eux-mêmes. Heureusement j'ai trouvé dans les traits d'un Roi, le Bien-aimé de la France, ce qu'il me falloit ajouter au portrait d'un héros, les délices de l'univers. Ces tems de douleur & de joie, où ma patrie expirante avec son Maître sembla revivre avec lui, cette époque si chère & si honorable à mon Souverain & à ma Nation, m'a paru demander une place dans mon ouvrage; & j'ai cru même pouvoir mettre dans la bouche de Titus quelques paroles d'un Prince qui en a toutes les pensées.

Quant à Sextus; j'ai toujours, à votre exemple, partagé son ame entre le crime & les remords, l'amour & l'amitié; mais je l'ai mené plus loin dans l'un & dans l'autre. Dans le moment où les remords l'agitent, il va jusqu'à donner à Titus avis de la conspiration. Quand le crime l'entraîne, je l'ai poussé jus-

qu'à lever le poignard sur son Maître. Et pour préparer ce double tableau, il a été nécessaire de charger fortement les circonstances qui déterminent sa fureur ou son repentir. De là vient que mes quatre premiers Actes n'ont presque qu'une seule Scène travaillée d'après vous.

Enfin votre dénouement est celui de Cinna. La mort seule de Vitellie pouvoit m'en fournir un autre. Je l'ai jugée même indispensable pour la fin complete de l'action : & l'on m'a assuré que vous m'auriez prévenu sur ce point, sans la nécessité d'habitude que l'on s'est faite sur votre théâtre lyrique, de n'admettre que des fins entièrement heureuses. La situation de Vitellie expirante, au moment où Titus lui offre sa main, le désespoir de cette femme qui se voit privée par ses propres crimes de tout le fruit qu'elle en espéroit, m'a paru joindre à un tableau assez frappant, une morale qu'on doit toujours rechercher dans les ouvrages dramatiques. Il étoit juste que Vitellie fût punie de ses crimes, & de ceux qu'elle avoit fait commettre à Sextus. Celui-ci est puni à son tour par la perte de la coupable qu'il adore ; & Titus est vengé par le ciel même. C'est ce que j'avois exprimé par ces quatre vers qui finissent le rôle de Sextus,

& auxquels les circonstances du tems m'ont forcé d'en substituer d'autres qui ne les valent point.

Dieux ! après tant d'horreurs je pleure la cruelle !
Et le coup qui la perd me punit autant qu'elle.
Titus pardonne tout : mais plus sévère, hélas !
Le ciel venge les Rois qui ne se vengent pas.

Voilà, Monsieur, les principales raisons qui m'ont privé de l'avantage de vous avoir pour guide de tous mes pas. J'aurois sans doute bien mieux atteint le but de mon art , si j'avois pu marcher toujours en m'appuyant sur vous. Mais je ne fais si mon ouvrage en auroit été mieux reçu.

En effet, vous trouverez dans ma Préface un foible récit des manœuvres qu'on a employées pour le faire tomber. La crainte d'être chargé de ce ridicule que l'on attache aux Auteurs plaintifs , m'a engagé à ne tracer qu'une légère idée des cabales affreuses qui m'ont assailli de toutes parts. Ce genre de persécution, la honte & le fléau des Lettres, est aussi inconnu dans votre pays qu'il est commun dans le nôtre. Mais je puis vous assurer qu'à Paris même on n'a jamais vu un pareil déchaînement. Ma pièce avoit eu le malheureux avantage d'être rendue célèbre

avant d'être représentée. On lui avoit fait une réputation trop brillante, que sans doute elle ne méritoit pas. Les Comédiens l'annonçoient par-tout comme un phénomène. Je l'avois soumise au jugement des Aristarques les plus renommés, qui me l'avoient fait perfectionner & qui m'avoient trop publiquement honoré de leurs suffrages. M. de Crébillon même en avoit parlé avec trop d'éloges, & ma docilité à ses conseils l'avoit intéressé à mon succès. Tout cela étoit su, & il en falloit beaucoup moins pour ameuter ces insectes de la Littérature, que l'ombre du talent effarouche, & qui bourdonnent toujours avec fureur autour de ceux qu'ils croient prêts à prendre l'effor au dessus d'eux.

A ces ennemis nés de tout Auteur un peu annoncé, se joignoient d'autres ennemis particuliers; des parens possédés de ce stupide préjugé qui crie à l'infamie contre les imitateurs des Corneille & des Racine : reste de barbarie que les nations les plus superstitieuses ont abjurée. Comment aurois-je résisté, moi, foible Elève, à des ennemis plus nombreux & plus acharnés que ceux qui ont attaqué avec succès Phédre même & Sémiramis ?

Je puis, Monsieur, vous donner une preuve sans réplique, que je ne vous présente point

ici de ces faits hasardés, de ces fantômes que l'amour-propre enfante, ou accroît aux yeux d'un Auteur mal traité. Le *Mercure de France* du mois de Mai 1759, en disant qu'on ne trouve guère dans ma pièce que trois Scènes imitées de l'Italien, ajoute, que *ce ne sont pas celles qui ont le plus réussi*. Or comment concevoir que ce qui devoit le plus réussir ait été le plus mal reçu, si ce n'est parce que le public impartial n'a pas été libre de juger ? On a remarqué que mes ennemis qui connoissoient votre Opéra, traduit depuis dix ans en prose François, n'en voyoient pas plutôt approcher un beau passage, qu'ils redoubloient de rumeurs & de mauvaises plaisanteries. Car le grand talent des Chefs de cabale est de bouffonner, ou de murmurer aux plus beaux endroits. Quand ils les ont une fois tournés en ridicule, ou qu'ils les ont empêchés d'être écoutés, vous jugez bien que le reste de la pièce tombe de lui-même.

Malgré ces indignités, il est très-vrai, que la plupart des morceaux que l'on a laissé entendre, sur-tout dans le second & dans le cinquième Acte, ont reçu les plus grands applaudissemens de la part de tout ce qui n'étoit pas aposté contre moi. La pièce fut même annoncée pour le jour suivant, & l'annonce en fut

fut applaudie par ce public sensé, qui étoit venu pour entendre, & qui espéroit être plus heureux à une seconde représentation. Mais le dépit, l'accablement, la mauvaise honte, la défiance, la fierté peut-être, & l'égarement total où m'avoient jetté ces différens mouvemens, me firent retirer la pièce. Je n'ai pas tardé à m'en repentir. Le suffrage de M. de Voltaire qu'elle a obtenu depuis, le conseil que ce grand homme m'a donné de la remettre au théâtre, m'ont trop éclairé sur ma fausse démarche. Je ne suis pas sans espérance de la réparer : mais éloigné de ma patrie encore pour quelque tems, il faut remettre ce projet à une saison plus favorable. On m'assûre que tous nos Journaux se sont attachés à me venger de l'affront que j'ai essuyé. Que je m'estimerois heureux si votre approbation confirmoit celle de tant de Juges célèbres ! Je serois pleinement consolé, & je ne douterois plus du retour du public en ma faveur.

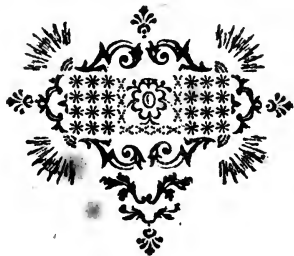
Il m'est revenu un fait dont je vous dois l'explication. Un Gentilhomme Allemand, s'est, dit-on, annoncé comme l'Auteur de la première esquisse que je fis de mon Titus en l'année 1755 : on m'ajoute qu'il vous en a envoyé copie, sans seulement parler de moi. Si le fait est vrai, il a droit de me surprendre

beaucoup. Il est bon de vous dire à cet égard, que sur les instances réitérées de ce jeune Officier, je lui appris, pendant six mois environ, que j'eus occasion de le voir dans son pays, le mécanisme de notre versification qu'il ne fait même encore que très-imparfaitement : il n'avoit, & ne pouvoit avoir d'autre but, quand je lui envoyois des Scènes en prose qu'il mettoit en vers à sa mode, & que je corrigeois ensuite. Il ignoroit même alors qu'il existât une Tragédie de Cinna. Et aussi dans son propre pays personne ne l'a-t-il cru, ni ne le croit encore capable d'avoir composé ce brouillon tout informe qu'il étoit. En effet, vous verrez qu'aujourd'hui les situations, les évènements, la conduite, les personnages même de ma Tragédie sont absolument différens. A peine retrouverez-vous 150 vers de l'esquisse épars dans toute la pièce. Mais il n'en est pas moins vrai que cette ébauche même est mon ouvrage, & je crois que ce Monsieur ne s'avisera pas de me le disputer. Le Titus imprimé suffit pour faire connoître l'Auteur de ce cannevas manuscrit.

Je finis ma trop longue lettre, en vous prévenant, Monsieur, que je compte encore enrichir de vos dépouilles, la nouvelle sœur que je vais donner à Titus. Les François com-

mentent à se venger sur vous des larcins honorables que vous leur avez faits. Vous n'avez pas lieu de les en blâmer, votre Isle Déserte a été vue sur notre Scène avec le plaisir le plus vif. Le grand coup de théâtre de votre Hypsipile, employé dans notre Hypermnestre, a, pour ainsi dire, fait tourner la tête à tout Paris. Ce sont aussi des coups de théâtre que je vais vous emprunter. Ce genre de vol est aujourd'hui le plus heureux, & d'ailleurs c'est le plus facile. Il en coûte bien moins de faire lever ou tomber un poignard, suivant la situation que l'inventeur a tracée, que de rendre une tirade de vers sublimes avec la force de l'original. Ne croyez pas pourtant que je m'attache uniquement, comme la plupart de mes jeunes confrères, à vous imiter dans l'appareil du spectacle, ni que leurs succès & ma disgrâce me dégoûtent de cette autre partie de notre art, dont tous vos ouvrages sont des modèles accomplis. Vous ne reconnoîtrez jamais pour Poètes ceux qui déchirent les oreilles en éblouissant les yeux ; ceux qui prennent la sécheresse & la dureté pour la précision & la force. Qu'ils lisent cent fois votre Régulus, votre Didon, Athalie & Phèdre, le Brutus & la Zaïre de M. de Voltaire ; c'est là qu'ils apprendront que dans le sublime,

comme dans le tendre , il n'y a point de poésie sans éloquence & sans harmonie. Puissiez-vous en trouver quelques traces dans mon ouvrage ! Ce seroit un grand mérite à mes yeux , si je m'étois assez approché de votre style , pour faire reconnoître en moi par quelque côté , le grand Maître d'après lequel j'ai travaillé. J'ai l'honneur d'être , &c.



V E R S

*FAITS pour être présentés à l'Impératrice
de Russie , avec un Exemple de la
Tragédie de TITUS.*

DIGNE sang d'un Héros qui créa sa patrie,
D'un peuple fortuné mère tendre & chérie,
Qui par vos soins constans voyez enfin mûrir
Ces nobles fruits des Arts , que Pierre fit fleurir :
Si votre œil s'abaissant aux jeux de Melpomène,
D'un regard protecteur daigne honorer la Scène;
Il n'y vient pas chercher le frivole plaisir
De tromper un moment les ennuis du loisir :
Mais il prétend y voir la Morale épurée ,
Pour mieux toucher les cœurs, par les graces parée.

Ma Muse, sur vos goûts déterminant son choix,
Osa peindre un Héros, le modèle des Rois,
Qui d'un règne trop court étendant la carrière,
La remplit du bonheur de la nature entière.

Pour former le plus grand de tous les Souverains,
Le Ciel devoit choisir le meilleur des humains :
Titus fut l'un & l'autre, & sa clémence auguste
Eut l'art de pardonner, sans cesser d'être juste.

Entre un fujet & lui sa bonté se plaçoit ;
Sur ses sujets entre eux l'équité prononçoit :
Par cet heureux accord, ainsi l'Etre suprême
Fait de ces deux vertus sa divinité même.

Vous, par qui ce Héros revit encor pour nous,
Vous qu'il imiteroit s'il naissoit après vous ;
Songez qu'il n'eût pas eu la vanité cruelle
De ne prêter ses traits qu'à la touche d'Apelle.

Comme lui, pardonnez à mon foible pinceau
D'avoir, par votre image, embelli son tableau.
Peut-être refusant de vous y reconnoître,
Vos modestes regards n'y verront que mon maître :
Non, je n'ai pu, Titus, achever ton portrait
Sans crayonner Louis, sans peindre Elisabeth :
Toujours, par quelques traits, les vertus se ressem-
blent ,
Comment donc distinguer les cœurs qui les rassem-
blent ?



R É P O N S E
DE M. MÉTASTASE (1)
A M. DE BELLOY.

A Petersbourg.

(1) Cette lettre de M. Métastase est celle dont parle M. de Belloy dans la Préface de Zelmire, page 193. Pour donner une idée de cette lettre à ceux qui pourroient ne pas entendre l'Italien, nous joignons à l'original une traduction faite par un Interprète du Roi, parent & ami de M. de Belloy.

VIENNA, 30 Aprili 1761.

Non attribuite, gentilissimo Signore, a difetto d'attenzione, o di stima, la tardanza della mia risposta alla obligante vostra lettera, e de'miei rendimenti di grazie per il cortese dono del vostro Tito. Le frequenti commissioni poetiche della nostra corte ricca di adorabili Principesse tutte amatrici di musica: il dovere di leggere, e rilegger più volte prima di rispondere il trasmesso Dramma: e le impertinenti, e non rare irregolarità di mia salute, non mi lasciano l'agio ch'io vorrei per poter m'abbandonare al genio & agli amici. Rapisco ora qualche momento alle mie poco utili, ma inevitabili distrazioni, ma stimolato più dal debito, e dal rimorso, che secondato dal comodo.

La necessità di servire al genio degli spettatori della vostra Nazione avendovi obligato a trattare il soggetto del Tito così diversamente da me, è pura gentilezza vostra il volermi attribuir qualche parte nel merito d'una Tragedia divenuta originale. Sarebbero tutti copisti quasi i pittori, se convenisse questo nome a chiunque non è

A VIENNE, le 30 Avril 1761.

N'ATTRIBUEZ point, Monsieur, à un manque d'égard ou d'estime, le retard de ma réponse à votre lettre obligeante, & de mes remercimens au sujet du cadeau agréable que vous me faites de votre Titus. Les travaux poétiques auxquels je suis assujetti, par les ordres fréquens que je reçois de notre Cour, riche en Princesses adorables qui toutes aiment la musique, l'obligation où je suis de lire, & relire plusieurs fois votre Drame, avant de vous répondre, & les circonstances d'une santé fâcheuse & souvent irrégulière, m'ôtent les facultés nécessaires pour me livrer aux ouvrages de génie, & à mes amis. Plus pressé par le devoir & le regret de vous avoir fait attendre, que secondé par les circonstances, je dérobe quelques instans à mes occupations, peu utiles à la vérité, mais indispensables.

La nécessité de vous asservir au génie de votre Nation, vous ayant obligé de traiter le sujet de Titus d'une manière si différente de la mienne, c'est pure politesse de votre part de vouloir m'attribuer quelque portion dans le mérite d'une Tragédie devenue originale. Ce seroit une injustice pour les Peintres, si

stato il primo ad esprimere co'suoi colori, o la morte d'Abel, o il sacrificio d'Abramo, o altro qualunque avvenimento. I casi, gl'incontri, e le passioni umane sono limitate, e si rassomiglian fra loro come le nostre menti: le quali tanto più facilmente s'incontrano, quanto più regolarmente pensano. E se il tempo, o il genio pedantesco mi secondassero, vi addurrei una infinita serie d'esempi de' più grandi antichi, e moderni Poeti che la somiglianza delle occasioni à obbligati a rassomigliarsi e ne' pensieri e nelle espressioni. Da questa verità procede parimente ch'io non merito l'altre lode che cortesemente mi date d'aver saputo con destro e mirabile artificio rapire al vostro, & adattare al teatro Italiano le Tragedie Francesi: almeno io posso asserirvi candidamente che non me lo son mai proposto. Provveduto con la lettura di tutta la merce teatrale di tutte le colte Nazioni, ò sempre stabilito di scrivere originalmente cosa propria. E se la circoscritta condizione umana, o la fedeltà della memoria più tenace custode di quelle cose che à ricevute con ammirazione, e piacere, mi à suggerito nelle occasioni analoghe il bello da me già letto; il più delle volte credendome inventore, me ne sono di buona fede applaudito: e quando mi sono avveduto del contrario, ò creduto che mi onorasse abbastanza il giudizio della scelta, e dell'impiego de' preziosi

l'on donnoit le nom de copiste à celui qui n'a pas imaginé le premier de peindre, ou la mort d'Abel, ou le sacrifice d'Abraham, ou quelque autre évènement. Les occasions, les circonstances, & les passions humaines ont des bornes, & des ressemblances les unes aux autres, comme nos esprits, qui se rencontrent d'autant plus facilement, lorsqu'ils pensent avec plus de régularité; & si le tems me le permettoit, ou que je fusse tenté de vous faire un vain étalage d'érudition, je vous citerois une suite infinie d'exemples des plus grands Poètes, anciens & modernes, que la ressemblance des circonstances a obligés de se ressembler, & dans les pensées & dans les expressions. Il résulte pareillement de cette vérité que je ne mérite point l'éloge flatteur que vous me donnez, d'avoir avec un art admirable tiré de votre théâtre, & adapté à notre les Tragédies Françoises. Au moins puis-je vous assurer que je ne me le suis jamais proposé. Plein de la lecture de tous les théâtres des Nations éclairées, j'ai toujours résolu d'écrire en original quelque chose qui me fût propre; & si les bornes de la condition humaine, ou la fidélité de la mémoire, gardien fidèle des beautés qu'elle a reçues avec admiration & ravissement, m'ont fourni dans des

materiali de' quali mi avean fornito le più illustri miniere, e mi sarei vergognato della mia debolezza, se mi fossi indotto ad abbandonar l'ottimo, per la puerile vanità di creare il diverso. Ma la digressione è già lunga per una lettera frettolosa: onde basta per oggi l'aver esercitato sin qui la vostra pazienza su tal proposito.

Vi dirò dunque che ò più volte attentamente letta e riletta la vostra Tragedia e sempre con egual piacere. Effetto d'uno stile armonioso, nobile, chiaro, pieno di pensieri non comuni, e tale in somma, che convincentemente dimostra quanto la natura vi à favorito, e quanto la vostra applicazione l'à felicemente secondata. Con un così ricco capitale io credo che non dobbiate cedere agl'insulti capricciosi delle vicende teatrali. Voi non ignorate che le medesime tempeste ànno agitati in ogni secolo i primi lurni della poesia drammatica: ma il turbine passa, il merito dura, e il tempo rischiara, e decide.

occasions analogues des choses brillantes que j'avois lues, m'en croyant l'inventeur pour la plus grande partie, j'avoue de bonne foi que je m'en suis applaudi, & quand je me suis apperçu qu'elles ne m'appartenoient pas, j'ai cru que je retirois assez d'honneur par le choix & l'emploi des précieux matériaux que m'avoient fournis les mines les plus riches, & j'aurois eu honte de ma foiblesse, si j'avois résolu d'abandonner le meilleur parti, pour la vanité puérile de faire autrement. Mais la digression est déjà longue pour une simple lettre; ainsi, il suffit pour aujourd'hui d'avoir exercé jusques-là votre patience là-dessus.

Je vous dirai donc que j'ai lu & relu plusieurs fois votre Tragédie avec attention, & toujours avec un égal plaisir; effet d'un style harmonieux, noble, clair, plein d'idées élevées, & tel enfin qu'on apperçoit d'une manière convaincante combien la nature vous a favorisé, & combien votre application l'a secondée heureusement. Avec un aussi riche capital, je ne crois pas que vous deviez céder à l'événement théâtral. Vous n'ignorez pas que, dans tous les siècles les mêmes orages ont agité les grands Maîtres de la poésie dramatique; mais le tourbillon passe, le mérite reste, le tems s'éclaircit, & décide.

Non è perciò ch'io non entri a parte del vostro giusto ramarico : m'impegna per voi la parzialità che professate per me , il pregio stimabile de' vostri talenti , e la somiglianza del rischio in cui mi trovo navigando lo stesso mare ; ma vorrei che gli ostacoli (come avviene negli animi ben fatti) vi servissero di stimolo , e non d'inciampo.

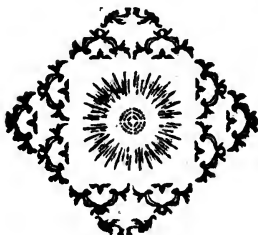
In quanto alla condotta e all'economia della nostra Tragedia , non mi resta che dirvi. Se io avessi creduto che altra fosse più atta a soddisfare il genio della mia Nazione, l'avrei certamente antiposta a quella di cui ò fatto scelta : onde è prova troppo chiara ch'io non ò veduto più altre. Voi avete indubitatamente avuto lo stesso fine dilungandovi da me , cioè di lusingare il gusto Francese. Io so che il vostro ingegno, e la vostra esperienza teatrale vi debbono aver reso abile a questo giudizio : ma sarei troppo temerario , se ignaro de' costumi, degli abusi, e della maniera di pensare de' vostri popoli io ardisse di proporre il mio. È falsissimo che un giovane Ufficiale Tedesco mi abbia fatto vedere, o mandato come suo lavoro l'abbozzo del vostro Tito. Io non conosco alcun militare di questa nazione che scriva versi Francesi : onde vi ànno ingannato , o per errore , o per malizia , quelli che vi ànno

Ce n'est pas cependant que je ne prenne part à votre juste douleur : je suis touché de votre affection pour moi, du prix estimable de vos talens, & de la ressemblance du risque où je me trouve, en voguant sur la même mer ; mais je désirerois, que, comme il convient aux ames élevées, les obstacles, loin de vous donner des dégoûts, vous servissent d'aiguillon.

Quant à la conduite & à la contexture de notre Tragédie, il ne me reste à vous dire que ceci. Si j'avois cru quelque autre manière plus propre à captiver le génie Italien, je l'aurois certainement préférée à celle dont j'ai fait choix ; d'où il résulte que je n'en ai point vu d'autres. Vous avez eu indubitablement le même but, en vous écartant de moi, c'est-à-dire de saisir le goût François. Je fais que votre génie, & votre expérience du théâtre doivent vous avoir fait faire cette réflexion ; mais il y auroit de la témérité à moi, si je vous disois mon opinion, lorsque j'ignore les coutumes, les abus & la façon de penser de votre Nation. Il est très-faux qu'un jeune Officier Allemand m'ait fait voir, ou envoyé votre Titus, comme son ouvrage. Je ne connois aucun militaire de cette nation qui fasse des vers François. Ainsi, ceux qui vous ont

turbato con simil favola. Non vi lasciate dunque adombrar da fantasmi insufficienti, ma continuate coraggiosamente a far uso de' vostri talenti, e del solido, e nobile stile che vi siete formato: aggiungete ornamenti al Parnaso Francese, e raccogliete quei lauri, ch'io vi presagisco, e vi desidero, nell'atto di protestarmi.

Vostro um. ubb:mo servitore
Pietro METASTASIO.



fait cette fable, vous ont trompé, ou par erreur, ou par malice. Ne vous faites donc point de vains fantômes ; mais continuez courageusement à faire usage de vos talens, & du style noble & mâle que vous vous êtes formé. Ajoutez des ornemens au Parnasse François, & recueillez les lauriers que je vous présume & que je vous souhaite. Je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c. Pierre MÉTASTASE.





L E T T R E

D E M. D E B E L L O Y ,

A M. L. V. D. G.

P E R M E T T E Z - M O I , Monsieur , de vous demander une justice que tous les honnêtes gens se doivent. Ce seroit de vouloir bien rendre à la vérité un témoignage qui m'importe beaucoup. Je n'ai été informé que depuis peu de jours d'un bruit répandu par des gens mal intentionnés , ou peut-être seulement mal instruits. Ils avancent que le plan de Zelmire n'est pas de moi ; que c'est votre ouvrage ; que vous aviez confié une Tragédie à Mademoiselle Clairon , & que cette illustre Actrice *ne l'ayant pas trouvée de son goût , me l'a donnée à refondre*. Vous voyez qu'on ne nous fait pas beaucoup d'honneur à tous trois. Heureusement les personnes qui nous connoissent sont aussi révoltées que nous de cette invention absurde.

Quelle apparence que Mademoiselle Clairon se fût rendue coupable d'une pareille infidélité ? Sur-tout envers vous qu'elle considéroit

& devoit considérer à tant de titres, vous qui aviez depuis long-tems des droits sur son amitié ; & cela pour m'obliger moi qui étois à Pétersbourg, d'où je n'avois même aucune correspondance avec elle. Chercher un Auteur au fond du Nord, & un Auteur qui n'étoit connu que par une chute (1), pour lui donner à refaire l'ouvrage d'un Auteur célèbre par un succès, ç'auroit été le comble de la déraison. N'importe : le public qui ignore ces particularités, reçoit avidement les anecdotes les moins vraisemblables, quand on les débite avec un certain air de confiance & de mystère. Il faut des faits positifs pour le détromper ; & c'est dans cet objet que j'ai pris des éclaircissemens, dont il me seroit très-agréable de vous voir garantir la certitude.

Je me suis rappelé que lorsque je lus *Zelmire aux Comédiens*, Mademoiselle Clairon leur dit, (ce qu'elle vient de me confirmer encore) qu'elle connoissoit une Pièce, dont elle ne nomma point l'Auteur, & dans laquelle on avoit fait usage d'une situation touchante que j'avois aussi employée dans ma Tragédie, je veux dire la circonstance du père allaité par sa fille. Mais elle ajouta, que

(1) Titus.

cette ressemblance ne devoit pas inquiéter les deux Auteurs ; que c'étoit un incident épisodique qui ne constituoit pas le fond des deux pièces , & qui ne mettoit aucun rapport entre les deux plans. Qu'il étoit question dans le vôtre d'un beau-père allaité par sa bru , par une bru qu'il ne connoissoit pas , qu'il avoit toujours persécutée , & à laquelle il ne pardonnoit que lorsqu'il la reconnoissoit pour la même femme à qui il devoit la vie. Tout cela sembloit produire en effet une intrigue & des situations bien différentes de celles de *Zelmire*. Il n'y a point là d'Anténor ni de Rhamnès , ni aucun des évènements qui forment le nœud & le dénouement de ma Pièce.

Aussi par les nouvelles informations que je viens de faire auprès de plusieurs autres personnes , j'ai appris que depuis le succès de *Zelmire* , loin de vous être plaint de Mlle. Clairon , vous aviez lu en sa présence votre Tragédie aux Comédiens ; qu'ils n'y avoient reconnu aucune ressemblance avec la mienne , & que vous aviez sans doute supprimé l'incident en question : car les Acteurs présens à la lecture ne se rappellent point de l'avoir retrouvé dans votre Pièce.

Voilà , Monsieur , les faits , dont on m'a

instruit, & sur lesquels je vous prie de vouloir bien m'exposer l'exakte vérité. Certainement il est très-peu glorieux pour vous que l'on vous attribue un ouvrage aussi médiocre que Zelmire; mais c'est cette médiocrité même qui me fait voir avec peine qu'on ne veuille pas me croire capable d'y atteindre. Vous êtes un homme riche, à qui l'on veut faire présent de la bourse d'un pauvre: il la rejette avec indignation; mais le pauvre souffre jusqu'à ce qu'elle lui soit rendue.

Vous me demanderez d'où vient cette manie singulière de donner à un Auteur les ouvrages d'un autre. Hélas! Monsieur, elle vient de cette basse envie qui ne raisonne point. N'a-t-on pas attribué à un Chartreux les Pièces de Crébillon? Mais qu'importoit à ceux qui envioient les Tragédies d'Atrée & de Rhadamiste, que ce fût un Chartreux qui les eût faites? Ne falloit-il pas toujours les envier à ce Chartreux comme à Crébillon? Pour moi, qui ne suis pas digne d'exciter l'envie, j'ai droit d'être surpris qu'elle s'attache à me persécuter. On m'a volé le sujet du Siège de Calais: on s'est hâté, pendant que je le traitois, d'en brocher vite une espèce de parodie; & on a eu ensuite le courage de m'accuser du vol que l'on m'avoit fait. Cette

petite gentillesse ressemble assez à l'artifice d'Anténor, qui accuse Zelmire du crime qu'il a commis. Il est fâcheux, qu'en réalisant ce coup de théâtre, on en ait mieux prouvé la vraisemblance. J'attends avec quelque espèce de curiosité à qui l'on donnera Gabrielle de Vergy & le Chevalier Bayard.

Je finis, Monsieur, en vous demandant bien des pardons d'avoir interrompu la tranquillité de votre retraite pour de pareilles misères. Je me suis flatté que vous m'excuseriez en faveur de la franchise de mon procédé, & que vous me sauriez gré de m'être adressé à vous-même, pour obtenir la justice que j'ai droit d'attendre. Peut-être ne sommes-nous pas indignes de donner aux Gens de Lettres un exemple d'honnêteté, dans un tems où la mode contraire a si fort prévalu. Vous étiez fait, à tous égards, pour honorer cette profession que l'on dégrade à plaisir depuis quelques années. Vos vertus & vos talens vous répondent pour jamais du respect & de la considération du public : daignez agréer que mes foibles hommages se confondent avec les siens, &c. &c.



R É P O N S E

D E M. L. V. D. G.

A M. D E B E L L O Y.

Ce 4 Avril 1767.

EST-IL possible, Monsieur, que le bruit de tant d'applaudissemens vous ait permis d'entendre les cris de l'envie ? Trouvez-vous que vous foyez bien à plaindre quand vous éprouvez le fort du plus beau génie de notre siècle ? Ignorez-vous que , lorsqu'il donna au public une de ses plus belles Tragédies , il fut accusé d'en avoir volé le plan ? Ne vous suffit-il pas de plaie , & l'acharnement de vos ennemis ne met-il pas lui même le sceau à votre gloire ? Je vais , Monsieur , conformément à vos désirs , vous faire un petit détail de la Tragédie de Z. que j'avois composée.

Je partis pour Paris vers la fin de Février 1758 : je n'eus rien de si pressé que d'aller voir Mademoiselle Clairon , qui sans doute ayant oui parler de ma Tragédie....., me

E e iv

prévint & m'en demanda des nouvelles. Je lui répondis, qu'à la vérité je traitois un sujet qui m'avoit paru bien touchant, mais que ce n'étoit pas un ouvrage prêt. Mademoiselle Clairon m'exhorta fortement à le finir, & m'offrit d'en faire la lecture elle-même.

Je partis de Paris à la fin d'Avril pour revenir dans ma province. Ma retraite, que je venois d'obtenir, me rendoit entièrement à moi-même. Je repris ma Tragédie, & je lui donnai toute la perfection dont j'étois capable. Je l'envoyai à Mademoiselle Clairon au commencement de 1759. Cette célèbre Actrice étoit malade alors. Elle eut à peine la force de m'accuser la réception de mon ouvrage. Au bout de six mois, elle m'écrivit qu'elle l'avoit lu avec attention, & qu'elle avoit trouvé que le trait de la nourrice, qui est beau dans l'histoire, n'étoit pas soutenable au théâtre (1); qu'il étoit contre la décence & l'honnêteté de nos mœurs.

(1) Il est certain que cette action étoit bien plus difficile & bien moins agréable à peindre d'une bru à un beau-père, que d'une fille à son père. C'est sans doute ce qui avoit donné à Mlle Clairon une répugnance qu'elle n'a pas eue pour le tableau de Zelmire.

Il m'en couta de me soumettre à sa décision. Je le fis pourtant. Je lui écrivis de me renvoyer ma pièce, & dès que je l'eus reçue, je retranchai ce moyen dont je m'étois servi pour rendre Z..... d'autant plus intéressante, que , proscrire & déshonorée par son beau-père , elle avoit étouffé son ressentiment & oublié l'opprobre auquel il l'avoit condamnée, pour lui aller offrir dans la prison l'unique secours qui pût l'arracher à la mort. J'avois imaginé de placer cet acte de générosité dans les sentimens d'une belle-fille , parce qu'ayant épousé clandestinement l'Héritier du Trône, & ayant été condamnée par son père, qui ne la connoissoit point & qui n'avoit voulu ni l'entendre ni la voir, l'erreur de ce Prince me fournissoit des situations théâtrales , & me ménageoit une reconnoissance bien attendrissante.

Du détail que je viens de vous faire, vous voyez , Monsieur , qu'il résulte un plan bien différent de celui de Zelmire. Les Comédiens ne connoissent que deux Actes de Z...., & ne peuvent en rendre qu'un témoignage imparfait. C'est à moi , Monsieur , à rendre à votre gloire toute sa pureté. Je le fais avec d'autant plus de bonne foi & de plaisir, que vous mé-

ritez tous les éloges que vous avez reçus, & que vous avez flatté mon amour-propre, en justifiant l'idée que j'avois conçue du trait le plus touchant de l'Histoire.

FIN du Tome premier.



T A B L E

D E S M A T I È R E S

D U P R E M I E R V O L U M E.

P R É F A C E.	Page v
<i>Vie de M. de Belloy , écrite par un Homme de Lettres , son ami.</i>	I
T I T U S , Préface.	71
Tragédie.	77
<i>Observations adressées à M. de Voltaire sur la Tragédie de Titus , & sur la Poésie Drama- tique.</i>	163
Z E L M I R E , Préface.	189
Tragédie.	213
<i>Vers à Mademoiselle CLAIRON.</i>	321
<i>Jugement du Journal des Savans , sur la Tragé- die de Zelmire , de l'édition de 1762.</i>	323
<i>Jugement du Journal des Savans , sur l'édition de 1770 de la Tragédie de Zelmire.</i>	368
<i>Jugement du Journal des Savans , sur la Tragé- die de Titus.</i>	370

Observations de l'Editeur, sur les Tragédies de Titus & de Zelmire, & sur le jugement que le Journal des Savans a porté de ces deux Pièces.

Page 374

Pièces relatives à Titus & à Zelmire.

407

Lettre de M. de Belloy à M. l'Abbé Métaf-tase.

409

Vers faits pour être présentés à l'Impératrice de Russie, avec un exemplaire de la Tragédie de Titus.

421

Réponse de M. Métaf-tase à M. de Belloy.

423

Lettre de M. de Belloy à M. L. V. D. G.

434

Réponse de M. L. V. D. G. à M. de Belloy.

439

Fin de la Table.

E R R A T A

Du Tome Premier.

- PAGE 5, lignes 8 & 9, dont les forces étoient mesurées, *lisẽx*, dont on pouvoit mesurer les forces.
- P. 28, lig. 7, engage à s'expatrier *lis*. engagent à s'expatrier.
- P. 58, lig. 11 & 12, le Sarcasme qui déconcerte l'impatience qui aigrit, *lis*. le Sarcasme qui déconcerte, l'impatience qui aigrit.
- P. 61, lig. 19, *inimitiis*, *lis*. *inimicitis*.
- P. 194, lig. 5, de Jason d'Hypsipile, *lis*. de Jason & d'Hypsipile.
- P. 203, lig. 14, quand on veut toucher au cœur, *lis*. quand on veut toucher le cœur.
- P. 216, lig. 4 de la note, c'est toujours à Bajazet qu'on renvoya, *lis*. c'est toujours à Bajazet qu'on renvoie.
- P. 223, vers 15, Tu vois à quels excès, *lis*. tu vois à quel excès.
- P. 229, vers 7, Et Guerriers de la Trace, *lis*. de la Thrace.
- P. 240, vers 2, Encor plus croyable, *lis*. encor plus incroyable.
- P. 250, vers 2, Recueillez, *lis*. recueillez.
- P. 251, dernier vers, Et voici lui-même, *lis*. & le voici lui-même.
- P. 282, entre le 12 & le 13 vers, Zelmire qui est arrivé, *lis*. arrivée.
- P. 283, vers 3, Lâhes, *lis*. lâches.
- P. 288, vers 6, D'obéir avec peine, *lis*. t'obéir avec peine.
- P. 298, lig. 2 de la liste des Acteurs de la scène seconde, Soldats, Thraces, *lis*. Soldats Thraces, sans virgule entre les deux mots.
- P. 308, lig. 5 de la note (1), *lis*. (2).
- P. 316, vers 1, Echappé à ma vengeance, *lis*. échappe à ma vengeance.
- P. 390, lig. 20, la créer, *lis*. le créer.
- P. 430, lig. 22, *E falsissimo*, *lis*. *E falsissimo*.



O.H. / 12

(~~228~~)

439 6 vol



PQ
1957
B33
1779
t.1

Belloy, Pierre Laurent
Buyrette de
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

